This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438932 5

VOSGIEN.

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL

DE ROUJOUX.

1830.

VOSGIEN.

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL.

DE ROUJOUX.

1830.

NVPK
(Fabre)

SATIRES

DE

D. J. JUVÉNAL.

Se trouve aussi :

Chez { BOISTE fils aîné, rue de Sorbonne, n°. 12.
FROMENT, quai des Augustins, n°. 37.
LECOINTE et DURET, quai des Augustins. }

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins Saint-Jacques, n. 14.

SATIRES

DE

D. J. JUVÉNAL.

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS,

AVEC LE TEXTE EN REGARD,

ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES EXPLICATIVES,

PAR V. FABRE DE NARBONNE,

PROFESSEUR A L'INSTITUTION SAINTE-BARBE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

THÉOPHILE BERQUET, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 29.

M. DCCC. XXV.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
466190 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1930 L

Au château de Bard, le 20 septembre 1825.

ÉPITRE

A MONSIEUR

DE LANNEAU PÈRE,

OFFICIER DE L'ACADÉMIE DE PARIS, DOCTEUR ÈS-LETTRES,
ANCIEN CHEF DE L'INSTITUTION SAINTE-BARBE.

Mécontent de n'avoir qu'un seul ami dans Rome,
Umbricius s'enfuit dans un lointain pays.
Si l'on suivait ici l'exemple d'un tel homme,
Tout le monde bientôt déserterait Paris.

L'amitié cependant est chose assez commune.
Auprès d'une Excellence ayez quelque crédit;
En amant favori subjuguez la fortune,
Votre palais d'amis aussitôt se remplit.

D'amis! osez-vous bien prononcer ce blasphème?
De ces caméléons interrogez le cœur.
Il se replie en vain : ce n'est pas vous qu'il aime;
Il déchire son masque à la voix du malheur.

A ce triste spectacle on entend l'ignorance
Mugir en furieuse, apostropher le Ciel;
Quelquefois plus hardie et demandant vengeance,
L'aveugle se prosterne aux pieds de l'Éternel.

20X450

VOSGIEN.

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL.

DE ROUJOUX.

1830.

VOSGIEN.

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE UNIVERSEL.

DE ROUJOUX.

1830.

NVPK
(Fabre)

SATIRES

DE

D. J. JUVÉNAL.

D. JUNII JUVENALIS

SATIRÆ.

SATIRA XI.

Pulcherrima satira, quâ frugalitas prædicatur, et damnatur luxus eorum qui immemores aurei præcepti, ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ, supergrediuntur modum bonorum quæ largita est illis parcâ manu fortuna. Ad cœnam amicum suum Persicum invitat Juvenalis, recensetque fercula à se parata ut excipiatur stoicæ doctrinæ sapiens assecla : vehementer oblatam occasionem arripit, et gulosos carpit quibus putere viderentur opsonia vel lautissima, nisi sustinerent latos orbes grande ebur et sublimis pardus dentibus elephantinis. Revocato priscorum more qui inter convivia recitationibus utilissimis animum ingeniumque recreabant, acriter turpem recentium usum corripit, jam Romam advectum, quo solebant esse in convivis mimi, fidicinæ, et meretrices Gaditanæ quæ lascivo corporis gestu vibratisque natibus, convivas delectarent, moverentque in venerem.

Nesciant quo tempore scripta fuerit hæc satira.

MENSÆ LUXUS.

ATTICUS eximiè si cœnat, lautus habetur;

« Je n'aborderai pas ici la question du luxe que Voltaire a résolue avec cette légèreté qui trop souvent caractérise les écrits de ce philosophe; ce qui se passe sous nos yeux prouve toute la fausseté de ses raisonnemens : il pouvait vivre en Apicius, lui dont les richesses étaient immenses; mais qu'aurait-il dit si les La Harpe, les Marmontel, les

SATIRES
DE D. J. JUVÉNAL.

SATIRE XI.

Belle satire dans laquelle Juvénal fait l'éloge de la frugalité, et blâme le luxe de ceux qui, oubliant la sage maxime de Thalès, *apprends à te connaître toi-même*, ne savent pas mesurer leurs dépenses sur les biens que la fortune leur a distribués avec assez de parcimonie. Le poëte invite son ami Persicus au repas du soir, et fait la description du festin qu'il prépare pour recevoir un vertueux disciple de la doctrine de Zénon. Il saisit adroitement cette occasion pour attaquer vivement ces fastueux épicuriens qui trouveraient les meilleurs mets insipides, s'ils n'étaient servis sur des plats riches et magnifiques, sur des tables d'un bois précieux, etc. Il oppose à ce louable usage des anciens, qui pendant leurs repas nourrissaient en même temps leur esprit de lectures utiles, l'obscène habitude, introduite depuis peu à Rome, d'appeler des histrions, des mimes, des danseuses espagnoles, dont les postures lascives, les licencieuses contorsions, excitaient une gaîté folâtre, et rallumaient dans les cœurs des convives tous les feux de la débauche et du libertinage.

On n'est pas certain de l'époque à laquelle cette satire a été écrite.

LE LUXE DE LA TABLE[a].

Une table splendide honore l'opulence :

Gilbert, eussent voulu marcher sur ses traces? Et cependant devait-il ignorer qu'il n'y a rien de plus séduisant que l'exemple du luxe, que ce vice se rattache à l'amour-propre, défaut avec lequel il ne faut jamais jouer, surtout dans la situation où se trouve la société moderne? Si je voulais développer quelle est l'étrange direction que donne le luxe aux

Si Rutilus, demens. Quid enim majore cachinno
Excipitur vulgi, quàm pauper Apicius? omnis
Convictus [1], thermæ [2], stationes, omne theatrum
De Rutilo : nam dùm valida ac juvenilia membra
Sufficiunt galeæ, dùmque ardens [3] sanguine, fertur,
Non cogente quidem, sed nec prohibente Tribuno [4],
Scripturus leges, et regia verba lanistæ [5].
Multos porrò vides, quos sæpè elusus ad ipsum
Creditor introïtum solèt exspectare macelli,

pensées de l'homme, les superficiels observateurs m'accuseraient de faire un roman, tant l'intérêt personnel rétrécit la sphère de leurs idées; les honnêtes gens, peut-être, ne m'entendraient pas; les grands riraient, et cependant ils savent mieux que les autres à quel degré d'humiliation le luxe les a souvent réduits; les prolétaires n'en feraient pas moins des châteaux en Espagne. Mais, en laissant de côté ce luxe, il faudra bien porter un regard investigateur sur une autre espèce de luxe qui veut s'emparer de la littérature moderne; ce luxe prend sa source dans une nouvelle école qui veut, malgré l'expérience de tant de siècles, nous jeter dans le vague, nous placer au milieu d'un atmosphère nébuleux, où toute réflexion sérieuse est impossible, et d'où par conséquent est bannie la véritable philosophie. Ce luxe, que j'appellerai luxe d'expression, favorise les projets de quelques individus sur la masse des sociétés modernes; avec le romantisme, ils parviendront à chasser le raisonnement, et personne n'ignore à quel point ces modernes Protées redoutent les Pascal.

[a] *Rutilus*. Je persiste toujours dans l'opinion émise, qu'il ne faut pas, en traduisant Juvénal, changer les noms propres des personnages qu'il introduit sur la scène. *Rutilus* présente à l'esprit un homme dont les cheveux étaient d'un rouge ardent; et, d'après Tacite et tous les historiens, les Gaulois et les Germains avaient cette chevelure. Le mot *Rutilus* correspond donc au mot *Gaulois* ou *Germain;* or on sait qu'à Rome les Gaulois ou Germains faisaient à peu près ce que font parmi nous les Savoisiens ou Savoyards.

[b] *Apicius*. Trois Romains portant ce nom se rendirent célèbres par leurs recherches en gastronomie; il fallait que leur table fût couverte d'oiseaux du Phase, de langues de paons ou de rossignols, etc. C'est le second des trois que Pline appelle *Nepotum omnium altissimus gurges*. Il tint école de son art en pratique et en théorie, dépensa cinq mil-

Pour Rutilus[a] ce luxe est une extravagance :
Et qui ne rirait pas d'un pauvre Apicius[b] ?
J'entends aussi partout le nom de Rutilus,
Aux bains, sous le portique, au Forum, au théâtre.
« Il est jeune, dit-on, et taillé pour combattre ;
« Ses membres vigoureux, dans le cirque romain,
« Ne fléchiront jamais sous le casque d'airain. »
Pour prendre des leçons sans que César l'ordonne[c],
Déjà chez le laniste il se rend en personne :
Mais il le peut, César ne l'en blâmera pas.
Tous ces friands amis[d] d'un excellent repas,
On sait où les trouver; où court-il les surprendre
Le créancier, trahi, las, fatigué d'attendre ?

lions de nos francs, afin de passer pour le premier cuisinier et le premier gastronome du monde; et quand il ne lui resta plus que 500,000 francs, craignant de mourir de faim, il se débarrassa de la vie, ou plutôt il débarrassa la terre du poids de son existence. Quant au premier, il vivait du temps de la république, et le dernier ou troisième, sous Trajan. Il envoya, dit-on, à Trajan, faisant la guerre chez les Daces, des huîtres de la mer Adriatique parfaitement conservées.

[c] *Pour prendre des leçons sans que César l'ordonne. Sans que le tribun l'ordonne*, porte le texte, et ce mot *tribun* ne doit pas surprendre; car les dictateurs perpétuels, à l'exemple d'Auguste, réunirent à la dictature la puissance tribunitienne; l'inviolabilité, la loi de lèze-majesté du peuple, étaient des priviléges de cette magistrature, et ces priviléges Auguste en avait besoin. Sous certains empereurs cependant il y eut des tribuns du peuple, sous Domitien par exemple; mais quelles étaient les fonctions de ces magistrats, me dira-t-on, quand il n'y avait ni comices, ni lois à surveiller? Ces fonctions étaient de flatter la populace, afin de pouvoir disposer en faveur du prince de ses coupe-jarrets, si l'aristocratie songeait un instant à secouer le joug.

[d] *Tous ces friands amis* qui font un dieu de leur bouche, dit saint Paul; et qu'aurait donc dit Juvénal s'il eût lu notre poëme de la gastronomie, et toutes ces éditions du *Cuisinier français* qui se multiplient à l'infini, et dont on inonde et la France, et l'Europe, et l'Asie, et l'Amérique? Macrobe rapporte une sentence de Socrate que je n'ai point trouvée dans les écrits de Platon. « Je vois une infinité d'hommes, « s'écrie le philosophe, qui ne vivent que pour boire et pour manger. « Pour moi, je ne bois et ne mange que pour vivre. » On n'ignore pas que Molière s'est emparé de cette sentence, et que son Harpagon voulait

Et quibus in solo vivendi causa palato est.
Egregiùs[6] cœnat meliùsque miserrimus horum,
Et citò casurus jam perlucente ruinâ.
Intereà gustus elementa per omnia quærunt,
Numquàm animo pretiis obstantibus : interiùs si
Attendas, magis illa juvant, quæ pluris emuntur.
Ergò haud difficile est, perituram arcessere summam
Lancibus[7] oppositis, vel matris imagine fractâ,
Et quadrigentis nummis[8] condire gulosum
Fictile : sic veniunt ad miscellanea ludi[9].
Refert ergò quis hæc eadem paret : in Rutilo nam
Luxuria[10] est; in Ventidio laudabile nomen
Sumit, et à censu famam trahit. Illum ego jure

la faire écrire en gros caractères dans tous les coins de la salle à manger. Où devrait-on l'écrire aujourd'hui cette intéressante maxime? faut-il le dire? et pourquoi dire ce que tout le monde sait?

[a] *Aux portes d'un marché.* Il paraît, dit un traducteur moderne, que les anciens Romains ne regardaient pas comme au-dessous d'eux d'aller faire leurs provisions eux-mêmes aux différens marchés de Rome. On n'a pas des renseignemens positifs sur cet usage dont parle trop vaguement Térence dans son *Ennuque*; mais ce qu'il y a de certain c'est que les dames romaines ne se mêlaient en aucune manière de l'économie domestique relative aux repas : l'intendant ou l'économe esclave, accompagné du *librarius* ou secrétaire, faisaient à Rome ce que font à Paris les maîtres d'hôtel; et les meilleurs morceaux n'étaient pas pour les maîtres: sur ce point, l'usage n'a pas été proscrit par les révolutions du temps.

[b] *En un mets convertis.* Les vingt écus d'or de Rome font à peu près deux cent quatre-vingts francs de notre monnaie; voyez la note latine sur le mot *quadragentis*. Un plat cent écus! pourquoi donc s'étonner? Jetons un regard sur la table de nos modernes Apicius; à quelle distance ils ont laissé les Apicius romains! Nous ne voudrions pas plus de leurs paons que de leur bouillie.

[c] *Du vil gladiateur.* Le pain des gladiateurs était un mélange d'orge, de froment, pétri avec le suc de quelques viandes grossières : cet aliment était fort compacte, et le laniste, qui souvent avait à nourrir vingt, trente ou quarante paires de gladiateurs, prenait tous les

Aux portes d'un marché [a] : hante-t-il d'autre lieu
L'homme qui de son ventre a fait son premier dieu ?
Son palais a rendu sa chute inévitable :
Sa ruine est certaine ; et je vois sur sa table
Ce qu'ont d'exquis, de rare, et la terre et les cieux !
Plus il est obéré, plus il est somptueux.
Croyez-vous que le prix ou l'effraie ou l'arrête ?
« Il est exorbitant ! » et qu'importe ! il achète :
Au poids de l'or un mets a bien plus de saveur.
Pour contenter ses goûts il aura l'impudeur
De vendre à l'usurier ses vases, ses statues,
Le portrait d'une mère ; et les sommes reçues
Dans sa bouche viendront s'ensevelir encor ;
En un mets convertis [b], quinze ou vingt écus d'or
Disparaissent aussi sur l'argile étonnée.
Mais quand il n'a plus rien, quelle est sa destinée ?
Du vil gladiateur [c] il partage le pain.
A notre ambition le cens doit mettre un frein.
Le luxe chez le pauvre [d] est risible et comique ;
Chez l'opulence [e] il prend un titre honorifique.

moyens possibles pour rendre agréable, en la variant, cette nourriture regardée comme nécessaire pour entretenir l'élasticité de l'estomac et doubler les forces de sa marchandise. Ces mœurs nous paraissent singulières ; et plût au ciel que nous eussions nourri nos serfs comme les lanistes nourrissaient les gladiateurs !

[d] *Le luxe chez le pauvre. Luxe et indigence.* MM. les poëtes comiques, vous plaisantez, vous couvrez de ridicule cette ambition de paraître riche, cette manie de briller ; mais attaquez plutôt le triste préjugé qui, dans les grandes villes, alimente cette ambition, et vous rendrez le plus grand service à l'humanité. Que l'on s'habitue enfin à ne pas confondre l'habit avec l'individu : on suppose ordinairement que l'homme, mal ou simplement vêtu, se trouve par sa faute dans un état voisin de la misère ; je crois qu'une supposition diamétralement opposée se rapprocherait plus de la vérité.

[e] *Chez l'opulence.* Je suis loin d'engager l'opulence à ne pas faire un noble usage de ses richesses ; mais si souvent il mérite l'approbation de l'honnête homme, de l'homme sensible, souvent aussi ce dernier gémit

Despiciam, qui scit quantò sublimior[11] Atlas
Omnibus in Lybiâ sit montibus; hic tamen idem
Ignoret, quantùm ferratâ distet ab arcâ
Sacculus. E cœlo descendit[12]: ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ
Figendum, et memori tractandum pectore, sive
Conjugium quæras, vel sacri in parte senatûs
Esse velis (nec enim loricam poscit Achillis
Thersites, in quâ se[13] traducebat Ulysses
Ancipitem), seu tu magno discrimine causam
Protegere affectas, te consule : dic tibi quis sis,
Orator vehemens, an Curtius, an Matho[14], Buccæ?

sur les tristes suites de cette ostentation : car qui profite ordinairement de cette prodigalité? les intrigans, les parasites et les flatteurs : ils valent vraiment la peine que l'on fasse quelque dépense pour eux!

[a] *Ce grand érudit.* On pouvait faire aussi ce reproche à nos érudits d'autrefois; ils ne songeaient guère à leurs intérêts, ils dépensaient à l'avenant, et le bon La Fontaine n'aurait pas sû faire la différence entre une bourse plate et un riche coffre-fort : nos littérateurs, nos savans modernes, la connaissent fort bien, et pour éviter le mépris dont Juvénal couvre tous ces illustres qui ne savent point mesurer leur dépense à la médiocrité de leur fortune, ils se gardent bien de marcher sur les traces de Dufresny; aussi presque toutes leurs productions ont-elles cette odeur de métal capable d'inspirer le plus grand dégoût.

[b] *Apprends à te connaître.* Cicéron, dans ses *Tusculanes* (liv. I, § 9), attribue cette belle sentence à Apollon. Elle était effectivement écrite en lettres d'or dans le vestibule du temple de Delphes. D'autres l'attribuent à Thalès, à Chilon, à Cléobule, à Bias, à Pythagore, à Socrate. Mais quoi qu'en disent ces grands philosophes, il est aussi difficile à l'homme de se connaître sous le rapport moral, comme il lui est difficile de savoir quelles sont toutes les parties intérieures qui constituent son être physique.

Je songe à me connaître et me cherche moi-même (dit Boileau).

Il a cherché sans doute toute sa vie, puisque cette étude demande toute la vie de l'homme; car ses sensations dépendent, je crois, un peu de sa constitution physique: or si cette constitution varie à chaque instant, peut-il à chaque instant faire une nouvelle étude de soi-même? L'homme

Pourquoi de nos mépris ne flétririons-nous pas
Ce mortel qui cent fois a mesuré l'Atlas?
« Sur toutes les hauteurs de la chaîne voisine
« De tant de pieds, dit-il, ce colosse domine. »
Et ce grand érudit [a] n'a pas appris encor
Combien d'un petit sac diffère un coffre-fort.
Des hommes et des dieux c'est le souverain maître
Qui le premier a dit : *apprends à te connaître* [b].
Ce précepte, mortels, gravez-le dans vos cœurs.
Osez-vous aspirer au rang des sénateurs;
Que votre esprit alors sagement se mesure:
Thersite d'un héros demanda-t-il l'armure?
Ulysse [c], en la portant, craignait avec raison
Les sinistres effets d'une comparaison.
Voudrait-on vous charger d'une importante affaire,
Voyez si vous pouvez parcourir la carrière;
Dites sans balancer : « Qui suis-je? un Tullius?
« Ou le triste rival du verbeux Curtius [d]?

qui cherche à se connaître à vingt ans finit par s'oublier à quarante.

[c] *Ulysse.* Ce passage est extrêmement difficile; et franchement, avouons-le, il n'a pas été entendu. (Voyez ma note sur le texte latin.) J'ai cherché à pénétrer dans la pensée de Juvénal : les armes d'Achille étaient les armes de la valeur, et sous ce rapport Ajax les méritait et non le fils de Laërte; les armes de la prudence convenaient mieux à ce dernier: donc Juvénal a pu dire, et c'est encore le sentiment d'une infinité de savans, qu'Ulysse fléchissait sous le poids de ces armes. Telle est mon opinion: elle est en opposition avec celle de tous les commentateurs, traducteurs, scholiastes, etc.; mais je prie le lecteur d'examiner attentivement les vers qui suivent immédiatement, et l'on verra qu'ils viennent tous à l'appui du sens que je n'ai pas osé cependant donner dans ma traduction. Voilà la seconde faiblesse que je me reproche; il fallait traduire.

Ulysse les obtint, mais on vit quelquefois
Ce guerrier éloquent chanceler sous leur poids.

[d] *Du verbeux Curtius.* Des verbeux avocats, des Curtius, depuis trente ans combien en ai-je entendus! Mais le plus fameux était *Danton.* Le peuple français alors, comme le peuple romain, appelait éloquence la

Noscenda est mensura suî, spectandaque rebus
In summis minimisque; etiam quùm piscis emetur,
Ne mullum cupias, quùm sit tibi gobio [15] tantùm
In loculis. Quis enim te, deficiente crumenâ,
Et crescente gulâ, manet exitus, ære paterno,
Ac rebus mersis in ventrem [16], fœnoris atque
Argenti gravis, et pecorum, agrorumque capacem?
Talibus à dominis post cuncta novissimus exit
Annulus, et digito mendicat Pollio nudo.
Non præmaturi cineres, nec funus acerbum
Luxuriæ; sed morte magis metuenda senectus.
Hi plerumquè gradus: conducta pecunia Romæ,
Et coràm dominis consumitur; indè ubi paulùm
Nescio quid superest, et pallet fœnoris auctor,
Qui vertêre solùm [17], Bajas et ad ostrea currunt:

facilité qu'ont acquise quelques individus de parler seuls et long-temps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, à la force des poumons. Aujourd'hui l'éloquence consiste à rêver de la manière la plus emphatique, et l'on appelle ces rêves l'école du romantisme; ce romantisme laissera-t-il un petit coin sur la scène à la philosophie? Pouvez-vous faire une pareille question? peut-il exister le moindre point de contact entre la sagesse et le néant?

[a] *De l'anneau d'or.* Pline le naturaliste assure que pour avoir le droit de porter l'anneau, il fallait être ingénu, fils et petit-fils d'un ingénu, et conserver toujours le cens de quatre cent mille sesterces. « Le père « de mon calomniateur, dit Apulée dans son *Apologie*, forcé au rem- « boursement par tous ses créanciers, préféra l'argent à la honte. Laissez- « moi, s'écriait-il, je suis insolvable. Après avoir mis tous ses biens sur « la tête de sa femme, il traita avec ses créanciers, et parut en public « *nudus et egens*, sans anneau, sous la livrée de la misère. » Cet ignoble banqueroutier n'en laissa pas moins à dévorer par son fils trois cent mille sesterces.

[b] *Pollion.* « Peut-être, dit Achaintre, est-ce le Pollion Carvilius dont « parle Pline le naturaliste (liv. IX, chap. II)? Le premier il apprit aux « Romains l'art de couper en lames l'écaille de la tortue, et d'en pla-

Fuyez d'un sot orgueil les trompeuses amorces,
Et consultez en tout votre bourse et vos forces;
Et quand vous ne pouvez aspirer qu'au goujon,
Laissez le surmulet à l'opulent Virron.
Si la passion croît quand l'argent diminue,
De votre avidité quelle sera l'issue?
D'un riche patrimoine ou d'un nombreux troupeau,
Si votre bouche enfin est le vivant tombeau;
Sans ressource, sans bien, pressé par la misère,
De l'anneau d'or [a] bientôt il faudra vous défaire,
Et comme Pollion [b] mendier le doigt nu.
Si la mort te surprend, pourquoi gémirais-tu?
Efféminé prodigue, ah! cesse de te plaindre!
Plus que la mort cent fois ta vieillesse est à craindre!
Tel est par ces brigands le calcul adopté:
On dépense dans Rome un argent emprunté,
Sous les yeux de celui qui jadis en fut maître;
Quand il ne reste... hélas! que sais-je? rien peut-être,
Que l'usurier pâlit, on court dans le pays [c]
Où l'huître de Circé [d] dissipe les soucis.

« quer les lits et les meubles. » Il était prodigue à l'excès, et fort habile à inventer tous ces raffinemens de luxe qui nous ruinent. Ce Pollion aujourd'hui ne serait qu'un artiste fort ordinaire.

[c] *On court dans le pays.* A Rome, dit Cicéron, quand on voulait éviter une peine quelconque, on s'exilait, et dès ce moment cessaient toutes les poursuites; le créancier n'avait pas le droit de poursuivre le débiteur qui s'infligeait à lui-même la peine du bannissement. Le meurtre même, on le croyait assez puni par l'absence. Cette singulière jurisprudence devait sans doute exposer à de grandes pertes les créanciers, qui ne retiraient de leur argent qu'un intérêt permis; mais ce qui surprendra peut-être, c'est que, dans la classe des créanciers, il était difficile à Rome de trouver un individu traitable: et cela n'est pas étonnant, puisque plus il y a de risques à courir en prêtant, plus l'intérêt exigé doit être fort. Tel est le langage des usuriers de tous les pays. Quand les lois protègent également le débiteur et le créancier, l'avarice est contenue, et la mauvaise foi ne trouve plus de subterfuges.

[d] *Les huîtres de Circé.* Circé promontoire sur la côte de Baies. Ce

Cedere [18] namque foro jam non tibi deterius, quàm
Esquilias à ferventi migrare Suburrâ.
Ille dolor solus patriam fugientibus, illa
Mœstitia est, caruisse anno circensibus uno.
Sanguinis in facie non hæret gutta : morantur
Pauci [19] ridiculum et fugientem ex urbe pudorem.

Experiere hodiè, numquid pulcherrima dictu,
Persice, non præstem vitâ vel moribus et re;
Sed laudem siliquas [20] occultus ganeo; pultes
Coràm aliis dictem puero, sed in aure [21] placentas.
Nam quùm sis conviva mihi promissus, habebis
Evandrum, venies Tyrinthius [22], aut minor illo

n'était pas tant les huîtres qui engageaient les prodigues et les débiteurs de mauvaise foi à se rendre à Baies; le séjour de cette côte était délicieux, disent Cicéron, Salluste, Horace, Sénèque et Properce. Dans nos régions hyperboréales, nous ne pouvons nous faire une idée des sensations agréables qu'éprouve l'homme dans ces pays favorisés; c'est là seulement qu'il vit, et qu'il sent tout le plaisir de l'existence. Dans le nord, elle est souvent à charge, et je ne suis point surpris qu'elle donne le spleen. Les prodigues dans Baies devenaient ordinairement parasites; car les riches romains ne savaient pas vivre avec eux-mêmes; il n'y a que la médiocrité qui connaisse cet art bien préférable à l'ostentation qui laisse toujours après elle le vide le plus affreux. Nous avons, nous Français, un pays qui pourrait devenir une seconde Baies; mais pour y arriver que d'obstacles à vaincre!

[a] *Du cirque et des jeux de la ville.* La passion des Romains pour les jeux du cirque ne peut être comparée à notre passion pour les spectacles scéniques ou dramatiques. Nous avons chaque jour sur nos théâtres, depuis sept heures du soir jusqu'à minuit, cent ou cent vingt individus qui chantent, déclament, balbutient, dansent, font des tours de force, ou se métamorphosent en singes, en parias, en sultans, en polichinelles, en guerriers, en Thersite, en loups, en moutons, en tyrans, en saltimbanques, et l'on court en foule tous les jours perdre un temps précieux

En quittant de nos jours et Rome et sa patrie,
On ne s'expose pas à plus d'ignominie
Que ce sage, qui, las de nos bruyans quartiers,
Va sur le Quirinal établir ses foyers.
On n'a qu'un seul regret dans le nouvel asile :
Un an privé du cirque et des jeux[a] de la ville !!!
Du reste, ils ont un front qui jamais n'a rougi.
La modeste pudeur, qui la retint ici?
Un ou deux citoyens, quand, faible et ridicule,
Elle fuyait déjà Rome et son Janicule[b]?
Tu pourras éprouver aujourd'hui, Persicus,
Si partisan public des mœurs d'un Curius,
Et défenseur zélé d'une austère morale,
Je dédaigne en secret une table frugale;
Si devant mes amis, criant aux végétaux,
Je dis à son oreille : Esclave! des gâteaux!
Tu dois souper chez moi... convive, il faut t'attendre
A ne trouver ici que la table d'Evandre[c],
Quand il reçut Alcide, et ce Troyen pieux,

à respirer un air méphitique et corrompu dans une enceinte étroite où l'on est entassé comme des harengs dans les caques : heureux si l'on peut en sortir sans être froissé, brisé, moulu, pis encore, sans la plus violente propension au sommeil! La folie des Romains n'était qu'accidentelle, la nôtre est quotidienne; mais nous sommes plus humains que les anciens habitans de Rome, nous n'aimons pas à voir couler le sang; ce n'est pas la faute de certains auteurs : patience, que le romantisme s'empare de vos théâtres, et vous y verrez non-seulement du sang versé, mais encore les têtes de mort du grand *Shakespeare*.

[b] *Janicule*, montagne ou plutôt colline de Rome, qui n'était pas comprise dans le nombre des sept renfermées dans l'enceinte de cette ville : à côté de cette colline se trouve aujourd'hui le Vatican, et l'église du Saint-Esprit. On le nomme communément *Montorio*, à cause de la couleur de son sable. C'est un des quartiers les moins fréquentés de Rome moderne, et par conséquent un désert.

[c] *Evandre*. De toutes les vertus pratiquées par les anciens, l'hospitalité fut la plus généralement exercée. Il faut leur rendre justice, les Romains sur ce point surpassèrent toutes les autres nations; ils établi-

Hospes, et ipse tamen contingens sanguine cœlum ;
Alter aquis, alter flammis ad sidera missus.
Fercula nunc audi nullis ornata macellis.
De Tiburtino veniet pinguissimus agro
Hædulus, et toto grege mollior, inscius herbæ,
Necdùm ausus virgas humilis mordere salicti ;
Qui plus lactis habet quàm sanguinis [23] ; et montani
Asparagi, posito quos legit villica fuso.
Grandia prætereà, tortoque [24] calentia fœno
Ova adsunt ipsis cum matribus, et servatæ
Parte anni quales fuerunt in vitibus, uvæ [25] ;

rent partout des lieux exprès pour recevoir les étrangers, *hospitia*. Pendant la cérémonie des *lectisternes*, on était obligé à Rome d'exercer l'hospitalité envers toute sorte de gens connus ou inconnus ; les maisons des particuliers étaient ouvertes à tout le monde, et chacun avait la faculté de se servir de ce qui s'y trouvait. Que de scènes plaisantes et comiques nous offrirait Paris si jamais... Que dis-je ? nous sommes trop ennemis les uns des autres pour voir les *lectisternes* dans cette capitale. A qui la faute ?... *Quærite et invenietis*.

[a] *Numice*. Le fils d'Anchise ayant perdu la vie dans une bataille contre Mézence, on ne trouva point son corps, qui fut peut-être jeté dans le Numice, fleuve sur les bords duquel s'était livré le combat. La fable s'empara de cet événement, et l'on prétendit que Vénus, après avoir purifié le corps d'Énée dans les eaux du Numice, l'avait elle-même mis au rang des dieux. Sur cette tradition on eut soin d'abord d'élever un tombeau sur le champ de bataille : ce monument existait encore du temps de Tite-Live ; on allait offrir à Énée des sacrifices sous le nom de Jupiter indigène. Poëtes, vous aussi qui voulez purifier Pharamond dans les eaux du Numice, je trouve qu'il est un peu tard ; employez toutes les ressources du romantisme, vous n'en ferez jamais une divinité.

[b] *Marché*. *Macellum ; lou mazel*, dit le Languedocien, c'est-à-dire, la boucherie : il y en avait une infinité à Rome qui servaient de marché public. Le *Magnum macellum* devint, dès les premières années du règne de Néron, un des édifices les plus magnifiques de la capitale de l'empire, et comparable aux cirques, aux bains publics, aux portiques, aux aquéducs, aux amphithéâtres. La mémoire de l'entreprise et de la

Moins brillant, mais issu du noble sang des dieux.
L'un mort sur le bûcher prêt pour un sacrifice,
L'autre précipité dans les flots du Numice [a],
Dans l'Olympe tous deux furent pourtant admis.
Nos mets par le marché [b] ne seront point fournis,
Le plus gras des chevreaux que Tibur [c] ait vu naître,
Arrive pour garnir la table de son maître;
Dans les veines il a moins de sang que de lait;
Beau, tendre, succulent, du saule ou de l'anet
Il n'a jamais brouté le modeste feuillage.
Pour cueillir sur les monts quelque asperge sauvage [d],
Aujourd'hui ma fermière a quitté ses fuseaux.
On prendra dans leur foin des œufs encor tout chauds.
Avec soin conservée, une grappe vermeille
A tes yeux paraîtra [e] descendre de la treille.

construction du *Magnum macellum* fut transmise à la postérité par une médaille où l'on voit sur le frontispice de ce bâtiment que l'on n'avait épargné ni les portiques, ni les colonnes, ni les hermès, ni les statues. L'accroissement de Rome exigea dans la suite deux autres marchés: l'un fut placé dans la région des Esquilies, on le nomma *Macellum Livianum*, l'autre dans le quartier *Cœlimentum*.

[c] *Tibur*. Il paraît d'après ce passage que Juvénal avait aussi une petite maison de campagne à Tivoli.

[d] *Imitation de Boileau*, Ep. VI:

Une table, au retour, propre et non magnifique,
Nous présente un repas agréable et rustique;
Là, sans s'assujétir aux dogmes du Broussain,
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain;
La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
Et mieux que Bergerat, l'appétit l'assaisonne, etc.

[e] *A tes yeux paraîtra*. Voyez dans Columelle, chap. 43 du douzième livre, la manière de conserver les raisins. On les mettait dans des grands vases de terre nommés *ollæ*, que l'on fermait hermétiquement; alors on les appelait *ollares* : tantôt on les suspendait dans un local fort sec et très-aéré; ces raisins prenaient alors le nom de *pensiles*. Les raisins secs que l'on voit à Paris nous viennent de la Provence ou du Languedoc où ils ont conservé le nom de *penses*, dérivé comme l'on voit du mot *pensiles* ; on emploie encore dans ces provinces les mêmes méthodes indiquées par Columelle.

Signinum[26], Syriumque pirum; de corbibus isdem
Æmula Picenis[27], et odoris mala recentis,
Nec metuenda tibi, siccatum frigore postquàm
Autumnum, et crudi posuêre pericula succi.
Hæc olim nostri jam luxuriosa senatûs
Cœna fuit. Curius, parvo quæ legerat horto,
Ipse focis brevibus ponebat oluscula, quæ nunc
Squalidus in magnâ fastidit compede[28] fossor,
Qui meminit, calidæ sapiat quid vulva[29] popinæ.
Sicci terga suis, rara pendentia crate,
Moris erat quondàm festis servare diebus,
Et natalitium cognatis ponere lardum,
Accedente novâ, si quam dabat hostia, carne.
Cognatorum aliquis titulo ter consulis, atque
Castrorum imperiis et dictatoris honore

[a] *Ces festins.* Ces rapprochemens sont singuliers. Juvénal en comparant les repas des sénateurs, quand le luxe commença à s'introduire dans Rome, aux festins des Apicius de son temps, me force à comparer les repas quotidiens de nos Apicius modernes avec les repas ordinaires d'une famille qui vers la fin du règne de Louis XIV tenait le premier rang dans la capitale. Voyez la singulière lettre de madame de Maintenon à sa belle-sœur madame d'Aubigné. Pour douze personnes, l'épouse de Louis alloue à sa sœur quatorze livres treize sous par jour pour sa table. Elle porte la dépense totale de bouche pour l'année à six mille livres. Le marc d'argent valait à cette époque vingt-cinq francs, il en vaut cinquante aujourd'hui; donc la dépense de la table de madame d'Aubigné devait coûter douze mille de nos francs; c'est un déjeûner de certains personnages que tout le monde connaît.

[b] *Curius.* Curius Dentatus, consul de Rome l'an 465. Ce fut lui qui termina la guerre contre Pyrrhus, et qui força ce prince à quitter l'Italie. Voyez dans Valère-Maxime (liv. IV, chap. 3) quel était le désintéressement de ce grand homme. Si tous les sénateurs l'eussent imité, la fameuse question qui fut la cause de la chute de la république, n'aurait pas été agitée. Je veux parler de la loi agraire; cette loi proposée par tant de tribuns, toujours rejetée par le sénat, devait enfin produire

On peut encor t'offrir quelques fruits de Damas,
La pomme veloutée; eh! qui n'aimerait pas
Des fruits d'Alcinoüs cette noble rivale?
On la croirait nouvelle au parfum qu'elle exhale.
Tu peux les savourer en toute sûreté;
L'hiver a de ces fruits corrigé l'âcreté.
Ces festins [a], le sénat osa se les permettre
Quand le luxe déjà cherchait à tout soumettre.
Avant lui, Curius [b] préparait de sa main
Des légumes cueillis dans son petit jardin.
Quel repas!! de nos jours le malheureux, qui traîne
Dans les champs de son maître et l'entrave et la chaîne,
Le dédaigne, en songeant au mets qu'il savourait
Dans les sombres réduits du prochain cabaret.
Du jambon du foyer la tranche desséchée,
Et d'un lard suspendu la lame détachée
Au jour de la naissance, aux fêtes de nos dieux,
Tels étaient les festins de nos pauvres aïeux.
Par fois d'une victime [c] ou la part ou le reste
Vint ajouter un plat à ce repas modeste.
A ce banquet pourtant le grave sénateur,
Eût-il été trois fois consul ou dictateur,

dans le corps politique les commotions les plus violentes, et depuis les Gracques jusqu'à Jules-César, le triomphe de l'aristocratie aveugla tellement les oligarques qu'ils ne virent point l'orage qui les menaçait. Le peuple, abattu par eux, ne balança pas à les livrer à l'usurpateur. Les Romains furent esclaves, j'en conviens; mais tout le poids des chaînes porta sur la tête et non sur les pieds.

[c] *D'une victime.* Les premiers Romains, en rendant aux dieux les honneurs prescrits par la religion, ne leur immolaient pas toujours des victimes : témoin Papyrius qui promit à Jupiter une petite coupe de vin s'il triomphait des Samnites. On ne connaissait guère alors les hécatombes, les kiliombes; il n'y avait point, dans les temps héroïques de la Grèce, ni dans les premiers jours de l'établissement de l'asile au pied de l'Aventin, des bouchers de profession; les héros et les pâtres le furent tous; et ceux qui tenaient le premier rang parmi ces bourreaux étaient les victimaires.

Functus, ad has epulas solito maturiùs[30] ibat,
Erectum domito referens à monte ligonem.
Quùm tremerent autem Fabios, durumque Catonem,
Et Scauros, et Fabricios; rigidique[31] severos
Censoris mores etiam collega timeret;
Nemo inter curas et seria duxit habendum,
Qualis in Oceano[32] fluctu testudo nataret,
Clarum Trojugenis factura, ac nobile fulcrum[33];
Sed nudo latere, et parvis frons ærea lectis
Vite[34] coronati caput ostendebat aselli,
Ad quod lascivi ludebant ruris alumni.
Tales ergò cibi, qualis domus atque supellex.
Tunc rudis, et Graias mirari nescius[35] artes,
Urbibus eversis, prædarum in parte repertâ
Magnorum artificum frangebat pocula miles,
Ut phaleris gauderet equus; cælataque cassis

[a] *Scaurus.* L'histoire romaine parle de deux Scaurus : le premier se trouva si pauvre qu'il fut obligé de vendre du charbon pour vivre; censeur, il fit bâtir le pont Milvius, et paver un des grands chemins d'Italie que l'on nomma Voie-Emilienne. Pas mal pour un marchand de charbon. Son fils ne triompha point, n'écrivit point, mais il donna le plus beau spectacle qu'aient jamais vu les Romains. Pour la description, voyez Pline, liv. XXXVI, chap. XV.

[b] *Caton le censeur* (le *delenda Carthago*). Cet homme acerbe et vindicatif fit plus de mal à sa patrie que Marius et Sylla; la destruction de Carthage perdit Rome. Quand cette ville n'eut plus de rivale, elle devint la proie de l'aristocratie qui s'en partagea les lambeaux.

Voyez dans Tite-Live la conduite de Fabius Maximus, censeur, envers son collègue P. Décius Mus. Un trait plus hardi encore d'un censeur romain fut celui de Livius. Il nota le peuple romain lui-même; des trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre dans le rang de celle qui n'avait point de privilége, des *capite censi.* Il infligea donc une punition sévère à son souverain, et le peuple ne murmura point, tant il avait de respect pour ses magistrats. Dans l'histoire moderne, je ne trouve à comparer à ce

La bêche sur l'épaule et couvert de poussière,
Se hâtait d'accourir avant l'heure ordinaire.
Quand les Romains tremblaient au seul nom de Scaurus[a],
Au nom seul des Caton et des Fabricius;
Quand le censeur craignait un censeur[b] plus austère,
Allait-on sillonner une mer étrangère,
Afin d'avoir un lit brillant et somptueux?
Jamais on ne brava les flots tumultueux
Pour savoir où nageait la plus belle tortue[c];
La couche nuptiale était modeste et nue;
D'un âne couronné le bizarre portrait
Fut l'unique ornement du lit et du chevet.
Là jouaient des enfans simples comme leur mère;
Tels étaient et repas, et vaisselle, et chaumière.
Ces guerriers ignorans[d], mais dignes fils de Mars,
Ne savaient pas des Grecs admirer les beaux-arts;
Dans les camps ennemis avaient-ils en partage
La coupe d'un Mentor ou le plus bel ouvrage?
Ses fragmens décoraient leur coursier vigoureux;

trait que celui d'un juge du ban du roi, en Angleterre, qui envoya en prison le fils de son prince et l'héritier présomptif de la couronne.

[c] *La plus belle tortue.* Pline rapporte, liv. IX, chap. X, que, dans la mer des Indes, on trouvait des tortues d'une grosseur telle qu'une seule, de son écaille, pouvait couvrir une maison champêtre. Les habitans des côtes de la mer Rouge s'en servaient pour nacelles et naviguaient sur ces embarcations.

[d] *Ces guerriers ignorans.* Allusion sans doute à la conquête de la Grèce et à la conduite du consul Mummius. Ce consul, aussi fameux par la rusticité de ses mœurs et son ignorance que par sa sévérité envers lui-même, assiégea Corinthe, la prit, et fit passer tous les habitans au fil de l'épée : femmes, filles, enfans, tout fut vendu; la ville fut réduite en cendres, et la liberté de la Grèce ensevelie sous ces ruines. Que de chefs-d'œuvre périrent alors! Voyez comme Virgile excuse cette ignorance du peuple romain : *exçudent alii spirantia mollius æra.* Ce que le poëte met dans la bouche d'Anchise était toute la pensée des anciens Romains; car tout peuple essentiellement occupé de guerre est ignorant et superstitieux; ces trois fléaux, réunis ensemble, ne font pas l'éloge de l'humanité, et malheureusement ils sont presque toujours réunis.

Romuleæ simulacra feræ mansuescere jussæ
Imperii fato, et geminos sub rupe Quirinos,
Ac nudam effigiem clypeo fulgentis [36] et hastâ,
Pendentisque dei, perituro ostenderet hosti.
Argenti quod erat, solis fulgebat in armis.
Ponebant [37] igitur Tusco farrata [38] catino;
Omnia tunc [39]: quibus invideas, si lividulus sis.
Templorum quoque majestas præsentior, et vox
Nocte ferè mediâ, mediamque audita per urbem,
Litore ab Oceani Gallis venientibus, et dîs
Officium vatis [40] peragentibus, his monuit nos.
Hanc rebus Latiis curam præstare solebat
Fictilis, et nullo violatus Jupiter auro.
Illa domi natas, nostrâque ex arbore mensas
Tempora viderunt; hos lignum [41] stabat in usus,

[a] *De notre empire.* Pourquoi donc tous les peuples veulent-ils qu'il y ait du merveilleux dans leur origine? Pourquoi se trouve-t-il encore des écrivains assez faibles pour flatter sur ce point la vanité nationale? Quelques-uns des nôtres ne se sont-ils pas imaginé que les Francs descendaient aussi des Troyens? « Nommez-moi, dit Voltaire, un peuple « chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables dans les temps « où ce peuple ne savait ni lire ni écrire; mais quand ce peuple enfin « secoue le joug de l'ignorance, les poëtes alors, qui sont toujours les pre- « mières trompettes de la renommée, recueillent ordinairement les tra- « ditions populaires et les transcrivent; peu leur importe qu'elles aient « le sens commun ou non; et, d'après eux, toutes les nations descen- « dent du soleil ou de Brama, ou du feu dérobé de la voûte céleste, ou « du dieu de la guerre, etc. Ces préjugés s'invétèrent et donnent aux « nations des sentimens qui tendent à les isoler de la masse ou à les « rendre ennemies de toutes celles qui n'ont pas eu le bonheur d'avoir « des poëtes. Ajoutez à cela l'ordre des destinées si puissant sur un « peuple. »

[b] Dans ce passage, Juvénal avait sans doute sous les yeux ces vers du huitième livre de l'Énéide (*Bouclier d'Énée*):

Là des dieux des combats gît la louve fidèle,

En casque transformé, le métal précieux
Montrait à l'ennemi cette louve terrible
Qui, devenant soudain généreuse et sensible,
Nourrit sous un rocher les pères des Romains :
De notre empire [a] ainsi l'ordonnaient les destins.
Tantôt de Mars lui-même il retraçait l'image [b],
Agitant une lance et volant au carnage.
Qui, sans être jaloux, ne contemplerait pas
Ces vertueux Romains, leurs modestes repas,
Ces casques où brillait un argent inutile,
Cette table où fumait une coupe d'argile ?
Nous jouissions alors de la faveur des dieux :
D'une immortelle voix [c] le son majestueux,
Au milieu de la nuit, partout se fit entendre.
« Des bords de l'Océan, pour te réduire en cendre,
« Marchent les fiers Gaulois : Rome, arme tes guerriers ; »
Jupiter jusqu'à nous descendait volontiers
Avant que dans son temple il n'éblouît la vue
Par le reflet de l'or qui souille sa statue [d].

Deux célestes jumeaux, qui sont nourris par elle,
Pendaient à sa mamelle, et jouaient sur son sein ;
Déjà dans leurs regards est écrit leur destin.

DELILLE.

[a] *D'une immortelle voix.* Voici un prodige, et Tite-Live ne le manque point ; on dirait qu'il a pris son histoire dans les livres sibyllins : c'est le Grégoire de Tours des Romains. Malheureusement ce dernier n'a pas le style enchanteur du romancier du Tibre. « Marcus Cœditius, dit le « Pompéien, homme du peuple, simple prolétaire, vint rapporter aux « tribuns, qu'au milieu de la nuit, se trouvant dans la voie nouvelle « (rue neuve), un peu au-dessus du temple de Vesta, là où se trouve « aujourd'hui le petit temple de cette déesse, il avait entendu une voix « plus éclatante que celle d'un mortel, et cette voix lui prescrivait « d'aller annoncer aux magistrats que les Gaulois s'avançaient vers « Rome. » Encore un prodige imaginé par le sénat pour forcer le peuple à prendre les armes. On bâtit dans la suite un temple à cette voix, sous le nom d'*Aius locutius*.

[d] *Qui souille sa statue.* Les Romains n'eurent pendant long-temps dans leurs temples que des statues de bois, grossièrement taillées ; mais

Annosam si fortè nucem dejecerat Eurus.
At nunc divitibus cœnandi nulla voluptas,
Nil rhombus, nil dama sapit; putere videntur
Unguenta atque rosæ [42], latos nisi sustinet orbes
Grande ebur, et magno sublimis pardus hiatu,
Dentibus ex illis quos mittit porta [43] Syenes,
Et Mauri celeres, et Mauro obscurior [44] Indus,
Et quos deposuit nabathæo [45] bellua saltu,
Jam nimios, capitique graves [46]. Hinc surgit orexis,
Hinc stomacho [47] bilis : nam pes argenteus illis,
Annulus in digito quod ferreus. Ergò superbum

dès qu'ils furent les vainqueurs et les maîtres de l'univers, ils embellirent leurs temples des plus belles et des plus fameuses statues de la Grèce et de la Sicile. Les premières statues en bronze que l'on vit à Rome furent celles de Cérès, d'Hercule et de Janus; on n'en vit en argent que pendant la guerre de Mithridate.

[a] *Une table élégante.* Les tables chez les anciens Romains étaient d'une forme carrée et faite avec le bois que leur fournissaient les forêts voisines; mais, quand ils eurent vu les tables dont se servaient les rois d'Asie et d'Égypte, ils voulurent imiter les princes devenus leurs esclaves; ils employèrent donc l'ivoire, l'écaille de tortue, les racines d'érable, de buis, de citronier, en marqueterie : non contens de cette recherche, ils les ornèrent de plaques de cuivre, d'or et d'argent; ils y enchâssèrent des pierres précieuses. Et Pline dit que lorsqu'un époux voulait reprocher à sa femme l'énorme dépense qu'elle faisait avec ses perles et ses bijoux : « le bois de votre table vous coûte plus cher, » répliquait-elle... Singulière réponse! Voulaient-elles ces dames romaines se comparer à des morceaux de bois, dont tout le prix consiste dans les ornemens? Sans doute, car tel est l'effet du luxe : il rend plus dur que le chêne l'individu dont il fait son jouet.

[b] *Lion.* Le *Triclinium* du pauvre était supporté par trois pieds, celui du riche par un seul : ce pied représentait toujours quelque animal vorace; un tigre, un léopard, un lion, jamais un éléphant : ce dernier animal n'est point carnivore. Les dents d'éléphant furent assez communes à Rome depuis le règne d'Auguste. La navigation des Indes fut alors réglée en Égypte; le préteur Gallus fit partir cent dix vaisseaux du port de la Souris, aujourd'hui Casir, sur la mer Rouge; et, dans

Siècle heureux! toi qui vis naître sur l'Apennin
L'arbre qui fournissait la table du festin!
Encore on choisissait pour ce modeste usage
Le tronc d'un vieux noyer renversé par l'orage.
Les parfums aujourd'hui blesseraient l'odorat,
Le turbot cesserait d'être un mets délicat,
S'il ne soutenait pas une table élégante [a]
Cet énorme lion, à la gueule béante;
Lion [b] fait de ces dents que laisse dans les bois
L'éléphant accablé de leur immense poids:
Tribut que nous impose et l'Inde et l'Hyrcanie,
Ou l'agile habitant de la Mauritanie.
Certes, l'ivoire donne un appétit nouveau [c].
Un pied d'argent! ô ciel! le fer d'un vil anneau

l'importation, les dents du monstrueux animal n'étaient pas oubliées. Les affranchis, qui retiraient un profit immense de ce trafic, accoutumèrent leurs concitoyens aux riches marchandises qui revenaient de l'Inde, mais qu'ils payaient argent comptant. Ce commerce enrichit quelques particuliers et ruina l'État: ce qui arrivera toujours quand les échanges ne soutiendront pas la balance égale. Tous les peuples qui ont négocié avec l'Inde ont éprouvé à peu près les mêmes catastrophes, jusqu'à ce qu'enfin les Anglais, indignés de ce qu'un peuple n'avait pas besoin de leurs marchandises, résolurent de s'emparer du pays dans lequel s'étaient accumulées toutes les richesses fictives de l'univers connu. Pour arriver à ce but, on connaît quels furent les moyens employés par le génie infernal de Pitt. Un seul obstacle l'arrêtait dans sa marche, et notre révolution fut le fruit de ses calculs. Écrivains publicistes, réfléchissez, examinez, approfondissez les causes de nos agitations domestiques; sans doute les circonstances favorisèrent l'intention du ministre anglais, mais ce fut lui qui les fit naître, et c'est encore son génie qui dirige le cabinet britannique.

[c] *Un appétit nouveau.* L'orexie, dit le texte, appétit presque continuel dans l'état de santé, et qui n'est accompagné d'aucun fâcheux symptôme, comme dans la faim canine. Les individus qui ont l'orexie tomberaient malades s'ils ne prenaient souvent de la nourriture. De Thou, *Histoire*, liv. 1er., page 101, cite, pour exemple d'orexie, M. Beaulieu de Semblançai, archevêque de Tours, son parent... Peu nous importent les morts, ce sont aujourd'hui les vivans attaqués par les orexies de toute espèce qui sont à craindre.

Convivam caveo, qui me sibi comparat, et res
Despicit exiguas. Adeò nulla uncia[48] nobis
Est eboris; nec tessellæ, nec calculus ex hâc
Materiâ : quin ipsa manubria cultellorum
Ossea; non tamen his ulla unquàm obsonia fiunt
Rancidula, aut ideò pejor gallina secatur.
Sed nec structor erit, cui cedere debeat omnis
Pergula[49], discipulus Trypheri doctoris, apud quem
Sumine cum magno lepus atque aper, et pygargus,
Et Scythicæ volucres, et phœnicopterus ingens,
Et Gætulux oryx, hebeti lautissima ferro

[a] *D'un convive.* Rien n'est au monde plus ridicule que ce vice, et rien cependant n'est plus commun; mais, ce que je ne conçois pas, c'est la rage de quelques individus d'une fortune médiocre, d'appeler à leur table des hommes qui se vantent d'avoir les meilleurs cuisiniers de la capitale; qui jettent un regard dédaigneux sur tous les mets qu'on leur présente; qui pensent se donner une grande importance par ce dégoût affecté pour tout ce qui ne vient pas de leur laboratoire de chimie alimentaire. Je ne sais lequel des deux est le plus digne de pitié ou de celui qui admet à sa table un tel convive, ou de celui qui vient s'asseoir à la table d'un tel hôte; tous les deux seraient, à ce que je crois, bien dignes du pinceau de Molière. Et que l'on ne me dise point que de pareils originaux n'existent pas dans la société... Si je voulais en faire la nomenclature..... Mais laissons les gourmands végéter dans des tourbillons de fumée. Quand l'orgueil va se placer au fond d'un ustensile de cuisine, il mérite d'y croupir au milieu de la graisse et du beurre, et ce ne sera pas moi qui l'arracherai de sa dégoûtante prison pour le placer sur le candélabre : je laisse ce soin au poëte Berchoux.

[b] *Tryphère.* D'après un passage de Sénèque, il est évident qu'il y avait à Rome des écoles publiques, où l'on enseignait l'art de découper avec grâce et dextérité. « Les écoles des rhéteurs et des philosophes « sont désertes, s'écrie le sage, tandis que nos laboratoires de cuisine « sont toujours pleins. Quelle triste existence que celle de l'homme qui « ne vit que pour découper élégamment une pièce de gibier; mais je « regarde celui qui cultive l'art de la dissection par volupté comme bien « plus malheureux encore que l'homme qui par nécessité veut en faire « son état. » Et nous aussi nous avons eu nos Tryphère. Adrien Valois

Ne blesserait pas plus les yeux de l'opulence.
D'un convive [a] orgueilleux loin de moi l'arrogance,
Loin de moi ce regard, qui, plein de vanité,
Vient déclarer la guerre à ma simplicité,
Compare et se repaît d'une frivole gloire.
Ici, pas un jeton, et pas un dé d'ivoire.
Modestement garnis, crois-tu que mes couteaux
Rendent moins savoureux ma poule et mes agneaux?
Point d'écuyer tranchant, disciple de Tryphère [b],
Plus docte que le chef de ce bruyant repaire,
Qui toujours dans Suburre [c] étourdit les passans,
Quand d'un fer émoussé les coups retentissans
Sur un modèle en bois indiquent la manière
De découper le lièvre et le phœnicoptère [d],
Daim, gazelle, faisan, chevreuil et sanglier.

raconte un fait qu'il tenait, dit-il, d'un conseiller au parlement nommé N. de Sallo. Un individu de son temps portait sur la place publique des chapons, oiseaux, lièvres et perdrix en bois, et là il apprenait de quelle manière il fallait les prendre avec la fourchette; au milieu du chapon de bois étaient deux trous dans lesquels le charlatan insérait sa fourchette, et tenait ensuite la pièce en l'air, montrant avec un couteau de bois comment il fallait découper le chapon; et la foule des curieux était immense. Il ne manquait plus à ce saltimbanque qu'une boutique aux Innocens; sans doute il eût eu des disciples comme Tryphère. Cet ambidextre avait-il donc lu Juvénal et Sénèque? Pourquoi non, il prouvait au moins, sans en parler, qu'il les avait lus, tandis qu'un illustre rhéteur moderne, qui en parle fort au long, n'avait sans doute pas pris la peine de les feuilleter.

[c] *Suburre.* Quartier de Rome, entre le mont Cœlius et le Palatin : la grande rue Suburre commençait au grand Forum et allait aboutir au chemin de Tivoli, le long des Esquilies. C'était dans cette rue que se trouvaient presque tous les barbiers de Rome : on n'a pas sans doute oublié que les maisons des barbiers, dans l'ancienne Rome, étaient ce que sont les cafés à Paris. Ces hommes jouent presque tous en Italie le rôle qu'ils jouaient autrefois sur les bords du Tibre.

[d] *Phœnicoptère.* Cet oiseau aux ailes phéniciennes, c'est à-dire, rouges, n'est que le flamand, dont les ailes, frappées par les rayons du soleil, paraissent en feu. Cet oiseau est amphibie comme le canard, il se trouve en abondance sur les côtes d'Afrique : les anciens en faisaient beaucoup

Cæditur, et totâ sonat ulmea [50] cœna Suburrâ.
Nec frustum capreæ subducere, nec latus Afræ [51]
Novit avis noster tirunculus, ac rudis omni
Tempore, et exiguæ frustis imbutus ofellæ [52].
Plebeios calices, et paucis assibus emptos
Porriget incultus puer, atque à frigore tutus;
Non Phryx, aut Lycius, non à mangone [53] petitus
Quisquam erit, et magno [54]. Quùm posces, posce latine.
Idem habitus cunctis; tonsi, rectique [55] capilli,
Atque hodiè tantùm propter convivia pexi.
Pastoris duri est hic filius, ille bubulci [56]:
Suspirat longo non visam tempore matrem,
Et casulam, et notos tristis desiderat hædos:
Ingenui vultûs puer ingenuique pudoris,
Quales esse decet quos ardens purpura vestit;
Nec pugillares [57] defert in balnea raucus
Testiculos, nec vellendas jam [58] præbuit alas,
Crassa nec opposito pavidus tegit inguina gutto [59].

de cas; les modernes le dédaignent; les Maures s'en nourrissent cependant comme de la gazelle, nommée *pygargus* de deux mots grecs, πυγαῖς ἀργαῖς, aux fesses blanches.

[a] *Qu'à diviser.* Quelques textes portent *furtis* à la place de *frustis*. Adrien Valois, Achaintre, avouent qu'il ne s'agit pas ici de l'art de dérober avec adresse, mais de celui de découper avec dextérité. Pourquoi donc ont-ils conservé *furtis* dans leurs éditions, et donné un sens à ce substantif qui n'est point du tout en rapport avec les différentes pensées émises par le poëte? Ce que Juvénal dit ensuite de la composition de sa maison rend le *furtis* ridicule : je n'ai donc pas balancé à le remplacer par *frustis*.

[b] *Il ne sait point cacher.* Pétrone, dans son *Satiricon*, en parlant d'un homme vigoureusement organisé qui se présentait dans un bain public, assure que la foule l'entourait aussitôt, l'admirait, applaudissait, et, sur-le-champ, il trouvait mille protecteurs. Sénèque, le sage

Etranger à cet art, mon novice écuyer
Porterait sur la chèvre une main incertaine,
Il mettrait en lambeaux une poule africaine;
Il n'a jamais appris dans mes pauvres foyers
Qu'à diviser[a] des mets et communs et grossiers.
La coupe plébéienne à vil prix achetée
Par un rustique enfant te sera présentée.
Du froid par ses habits son corps est défendu.
Chez moi nul Phrygien au poids de l'or vendu;
A mes esclaves nés dans la vieille Italie,
Tu peux parler latin. La simple modestie
Leur fournit la tunique et coupa leurs cheveux.
Le luxe ne met point de différence entre eux.
Aujourd'hui seulement, en l'honneur de la fête,
Le faîne dentelé sillonnera leur tête.
Celui-ci doit le jour au robuste bouvier;
L'autre, plus délicat, est l'enfant du fermier.
Hélas! depuis long-temps il n'a revu sa mère;
Il soupire, il regrette et brebis et chaumière;
Sur son front ingénu brille cette candeur
Qui conviendrait si bien au fils du sénateur.
Il porte dans les bains sa naïve innocence;
Il ne sait point cacher[b], dans leur adolescence,
Les mobiles témoins de sa virilité,
Et brave les regards de la lubricité.
Sa main te versera ce nectar salutaire

Sénèque, raconte qu'un individu nommé Hostius, homme riche, mais d'un cynisme révoltant, faisait ses choix dans les bains publics; après avoir mesuré lui-même les organes de la génération, il prenait pour époux celui qui lui convenait le mieux. Telles étaient les mœurs à Rome avant Juvénal, telles elles furent ensuite, comme on le voit d'après les deux écrivains cités. Il n'y a dans les sociétés modernes qu'une seule association où règnent de pareils désordres, les Mameluks en Egypte. On dit que le vice-roi d'Egypte actuel veut se débarrasser de cette milice. Réussira-t-il? J'en doute.

Hic tibi vina dabit diffusa in montibus illis,
A quibus ipse venit, quorum sub vertice lusit :
Namque una atque eadem vini patria atque ministri.
Forsitan expectes, ut Gaditana canoro[60]
Incipiat prurire[61] choro, plausuque probatæ
Ad terram tremulo descendant clune puellæ,
Irritamentum Veneris languentis, et acres
Divitis urticæ[62] : major tamen ista voluptas
Alterius sexûs ; magis ille extenditur, et mox
Auribus atque oculis concepta urina movetur[63].

[a] *La fille du Bétis.* La bonne chère n'était pas le seul plaisir que se procurassent les voluptueux Romains dans leurs repas ; la musique en faisait souvent partie. On appelait ordinairement des chanteuses, des danseuses, des joueurs d'instrumens. Plutarque dit même que l'on y jouait des pièces, dont les unes s'appelaient *sujets*, les autres *bouffonneries*. Les sujets sont dans le genre de nos proverbes ; les bouffonneries étaient plus obscènes que nos calembourgs. « Ni les unes ni les autres ne « conviennent dans un festin, ajoute le sage moraliste, parce qu'elles « sont tellement remplies d'obscénités qu'elles sont non-seulement in- « dignes des convives modestes, mais encore des jeunes esclaves qui « portent leurs pantouffles. Cependant nos riches citoyens font, même « en présence de leurs enfans et de leurs femmes, jouer des pièces dont « les sujets et les expressions jettent plus de désordre dans l'âme que « l'ivresse la plus complète. » Ammien Marcellin raconte que l'an 190 de l'ère chrétienne, Rome étant menacée d'une extrême famine, on prit la précaution d'en faire sortir toutes les bouches inutiles, tous les étrangers, même ceux qui professaient les arts libéraux ; mais on y laissa tous les chanteurs, mimes, comédiens, danseurs et danseuses : le nombre de ces dernières était de trois mille, presque toutes Espagnoles.

[b] *N'éveille point.* Scaliger, dans son chap. XVIII, liv. Ier. de sa *Poétique*, décrit les trois espèces de danses de ces bayadères espagnoles ou andalousiennes : l'une paraît être le *fandango* ; quant à la seconde espèce, elle est encore fort en usage dans les montagnes de la Catalogne et dans le royaume de Valence : elle expose souvent les danseuses, que l'on soulève avec agilité, et que le danseur place, tout en s'agitant, sur son épaule gauche ; gare la culbute, si le danseur n'est ni assez fort, ni assez adroit. La troisième espèce ressemble assez à la *bourrée* de l'Auvergne et à la *montferine* italienne. Les Romains préféraient à ces danseuses,

Que sur les monts voisins a pressuré son père,
Tandis qu'il folâtrait sur les prés du vallon.
Mes vins sont du pays où naquit l'échanson.
La fille du Bétis [a], par ses danses lascives,
Par ses lubriques chants, qu'approuvent les convives,
N'éveille point [b] ici d'impudiques désirs;
Aux riches énervés nous laissons ces plaisirs.
Que dis-je? un Ganymède a bien plus de puissance;
Tout est voluptueux, le geste, la cadence;
Et le feu, qui jaillit de tous ses mouvemens,
Par l'oreille et les yeux vient embraser les sens.
Ma maison n'admet point [c] ces infâmes athlètes.
Qu'il pâme de plaisir au bruit des castagnettes [d],

venues des rives du Guadalquivir, les danses aux castagnettes des jeunes Cantabres, aujourd'hui Biscayens ou Basques. (Voyez la note sur le texte latin, et ce que dit Aulu-Gelle de ces petits chanteurs, moins noirs et moins hideux sans doute que ceux que ramassait dans les boues de Paris l'abbé Desfontaines et compagnie.)

[c] *Ma maison n'admet point ces infâmes athlètes.* Et nous aussi nous n'admettons plus maintenant dans nos festins la licence de nos ancêtres. Les soupers fins au faubourg Saint-Antoine, ces charmantes réunions, où tout respirait le plaisir et la volupté; ces jolies salles de festin, où les glaces du parquet et celles du plafond produisaient des points de vue si pittoresques, etc... Pauvres Romains, que vous êtes petits à côté de toutes ces inventions! mais enfin, *fuerunt*, à tout péché miséricorde. Cependant que de gens à qui toutes ces petites peccadilles tiennent fort à cœur; avec quel plaisir encore on chanterait les chansons obscènes d'Imbert ou de Piron. Maudit soit le progrès des lumières! Aujourd'hui, il faut être décent ou hypocrite, et l'alternative est extrêmement fâcheuse pour certaines personnes.

[d] Il paraît que l'instrument dont parle ici Juvénal est fort ancien chez les Espagnols, et que, depuis le poëte latin, il n'a pas cessé d'être en usage. Il ne s'agit point ici, comme le prétendent certains commentateurs, du sistre ni de la crotale, ni de l'atabale, mais bien des castagnettes. Il y en a de deux espèces dans le pays : celles avec lesquelles dansent les señiors, et qui ressemblent parfaitement à celles de l'Opéra aux Noces de Gamache et dans le fandango; mais les castagnettes du peuple sont formées de deux tessons arrondis et creux, que l'on place l'un entre le pollex et l'index, l'autre entre le pollex et le médium; on agite la main en cadence et l'on danse au cliquetis de ces deux tessons.

Non capit has nugas humilis domus. Audiat ille
Testarum crepitus cum verbis, nudum olido stans
Fornice mancipium quibus abstinet; ille fruatur
Vocibus obscenis, omnique libidinis arte,
Qui Lacedæmonium pytismate[64] lubricat orbem:
Namque ibi fortunæ veniam damus. Alea turpis
Turpe et adulterium mediocribus; hæc eadem illi
Omnia quùm faciant, hilares nitidique vocantur.
Nostra dabunt alios hodiè convivia ludos.
Conditor Iliados[65] cantabitur, atque Maronis
Altisoni dubiam facientia carmina palmam[66].

C'est bien le *crepitus testarum* de Juvénal. Les Catalans et les Aragonais sont fort adroits et font avec ces castagnettes un roulement fort aigu, mais aussi prolongé que celui du tambour.

[a] Voyez quant au mot *pytismate*, sa signification dans ma note sur le texte latin. Toutes les interprétations de ce passage par les anciens scholiastes ont paru à Grangée languissantes et peu dignes de la satire des mœurs. Le sens qu'il donne au verbe *lubricare* est le véritable; et certes Juvénal n'a pas entendu parler de vin, quand il s'agissait de *lubricité*. Je ne sais si l'on m'entendra, mais je ne puis m'exprimer d'une manière plus claire; j'aurais trop de difficultés à vaincre, trop de circonlocutions à employer.

[b] *Le vice est toujours vice.* Quelle foule de réflexions se présentent à l'esprit du philosophe, qui lit attentivement l'histoire moderne! dans les tableaux des mœurs tracés par Juvénal ne reconnaît-il pas les mœurs de sa patrie au dix-huitième siècle? Comme il s'agit ici principalement de l'adultère, voici sous quel point de vue la haute classe regardait ce crime dans le siècle passé. « Une jeune femme, dit un philosophe qui « certes n'était pas morose, ne vit, ne soupe, ne se promène, ne paraît « au spectacle qu'avec des femmes, qui ont chacune leur affaire réglée; « si elle n'avait point d'amant comme les autres, elle serait ce qu'on « appelle *dépareillée*, elle serait tout honteuse, elle n'oserait se mon- « trer. » Et les filles publiques à cette époque ne parlaient qu'à genoux à monseigneur le lieutenant de police. Quelle était cependant la plus dépravée! Je ne parlerai point de tous ces jeunes écervelés, si connus sous le joli nom de *roués*. Si le hasard les eût fait naître dans la classe médiocre de la société, quelles mesures aurait alors pris le parlement?

Aux chants licencieux que n'écouterait pas
Celle qui si long-temps a vendu ses appas;
Qu'il épuise à son gré, dans sa fatale ivresse,
Tous ces raffinemens qu'inventa la mollesse,
Ce Crésus dont les goûts, assouvis en secret,
Ont sali mille fois son précieux parquet [a].
Le vice est toujours vice [b] au sein de la misère;
Elle imprime sa honte aux jeux, à l'adultère;
Dans les palais du riche il prend un autre nom:
On l'appelle enjoûment, élégance, bon ton.
Ma table te promet des plaisirs plus honnêtes;
On y lira les vers [c] du prince des poëtes;
Les vers de son rival, dont les nombreux récits
Tiennent sur l'Hélicon [d] Phœbus même indécis.

Tout le monde le sait; et voilà le temps que regrettent les sensibles, les immortelles fées du faubourg Saint-Germain. Elles n'ont plus ni *roués*, ni *parfileurs*. Quelle perte! Il faut donc se réduire au modeste *écarté*. Que dis-je? on le joue à la Chaussée d'Antin! un point de contact! Vite le Nain Jaune, la bassette ou le lansquenet.

[c] *On y lira les vers*. « On n'entendait point d'autre concert à la table « d'Atticus, dit Cornélius Népos, que la voix d'un lecteur; et c'est à « mon avis le plus agréable. » Je le crois; car de beaux vers bien déclamés valent encore mieux que la musique de Rossini et que les gambades d'Anatole; mais je ne suis point de l'avis de Juvénal: le *quid refert* blesse même mon oreille. Je partage l'opinion de François de Neufchâteau. « C'était l'usage des stoïciens, dit Plutarque dans les Sym« posiaques; tout ce que nous avons d'usages utiles, honnêtes, hu« mains nous viennent de cette admirable secte. »

[d] *Tiennent sur l'Hélicon*. Juvénal ne parle ici que de l'harmonie des vers de Virgile, et, sous ce rapport, il occupe la première place à côté d'Homère sur l'Hélicon; mais quelle distance immense de l'un à l'autre poëte sous le rapport moral! Malgré la note de Delille sur la description de la bataille d'Actium au huitième livre, malgré qu'il censure et tance vertement Montesquieu, et qu'il lui préfère Saint-Evremont, il n'en est pas moins vrai que Virgile s'est déshonoré en faisant un dieu de son Auguste, et que Saint-Evremont, en voulant l'excuser, raisonne d'une manière si stupide, en même temps si comique, que je rougirais de répéter dans cet ouvrage les expressions dont il se sert, et qu'approuve cependant le spirituel abbé; mais on sait que ce dernier, habile versi-

Quid refert, tales versus quâ voce legantur?
Sed nunc dilatis averte negotia curis[67],
Et gratam requiem dona tibi, quandò licebit
Per totam cessare diem : non fenoris ulla,
Mentio; nec, primâ si luce egressa reverti
Nocte solet, tacito bilem tibi contrahat uxor,
Humida suspectis referens multicia rugis[68],
Vexatasque comas, et vultum auremque calentem.
Protinùs ante meum, quidquid dolet, exue limen;
Pone domum et servos, et quidquid frangitur illis
Aut perit : ingratos antè omnia pone sodales[69].

Intereà Megalesìacæ spectacula mappæ
Idæum solemne colunt, similisque triumpho
Præda[70] caballorum prætor sedet; ac mihi pace[71]
Immensæ nimiæque licet si dicere plebis,

ficateur, était un triste publiciste. Vous seriez curieux peut-être, lecteur, de savoir quel est le raisonnement de Saint-Evremont. *Auguste accumula tous les pouvoirs, d'empereur, de tribun, de prince du sénat, de pontife souverain, de législateur suprême, pour faire jouir le peuple romain de la véritable liberté.* En écrivant cette phrase, Saint-Evremont avait sous les yeux la constitution anglaise. Quand on lit de semblables propositions, peut-on contenir son indignation? Et que n'allait-il donc avec son admirateur vivre à Constantinople!

« *Quand même.* Je porte les yeux sur les femmes de tous les pays pour trouver aujourd'hui quelque pendant à mettre au tableau de Juvénal, mais inutilement. Les grandes questions politiques en Europe ont tellement affaibli la vue de tous nos observateurs, qu'ils n'aperçoivent pas même les vices les plus grossiers et les plus obscènes; de manière que n'ayant plus qu'une idée confuse des mœurs des nations, nous ne les jugeons que d'après les institutions qui les régissent. Les femmes *pensant bien* ne peuvent pas être immorales; celles qui ne *pensent pas bien* sont le réceptacle de tous les vices. Voilà le cercle dans lequel on nous renferme. Mais pourquoi donc les malins rieurs ne sont pas toujours du côté des dames bien pensantes? C'est que,

Qui les déclamera ces beaux vers? Eh qu'importe!
Laisse tous les chagrins sur le seuil de ma porte;
Chasse de ton esprit tout fâcheux souvenir,
Diffère tes calculs, ne songe qu'à jouir.
A ton génie accorde une journée entière;
Ici n'apporte point un front triste et sévère;
Quand même [a], avant le jour abandonnant son lit,
Ton épouse ne dût revenir qu'à la nuit,
Les cheveux en désordre et l'oreille enflammée,
Sur le plis de sa robe apportant imprimée
La preuve de son crime et de ton déshonneur.
Laisse là ta maison, femme, enfans, serviteur;
Maladresse, larcins, ici que tout s'oublie,
Et d'un ami surtout l'ingrate perfidie.
Tandis que je prépare un modeste repas,
Il est déjà donné le signal des combats.
De la mère des dieux [b] le spectacle commence;
Sur son char triomphant le magistrat s'avance,
Préteur dont les chevaux ont dévoré le cens [c].

comme les Vénitiennes, elles laissent quelquefois pendre sur leur sein le masque de la politique.

[b] *De la mère des dieux.* Les jeux mégalésiens, à Rome, étaient célébrés avec la plus grande magnificence. Pour les annoncer, ainsi que tous les autres jeux du cirque, on plaçait, sur la tour la plus élevée de l'amphithéâtre, une serviette attachée à une longue perche. Voici l'origine de cet usage : un jour le peuple, assemblé dans le cirque, faisait un bruit, un vacarme épouvantable, et demandait à grands cris que Néron, alors à table avec ses amis, donnât le signal des jeux. Cet empereur prend sa serviette, *mappa*, la jette par la fenêtre, et ordonne ainsi que le spectacle commence. Depuis ce moment, on annonça toujours les jeux du cirque avec une serviette en forme de drapeau flottant sur la partie la plus élevée. Au signal donné par le magistrat, le drapeau disparaissait et les gladiateurs entraient dans l'arêne, ou les comédiens sur le théâtre.

[c] *Ont dévoré le cens.* Une infinité de commentateurs n'ont pas entendu ce passage comme nous. Voyez la note sur le texte latin. Le sens que nous avons adopté paraît plus simple; mais serait-il plus satirique? Procès difficile à juger, et sur lequel je ne prononcerai point. Je dirai

Totam hodiè Romam Circus capit, et fragor aurem
Percutit, eventum viridis quo colligo panni[72] :
Nam si deficeret, mœstam attonitamque videres
Hanc urbem, veluti Cannarum in pulvere victis
Consulibus. Spectent juvenes[73], quos clamor, et audax
Sponsio, quos cultæ decet assedisse puellæ ;
Spectent hoc nuptæ, juxtà recubante marito,
Quod pudeat narrâsse aliquem præsentibus ipsis[74].

Nostra bibat vernum contracta cuticula solem,
Effugiatque togam[75]. Jam nunc in balnea, salvâ
Fronte, licet vadas, quamquàm solida hora supersit

seulement qu'en adoptant *prædo*, qui se trouve dans une infinité d'éditions, il aurait fallu traduire de cette manière :

Traîné par des chevaux ravis aux citoyens.

[72] *Le prix est à la verte.* Juvénal parle ici des factions du cirque. C'est le nom que donnaient les Romains aux différentes troupes ou quadrilles des combattans qui couraient dans les jeux du cirque. Il y en avait quatre principales, distinguées par autant de couleurs : le blanc, le bleu, le vert et le rouge. L'empereur Domitien en ajouta deux autres : le pourpre et le doré; dénomination prise de l'étoffe ou des ornemens des casaques que portaient les factions. La faveur de l'empereur, celle du peuple se partageaient entre les différentes factions : chacune avait ses partisans. Caligula fut pour la verte ; Vitellius pour la blanche; il résulta souvent de grands désordres de l'intérêt trop vif que les spectateurs prirent à ces factions. Sous Justinien, il y eut quarante mille hommes de tués pour les factions verte et blanche. Voyez Cassiodore, liv. III, chap. 51. Les habitans du midi de l'Europe ont ce défaut de se passionner pour des niaiseries, qui dégénèrent souvent en rixes sanglantes. Aux factions du cirque succédèrent les disputes théologiques : on se battit pour Arien et pour Athanase; ensuite vinrent les Guelfes et les Gibelins; vinrent ensuite les pénitens : on se battit pour les pénitens blancs, bleus, rouges, gris, noirs, etc.; vinrent ensuite les aristocrates et les démocrates; aujourd'hui, les noirs et les verdets; demain, ce

Rome à peine contient ses nombreux habitans,
Et le cirque aujourd'hui rend la ville déserte...
Qu'entends-je? quels transports! le prix est à la verte [a]....
Serait-elle vaincue? O jour triste et fatal,
Plus que le jour funeste où le fier Annibal
Terrassa Paul-Emile, et triompha de Rome.
Qu'il assiste à ces jeux le pétulant jeune homme
Qu'amusent les clameurs, l'audace des paris [b].
A son âge il est doux le plaisir d'être assis
Auprès de sa Vénus si long-temps recherchée;
Sur son nouvel époux négligemment penchée
Que l'épouse contemple un tableau séducteur
Dont le récit naguère eût blessé sa pudeur.
Pour nous, déjà ridé que notre corps préfère
Boire du dieu du jour la chaleur printanière;
Avant l'heure prescrite [c] au modeste Romain

seront les ultramontains et les non-conformistes; et toujours des querelles et toujours des rixes, et toujours du sang versé! Les discussions des pénitens étaient cependant les moins dangereuses; j'ai vu moi-même, de mes propres yeux vu, les pénitens blancs et bleus se battre dans les rues à coups de croix. La révolution mit un terme à ces puérilités; mais il faut que je rende justice à mes concitoyens, pendant tout le temps des troubles, il n'y a pas eu dans ma ville natale une seule goutte de sang versé.

[b] *L'audace des paris.* Cette fureur des paris ne se manifesta à Rome que sous les empereurs. Les jeunes patriciens sur ce point ressemblaient aux Anglais de nos jours. Le peuple était tranquille spectateur; car qu'aurait-il parié, lui? C'était, sous les empereurs, le peuple le plus misérable de la terre. Le prince était obligé de le nourrir, et les grands lui donnaient la sportule; il avait le spectacle gratis: là se bornaient tous ses désirs. En général, vous ne tirerez aucun parti des peuples méridionaux, si les institutions qui les dirigent ne piquent point leur amour-propre et leur ambition: il leur faut de grands intérêts pour les arracher à la paresse; le fanatisme religieux ou politique seul a été capable de les élever. Sans ces deux leviers, dont le premier est celui des Espagnols, et dont le second fut celui des Romains, jamais vous n'obtiendrez rien de ces peuples: c'est un calme plat, si souvent funeste aux navigateurs.

[c] *Avant l'heure prescrite.* Pendant l'hiver, l'heure ordinaire du bain

Ad sextam. Facere hoc non possis quinque diebus
Continuis, quia sunt talis quoque tædia vitæ
Magna. Voluptates commendat rarior usus [76].

était la neuvième, c'est-à-dire, trois heures après midi ; pendant l'été, à la huitième (à deux heures de relevée). Les jours de fête, on pouvait se présenter au bain à midi, sans craindre les sarcasmes et les apostrophes de la multitude.

[a] *La volupté*. Qui ne connaît pas le fameux apophtegme d'un célèbre philosophe : *S'abstenir pour jouir, c'est l'épicuréisme de la raison.*

Tu pourras, mon ami, te présenter au bain
Aujourd'hui seulement; les fêtes éternelles
Finissent par traîner le dégoût après elles.
La volupté nous dit : « Abstiens-toi pour jouir;
Sache que l'habitude est la mort du plaisir. »

Pline avait dit avant lui : *Il n'est point de plaisir que l'habitude ne métamorphose en dégoût.* L'un et l'autre philosophe ont tort : il n'y a que les plaisirs sensuels qui sont sujets à de semblables métamorphoses, et les plaisirs sensuels ne sont pas des plaisirs; mais ceux de l'âme, les véritables plaisirs, éprouvent-ils ces vicissitudes? J'en appelle aux bienfaiteurs de l'humanité de tous les peuples et de tous les siècles.

SATIRA XII.

CAPTATORES, VEL HEREDIPETÆ inscribi posset hæc satira, nam si duicissimos amicitiæ affectus ostendere fuit in animo vatis, ob evasum gravi feliciter periculo maris amicum, non sufficerent ea, satirarum generi ferè aliena, nec sæva tempestatis descriptio, ut inter pulcherrimas Juvenalis satiras poneretur hoc lepidum opus. Sed postquàm debita solvit amicitiæ, lepidissimâ et inopinatâ transitione, de more heredipetas vehementer aggreditur, qui Gallitæ, Paccioque divitibus orbis turpiter blandiuntur, ut heredes scribantur ex asse. Inferior tamen hæc, ait recens scholiastes, quintæ Horatii satiræ, in quâ captatorum artes exponuntur. Sed forsan non intellexit doctus, heredipetas ab Horatio, sale festivo tantum inspergi: et, à Juvenali infami notâ istos inuri; non componantur ergò; nam nullo modo conferri potest satira de moribus, illi quæ urbano modo et facetè vitia carpit.

Scripta est hæc satira, imperante Trajano.

CATULLI REDITUS.

NATALI, Corvine, die mihi dulcior hæc lux [1],
Quâ festus promissa Deis animalia cespes [2]

[1] *Jour de ma naissance.* Ce jour était particulièrement honoré par les Romains. C'était toujours sous les auspices du génie que l'on célébrait cette solennité. On dressait un autel de gazon entouré de toutes les herbes que l'on regardait comme sacrées, sur lequel on immolait un agneau. Toute la maison était ornée de couronnes de fleurs, et la porte était ouverte pour tous les cliens, les amis, les simples connaissances. Silius Italicus célébrait le jour de la naissance de Virgile plus scrupuleusement que le sien même; Horace, celui de Mécène; mais Thraséas celui de Brutus ou de Cassius. A voir honorer par les anciens le jour de la naissance avec tant de pompe et de magnificence, on croirait que c'est un grand bonheur d'exister trente, quarante, cinquante ou soixante

SATIRE XII.

On pourrait intituler cette satire *les captateurs ;* car si l'intention de l'auteur est de témoigner à son ami Catulle tout le plaisir qu'il éprouve en le voyant échappé à la plus violente tempête, ce sentiment, qui n'est guère du ressort de la satire, la description de l'orage ne suffiraient point pour classer cette petite et charmante production au nombre des belles satires de Juvénal : mais après avoir payé son tribut à l'amitié, le poëte trouve le moyen d'attaquer avec sa véhémence ordinaire ces intrigans qui rampent aux pieds des vieillards sans famille, des veuves sans enfans, pour devenir les légataires universels des biens de la riche Gallita, de l'opulent Paccius. Un commentateur moderne donne la préférence à la cinquième satire d'Horace sur le même sujet. Mais ce savant n'a point vu que si la satire d'Horace couvre les captateurs de ridicule, celle de Juvénal les couvre d'infamie. Donc point de comparaison, parce qu'il ne peut y en avoir entre la satire des mœurs et la satire des ridicules.

Cette satire a été écrite sous le règne de Trajan.

LE RETOUR DE CATULLE.

Beau jour, je te préfère au jour de ma naissance [a] :
O Corvinus ! l'autel de la reconnaissance

ans sur cette chétive planète. A bien examiner la chose en elle-même, qu'est-ce que la vie? C'est, relativement au temps, une étincelle, un météore, qui paraît un instant dans l'espace, et qui rentre un moment après dans l'océan incommensurable des premiers principes ou élémens de tout ce qui se reproduit en changeant continuellement de forme. Je connais peu de personnes qui voulussent recommencer leur carrière et se trouver, sans prescience, exposées aux mêmes vicissitudes. Beau motif pour célébrer le jour de sa naissance! Pourquoi suis-je moi plutôt qu'un autre? Pourquoi les parties de la matière qui constituent mon être sont-elles exposées à mille tourmens, tandis que d'autres parties de la même matière jouissent d'une quiétude que rien ne trouble et n'altère? Pourquoi ce souffle inhérent à mon être se trouve-t-il exposé à tant de

Exspectat. Niveam reginæ ducimus agnam [3];
Par vellus dabitur pugnanti Gorgone Maurâ [4].
Sed procul extensum petulans quatit hostia funem,
Tarpeio servata Jovi [5], frontemque coruscat:
Quippè ferox vitulus, templis maturus et aræ,
Spargendusque mero [6], quem jam pudet ubera matris
Ducere, qui vexat nascenti robora [7] cornu.
Si res ampla domi, similisque affectibus esset,
Pinguior Hispullâ [8] traheretur taurus, et ipsâ
Mole piger, nec finitimâ nutritus in herbâ;
Læta sed ostendens Clitumni pascua sanguis

sollicitudes, de chagrins, de soucis? qu'a-t-il fait? Quel crime a-t-il commis pour être enfermé dans une prison incommode, désagréable et souvent infecte? Après ces tristes réflexions, célébrez, célébrez, mortels, le jour de votre naissance! Ne vaudrait-il pas mieux tous les jours couronner de fleurs le tombeau qui doit vous soustraire à l'inexorable empire de la nécessité; de cette nécessité de souffrir qui dévore le riche et le pauvre, le prince sur son trône, comme l'indigent sous son toit de chaume? Que ne dirais-je pas encore? Mais je ne songe plus que j'écris une note, et la philosophie n'aime pas qu'on s'occupe d'elle en parenthèse.

[a] *Sera bientôt rougi.* Après avoir bien réfléchi sur l'origine des victimes, sur ces sacrifices de sang offerts à la divinité par presque toutes les nations de l'antiquité, l'opinion de Ramsay, dans son Voyage de Cyrus, m'a paru la plus vraisemblable. La métempsycose est un des dogmes les plus anciens chez les premiers peuples civilisés. Ce dogme bien établi, l'on crut faire une action agréable au dieu de clémence et de sagesse en débarrassant une âme, qui, par punition, aurait été enveloppée dans le corps d'un être non intelligent et réduit à n'éprouver d'autres sensations que celles des corps dont la constitution s'oppose à tout développement, à toute production d'une pensée morale. Il y avait de l'humanité dans ce motif, quelque absurde qu'il soit; on voulait faire jouir l'âme le plus tôt possible de cette félicité pour laquelle elle semblait avoir été créée. Bientôt les prêtres s'emparèrent de cette institution, que l'intérêt fit bientôt dégénérer en horribles cruautés. La superstition qui souille tout, qui gâte tout ce qu'elle touche, qui corrompt tout, arriva par degrés jusqu'aux simulacres d'osier des druides.

Sera bientôt rougi [a] d'un sang promis aux dieux.
A la chaste Minerve, à la reine des cieux
Je mène deux brebis blanches comme la neige.
A toi, grand Jupiter [b], quel présent t'offrirai-je?
Regarde ta victime; au loin elle bondit
En secouant sa chaîne, et son front déjà luit,
Surmonté de ces traits qui doublent son courage.
En tourmentant déjà l'arbre du voisinage,
Elle oublie et l'étable et le sein maternel.
Dieu puissant, je la crois digne de ton autel.
Un taureau somptueux, et plus épais qu'Hispulle,
Pour fêter dignement le retour de Catulle,
Tomberait sous le fer du sacrificateur,
Si, pour manifester ce qu'éprouve mon cœur,
Envers moi la fortune eût été moins cruelle;
Le sang de la victime, aussi blanche que belle,
Eût désigné les prés qu'arrose de ses eaux

[b] *A toi grand Jupiter.* On accuse et l'on a toujours accusé les Grecs et les Romains de polythéisme. Je pense qu'il y a erreur ou mauvaise foi dans cette accusation. Le Ζευς des Grecs, et le Jupiter des Latins, était le dieu par excellence, le plus grand des dieux, le père des dieux et des hommes; toutes les autres divinités n'étaient que subalternes, toutes essentiellement subordonnées à l'Etre infini, tout-puissant qui, d'un seul signe de tête, faisait trembler l'olympe. Les poëtes mêmes reconnaissaient cette prééminence, et malgré toutes leurs fictions, dont profitèrent habilement les sénateurs de Rome et les législateurs d'Athènes, il est avéré que les anciens, et, en parlant des anciens, je n'entends pas parler de la populace, ni de la classe des citoyens ignorans et superstitieux, mais des hommes éclairés et sages qui se soumettaient même aux exercices religieux du culte public; il est avéré, dis-je, qu'ils n'admettaient qu'un dieu suprême régulateur. Quant aux dieux subalternes, le système de la chaîne des êtres qu'a voulu ridiculiser Voltaire, n'est pas peut-être ce qu'on trouve de plus extravagant dans les livres philosophiques de Platon; et c'est ce système qui a donné l'idée des dieux du second, du troisième et du quatrième ordre, des génies, etc. Une fois la base admise, les divinités subalternes sont une conséquence naturelle du principe établi. Je sais qu'on ne balancera pas à nier ce principe. Et n'a-t-on pas aussi nié le mouvement de la terre autour du soleil?

Iret, et à grandi cervix ferienda[9] ministro,
Ob reditum trepidantis adhùc, horrendaque passi
Nuper, et incolumem sese mirantis amici.
Nam præter pelagi casus, et fulguris ictum
Evasi[10], densæ cœlum abscondêre tenebræ
Nube unâ, subitusque antennas impulit ignis;
Quùm se quisque illo percussum crederet, et mox
Attonitus nullum conferri posse putaret
Naufragium velis ardentibus. Omnia fiunt
Talia, tam graviter, si quandò[11] poëtica surgit
Tempestas. Genus esse aliud discriminis : audi
Et miserere iterùm, quamquàm sint cætera sortis
Ejusdem : pars dira quidem, sed cognita multis,

[a] *Clitumne*. Pline le jeune, dans une de ses lettres, nous a laissé une jolie description de ce fleuve, érigé, comme tous les autres, en divinité secondaire. Le temple du Clitumne était ancien et fort respecté : le dieu était habillé à la romaine; il y avait autour du temple une infinité de chapelles au bas desquelles coulaient des sources qui venaient se réunir au grand fleuve, divisé par un pont en deux parties, l'une sacrée, l'autre profane. D'après Pline le naturaliste et Virgile, *Géorgiques*, liv. II, les bœufs ou les taureaux qui buvaient de l'eau de Clitumne devenaient blancs. Permis quelquefois aux poëtes, et surtout aux poëtes romantiques, d'accumuler prodiges sur prodiges, ils sont toujours dans les espaces imaginaires; mais un philosophe, un naturaliste !.... Qu'y a-t-il d'étonnant? les prétendus philosophes de nos jours ne veulent-ils pas nous faire voir les étoiles en plein midi?

[b] *Les tristes champs*. Les environs de Rome ne sont pas bien fertiles : on dirait une ville bâtie au milieu d'un désert; mais pourquoi les anciens Romains s'obstinèrent-ils à rester entre les sept montagnes, surtout après la prise de Rome par les Gaulois? Toutes les raisons que nous en donnent les historiens n'ont pas le sens commun. Qu'aurait fait dans Veïes le sénat avec un peuple riche et n'ayant besoin de rien? Il lui fallait un peuple guerrier : ordinairement une nation qui possède un riche territoire ne l'est pas; la stérilité du sol romain convenait donc parfaitement aux vues politiques d'un corps qui voulait dominer sur

Le Clitumne[a] orgueilleux de ses riches troupeaux,
Et non les tristes champs[b] que le Tibre ravage.
Ce malheureux ami qu'effraie encor l'orage,
Après tant de revers, est surpris aujourd'hui
De revoir la lumière à côté d'un ami.
Quels maux il a soufferts! peindrai-je la furie
Des autans échappés aux prisons d'Eolie,
La foudre et ses éclats? Au tonnerre évité
Succède une profonde et noire obscurité;
Des flancs de ce nuage une flamme soudaine[c]
Sort, et vient sillonner et le mât et l'antenne.
On frémit; à ce feu qui va tout dévorer,
Le plus triste naufrage est-il à comparer?
Le danger est affreux, et telle est la tempête
Qu'élève en pleine mer le cerveau d'un poëte.
Nouveau péril: écoute, et compatis encor.
Mille autres, je le sais, ont eu le même sort,

toute l'Italie; il s'imposa lui-même des privations pour obliger les plébéiens à les supporter. Quel fut le plan de Camille après avoir fondé Rome une seconde fois? L'histoire se garde bien de nous le dire; mais, quand on fait attention à toutes ses démarches, à sa haine contre Manlius, aux intrigues qu'il employa pour faire condamner un homme sans la vigilance duquel la patrie était perdue, on sentira que, malgré la mort d'une infinité de patriciens, le même esprit dirigea le sénat, et que toutes ses ordonnances ne furent que des conséquences du plan adopté de longue main par cette compagnie oligarchique, qui ne voyait qu'elle au monde, et pour qui le peuple n'était qu'un instrument, qu'elle maniait avec plus ou moins de difficulté; car elle finissait toujours par se défaire *per fas et nefas* des tribuns qui s'avisaient de la gêner; et très-souvent elle ne se borna pas à les punir, elle voulut encore les flétrir aux yeux de la postérité.

[c] *Une flamme soudaine.* « Ce n'est point le tonnerre, dit Achaintre, « mais une flamme que les anciens appelaient *solitaire*, et les marins « modernes *feu Saint-Elme.* » Mais le feu Saint-Elme appartient au fluide électrique ainsi que la foudre; nos physiciens modernes ont assez bien expliqué la cause de ces phénomènes; mais Euler, dans ses lettres à une princesse d'Allemagne, a pleinement satisfait mon esprit, peut-être trop avide de connaissances.

Et quam votivâ testantur fana tabellâ
Plurima (pictores quis nescit ab Iside pasci?):
Accidit et nostro similis fortuna Catullo.
Quùm plenus fluctu medius foret alveus, et jam,
Alternum [12] puppis latus evertentibus undis,
Arboris incertæ [13] nullam prudentia cani
Rectoris conferret opem; decidere jactu
Cœpit cum ventis, imitatus castora, qui se
Eunuchum ipse facit, cupiens evadere damno
Testiculorum [14]: adeò medicatum intelligit inguen!
Fundite, quæ mea sunt, dicebat, cuncta Catullus,
Præcipitare volens etiam pulcherrima, vestem

[a] *Tableaux votifs.* Il ne s'agit pas ici des tableaux du naufrage dont parle Phèdre dans la fable de Simonide, et Horace dans son Art Poétique, mais bien des *ex voto* que l'on suspendait ordinairement aux temples de la Fortune, ou de Neptune, ou d'Isis. Un prêtre, qui desservait un temple de Neptune situé sur le rivage d'Ambracie, montrait un jour avec ostentation au philosophe Anaxagore le nombre des *ex voto* dont étaient tapissés les murs sacrés de l'édifice, et vantait la puissance du dieu qui régnait sur les mers. « Vous ne me montrez que ceux qui « ont échappé au naufrage, répliqua le philosophe; mais votre temple « ne serait pas assez vaste pour contenir les *ex voto* des malheureux « qu'a dévorés votre Neptune. » — « Oh! ce n'est pas notre affaire, « répondit le prêtre; ce sont les pervers sans doute que punit ainsi la « divinité. » C'est l'argument banal de la superstition. Mais, en parlant de superstition, comment se fait-il que les matelots, hommes ordinairement intrépides et courageux, aient été et soient encore au milieu d'une tempête les hommes les plus superstitieux de la terre? Qui s'aviserait de répondre à cette question? Personne. On risquerait de se noyer dans un océan de conjectures; et quel bien en résulterait-il? Les matelots n'en invoqueraient pas moins toujours saint Nicolas, et leurs *ex voto* n'en rempliraient pas moins les temples voisins de l'Océan ou de la Méditerranée.

[b] *Peintres.* Le temple d'Isis à Rome n'était pas seulement le rendez-vous des femmes galantes, comme nous l'avons vu dans nos précédentes satires, mais il servait encore d'asile aux matelots naufragés. La principale fête célébrée en l'honneur de la déesse égyptienne s'appelait *Isidis*

Et les tableaux votifs [a] suspendus dans nos temples,
De ce malheur commun nous offrent cent exemples.
(Peintres [b], ne sait-on pas qu'Isis vous enrichit?)
A quelle extrémité mon Catulle est réduit!
La vague dans sa nef pénètre furieuse;
Ses deux flancs sont battus par l'onde impétueuse;
Le mât, presque ébranlé, n'est plus d'aucun secours;
A la science en vain le pilote a recours.
Avec les vents alors mon ami capitule:
Dans ce pressant danger l'infortuné Catulle
Imite le castor [c] qui, vivement pressé,
Pour éviter la mort dont il est menacé,
Arrache de ses flancs un trésor qu'il regrette,
Dont il connaît le prix et la vertu secrète.
« Jetez tout, disait-il, jetez; » et, le premier,

Navigium. Juvénal l'appelle plaisamment *Protectrice des Peintres et leur Nourrice*, parce que les peintres à Rome n'étaient pas des Raphaël, et leur principale occupation était les *ex voto*. Nos peintres subalternes ont été et sont plus adroits; ils ont abandonné Isis pour Mercure, et fait un musée au milieu des rues de Paris. Nos modestes aïeux mettaient tout simplement une enseigne; aujourd'hui le tableau, et le tableau de dix pieds de haut sur quatre de large est d'absolue nécessité; car Zéphyr attire les dames; *les Chinois*, tous ces hommes attachés aux anciennes mœurs, aux opinions du dixième siècle; *la Fille mal gardée* attire la courtisane; bientôt *Jocko* attirera tous les singes de la capitale: les magasins, quelque vastes qu'ils soient, pourront-ils les contenir? J'en doute.

[c] *Imite le castor.* Il ne faut point s'étonner de ce que les anciens connaissaient le castor; M. de Buffon assure qu'il en existe encore en Languedoc, dans les îles que forme le Rhône vers son embouchure, et dans quelques provinces du nord de l'Europe; et sans doute ces animaux étaient plus nombreux quand ces provinces n'étaient pas surchargées d'habitans. Les naturalistes anciens n'avaient pas vu, comme les modernes, que le médicament nommé *castoreum* se trouve dans une petite vessie ou sac placé au bas du ventre de l'animal et non dans les parties génitales. L'opinion que le castor se châtrait lui-même et laissait sur la route l'organe que le chasseur recherchait avec tant d'avidité eut quelque crédit à Rome. Pline, liv. VIII, paragraphes 30 et 47, en parle comme d'un fait avéré.

Purpuream, teneris quoque Mæcenatibus aptam,
Atque alias, quarum generosi graminis ipsum
Infecit natura pecus, sed et egregius fons
Viribus occultis, et Bœticus [15] adjuvat aer.
Ille nec argentum dubitabat mittere, lances
Parthenio factas, urnæ cratera capacem,
Et dignum sitiente Pholo [16], vel conjuge Fusci.
Adde et bascaudas [17], et mille escaria, multùm
Cælati, biberat quo callidus emptor Olynthi.
Sed quis nunc alius, quâ mundi parte, quis audet
Argento præferre caput, rebusque salutem?
Non propter vitam [18] faciunt patrimonia quidam,
Sed vitio cæci propter patrimonia vivunt.

[a] *Dignes de nos Mécènes.* Ce que j'ai dit, dans ma dissertation, sur ce courtisan efféminé pourrait-il paraître dur à quelques individus qui ne jurent que par Horace et Virgile? Mais Sénèque traite bien plus mal que moi le vil favori du maître le plus dépravé. « Mécène, dit le philo-« sophe, marchait toujours suivi de deux eunuques qui étaient plus « hommes que lui. » *Duo spadones magis tamen viri quàm ipse.*

[b] *L'épouse de Fuscus.* En vain les commentateurs ont-ils cherché à savoir quelle était cette épouse de Fuscus, ils ne nous présentent que des notions vagues; ils flottent tous dans l'incertitude. L'indécision ne fait rien ici à la chose. Non-seulement d'après Juvénal, mais d'après Sénèque, les dames romaines ajoutèrent aux autres vices celui de l'intempérance. Nos Françaises entendent mieux leurs intérêts : elles savent bien que, s'il y a quelque chose de dégoûtant au monde, c'est le spectacle que vous offre une femme ivre.

[c] On ne connaît point ce sculpteur nommé Parthénius. Pline, Cicéron, Quintilien n'en parlent pas. Ne s'agirait-il pas ici d'un valet de chambre de l'empereur Domitien nommé Parthénius, ami des arts à la Verrès, et dont la table était garnie avec le plus grand luxe? Alors le sens serait différent. *Parthenio* ne serait plus le terme d'où, mais bien le cas d'attribution; et il faudrait traduire ainsi : *ces vases faits pour Parthénius.* Achaintre aurait alors mal interprété ce passage, et moi aussi. Il ne faut pas se faire illusion, ce dernier sens est le véritable. En dépit de tous les commentateurs, le jésuite a raison.

Sans balancer, aux vents il veut sacrifier
Ses somptueux manteaux dignes de nos Mécènes[a],
Ses riches vêtemens, ces magnifiques laines,
Qu'un noble pâturage où les eaux du Bétis
Colorent avec l'air sur le dos des brebis.
Sans regret, de ses mains, il lance dans les ondes
Ses cratères d'argent, et ses coupes profondes,
Capables d'enivrer l'épouse de Fuscus[b];
Ses vases ciselés, ces beaux Parthénius[c],
Dont se servait jadis le rusé fils d'Amynthe
Qui dans son coffre-fort trouva les clefs d'Olynthe[d].
Quoi! racheter sa tête aux dépens de son or!
Qui ferait aujourd'hui ce généreux effort?
Voit-on dans l'univers un pareil sacrifice?
Tout le monde est soumis à l'infâme avarice;
On ne vit plus pour vivre[e], on vit pour amasser.

[d] *Olynthe*, ville de Thessalie dans la péninsule, de Pallène, entre les golfes de Thessalonique et de Torone. Philippe, fils d'Amyntas, fit le siége de cette ville pour la punir d'avoir fait une ligue avec les Athéniens, afin de s'opposer aux vues ambitieuses de ce prince. (Voy. les trois Olynthiennes de Démosthènes.) Un de ses officiers vint dire à Philippe que la ville était extrêmement fortifiée, bien approvisionnée et toujours à même de recevoir du secours des confédérés alors maîtres de la mer. « Y a-t-il un sentier, répliqua Philippe, par où puisse passer un mulet chargé d'or? — Sans doute, répondit l'officier.—Eh bien, la ville est à moi!... » En effet, deux traîtres nommés *Lasthène* et *Euthycrate*, vendirent leur patrie, que Philippe ruina de fond en comble. Que de *Lasthène* l'histoire moderne présentera sans doute à la postérité!

[e] *On ne vit plus pour vivre.* Ce vice que Massillon, avec son éloquence ordinaire, a poursuivi jusque dans ses derniers retranchemens, reparaît aujourd'hui sur la scène du monde, avec une influence qu'il n'avait jamais eue. C'est le triste héritage que nous ont laissé nos dissensions civiles. Si quelquefois le luxe en triomphe, sa victoire n'est que de courte durée, et l'avarice à son tour est assez ingénieuse pour triompher du luxe; cette lutte se renouvelle souvent et produit des scènes assez plaisantes, mais quelles funestes pensées succèdent à ce premier sourire! Qui peut prévoir où nous conduira l'amour-propre aux prises avec l'avidité.

Jactatur rerum utilium pars maxima ; sed nec
Damna levant : tunc, adversis urgentibus, illùc
Recidit, ut malum ferro summitteret : ac se
Explicat angustum [19], discriminis ultima quandò
Præsidia afferimus navem factura minorem.
I nunc [20], et ventis animam committe, dolato
Confisus ligno, digitis à morte remotus
Quatuor, aut septem, si sit latissima tæda.
Mox cum reticulis, et pane, et ventre lagenæ,
Adspice sumendas in tempestate secures.
Sed postquàm jacuit planum mare, tempora postquàm
Prospera vectoris [21], fatumque valentiùs Euro
Et pelago, postquàm Parcæ [22] meliora benignâ
Pensa manu ducunt hilares, et staminis albi
Lanificæ, modicâ nec multùm fortior aurâ
Ventus adest ; inopi miserabilis arte [23] cucurrit

[a] *Que quatre doigts ou sept.* Diogène de Laërte rapporte un mot d'Anacharsis, prétendu philosophe scythe, auquel Juvénal fait sans doute allusion. Ce sage entendant dire que l'épaisseur d'un navire était de quatre doigts : « Quatre doigts aussi séparent le navigateur de la mort. »

[b] *D'outres et de réseaux.* Généralement les Romains ne se servaient guère de tonneaux pour mettre leurs vins ; leurs vins fins étaient contenus dans des vases de terre assez semblables à nos jarres, et loin de l'enterrer dans les caves, ils les plaçaient dans la partie supérieure de leur maison. Après qu'ils étaient restés quelque temps dans ces vaisseaux, on les transvasait dans des cruches en terre fabriquées dans le pays des Sabins : les vins ordinaires se transportaient dans des outres et voyageaient ainsi, d'abord par terre à dos de mulet, ensuite par mer, toujours enfermés dans les mêmes récipiens. C'est encore ainsi que parcourent toute l'Italie les vins de l'Apennin, les meilleurs aujourd'hui de cette contrée ; aussi s'aigrissent-ils facilement. Tout le monde sait que les anciens, dans leur voyage, mettaient le pain dans de larges réseaux en forme de filets : ces pains ressemblaient parfaitement à une

Dans les flots mon ami n'a plus rien à lancer.
Mais, loin de s'apaiser, les tyrans d'Eolie
Semblent à chaque instant redoubler de furie;
L'espoir s'évanouit : hélas! tout est perdu.
Aussitôt sous le fer le mât tombe abattu.
Quel moyen! quand il faut que la hache déchire
Le plus bel ornement et l'âme d'un navire!
Allez vous mettre ensuite à la merci des vents;
Entre vous et la mort, ne laissez, imprudens,
Que quatre doigts ou sept [a], si la planche est épaisse!
Vous que la soif de l'or aiguillonne sans cesse,
En garnissant l'esquif d'outres et de rézeaux [b],
Gardez-vous d'oublier la hache et les marteaux.
Pendant l'orage est-il d'instrument plus utile?
Enfin le vent se calme et la mer est tranquille:
Le sort a triomphé de l'Eurus et des flots;
La Parque se déride [c] et blanchit ses fuseaux
Du fil qui de nos jours prolonge la durée;
Et de la mer déjà la surface azurée
Légèrement se ride au souffle du zéphir.

tuile plate et carrée. Les Romains en mangeaient peu, les Italiens moins encore; les premiers préféraient la bouillie, les derniers préfèrent la *polenta*, et ne vivent, pour la plupart, que de *polenta*. Je ne connais pas de peuple moderne qui se nourrisse plus mal que l'Italien. Je pense que l'espèce de nourriture influe beaucoup sur le tempérament; et qui peut nier que le tempérament n'ait une grande influence sur le moral?

[c] *La Parque se déride*. Quoi qu'en dise Boileau, cette manie de donner, non-seulement aux dieux subalternes, mais encore à l'Être-Suprême, une forme corporelle et toutes nos passions, a été un des plus horribles fléaux que les poëtes aient portés dans le sein de la société. Je ne sais pourquoi leur imagination déréglée a placé les Parques dans les enfers, à côté des Euménides; et cependant elles ne connaissent pour maîtres ni Pluton ni Jupiter. Point de doute que l'orphéisme n'ait dégénéré, n'ait même été corrompu par ces poëtes qui ont été les premiers grands-prêtres de cette religion : et quand ces illuminés se mêlent de dogmatiser, on est assuré qu'ils vous présenteront les tableaux les plus bizarres; ils donnent ensuite à ces écarts les beaux noms d'inven-

Vestibus extensis, et, quod superaverat unum,
Velo prora suo. Jam deficientibus Austris,
Spes vitæ cum sole redit : tùm gratus Iulo,
Atque novercali sedes[24] prælata Lavino,
Conspicitur sublimis apex, cui candida nomen
Scrofa dedit, lætis Phrygibus mirabile sumen,
Et numquàm visis triginta clara mamillis.
Tandem intrat positas inclusa per æquora moles,
Tyrrhenamque Pharon, porrectaque brachia rursùs,
Quæ pelago occurrunt[25] medio, longèque relinquunt
Italiam. Non sic igitur mirabere portus,
Quos natura dedit : sed truncâ puppe magister
Interiora petit Bajanæ pervia[26] cymbæ

tion, de génie. Le génie extravague-t-il, par hasard? On n'a qu'à jeter les yeux sur la *Théogonie* d'Hésiode, et les *Métamorphoses* d'Ovide, pour se faire une idée de la bonne philosophie de ces harmonieux empyriques.

[a] *Albe, tu dus ce nom.* Allusion à ces vers de Virgile, huitième livre, vers 81 :

Sous les chênes sacrés de ma rive fidèle,
Une laie aux poils blancs, trente enfans blancs comme elle,
Vont s'offrir à tes yeux, et vont donner leur nom
A cette Albe héritière et fille d'Ilion.
Là t'attend un asile, et la fin de tes peines :
Ces promesses, crois-moi, ne sont pas incertaines.

Et livre III, vers 389 :

Mais écoute, et connais par quels signes certains
S'annonceront ces lieux promis par les destins.
Si, sur les bords des eaux, se présente à ta vue
Une laie aux poils blancs sur la rive étendue,
Nourrissant trente enfans d'une égale blancheur
Et du fleuve voisin respirant la fraîcheur,
Arrête là ton cours, etc.

[b] *Il entre.* Ici le poëte décrit le célèbre port d'Ostie construit par l'empereur Claude; Jules-César, vu les difficultés de l'ouvrage, l'avait abandonné. Cependant ce ne fut que sous Néron que ce port fut entiè-

Cet heureux souffle, hélas! comment le retenir?
Navire infortuné, pour seconder ta course,
Des vêtemens tendus sont l'unique ressource!
L'orage se dissipe, et Phœbus reparaît:
Dans tous les cœurs alors l'espérance renaît.
Sur l'horizon déjà la montagne chérie,
Où vint le fils d'Enée en quittant Lavinie,
Semble élever sa tête et son front nébuleux.
Albe, tu dus ce nom [a] au Phrygien joyeux
De trouver sur ta cime, aussi blancs que leur mère,
Les trente nourrissons tant prédits à ton père.
L'esquif double le phare, et sillonne ces flots
Que la digue renferme et condamne au repos.
Il entre [b] dans ce port, merveille de notre âge,
Dont les bras, en fuyant l'italique rivage,
Vont menacer Neptune et tous les dieux marins.
Les ports que la nature a formés de ses mains,
Peut-on les comparer à cette belle enceinte?
Sur son vaisseau brisé, le pilote sans crainte
Parcourt ce golfe ouvert aux plus légers esquifs:

rement achevé et perfectionné. Des médailles en bronze d'une très-grande dimension représentent ce dernier prince, et sur le revers le magnifique port d'Ostie, rendu avec une vérité frappante. Quelques écrivains ajoutent que Trajan fit construire une seconde digue, ce qui forma trois ports distincts et séparés. A l'entrée du port, la mer était profonde, et pour que les fondemens de la tour qui devait servir de phare fussent solides, on chargea de pierres l'immense vaisseau qui avait porté le grand obélisque d'Egypte; on le fit sombrer, et sur ce vaisseau l'on éleva un phare semblable à celui d'Alexandrie. Il n'existe pas à Ostie la moindre trace de ces ouvrages des anciens Romains. M. Dussault, dans sa note sur le port d'Ostie, prétend que Trajan ne fit aucune espèce de réparation à ce port; ce qui est en opposition avec ce que disent l'ancien géographe Cellarius, et l'écrivain qui sous Alaric fit la description de tous les ports d'Italie; les ouvrages alors pouvaient avoir deux cents ans, et certes la tradition n'était pas perdue : deux cents ans d'existence ne nous ont pas fait oublier que Henri IV a construit le Pont-Neuf.

Tuti stagna[27] sinûs. Gaudent ibi vertice raso
Garrula[28] securi narrare pericula nautæ[29].

Ite igitur, pueri, linguis animisque faventes,
Sertaque delubris, et farra imponite cultris,
Ac molles ornate focos, glebamque virentem;
Jàm sequar, et sacro, quod præstat, ritè peracto,
Indè domum repetam, graciles ubi parva coronas
Accipiunt fragili simulacra nitentia cerâ.
Hìc, nostrum placabo Jovem, Laribusque paternis
Thura dabo, atque omnes violæ jactabo colores:

[a] *Et la tête rasée.* Les naufragés arrivant à terre étaient obligés de faire couper leurs cheveux, de les sacrifier à la mer, et de suspendre leurs vêtemens dans un temple de Neptune; ils y joignaient ordinairement un tableau où leur désastre était représenté. Les naufragés qui avaient perdu leur fortune en portaient un autre suspendu à leur cou, et s'en allaient ainsi demandant l'aumône, et sollicitant la commisération des habitans des villes ou des campagnes voisines. S'il ne leur restait pas de quoi faire peindre leur triste aventure, ils mendiaient les pieds nus, ayant à la main un bâton où se trouvait entortillée une banderolle.

[b] *Saupoudrez.* Plutarque et Barthélemy ne nous disent point la raison pour laquelle on saupoudrait de farine et de sel le couteau du victimaire; cependant cet usage était général. On broyait un gâteau fait avec du sel, de la farine, et l'on jetait ces débris sur le feu de l'autel, sur la tête de la victime et sur le couteau sacré. L'abbé Barthélemy prétend que l'on plaçait le gâteau tout entier sur la tête de la victime; que l'on en jetait un autre dans les flammes de l'autel, et qu'enfin on en broyait un troisième pour en saupoudrer les couteaux sacrés. Mais je ne me permettrai qu'une seule réflexion : pourquoi les écrivains de Rome, tant poëtes qu'historiens ou philosophes, emploient-ils le verbe *aspergere* dans les trois circonstances qui précédaient le sacrifice?

[c] *Et respect et silence.* Avant le sacrifice, le prêtre adressait une allocution aux assistans et la terminait toujours par ces paroles solennelles : *Linguis animisque favete*, pensée difficile à rendre en français dans le style sentencieux. Cette formule était encore plus laconique en grec, *εὐφημεῖτε*; *que vos pensées, que vos paroles nous secondent;* tel est le sens qui se présente le premier à l'esprit : comment le concilier ensuite

C'est là que l'argonaute, à l'abri des récifs,
D'un style assez prolixe, et la tête rasée [a],
Raconte à quels danger elle fut exposée.
Allez, enfans; ornez et le temple et l'autel;
Saupoudrez [b] vos couteaux de farine et de sel.
Aux pieds du sanctuaire et respect et silence [c]!
Je vous suis... Est-ce assez, pour la reconnaissance,
D'un sacrifice offert dans le temple des dieux?
Non; de retour chez moi, lares de mes aïeux,
Je viendrai couronner vos modestes images;
Mon Jupiter [d] aussi recevra nos hommages.
Je veux vous prodiguer et l'encens et les fleurs.
Vous tous de mes foyers bienveillans protecteurs,
La blanche violette [e] ornera vos statues.
Déjà des longs rameaux les têtes chevelues

avec ce silence respectueux impérieusement ordonné au moment du sacrifice?

[d] *Mon Jupiter.* Cet usage d'offrir des sacrifices particuliers aux dieux Lares et Pénates passa de la Grèce à Rome. (Voyez dans Barthélemy, chap. 20.) Chaque particulier peut offrir des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison ou dans une chapelle domestique; cette chapelle domestique s'appelait à Rome *Lararium.* Ces dieux domestiques n'étaient autre chose que les génies auxquels on donnait aussi les noms de Jupiter, Junon, Minerve, etc.

[e] La violette était la fleur consacrée aux dieux Lares: on choisissait les blanches pour les génies des femmes, les violettes pour les génies des hommes, les jaunes quand on demandait aux Lares une faveur relative aux enfans de la maison, malades ou bien en voyage. Dans quelques pays catholiques, on trouve, dans presque toutes les rues et dans tous les carrefours, des statues des saints sous la protection desquels le quartier est placé; on les couronne de fleurs, les cierges brûlent pendant toute la nuit dans ces niches; et tout cela n'empêche point que les meurtres et les assassinats ne soient extrêmement fréquens pendant la nuit: le stylet encore dégouttant de sang humain, on voit souvent à côté de la victime égorgée, l'assassin à genoux devant une sainte Madone. Ce spectacle fait frémir, et cependant rien n'est plus vrai; celui qui m'accusera de pousser un peu trop loin l'hyperbole n'a jamais voyagé en Espagne et en Italie.

Cuncta nitent[30] : longos erexit janua ramos,
Et matutinis operitur[31] festa lucernis.
Nec suspecta tibi sint hæc, Corvine : Catullus
Pro cujus reditu tot pono altaria, parvos
Tres habet heredes. Libet expectare, quis ægram,
Et claudentem oculos gallinam impendat amico
Tàm sterili[32]. Verùm hæc nimia est impensa : coturnix
Nulla unquàm pro patre cadet. Sentire calorem
Si cœpit locuples[33] Gallita, et Paccius, orbi,
Legitimè fixis vestitur tota[34] tabellis
Porticus : existunt, qui promittant[35] hecatomben,
Quatenùs hìc non sunt, nec venales elephanti ;

[a] *Cent feux.* Les Romains aussi illuminaient la façade de leurs palais ou de leurs maisons dans les réjouissances publiques ou particulières. La seule différence entre les anciens et les modernes sur ce point, c'est que l'illumination des anciens commençait une ou deux heures avant le jour, et celle des modernes au déclin du crépuscule. Que de choses à dire sur les réjouissances publiques! Je n'aime point qu'elles soient ordonnées et prescrites : l'ordre impérieux marche rarement avec la joie; la contrainte réprime toujours les élans. Laissez faire le peuple, il se réjouira bien s'il est heureux; mais s'il ne l'est pas, toutes vos ordonnances ne le rendront pas gai : toute l'allégresse du peuple ne se trouve que trop souvent circonscrite dans une feuille de papier. Il n'en était pas ainsi chez les Romains, même sous les empereurs : ils punissaient, il est vrai, la tristesse; mais ils n'affichaient pas dans tous les coins de la ville l'ordre de se réjouir.

[b] *Le plus vil des oiseaux.* Une caille, dit le texte; et nos gastronomes seront sans doute surpris de cette épithète donnée à un oiseau qui fait, peut-être avec raison, toutes leurs délices. S'ils avaient pris la peine de lire Pline le naturaliste, ils auraient vu d'où partait ce mépris des gastronomes romains pour la caille : 1°. parce qu'elle se nourrit des semences venimeuses; 2°. parce qu'elle est sujette aux attaques d'épilepsie. Je ne sais d'où Pline avait tiré ce conte-là; ce préjugé fut longtemps en vigueur. Les Barbares qui inondèrent l'Italie pendant le quatrième et cinquième siècles, mangèrent les cailles, et tout le monde en mangea avec eux. Les Italiens doivent aux Visigoths un de leurs meilleurs mets : faible compensation pour quatorze cents ans d'esclavage.

Ont embelli ma porte avant l'aube du jour,
Cent feux [a] ont annoncé la fête du *Retour*.
Ne crois pas, Corvinus, que l'infâme avarice
Ait, en ce jour, dressé l'autel du sacrifice,
Égorgé la victime, embelli mes foyers;
Catule n'a-t-il pas trois jeunes héritiers?
Qui donc, pour le salut d'un ami si stérile,
Voudrait sacrifier une poule inutile,
Qui sous le poids des ans ferme déjà les yeux?
Une poule, que dis-je?.... offrirait-on aux dieux
Le plus vil des oiseaux [b] pour le salut d'un père?
Mais sont-ils attaqués d'une fièvre éphémère
Gallita [c], Paccius, ces vieillards sans enfans;
Les dieux voient accourir la foule des cliens,
D'un millier d'*ex voto* le temple se tapisse;
Le plus fervent promet cent bœufs en sacrifice:
Il n'a point d'éléphans [d]! à Rome on n'en vend pas.

[c] *Gallita*. Je ne crois point que cette femme riche et sans famille dont parle Juvénal soit la *Gallita Crispinilla* dont parle Tacite dans le premier livre de son histoire. La plupart des textes et des éditions de Tacite portent *Galvia* Crispinilla, et non *Gallita*. Galvia vécut sous Galba, Vitellius et Néron; c'était une maîtresse femme; elle entreprit d'affamer le peuple romain. Accusée de cet énorme crime, les captateurs parvinrent à la sauver: elle était riche et n'avait point d'enfans: qualités, dit Tacite, qui dans tous les temps ont la plus grande influence.

[d] *Il n'a point d'éléphans*. Les anciens employaient ces animaux dans les combats; les Orientaux s'en sont toujours servis et s'en servent encore; les Romains qui en vivent pour la première fois dans la guerre contre Pyrrhus, les prirent pour des bœufs de Lucanie. Une déroute complète fut la funeste suite de leur ignorance: ce ne fut qu'après la seconde guerre punique qu'ils se servirent de ces animaux pris sur les Carthaginois à Zama, et les opposèrent à ceux de Philippe à Cynocéphale. Dans la suite ils en honorèrent leurs triomphes. « Pompée, dit « Plutarque, pour mortifier et chagriner ses ennemis, voulait triom- « pher sur un char attelé de quatre éléphans; mais les portes de Rome « étaient trop basses et trop petites, de sorte qu'il abandonna ce pro- « jet. » César ne fut pas si scrupuleux: il en avait toujours quarante à

Nec Latio[36], aut usquàm sub nostro sidere talis
Bellua concipitur, sed furvâ[37] gente petitâ,
Arboribus[38] Rutulis, et Turni pascitur agro,
Cæsaris armentum[39], nulli servire paratum
Privato : siquidem Tyrio parere solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique[40] Molosso,
Horum[41] majores, ac dorso ferre cohortes,
Partem[42] aliquam belli, et euntem in prælia turrim[43].
Nulla igitur mora per Novium, mora nulla per Histrum
Pacuvium, quin illud ebur ducatur ad aras,
Et cadat antè Lares Gallitæ victima[44] sacra,
Tantis digna deis, et captatoribus horum.

sa suite; et depuis ce moment, les empereurs en eurent toujours un assez grand nombre dans les forêts d'Ardée.

[4] *Mais on sait à quels dieux.* Les dieux des captateurs étaient les richesses: l'or et l'argent ont été de tous les temps les divinités les plus honorées par l'espèce humaine. En vain les philosophes, les moralistes, les orateurs chrétiens et profanes ont-ils essayé de briser mille fois l'idole, elle est toujours debout, et toujours devant sa statue elle voit prosternés une foule immense d'adorateurs, qui se querellent, se battent, se déchirent, s'égorgent, et se poignardent pour arriver les premiers à l'autel; et, ce qu'il y a de plus singulier, de plus bizarre, de plus odieux même, c'est qu'ils invoquent l'Etre par excellence, le premier de tous les Etres, afin qu'il daigne les seconder, les protéger, les secourir dans cette pénible route de la fortune. Si le ciel m'accordait cent mille livres de rente, dit l'un.... — Si Dieu voulait bien exaucer mes prières, et me donner de vastes domaines, dit l'autre..... Malheureux! Dieu vous a tout donné; tant pis pour vous si vous n'avez pas su défendre vos droits; si vous les avez compromis, vendus ou sacrifiés pour un moment de jouissance. Que de réflexions fait naître ce spectacle sans cesse présent sous nos yeux! Mais la plus terrible des conséquences qui dérive de cet état de choses, c'est que tous les hommes, et les exceptions sont rares, n'ont jamais su vivre sur cette terre qu'ils regardent comme leur propriété; ils ont existé, mais qui serait assez hardi pour dire, ils ont vécu? Je n'en vois pas un, depuis le prince jusqu'au dernier prolétaire, qui soit content de son sort: preuve certaine, évidente, manifeste que le contrat social est fondé sur des bases et sur des prin-

Jamais on ne les vit naître dans ces climats.
Ceux que César nourrit dans les champs des Rutules,
Venant des régions qu'habitent les Gétules,
D'un obscur citoyen méconnaîtraient la voix.
Alexandre, Pyrrhus, le fier Carthaginois,
Et nos deux Scipions, voilà les nobles maîtres
Que suivaient aux combats leurs généreux ancêtres,
En portant sur le dos des guerriers et des tours.
Pour supplier les dieux de prolonger tes jours,
Gallita! sans retard, ces amis magnanimes,
Pacuvius, Histor, offriraient en victimes
Cent éléphans et plus. Ah! s'ils les possédaient,
Sous le couteau sacré les mille tomberaient.
Mais on sait à quels dieux[a] ils font le sacrifice!
Et pour se rendre encor Gallita plus propice,
Hister, dans son troupeau, sans l'obstacle des lois[b],
De la plus belle esclave aurait déjà fait choix;

cipes qui ne sont pas du tout en harmonie avec les lois primitives et naturelles, qui sans doute émanent de la source la plus pure.

[b] *Sans l'obstacle des lois*. Juvénal semble, par ce passage, être convaincu que les Romains n'avaient jamais immolé de victimes humaines; mais ces barbares, qui se vantaient d'avoir forcé les Carthaginois à renoncer aux sanglans sacrifices offerts à Saturne, qui prétendaient avoir détruit et anéanti les statues d'osier des druides, n'enterrèrent-ils pas vivans un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise, immédiatement après la bataille de Cannes? N'avaient-ils pas un *forum* destiné à cet usage, le *forum boarium?* Pline le naturaliste, liv. 1er., chap. 30, assure que l'usage d'immoler des victimes humaines subsista à Rome jusqu'en l'année 857, où il fut aboli par un sénatus-consulte. Les édits, renouvelés de temps en temps par les empereurs, ne purent mettre un frein à cette pratique superstitieuse. *Etiam nostra ætas vidit*. ajoute le philosophe. Ne nous vantons pas, nous, d'être plus humains; lisez dans un dernier écrit le calcul fait des victimes que la sainte inquisition a sacrifiées; leur nombre est à celui des anciennes toutes réunies, comme un à quatre-vingt-dix-sept. Les lumières ont un peu calmé cette rage de répandre le sang; et pourquoi donc cherche-t-on encore à chasser, à bannir les lumières? Logiciens, tirez la conséquence du principe. Je n'ose moi-même l'écrire; cette pensée me fait frémir, et je l'éloigne.

Alter enim, si concedas mactare, vovebit
De grege servorum magna, et pulcherrima quæque
Corpora; vel pueris et frontibus ancillarum
Imponet[45] vittas; et, si qua est nubilis illi
Iphigenia domi, dabit hanc altaribus, etsi
Non spernet tragicæ[46] furtiva piacula cervæ.
Laudo meum[47] civem, nec comparo testamento
Mille rates : nam si Libitinam[48] evaserit æger,
Delebit tabulas, inclusus carcere nassæ[49],
Post meritum sanè mirandum, atque omnia soli
Forsan Pacuvio breviter dabit : ille superbus
Incedet, victis rivalibus. Ergò vides, quàm
Grande operæ pretium faciat jugulata Mycenis.

Vivat Pacuvius[50], quæso, vel Nestora totum!
Possideat quantùm rapuit Nero, montibus aurum
Exæquet, nec amet quemquam, nec ametur ab ullo!

[45] *Marchant la tête haute.* On trouve dans Lucien un passage qui peint d'une manière assez plaisante la sotte vanité de l'homme qui est parvenu à se procurer un assez bon nombre de pièces d'or. « Quand il « est venu à bout de me saisir, par le moyen d'un testament, dit « Plutus dans Lucien, il marche fièrement, etc. » Je passe rapidement sur l'auteur grec, pour venir au moraliste français. « Quand je vois de « certaines gens, dit La Bruyère, qui me prévenaient autrefois par leurs « civilités, attendre, au contraire, que je les salue, ils ont fait un gain « raisonnable, me dis-je; Dieu veuille qu'ils en viennent bientôt à me « mépriser. »

Ou d'un beau Phrygien la couronne fatale
Entourerait déjà la tête virginale.
Dût-il anéantir et famille et maison,
Au glaive de Calchas, nouvel Agamemnon,
Il courrait à l'autel livrer sa fille unique,
Et sans compter encor sur la biche tragique.
Je ne puis qu'approuver un pareil dévoûment;
Eh! que sont à côté d'un riche testament
Ce millier de vaisseaux retenus en Aulide!
Car enfin, s'il échappe à la faux homicide,
Vrai poisson dans la nasse, un vieillard opulent
Déchirera peut-être un ancien testament;
Et pour prix d'un amour si tendre, si sincère,
Pacuvius sera l'unique légataire.
Marchant la tête haute [a], alors Pacuvius
Sous ses pieds foulera tous ses rivaux vaincus.
Vois-donc, quand à propos sa main la sacrifie,
Vois de quelle importance est une Iphigénie!
Qu'il vive l'intrigant, et, plus vieux que Titon,
Qu'il ait autant de biens qu'en extorqua Néron [b].
Mais au sein des trésors que le crime lui donne,
Que personne ne l'aime, et qu'il n'aime personne.

[b] *Qu'en extorqua Néron.* Voyez Suétone, chap. 26, *Vie de Néron.* Junius Vindex appelait cet empereur : *orbis universi depredatorem.* Il dépouilla les temples; rien n'était sacré pour lui : il vendait les emplois, les charges, les grades militaires. Quand il déléguait quelqu'un dans une province, ou qu'il le chargeait d'une haute magistrature : « Tu « sais ce dont j'ai besoin, lui disait-il; agissons de concert et faisons « en sorte qu'il ne reste rien à personne. » Et la populace aimait cet empereur! En général, la populace, presque toujours ignorante et cruelle, aime la tyrannie; car la tyrannie la venge des outrages de la fortune.

SATIRA XIII.

Hac pulcherrimâ satirâ, Juvenalis, Calvinum, de perfido amico, qui Deorum ante aras commissum depositum abnegaverat, nimium querentem, consolaturus, hanc occasionem arripit ut crimini vertat plerisque Romanis improbitatem et perjurium, et illos de more vehementer objurgat. Correptoque familiari quòd à gemitibus forti viro indignis non abstineret, innuens ipse non virorum, non philosophorum esse ultionem et ab ista tantùm delectari fæminas quibus exigui sunt animi, adumbrat egregiè vates scelesti tormenta, qui cruciatur molestissimis malæ conscientiæ stimulis. Ob hoc, absolutissimum opus quod acceperimus inter tòt et tanta veterum miracula; eximium quidem verborum delectu, refertum gravissimis sententiis, et præceptis quibus utitur philosophia moralis quæ ad sanctam disciplinam revocare nititur populos nimiâ urbanitate corruptos.

Tertio anno Adriani imperantis scripta fuit hæc satira.

DEPOSITUM.

Exemplo quodcumquè malo committitur, ipsi
Displicet auctori. Prima est hæc ultio, quòd se
Judice nemo nocens [1] absolvitur; improba quamvis

[a] *Dépôt: depositum.* Les Grecs firent à Rome d'excellens disciples. Après avoir attaqué tous les vices, il ne restait à Juvénal qu'à marquer du fer de l'infamie le parjure, la mauvaise foi, le sacrilége. C'était encore un dernier service à rendre à l'humanité; et cette satire est pour le poëte un des plus beaux titres à l'immortalité. Mais pourquoi M. de La Harpe n'en parle-t-il pas dans sa dissertation sur Juvénal? Pourquoi ce silence sur le tableau des remords qu'éprouve le scélérat après avoir commis son crime? Craignait-il de se voir contraint malgré lui à faire l'éloge d'un homme qu'il n'aimait pas? Et qu'avait-il besoin, Juvénal, des éloges de M. de La Harpe? Ne sait-on pas que toutes les fois qu'il s'avise de juger les anciens écrivains, il accumule erreur sur erreur,

SATIRE XIII.

Dans cette belle satire Juvénal console son ami Calvinus se plaignant trop vivement de la perfidie d'un client qui, devant les autels des dieux, avait fait le serment de n'avoir pas reçu un dépôt qui lui avait été confié : il saisit cette occasion pour censurer avec son énergie ordinaire la mauvaise foi de la plupart des Romains. Après avoir blâmé dans son ami les gémissemens indignes d'un homme fort et courageux, après avoir dit que la vengeance est odieuse dans un philosophe, dans un homme instruit, et qu'il faut laisser ce plaisir aux femmes, Juvénal fait le tableau des tourmens éprouvés par le scélérat, que déchirent les remords terribles de sa conscience : et c'est sous ce rapport un des plus beaux morceaux que nous ait transmis la vénérable antiquité. Enfin toute cette satire est un modèle de style, elle abonde en sublimes préceptes, en maximes dignes des philosophes qui veulent s'occuper de morale et parler son langage aux peuples corrompus par une trop grande civilisation.

Il paraît que cette satire a été écrite la troisième année du règne d'Adrien.

LE DÉPOT[a].

Le crime à son auteur est même insupportable;
C'est la première peine infligée au coupable.
Il se juge, et son cœur ne lui pardonne pas[b].

faux jugement sur faux jugement? Enfin, si le rhéteur n'a point lu ce magnifique et sublime ouvrage, il a porté l'effronterie au dernier degré en se permettant de le juger sans le connaître entièrement; s'il a daigné prendre la peine d'y jeter un coup d'œil, ô ciel! comment le début seul n'a-t-il pas frappé d'étonnement cet homme qui se disait philosophe par excellence? Les conseils que donne le poëte à son ami, les inquiétudes du coupable, les agitations auxquelles ce dernier est en proie, la force de l'habitude qui l'entraîne, et le conduit enfin au supplice : tous ces tableaux si vrais, si énergiques, si variés, n'ont donc fait aucune impression sur l'âme du Quintilien français! Que lui fallait-il donc pour l'émouvoir?

[b] Sénèque avait dit avant Juvénal : « L'homme peut se soustraire à

Gratia fallacis[2] prætoris vicerit urnam.
Quid sentire[3] putas omnes, Calvine, recenti
De scelere, et fidei violatæ crimine[4]? Sed nec
Tam tenuis census tibi contigit, ut mediocris
Jacturæ te mergat onus; nec rara videmus,
Quæ pateris : casus multis hic cognitus, ac jam
Tritus, et è[5] medio fortunæ ductus acervo.
Ponamus nimios gemitus : flagrantior æquo

« tout, excepté à son propre cœur. Quel est celui qui peut se séparer « de lui-même? partout où il se trouvera, la conscience de son crime ne « l'abandonnera point, eût-il évité le jugement des hommes. » Pauvres philosophes, vous n'aviez pas trouvé les moyens d'imposer silence aux remords! nous avons des gens bien plus habiles que vous.

[a] *A la voix du remords.* S'il n'existe point d'idées innées ni de principes innés, comme l'a démontré le philosophe Locke, pourquoi les moralistes anciens et modernes nous parlent-ils si souvent des remords de conscience, sans remonter à la source? Tout ce que nous voyons, tout ce qui nous entoure, nous prouve que ce sont les premières impressions reçues qui forment en nous ces premières inquiétudes éprouvées quand nous suivons une route différente de celle tracée par l'exemple dès nos jeunes ans. Le Juif se fait un cas de conscience de travailler le jour de sabbat, et n'éprouve aucun remords en prêtant à double, triple et quadruple usure; le Mahométan croit faire un acte méritoire en immolant un Chrétien, et ce crime ne le tourmente pas. Qu'appelez-vous donc conscience? Je n'ai pas envie ici de faire un traité; mais Jean-Jacques Rousseau, dans sa *Nouvelle Héloïse*, répond à cette question d'une manière admirable. Voltaire a traité la même question d'une manière assez superficielle; mais il conclut, avec moi, que c'est l'éducation qui donne la conscience. D'après ce principe, quelques princes de l'Europe ont fort bien fait de ne pas confier l'éducation à des hommes dont la conscience est un thermomètre continuel.

[b] *De sa perte.* Après avoir lu la première partie de l'Histoire romaine, où l'on voit un peuple, scrupuleux observateur de la religion du serment, applaudir en gémissant à la noble conduite d'un Régulus, on se demande : quelle est donc la cause, sous les empereurs, d'une dépravation inconnue dans les anciens temps de la république? Ce changement subit dans les mœurs et les habitudes des peuples provient de la faute des gouvernans. Le peuple par lui-même ne se corrompt pas; il végète dans un cercle d'idées fort étroit, duquel il ne sortirait jamais

En vain, grâce à son or, d'iniques magistrats
En faveur du méchant font pencher la balance;
A la voix du remords[a] imposent-ils silence?
Calvinus, le brigand qui t'a manqué de foi,
Le peuple et tes amis l'abhorrent avec moi;
Tout le monde est d'accord; mais voici ce qu'on pense:
« Est-il, dit-on, réduit à l'extrême indigence?
« De sa perte[b] il peut bien soutenir le fardeau.
« Ce malheur n'est ici ni rare, ni nouveau;
« C'est un de ces revers de l'espèce commune,
« Et pris au tas des maux qu'élève la fortune. »
Cesse donc de gémir : ces lamentables cris,
Quand le trait est mortel[c], sont à peine permis;
Mais quand le coup porté légèrement nous blesse,

si l'exemple ne l'en arrachait, et c'est ce que fit Auguste : *corruptis moribus quieta civitas*, telle fut sa devise, et malheureusement cette machiavélique maxime a été adoptée presque partout, surtout à Rome, depuis le pontificat de Grégoire VII jusqu'à celui de Léon X. Il n'y a que La Harpe qui puisse douter de la mauvaise foi d'Auguste; mais le père adoptif du tyran avait été un faussaire encore plus impudent. « Je reçois, « disait Cicéron, de la province, des sénatus-consultes signés des pre- « miers sénateurs de Rome, et ces décrets n'ont jamais été lus dans le « sénat. » Après de tels exemples, que devaient faire les simples particuliers? Aussi la mauvaise foi, comme un torrent, vint se répandre dans Rome, et mit le désordre et la confusion partout. A qui la faute? à l'aristocratie, qui dans ses idées de supériorité voudrait bien que l'on fût de bonne foi envers elle; mais qui ne se croit pas, dans son élévation, soumise à la réciprocité. L'histoire moderne nous fournit des millions d'exemples de cette espèce. Que n'a-t-elle pas promis cette aristocratie dans certains momens critiques? où sont donc les fruits de ses sermens et de ses promesses? Allez à Mayence, vous les y trouverez.

[c] *Quand le trait est mortel.* Belle maxime, et digne du Portique. Nos philosophes du dix-huitième siècle l'ont-ils mise en pratique? La moindre contradiction, la moindre perte les jetaient dans des accès de fureur; est-il donc étonnant que ces philosophes se soient montrés les plus cruels ennemis de Juvénal? Ils ne savaient pas ce que c'était que pardonner une injure. Tout le monde sait combien était irascible le coryphée; et les disciples d'imiter le maître. La Harpe eût adoré le sachet de son grand Lama.

Non debet dolor esse viri, nec vulnere major.
Tu, quamvis levium minimam, exiguamque malorum
Particulam vix ferre potes, spumantibus ardens
Visceribus, sacrum tibi quod non reddat amicus
Depositum. Stupet hæc, qui jam post terga reliquit
Sexaginta annos, Fonteio consule, natus?
An nihil in melius tot rerum proficis[6] usu?
Magna quidem, sacris quæ dat præcepta libellis,
Victrix fortunæ sapientia[7]. Dicimus autem
Hos[8] quoque felices, qui ferre incommoda vitæ,
Nec jactare jugum vitâ didicêre magistrâ.

Quæ tam festa dies, ut cesset prodere furem,
Perfidiam, fraudes, atque omni ex crimine lucrum
Quæsitum, et partos gladio vel pyxide nummos?
Rari[9] quippe boni; numeros vix sunt totidem[10], quòt
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili.
Nona[11] ætas agitur, pejoraque sæcula ferri

[a] *Fonteius.* Il y a eu quatre consuls de ce nom qui ne se trouvent point dans la chronologie de Schœll. Le premier, l'an 720, est celui dont parle Horace dans sa première satire. Le second fut consul avec Germanicus César, l'an 765. Le troisième fut le collègue de Vispien sous l'empereur Néron, l'an 812; et le quatrième, sous Domitien, fut consul avec Rufus, l'an 819. Tous les commentateurs s'accordent à dire qu'il s'agit ici du troisième; c'est le sentiment de Juste-Lipse.

[b] *Que les dieux.* « La philosophie est un mur inexpugnable que ne « peut abattre la fortune en réunissant toutes ses forces. » Sénèque, ép. 82. Pauvre bavard! le philosophe aujourd'hui n'est qu'un sot s'il n'est l'esclave de la fortune.

[c] *Secouer le joug.* La nécessité, quelle expression! que signifie-t-elle? c'est le pendant de la fortune.

[d] *Les sept portes de Thèbes.* Ce n'est point de la ville de Thèbes aux

L'excessive douleur n'est qu'extrême faiblesse.
Et toi, lorsqu'infidèle aux lois de l'amitié,
Un fourbe te dénie un dépôt confié,
Ta bouche est écumante et tout ton sang bouillonne :
Calvinus, se peut-il qu'un parjure t'étonne,
Toi né sous les faisceaux du consul Fonteius [a],
Et qui comptes déjà douze lustres, et plus?
Où donc est-il le fruit de ton expérience?
Je sais que la fortune, et sa toute-puissance
Expire aux pieds du sage et devant ses écrits,
Que les dieux [b], par sa bouche, aux mortels ont transmis.
Il est heureux aussi, plus louable peut-être,
L'homme qui, sur la terre, apprit à se soumettre
Aux peines de la vie, et n'a jamais tenté
De secouer le joug [c] de la nécessité.
Quelle est donc, parmi nous, la fête solennelle
Qui puisse retenir une main criminelle,
Suspendre les projets d'un perfide Ixion?
L'artifice, le vol, le glaive, le poison,
L'ardente soif de l'or, mère de tous les crimes,
Ne sont-ils pas toujours entourés de victimes?
Comptons les gens de bien : leur nombre égale-t-il
Les sept portes de Thèbe [d] ou les bouches du Nil?
Dans quels temps vivons-nous? Ah! le quatrième âge
N'offre de nos méfaits qu'une ombre, qu'une image!

cent portes dont parle Juvénal, mais de Thèbes la Béotienne, la ville aux sept portes, comme l'appelle Homère, sur les bords de l'Isménus: on la nomme aujourd'hui Thives. Cette ville présente à l'imagination deux choses diamétralement opposées : les noms de Pindare et d'Epaminondas, et la stupidité de ses habitans. Comment concilier ces deux extrêmes? Quant aux bouches du Nil, tous les historiens ou géographes de l'antiquité prétendent que ce fleuve se jetait dans la mer Méditerranée par sept embouchures; les modernes ne connaissent que deux bras, celui de Damiette et celui de Rosette; *ostium Phatniticum, ostium Bobitinum.*

Temporibus; quorum sceleri non invenit ipsa
Nomen, et à nullo posuit natura metallo.
Nos hominum divumque fidem clamore ciemus;
Quantò Fæsidium laudat vocalis agentem
Sportula. Dic, senior bullâ[12] dignissime, nescis
Quas habeat veneres aliena pecunia? nescis
Quem tua simplicitas risum vulgo moveat, cùm
Exigis à quoquam ne pejeret, et putet ullis
Esse aliquod numen templis, aræque rubenti?
Quondàm hoc indigenæ vivebant more, priusquàm
Sumeret agrestem, posito diademate, falcem
Saturnus fugiens; tunc cùm virguncula Juno,
Et privatus adhùc Idæis[13] Jupiter antris:
Nulla super nubes convivia cœlicolarum,

[a] *Le neuvième commence.* Par ce neuvième âge, qu'entend-il notre poëte? s'écrie Achaintre; et sur-le-champ il expose l'opinion de tous les commentateurs, qui s'épuisent en conjectures : la division des âges en huit par les Grecs n'est point citée par Barthélemy, qui, certes, n'eût point oublié cette particularité : reste donc l'allusion au distique du législateur d'Athènes, par lequel il déclarait que le neuvième âge serait le pire de tous. Voilà, je crois, toute la pensée de Juvénal, sans avoir recours, comme Vossius, à la sibylle de Cumes, dont les oracles n'étaient pas toujours compréhensibles.

[b] *Journalières clameurs.* Comment, chez les anciens, on connaissait aussi *les chevaliers du lustre*! Il faut avouer que la vanité est bien aveugle. Que produisent enfin ces bruyans chevaliers dont aime à s'entourer la médiocrité? Quelques délais : mais ignore-t-elle qu'une chute épouvantable est à préférer à ce lent et perfide cours qui ne nous entraîne pas moins dans l'immense gouffre de l'indifférence et de l'oubli? Les sportulaires étaient de fort mauvais juges au Forum. Nos sportulaires de théâtre ont-ils plus de goût? Les premiers applaudissaient l'avocat Fæsidius dont le temps a fait justice; les modernes ont fait retentir la salle de leurs cris de joie, aux premières représentations d'un drame que le solstice d'été a vu naître, et qu'a vu mourir le solstice d'hiver.

Le neuvième commence [a]; et quel est le métal
Qui donnera son nom à ce siècle fatal?
Puis, nous osons encore, insensés que nous sommes,
Invoquer la justice et des dieux et des hommes,
Avec plus de fracas que n'en font au barreau
Les cliens affamés d'un Cicéron nouveau:
Journalières clameurs [b] qu'achète la sportule.
Ignores-tu, vieillard, bien digne de la bulle,
Quels charmes ont pour nous les richesses d'autrui?
De ta simplicité chacun rit aujourd'hui.
Le parjure, aux Romains, quoi! tu veux l'interdire!
As-tu le sens commun lorsque tu viens nous dire:
« Au temple, sur l'autel, existe un dieu vengeur! »
La probité jadis pouvait être en honneur;
Mais avant que les cieux eussent changé de maître [c],
Et que le vieux Saturne eût pris la faux champêtre,
Junon n'était que vierge, et, sur les monts Crétois,
Jupiter recevait et des soins et des lois.
Mais dans l'Olympe alors point de banquet splendide [d]:

[c] Description pittoresque et philosophique du culte simple des Aborigènes Ausoniens. Il paraît que l'orphéisme ne pénétra en Italie qu'à l'époque où les Grecs vinrent établir des colonies dans la partie orientale et méridionale de cette contrée. Avant cette époque les Etrusques, peuples les plus civilisés alors de l'Europe occidentale, avaient établi un culte public; mais il ne nous reste aucun monument de cette religion dont les aruspices étaient les premiers pontifes. Les poëtes latins nous ont cependant conservé les noms de ces divinités indigènes : *Saturne* ou *Janus*, *Picus*, *Faune*, *Evandre*, *Hercule*; mais je ne pense pas que ce dernier fût l'Hercule grec. Les Gaulois, dans leurs forêts, les Germains, dans leurs déserts, eurent aussi des Hercules, qui ne sont autre chose que la force personnifiée, ou plutôt recevant les honneurs de l'apothéose.

[d] *Point de banquet splendide.* Allusion au magnifique repas auquel fut invité Vulcain pour avoir réconcilié Jupiter et Junon : transporté de joie, le dieu des Cyclopes prit une coupe de nectar et la fit passer aux autres Immortels; mais si gauchement que les autres dieux en rirent aux éclats. (Voyez Homère, premier livre de l'*Iliade*; v. 597.) Que penser des poëtes quand on lit de pareilles facéties?

Nec puer Iliacus, formosa nec Herculis uxor
Ad cyathos, et jam siccato [14] nectare tergens
Brachia Vulcanus Liparæâ [15] nigra tabernâ :
Prandebat sibi quisque Deus, nec turba Deorum
Talis, ut est hodiè ; contentaque sidera paucis
Numinibus miserum urgebant Atlanta [16] minori
Pondere. Nondùm aliquis sortitus triste profundi
Imperium, aut Siculâ torvus cum conjuge [17] Pluton :
Nec rota, nec Furiæ, nec saxum, aut vulturis atri
Pœna, sed infernis hilares sine regibus umbræ.

Improbitas illo fuit admirabilis ævo.
Credebant quod [18] grande nefas et morte piandum,
Si juvenis vetulo non assurrexerat, et si
Barbato cuicumque puer, licet ipse videret
Plura domi fraga [19], et majores glandis acervos.

[a] Juvénal lance ici un trait virulent contre cette manie des apothéoses qui, sous les empereurs, devint si ridicule. L'empereur Vespasien, naturellement railleur, quoique sur les bords de la tombe, dit en plaisantant à ceux qui l'environnaient : « Je sens, mes amis, que je commence « à devenir Dieu. »

[b] *Pluton ne régnait pas.* « Ce qu'il y a de plaisant, dit Voltaire, c'est « que les poëtes qui, les premiers, firent la description des enfers, « furent les premiers à s'en moquer. Virgile qui, dans l'*Énéïde*, en « présente un tableau magnifique et terrible, s'en rit dans les *Géor-* « *giques*. On déclamait sur le théâtre ces vers de la Troade :

« Le palais de Pluton, son portier à trois têtes,
« Les couleuvres d'enfer, à mordre toujours prêtes,
« Le Styx, le Phlégéton, sont des contes d'enfans,
« Des songes importuns, des mots vides de sens. »

Lucrèce, Horace, s'expriment avec la même force ; mais si plusieurs

Ni le fils de Priam, ni l'épouse d'Alcide
Ne servaient d'échansons; au milieu d'un festin
L'on n'apercevait pas le maladroit Vulcain
Essuyer, d'une main que la forge a noircie,
Le reste du nectar dont sa lèvre est rougie.
Sans faste chaque dieu dînait alors chez lui;
Et le ciel n'était pas tel qu'il est aujourd'hui,
Gémissant sous le poids des dieux de toute espèce [a]:
Quelques divinités, filles de la sagesse,
Y présidaient sans pompe et ne surchargeaient pas
Le front toujours ridé du malheureux Atlas.
De Neptune la mer n'était point le partage;
Pluton ne régnait pas [b] sur le sombre rivage;
Et le Styx ne voyait ni torches, ni serpens,
Ni rochers, ni vautours; aux enfers sans tyrans
Les ombres jouissaient d'une volupté pure.
Qui donc à la vertu fit alors quelque injure?
La mort même, la mort frappait les jeunes gens,
S'ils ne se levaient pas devant des cheveux blancs [c].
Dans ces temps fortunés, l'enfant, au premier âge,
A la barbe naissante offrait le même hommage,
Eût-il sa maison pleine et de fruits et de glands:

philosophes ne croyaient pas aux enfers, ils voulaient que le peuple fût persuadé de leur existence.... Quoi! toujours conduire le peuple par la crainte des châtimens! outrager la Divinité pour assurer le repos de quelques individus qui, dans le contrat social, ont lésé d'outre-moitié!... Mais où me conduiraient de semblables réflexions?... silence.... Rome lance ses foudres; l'Inquisition reparaît.... Douterions-nous ensuite de l'existence de l'enfer... quand il se trouve presque déjà sur la terre?...

[c] *Devant des cheveux blancs.* Ce respect pour la vieillesse, inspiré aux jeunes gens par les lois de Lycurgue, mériterait toute l'attention des législateurs modernes: mais est-ce bien une loi qu'il faut pour arriver au résultat qu'obtint le législateur de Lacédémone? Non, quand les mœurs sont au dernier degré de corruption, de telles lois sont inutiles, elles mettraient le désordre dans la société. Vieillards, sachez être vieux et vous serez respectés; mais si vous ne pouvez consentir à l'être, n'exigez rien de vos co-associés.

Tam venerabile erat præcedere quatuor annis!
Primaque par adeò sacræ lanugo senectæ!
Nunc, si depositum non inficietur amicus,
Si reddat veterem cum totâ ærugine follem,
Prodigiosa fides, et Tuscis digna [20] libellis,
Quæque coronatâ lustrari debeat agnâ.
Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
Hoc monstrum puero, vel miranti [21] sub aratro
Piscibus inventis [22], et fetæ comparo mulæ;
Sollicitus tanquàm lapides [23] effudèrit imber,
Examenque apium longâ consederit uvâ
Culmine delubri, tanquàm in mare fluxerit amnis
Gurgitibus miris, et lactis vortice torrens.
Intercepta decem quereris sestertia fraude
Sacrilegâ? Quid, si bis centum perdidit alter,
Hoc arcana modo? majorem tertiùs [24] ille
Summam, quam patulæ vix ceperat angulus arcæ?

[a] *Quel prodige.* Je ne conçois pas Cicéron; dans sa harangue contre Catilina, n°. 18, il rapporte avec soin tous les prodiges par lesquels les dieux avaient averti la république du danger qui la menaçait, et cela du ton le plus dévot du monde: eh bien! ce même Cicéron, dans son livre *de Divinatione*, plaisante de la manière la plus spirituelle sur les prodiges, et ne les regarde que comme des effets produits par une cause physique. Y aurait-il donc entre la philosophie et la politique une barrière que n'oseraient jamais franchir les plus grands génies? La superstition est-elle donc inhérente à l'art de gouverner? Voici comment s'exprime le philosophe latin, car il faut produire au grand jour ces maximes machiavéliques dont s'autorisent quelques individus pour calomnier l'espèce humaine: « Je commence, dit-il, par les Aruspices: « l'intérêt de l'État, le bien-être de la république exige qu'on les honore; « (faut-il honorer l'imposture?) mais nous sommes seuls, et nous « pouvons, sans nous exposer, examiner si la science de ces Aruspices « repose sur les solides bases de la vérité, etc. » D'après ce raisonnement, ce qui est vrai dans le fond de son cabinet, est faux en public.

Tant était vénérable un aîné de quatre ans!
Mais à son tour aussi la pieuse jeunesse
De ces mêmes respects honorait la vieillesse.
Un ami vous rend-il, tels qu'il les a reçus,
Et votre vieille bourse et vos jaunes écus!
Quel prodige [a]! au plus tôt consultez l'Aruspice;
Faites pour l'expier un pompeux sacrifice.
Si j'aperçois un homme intègre, vertueux,
Ce spectacle est pour moi presque aussi merveilleux
Qu'un enfant à deux corps, une mule féconde.
Je serais moins surpris, si l'habitant de l'onde
Se trouvait sous le soe, si le ciel en courroux
Lançait sur ce bas monde un torrent de cailloux;
Si, groupé [b] dans un temple, un long essaim d'abeilles,
Sous la voûte, imitait le doux fruit de nos treilles;
Si d'un torrent de lait les flots prodigieux
Dirigeaient vers la mer leur cours tumultueux.
Dix mille écus ravis!! sacrilége infamie!
— Vains regrets!... au voisin la même perfidie
En enlève cent mille; à Maxime, un trésor
Que ne contiendrait pas un vaste coffre-fort.
Que le vol soit secret [c]; puis, qu'importe le reste!

Toutes les vérités, me criera-t-on, ne sont pas bonnes à dire. Il faut donc impunément laisser régner l'imposture et le mensonge. Eclairez, éclairez le peuple, et vous n'aurez pas besoin de ces misérables subterfuges. Mais si vous remplacez l'enseignement mutuel par les frères des écoles chrétiennes, si vous livrez aux jésuites l'éducation publique, vous aurez toujours besoin de Machiavel.

[b] *Si, groupé.* Un essaim d'abeilles venant se reposer sur la voûte d'un temple, ou sur le toit d'une maison, dans une place publique ou sur un arbre, dans un camp ou sur les étendards d'une légion, était du plus sinistre augure chez les anciens. Ces derniers étaient au moins pardonnables, car ils n'avaient pas les moyens d'instruction qui se multiplient sans cesse autour de nous, en dépit d'une classe d'hommes à qui l'ignorance est absolument nécessaire; et cependant nous sommes souvent les tristes victimes des préjugés les plus ridicules.

[c] *Que le vol soit secret.* Avec sa raison l'homme est un singulier

Tam facile et pronum[25] est superos contemnere testes,
Si mortalis idem nemo sciat! Adspice, quantâ
Voce neget! quæ sit ficti constantia vultûs!
Per solis radios, Tarpeiaque fulmina jurat,
Et Martis frameam[26], et Cirrhæi spicula vatis;
Per calamos venatricis pharetramque puellæ,
Perque tuum, pater Ægæi[27] Neptune, tridentem:
Addit et Herculeos arcus, hastamque[28] Minervæ,
Quidquid habent telorum armamentaria cœli.
Si verò et pater est: Comedam, inquit, flebile nati
Sinciput elixi, Pharioque[29] madentis aceto.
Sunt in fortunæ[30] qui casibus omnia ponant,
Et nullo credant Mundum rectore moveri,
Naturâ volvente vices et lucis, et anni;

être; il est toujours en contradiction avec lui-même. Personne ne me voit, dit-il, je puis faire impunément ce qui me plaira. A quoi donc sert la religion pour laquelle ce même homme sacrifierait sa vie? Que de gens, et chez les anciens et chez les modernes, qui ne doivent leur réputation qu'au secret! L'idée d'un Dieu a pu quelquefois les épouvanter; mais l'amour-propre en triomphe toujours: ce qu'on regardera peut-être comme un paradoxe, c'est qu'il n'y a qu'un seul vice qui dompte l'amour-propre, c'est l'orgueil.

[a] *Le brigand jurera.* Les anciens avaient des sermons particuliers qu'ils faisaient d'après la différence d'état, ou d'après leurs goûts et leurs engagemens: les vestales juraient par Vesta; les femmes mariées, par Junon; les vierges, par Minerve; les laboureurs, par Cérès; les chasseurs, par Diane; les guerriers, par Mars. Le bas peuple à Rome jurait par Castor et Pollux. *Ædepol.* contraction de *Ædes Pollucis.* Regnard, dans sa quatrième épître, a imité ce passage de Juvénal:

Mais prends garde à ce fourbe, et, par trop d'imprudence,
Ne vas pas d'un dépôt charger sa conscience;
Tu le verrais bientôt avec un front d'airain
Nier d'avoir reçu ce qu'il prit de ta main,
Et par mille sermens, en dépit du tonnerre,
Attester hautement et le ciel et la terre.

[b] *Minerve et son égide.* Par la lance, dit le latin; j'ai cru pouvoir

Voilà ce qu'on désire... Et le témoin céleste?
On s'en moque; aisément on méprise les dieux.
Vois le fourbe; est-il rien de plus audacieux?
Quel front en invoquant le flambeau de la terre,
Et la lance de Mars, et le dieu du tonnerre!
Oses-tu persister;.... le brigand jurera [a]
Par les flèches du dieu qu'on adore à Cirrha,
Par Diane et son arc, Minerve et son égide [b],
Neptune et son trident, par les armes d'Alcide,
Par tous les traits enfin du céleste arsenal.
Est-il père; il dévoue au monarque infernal
La tête de son fils... « Si je mens, qu'elle tombe,
« Et que je sois réduit [c] à lui servir de tombe. »
Méconnaissant le Dieu qui créa l'univers,
« Le hasard [d] a tout fait, dit un de ces pervers; »
Il pense ne devoir qu'à la seule nature

me permettre ce léger changement qui n'altère aucunement le sens de la phrase. (Voyez le texte latin sur le mot *hasta*.)

[c] *Et que je sois réduit.* La pensée fait horreur; mais en quoi l'accessoire est-il ridicule, comme le prétend un traducteur moderne? Pourquoi ne dit-il rien ce sévère critique sur le mot *elixi*? D'ailleurs toute la phrase dépend du verbe *comedam*; les accessoires rendent bien plus horrible le parjure qui ose faire un pareil serment: qu'on les supprime, et l'on ne verra qu'un tableau faible, décharné, sans couleur et sans physionomie.

[d] *Le hasard*: La Bruyère, dans son dernier chapitre sur les esprits forts, raisonne beaucoup, mais il part d'un principe qui n'est pas évident, comme l'a démontré Fréret. Les conséquences que le moraliste tire de ce principe une fois admis, sont justes et pleines d'une haute sagesse; faites même pour rendre heureux sur la terre les membres qui composent la société; mais encore ne faut-il pas prêter des armes à ses ennemis. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, ni les moralistes ni les théologiens n'avaient pas encore réfuté victorieusement le hardi système du hasard; ce sont les sciences exactes qui, dans le dix-huitième siècle, ont démontré l'impossibilité d'un pareil système, et l'athéisme auquel tant de sectes, tant d'opinions discordantes, tant de niaiseries superstitieuses avaient donné quelque crédit, a été désarmé, confondu; il n'ose même plus se montrer, et le Dictionnaire des athées ne grossira pas de nos jours comme le Dictionnaire de nos grands hommes.

Atque ideò intrepidi quæcumque altaria[31] tangunt.
Est alius, metuens ne crimen pœna sequatur :
Hic putat esse Deos, et pejerat, atque ità secum :
Decernat, quodcumque volet, de corpore nostro
Isis, et irato feriat mea lumina sistro,
Dummodò vel cœcus teneam, quos abnego, nummos.
Et phthisis, et vomicæ putres, et dimidium crus
Sunt tanti? Pauper locupletem optare podagram
Nec dubitet Ladas[32], si non eget Anticyrâ[33], nec
Archigene : quid enim velocis gloria plantæ
Præstat, et esuriens Pisææ ramus[34] olivæ?
Ut sit magna[35], tamen certè lenta ira Deorum est.
Si curant igitur cunctos punire nocentes,
Quandò ad me venient? Sed et exorabile numen
Fortassè experiar : solet his ignoscere. Multi
Committunt eadem diverso crimina fato :

[a] *Hardiment il s'avance.* Outre les sermens ordinaires, il y avait à Rome deux divinités qui y présidaient plus particulièrement que les autres; savoir, la déesse *Fides* et le dieu *Fidius*. Comme rien n'arrêtait le parjure, on établit que l'on jurerait dans les temples, et l'on obligea ceux qui juraient de toucher les autels; quelquefois encore pour rendre cet appareil plus terrible, ceux qui s'engageaient par serment trempaient leurs mains dans le sang des victimes que l'on égorgeait dans cette circonstance. Inutiles et vaines cérémonies chez un peuple sans mœurs!

[b] *De son sistre irrité.* Ovide, dans sa première Élégie du premier livre, assure que dans son temps cette opinion régnait à Rome sur la déesse Isis, que l'on regardait comme la divinité vengeresse du parjure et de la mauvaise foi : de son sistre elle crevait les yeux du coupable. Le sistre était un instrument de métal à jour, et de la forme à peu près de nos raquettes; les branches percées de trous à égales distances, recevaient trois ou quatre baguettes mobiles, du même métal, qui passaient au travers; ces baguettes agitées, rendaient un son aigu, plus propre à étourdir les oreilles qu'à les flatter. L'usage du sistre dans les fêtes de la déesse Isis était comme celui de la cymbale dans les mys-

Le jour et les saisons; dès lors, fourbe et parjure,
Hardiment il s'avance[a] et touche les autels.
L'autre sait que la peine atteint les criminels;
Et, tout en redoutant la justice suprême,
Il profane son temple et se dit à lui-même :
« Qu'en sa fureur Isis rende mon corps hideux,
« De son sistre irrité[b] qu'elle frappe mes yeux;
« Si je puis conserver l'argent que je dénie,
« Qu'importent les tourmens, l'ulcère, la phthisie,
« Les poumons affectés! Le malheureux Ladas[c]
« Serait un insensé s'il ne préférait pas
« Les douloureux accès d'une goutte opulente.
« Ont-ils donc apaisé la faim qui le tourmente
« Ses triomphes dans Pise[d] et son agilité?
« Quelle que soit des dieux la rigide équité,
« Peuvent-ils de nos jours punir tous les coupables?
« Quand viendront-ils à moi? Sont-ils inexorables?
« Quelquefois mes pareils ont su les adoucir;
« D'ailleurs, ignore-t-on qu'ils sont lents à punir?
« De deux crimes égaux[e] le prix est-il le même?

tères de Cybèle. Isis était toujours représentée avec un vase d'une main et un sistre de l'autre.

[c] *Le malheureux Lada*, agile coureur dont Pausanias fait mention dans ses *Corinthiennes*.

[d] *Dans Pise*. Pise, ville de l'Élide, sur les bords du fleuve Alcée, où l'on célébrait les jeux olympiques. (Voyez Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, tome IV, nouvelle édit. in-32.)

[e] *De deux crimes égaux*. Sentence, hélas! trop vraie, et qui convient sous tous les rapports à ces brigands connus sous le nom de conquérans, qui tant de fois ont ravagé le monde. Le fourbe Le Tellier met tout en combustion dans un royaume, et ne reçoit pour tout châtiment de ses crimes et de ses infamies qu'une simple lettre de cachet; tandis que Biron, moins coupable que le jésuite, monte sur l'échafaud. Manlius est précipité du haut de la roche Tarpéienne, et Sylla meurt tranquillement dans son lit. Sous le règne de Louis XV, l'on a vu des incendiaires jouir d'un grand crédit, et l'on a vu traîner au supplice Lalli-Tolendal, innocent et calomnié.

Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema.
Sic animum diræ trepidum formidine culpæ
Confirmant. Tunc te sacra[36] ad delubra[37] vocantem
Præcedit, trahere immò ultrò, ac vexare[38] paratus.
Nam, quùm magna malæ superest audacia causæ,
Creditur à multis fiducia. Mimum agit ille,
Urbani[39] qualem fugitivus scurra Catulli.
Tu miser exclamas, ut Stentora vincere possis,
Vel potiùs, quantùm Gradivus Homericus : audis,
Jupiter, hæc, nec labra moves, quùm mittere vocem
Debueras, vel marmoreus, vel aheneus? aut cur
In carbone tuo chartâ[40] pia thura solutâ
Ponimus, et sectum vituli jecur, albaque porci
Omenta? Ut video, nullum discrimen habendum est,
Effigies inter vestras, statuamque Bathylli[41].

Accipe, quæ contra valeat solatia ferre,
Et qui nec Cynicos[42], nec Stoïca dogmata legit

[a] *D'une voix.* Juvénal se moque ici des fictions d'Homère qui, parfois, sont assez ridicules : « Il criait, dit ce poëte en parlant de Stentor, « plus à lui seul que cinq cents hommes qui pousseraient ensemble les « plus fortes clameurs. » Au sujet de Mars blessé par Diomède, Homère ajoute : « Mars, couvert d'airain, fait retentir les airs de ces cris « semblables à ceux de neuf ou dix mille guerriers qui disputent la « victoire sur le champ de bataille. » Si l'orphéisme a dégénéré, s'il est devenu une religion puérile et souvent indécente, je pense que c'est à Homère que l'on doit en attribuer la faute; il a tout fait pour le rendre ridicule.

[b] *Au buste de Bathylle.* (Voyez la note sur le texte latin au sujet de Bathylle.) Je ne puis concevoir la folie des hommes de vouloir absolument que la Divinité ait les mêmes passions qui les tourmentent, les transportent, les agitent. A mes yeux, c'est un crime de

« L'un conduit au supplice, et l'autre au diadême. »
C'est ainsi qu'au moment d'un forfait médité,
Il cherche à rassurer son cœur épouvanté.
Appelé dans le temple, alors il te devance;
Mais, que dis-je? il t'accuse, il demande vengeance.
Le brigand pousse-t-il l'impudence à l'excès,
Il subjugue le peuple, il gagne son procès;
L'esclave, dans Catulle accusant sa victime,
Le cède à ton parjure : il n'est pas meilleur mime.
Et toi malheureux, toi, dépouillé de ton or,
D'une voix[a] qui pourrait triompher de Stentor,
Bien mieux, vociférant comme le Mars d'Homère :
« Jupiter, n'es-tu donc qu'une vaine chimère!
« Tu le vois, tu l'entends, et tu n'es point ému!
« Es-tu d'airain, de marbre, ou, dis-moi, deviens-tu
« Le secret partisan du crime et du parjure?
« Est-ce pour protéger le vol et l'imposture,
« Que nous te prodiguons et les fleurs, et l'encens,
« Les brebis, les taureaux, et mille autres présens?
« Je ne le vois que trop, ton image immobile
« Est désormais semblable au buste de Bathylle[b]. »
Ecoute, Calvinus, le salutaire avis
D'un mortel étranger aux sublimes écrits
Du malin Diogène et du chef du portique[c],

lèse-majesté divine : un Dieu vindicatif et cruel n'est pas un Dieu, c'est un monstre imaginé par les Druides ou les Scaldes des régions Boréales. Si le Tout-Puissant punit les coupables, comme l'enseignent presque toutes les religions, il est de son essence de le faire avec ce calme, cette impartialité que nous désirons trouver dans un juge. Que dirions-nous d'un président d'une cour d'assises que l'on nous peindrait comme un homme furieux et vindicatif?

[c] *Du malin Diogène et du chef du portique.* Diogène et Zénon. Je n'aime point les cyniques, il y a chez eux beaucoup trop d'ostentation et d'orgueil. On m'accusera peut-être de partialité en me voyant toujours occupé des stoïciens; je l'avoue franchement, j'aime à voir l'homme s'élever au-dessus de lui-même. Que doit l'espèce humaine

A Cynicis tunicâ distantia; non Epicurum
Suspicit exigui lætum plantaribus[43] horti.
Curentur dubii medicis majoribus ægri :
Tu venam vel discipulo committe[44] Philippi.
Si nullum[45] in terris tam detestabile factum
Ostendis; taceo, nec pugnis cædere pectus
Te veto, nec planâ faciem contundere palmâ :
Quandòquidem accepto claudenda est janua[46] damno;
Et majore domûs gemitu, majore tumultu,
Planguntur nummi quàm funera. Nemo dolorem
Fingit in hoc casu[47], vestem diducere summam
Contentus, vexare oculos humore coacto.
Ploratur lacrymis amissâ pecuniâ veris.
Sed si cuncta vides simili fora plena querelâ;
Si, decies[48] lectis diversâ parte tabellis,

aux autres sectes philosophiques? des doutes, des incertitudes, quelques préceptes de morale, et beaucoup de préjugés. Au stoïcisme l'homme doit sa supériorité sur tous les autres individus qui jouissent ici-bas du bienfait de la vie. Le véritable chrétien est un stoïcien : n'est-ce pas un grand mérite que le langage d'un simple mortel se rapproche tant du langage de la Divinité? De nos jours on veut être chrétien, mais non pas stoïcien; la saine morale n'est pas satisfaite d'un partage si ridicule.

[a] *Epicure.* Rendons justice à qui la mérite; jamais philosophie ne fut moins entendue et plus calomniée que celle d'Epicure. On accuse ce sage d'athéisme, quoiqu'il admît l'existence des dieux et qu'il se prosternât souvent au pied de leurs autels; on le regarde comme l'apologiste de la débauche, lui dont la vie fut une pratique continuelle de toutes les vertus. Le seul reproche que l'on puisse faire avec raison à ce philosophe, c'est d'avoir laissé l'homme tel qu'il était et d'avoir encouragé l'égoïsme : sur ce point ici Juvénal paraît être de mon avis. A quoi bon une philosophie qui n'est pas utile à l'espèce humaine? Elle doit nécessairement être négligée comme celle du dix-huitième siècle.

Distingué du premier par la seule tunique;
D'un homme qui laissa dans ses petits jardins
Epicure[a] inutile au reste des humains.
Au malade en danger il faut un Archigène.
Toi, mande son disciple et livre-lui ta veine.
« Sur la terre, dis-tu, l'on ne commit jamais
« Brigandage pareil! » Prouve-le, je me tais.
Alors permis à toi d'outrager la nature[b],
De déchirer tes flancs, de frapper ta figure.
Au trépas d'un ami l'on ferme sa maison,
C'est l'usage, on le sait; mais quelle affliction
A la perte de l'or qu'un brigand vous dérobe!
Ce n'est plus par les bords qu'on déchire sa robe.
Quels cris! a-t-on besoin dans ces momens affreux,
Pour en tirer des pleurs, de tourmenter ses yeux?
Non, les larmes alors sont des pleurs véritables.
Viens entendre au Forum mille plaintes semblables;
Là, devant cent témoins[c], un billet dix fois lu,

[b] *D'outrager la nature.* Pourquoi la perte des biens temporels produit-elle souvent les effets les plus funestes; tels que le suicide, la folie, la stupidité, tandis que la perte d'un ami, d'un père, d'une épouse chérie, n'offre presque jamais de résultat semblable? Je crois que le mépris malheureusement attaché à la pauvreté, et le cas excessif que l'on fait des richesses produisent ces commotions violentes qui dérangent et bouleversent notre organisation intérieure : le temps qui guérit toutes les autres blessures, n'est d'aucune efficacité pour celle que fait le mépris. Vous voyez donc comme les hommes, exposés tous aux mêmes catastrophes, sont ingénieux à se tourmenter eux-mêmes! Je le répète encore, c'est un enfer que notre séjour sur cette planète; quel est l'homme assez hardi pour dire le contraire?

[c] *Là, devant cent témoins.* Ce passage n'a pas été bien entendu par Dussault, ni par Raoul. Quant à l'erreur d'Achaintre sur le mot *sardonychum*, voyez la note sur le texte latin. Voici d'abord quelle était la jurisprudence romaine sur les créanciers et les débiteurs. Pour suppléer à ce que nous appelons billets à ordre, lettres de change, les créanciers avaient des registres sur lesquels le débiteur signait (*dabat nomen*), et reconnaissait ainsi le prêt de la somme portée sur le registre : on lisait devant témoins quatre ou cinq fois l'obligation signée et scellée de l'an-

Vana supervacui dicunt chirographa[49] ligni,
Arguit ipsorum quos littera, gemmaque princeps
Sardonychum[50], loculis quæ custoditur eburnis[51]:
Te nunc, delicias[52]! extrà communia censes
Ponendum? quia tu gallinæ filius albæ[53],
Nos viles pulli nati[54] infelicibus ovis!

Rem pateris modicam, et meliori bile ferendam,
Si flectas oculos majora ad crimina. Confer
Conductum latronem, incendia sulfure cœpta,
Atque dolo[55], primùm quùm janua colligit ignes;
Confer et hos, veteris qui tollunt grandia templi
Pocula adorandæ[56] rubiginis, et populorum

neau du débiteur; le créancier renfermait ensuite ce registre dans un petit coffre fait d'un bois précieux, et fort souvent en ivoire. Quand le débiteur refusait de solder son obligation, il s'inscrivait en faux, et ces faux étaient communs : d'après la manière d'écrire des Romains sur des tablettes enduites de cire, il était facile d'altérer, de changer même le contenu de l'obligation, et de là mille procès. J'avoue que les juges durent plus d'une fois être embarrassés.

[a] *Es-tu donc un phénix.* Es-tu donc le fils de la poule blanche? On ne connaît point l'origine de ce proverbe; on ne peut donc que former quelque conjecture : *c'était quelque chose fort rare sans doute*, dit Raoul, *qu'une poule blanche*; je ne crois point qu'il s'agisse ici de couleur; *albus* signifie souvent et très-souvent, en latin, *heureux*. Je vais hasarder mon opinion; je pense que Juvénal désigne ici Castor et Pollux qui furent privilégiés sur la terre et furent mis au rang des dieux après leur mort. Léda est la *poule blanche*, et nous sommes, nous, les petits provenant des œufs du corbeau, du hibou ou de la chouette; ces oiseaux étaient chez les Romains du plus sinistre augure. Cette explication me semble du moins ne pas choquer le sens commun.

[b] *Vois donc cet assassin.* Il y avait donc aussi dans l'ancienne Rome de ces *braves*, si nombreux encore dans l'Italie méridionale, et si connus en Espagne sous le nom de *valentes*, vaillans. Nous avons parlé de cette espèce d'hommes dans notre première satire; notre patrie jusqu'à nos jours avait été exempte de ce fléau; ils étaient rares ces mons-

Tout écrit de sa main, de son nom revêtu,
Scellé de son cachet, pierre riche et brillante;
Un billet, seul garant d'une somme importante,
Qu'enferma dans l'ivoire un pauvre créancier,
Avec quelle impudence on ose le nier!
Mortel délicieux! crois-tu que la Fortune
A dû te placer seul hors de la loi commune?
Es-tu donc un phénix [a]? et nous, vils oisillons,
Serions-nous du corbeau les tristes rejetons?
Ta perte, Calvinus, est modique et légère;
Tu dois la supporter sans peine et sans colère,
Quand sur tout le Forum, promenant tes regards,
Les plus hideux forfaits s'offrent de toutes parts.
Vois donc cet assassin [b], payé par la vengeance;
Vois cet incendiaire, il se glisse, il commence
Par embraser ta porte, et, la torche à la main,
Te livre sans ressource aux fureurs de Vulcain.
Que n'enlève-t-on pas [c]? Ces coupes admirables,
D'un temple antique et saint ornemens vénérables;

tres qui vendaient les têtes à qui voulait les acheter. Au premier bruit de l'assassinat de Courier, l'on conçut des idées sinistres; mais il faut espérer que l'enquête sur le guet-à-pens nous délivrera des craintes fondées sur les maximes ultramontaines d'une secte impie pour qui souvent les têtes des rois n'ont pas été sacrées.

[c] *Que n'enlève-t-on pas.* Pourquoi le peuple n'aurait-il pas fait ce dont l'aristocratie romaine donna la première l'exemple? Ce beau candélabre dont Verrès s'empara, n'était-il pas destiné au dieu du Capitole? Epargna-t-il Diane, Proserpine et Cérès? Gabinius en Egypte, Dolabella en Macédoine, dépouillèrent les temples; Néron lui-même, d'après ce que nous dit Suétone, chap. XXXII et XXXVIII, ne fit point difficulté de s'en approprier les richesses et fit mettre au creuset une infinité de statues. Dès l'instant que les chefs de l'Etat ne regardèrent plus comme sacrées ces images de la Divinité, le peuple, qui dans son ignorance ne manque pas de sens commun, imita les grands, et tout fut perdu. Le sacrilége devint si commun à Rome, que l'on finit par ne plus y faire attention, et il ne cessa que lorsqu'il n'y eut plus rien à dérober dans les temples.

Dona, vel antiquo [57] positas à rege coronas.
Hæc ibì si non sunt, minor exstat sacrilegus, qui
Radat inaurati femur Herculis, et faciem ipsam
Neptuni, qui bracteolam [58] de Castore ducat.
An dubitet, solitus totum conflare Tonantem?
Confer et artifices, mercatoremque veneni,
Et deducendum corio bovis in mare, cum quo
Clauditur adversis innoxia simia fatis.
Hæc quota pars scelerum, quæ custos Gallicus urbis
Usquè à Lucifero, donec lux occidat, audit?
Humani generis mores tibi nosce volenti
Sufficit una domus. Paucos consume dies, et
Dicere te miserum, postquàm illinc veneris, aude.

[a] *Des peuples et des rois.* Juvénal ne parle pas ici des anciens rois de Rome, mais de ces princes asiatiques ou africains, vils esclaves de l'oligarchie romaine. Le Capitole était rempli de vases, de statues, de couronnes, de candélabres offerts par ces monarques tributaires. Attale envoya, dit-on, une couronne d'or pesant 446 livres.

[b] *Compare ton parjure.* On trouve peu d'exemples dans l'histoire romaine de châtimens infligés à ces empoisonneurs publics; il paraît même que le gouvernement impérial les protégeait secrètement. Ce n'est pas qu'il eût besoin de ce moyen pour se débarrasser de tout ce qui pouvait le gêner dans sa marche tyrannique; mais il y avait certains personnages dont on ne pouvait se défaire que par le poison, et le poison étoit devenu l'arme dont on se servait pour les coups d'Etat. Il est à peu près certain qu'Auguste, Tibère, Caligula, Néron, employèrent les empoisonneuses pour éloigner à jamais d'eux quelques membres de leur famille qui n'étaient pas aussi dépravés qu'eux. Dans l'histoire du moyen âge, que de princes ont imité la sombre politique des empereurs romains! Mais ces derniers ne joignirent jamais, que je sache, le sacrilége à l'empoisonnement; tandis que.... non, je ne puis finir ce parallèle: des hosties empoisonnées!.. je ne crois pas que la dépravation puisse aller plus loin; et l'on accuse la véritable philosophie d'athéisme! Voilà les véritables athées; les voilà les véritables monstres dont on veut encore rétablir les repaires.

Des peuples et des rois[a] ces augustes présens,
Que rendent plus sacrés et la rouille et le temps,
Arrêtent-ils les mains d'un Céculus moderne?
Dans un temple moins riche, un brigand subalterne,
Du souverain des mers, d'Hercule ou de Castor,
Racle le front, la cuisse, ou prend les lames d'or.
Hésiterait-il, lui, dont la main téméraire
Mit cent fois au creuset le maître du tonnerre?
Compare ton parjure[b] à ce hideux mortel,
Qui fait de ses poisons un trafic criminel;
A ce monstre qu'attend le sac des parricides,
Sac qui, glaçant d'effroi les jeunes Néréides,
Présente à leurs regrets un singe infortuné,
Malgré son innocence à la mort condamné.
Et que sont ces horreurs? une esquisse des crimes,
Une ombre des forfaits que cent mille victimes
Dénoncent, chaque jour, au préfet Gallicus[c],
Du lever de l'aurore au coucher de Phébus.
Son seul palais suffit pour étudier l'homme.
Passe quelques instans chez le juge de Rome;
Puis, ose à ton retour te dire malheureux.

[a] *Au préfet Gallicus.* Tous les commentateurs s'accordent à dire que Juvénal fait allusion au préfet de la ville, Ruticus Gallicus, qui avait la haute police de Rome sous Domitien : préfet, intime ami du prince, et dont Stace ne craint pas de faire l'éloge dans ses *Silves :*

Quem penes intrepidæ mitis custodia Romæ.

Débonnaire gardien de l'intrépide Rome.

Il ne faut pas conclure de là, dit Achaintre, que cette satire ait été écrite sous le règne du dernier Flavien; car aucun des quatre Fonteius dont il est parlé au commencement de cette satire ne convient à cette époque. Nous avons vu que Calvinus naquit sous le consulat du troisième Fonteius, comme le prouve Juste-Lipse. L'ami de Juvénal avait soixante ans et plus: donc, d'après les calculs de ce dernier commentateur, cette satire a été écrite pendant les dernières années du règne de Trajan.

Quis[59] tumidum guttur miratur in Alpibus? aut quis
In Meroë crasso majorem infante mamillam?
Cærula quis stupuit Germani lumina, flavam[60]
Cæsariem, et madido torquentem cornua cirro[61]?
Nempè quòd hæc illis natura est omnibus una.
Ad subitas Thracum volucres, nubemque sonoram[62]
Pygmæus parvis currit bellator in armis[63];
Mox impar hosti, raptusque per aëra curvis
Unguibus à sævâ fertur grue. Si videas hoc
Gentibus in nostris, risu quatiere; sed illic,
Quamquàm[64] eadem assiduè spectentur prælia, ridet
Nemo, ubì tota cohors pede non est altior uno[65].
Nullane perjuri capitis, fraudisque nefandæ[66]

[a] *Tumeur pendante.* Goître, grosseur indolente et mobile, sans changement de couleur à la peau, qui vient au-dessous de la gorge. Les Savoisiens et tous les habitans des Alpes sont sujets à cette maladie: on attribue cette endémie aux eaux des neiges fondues et des sources froides qu'ils sont obligés de boire. Voyez Pline et Vitruve: ces écrivains ne parlent que des Alpins de la Tarentaise, et ne nous disent rien des *Cretets.* On ne peut se faire une idée de la stupidité de ces derniers qui habitent une partie du haut Valais: leur taille, leurs énormes goîtres, leur physionomie, tout annonce en eux une espèce dégénérée.

[b] *Meroë.* (Voyez ce que nous avons dit de cette île formée par le Nil, dans une note de la sixième satire.) Quelques interprètes attribuent cette fable à Pomponius Méla; mais ils n'avaient pas lu les écrits de ce géographe, car il n'en parle point. Il est assez étonnant que Juvénal, qui était resté si long-temps en Egypte, nous parle si souvent de cette île. Quant à la longueur des mamelles, elles n'ont rien d'étonnant. (Voyez Raynal, *Histoire philosophique, politique et commerciale.*)

[c] *D'un spectacle.* Le tableau que nous a laissé de la Germanie Pomponius Méla, prouve qu'avant lui on ne connaissait guère ce pays. Sous l'empereur Claude, Pline acquit des notions plus sûres et plus étendues que tous les écrivains qui l'avaient précédé. Tacite, ami et contemporain de Pline, fit un livre sur les mœurs des Germains; mais

Parmi les habitans de nos monts sourcilleux,
Le volume inoui d'une tumeur pendante [a],
Dans les Alpes, jamais ne sema l'épouvante.
Un sein, vaste rempart du jeune nourrisson,
Jamais dans Meroë [b] ne troubla la raison;
La blonde chevelure ou l'œil bleu du Sarmate,
Quand étonnèrent-ils le Sicambre et le Catte?
D'un spectacle [c] ordinaire ils ne sont point surpris.
Vers les bords du Strymon vole-t-elle à grands cris
Des croassans oiseaux la sonore nuée;
Pressé par le danger, le belliqueux Pygmée
Arme ses petits bras d'un frêle javelot;
Mais peut-il résister! il succombe; aussitôt
L'impitoyable oiseau [d], de sa cruelle serre,
Enlève dans les airs un si faible adversaire.
En les voyant, à Rome on rirait aux éclats;
Mais tous les jours témoin de ces tristes combats,
Le Pygmée en rit-il, quand il voit sa stature?
Un pied de la cohorte est la juste mesure.
« Le sacrilége auteur d'un parjure inoui,
« En présence des lois, resterait impuni!

il ne parle que d'après les autres, car il ne mit jamais le pied en Germanie. Ptolémée enfin donna de cette contrée une description complète et détaillée; mais que d'erreurs encore! Les Romains ne firent jamais que des incursions momentanées dans l'intérieur de ce pays, et ils se hâtaient de revenir sur les bords du Rhin.

[d] *L'impitoyable oiseau.* La fable des *Grues et des Pygmées* que tout le monde connaît. Les anciens croyaient tous à l'existence des Pygmées, c'est-à-dire, des hommes qui n'avaient qu'une coudée: Pline les place dans l'Inde et en Thrace; Homère, Méla, Strabon, en Ethiopie, quelques autres en Scythie; et ces derniers sont ceux qui approchent le plus de la vérité. Les Scythes, voisins des Lapons, avaient de fréquentes communications avec les Grecs; ils conduisirent sans doute dans l'Europe méridionale quelques habitans de ces régions froides et hyperborées où les hommes n'ont que trois ou quatre pieds de haut. Il n'en fallut pas davantage aux Grecs pour inventer la fable des Pygmées.

Pœna erit? Abreptum crede hunc graviore catenâ[67]
Protinùs, et nostro (quid plus velit ira?) necari
Arbitrio; manet illa tamen jactura, nec unquàm
Depositum tibi sospes erit. Sed corpore trunco
Invidiosa dabit minimus solatia sanguis[68].
At vindicta bonum vitâ jucundius ipsâ[69].
Nempè hoc indocti, quorum præcordia nullis
Interdùm, aut levibus videas flagrantia causis.
Quantulacumque adeò est occasio, sufficit iræ.
Chrysippus non dicit idem, nec mite Thaletis[70]
Ingenium, dulcique senex vicinus Hymetto[71],
Qui partem acceptæ sæva inter vincla cicutæ
Accusatori nollet dare. Plurima felix
Paulatìm vitia, atque errores exuit omnes,

[a] *Notre vie est un bien.* « Quoiqu'en apparence conforme aux lois de « la justice, la vengeance, dit Sénèque, est un outrage fait à l'huma- « nité. Les grandes âmes se placent au-dessus des injures; elles sont « trop élevées pour que la haine puisse les atteindre; la manière la « plus forte de se venger c'est de ne pas le faire, surtout qaand on en « a le moyen. » C'est au sortir d'une grande crise qui a presque bouleversé l'Europe qu'il est nécessaire de tout oublier; mais il est des gens qui croient se donner du relief en faisant encore siffler les serpens de la discorde. On leur a trop accordé: sous peu de jours il faudra rétrograder ou tomber dans le précipice; l'alternative, où nous conduira-t-elle? je n'en sais rien. Puisse le Ciel préserver ma patrie des maux dont la menacent des hommes vindicatifs!

[b] *Chrysippe.* Personne ne s'acquit plus de réputation parmi les stoïciens que Chrysippe, disciple de Zénon et de Cléanthe. Interrogé par un Tharsiote, son concitoyen, père de famille, à qui il devait confier l'éducation de son fils: « A moi, répondit Chrysippe; car si je con- « naissais un précepteur qui valût mieux je le prendrais pour moi. » Il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On lui éleva à Athènes une statue dans le Céramique.

[c] Aux yeux de l'avenir les vertus ont leur prix,
Et l'or n'a pas sauvé Mazarin du mépris.

« Tiens, le voilà courbé sous le poids de ta chaîne;
« Tu peux le mettre à mort; est-ce assez pour ta haine?
« Mais le tort qu'il t'a fait sera-t-il réparé?...
« — Ah! quel plaisir de voir sur son corps déchiré
« Couler un peu de sang! Dieux, quelle jouissance!
« Notre vie est un bien [a] moins doux que la vengeance. »
L'homme stupide, seul, ose ainsi s'exprimer.
Au plus léger prétexte on le voit écumer;
La moindre occasion suffit à sa colère;
Mais Chrysippe [b], dit-il : « sois dur, sois sanguinaire? »
Sont-ce là les leçons de l'auguste mortel
Que l'odorant Hymète a nourri de son miel?
Avec les Anitus ce vénérable sage [c]
Aurait-il partagé son funeste breuvage?
« O divine sagesse [d], en éclairant mon cœur,

Ce perfide étranger, grand dans l'art de séduire,
Qui gouverna la France et faillit la détruire,
Lègue à ses héritiers des trésors criminels,
Grossis au pied du trône, à l'ombre des autels.
Phocion qui des Grecs releva la puissance,
Puni de ses bienfaits, supportant l'indigence,
Condamné par les lois, mais non déshonoré,
Meurt, et de ses bourreaux est bientôt adoré.
Réponds-moi qui des deux doit exciter l'envie?
Ah! d'un culte immortel si ma mort est suivie,
Je suis prêt, diras-tu; ministres du trépas,
Apportez la ciguë, et ne me plaignez pas.
CHENIER, Épître à mon Père.

[d] *O divine sagesse.* Juvénal fait en peu de mots l'éloge de la philosophie, non de cette philosophie bavarde et loquace que l'on vient malheureusement d'introduire dans nos écoles, mais de cette philosophie qui console l'homme dans l'adversité, qui démasque l'hypocrisie, l'égoïsme, l'avarice, l'ambition, l'intérêt, *quæ omnia exuit vitia;* de cette philosophie qui, dissipant tous nos préjugés, étend la sphère de nos idées, et nous conduit à cette seule félicité dont l'homme peut jouir sur la terre : et cependant il y a des méchans, des aveugles qui la calomnient cette douce philosophie, et cherchent à la proscrire. Les uns ont peur de la voir, les autres d'en être vus : « Ingrats, s'écrie un grand « écrivain, qui se soulèvent contre une mère tendre quand elle veut « les guérir des vices et des erreurs qui font les calamités et les fléaux de « l'espèce humaine. »

Prima docens rectum [72] sapientia : quippè minuti
Semper et infirmi est animi exiguique voluptas,
Ultio. Continuò sic collige, quòd vindictâ
Nemo magis gaudet quàm fœmina. Cur tamen hos tu
Evasisse [73] putes, quos diri conscia facti
Mens habet attonitos, et surdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum?
Pœna autem vehemens, ac multò sævior illis
Quas et Cæditius gravis invenit, et Rhadamanthus,
Nocte [74] dieque suum gestare in pectore testem.

Spartano [75] cuidam respondit Pythia vates,
Haud impunitum quondàm fore, quod dubitaret
Depositum retinere, et fraudem jure tueri
Jurando. Quærebat enim quæ numinis esset

[a] *Elle ne plaît qu'aux femmes.* Sénèque avait dit avant Juvénal : « La colère n'a point de vues nobles et vastes ; les plaintes continuelles « et l'irascibilité sont la preuve certaine d'un esprit faible et malheureu- « sement né : les corps infirmes et ulcérés sont blessés par le moindre « contact ; aussi la colère est le vice ordinaire des femmes et des en- « fans... Mais les hommes mêmes en sont susceptibles ; c'est que les « hommes ont souvent le caractère des enfans et des femmes. » Sénèq. *de la Colère*, chap. XII du liv. II. Trad. de M. de Lagrange.

[b] *En tout temps.* Ici Juvénal s'est surpassé lui-même, dit Achaintre : ce tableau du coupable déchiré par les remords de sa conscience est sublime; toutes les parties en sont parfaitement bien coordonnées : ces couleurs sont un peu rembrunies; mais pouvait-il, le poëte, donner le coloris de Raphaël à un tableau capable d'épouvanter le cœur le plus endurci dans le crime? Je cherche dans le Cours de littérature de M. de La Harpe ; rien... ; le silence le plus absolu : le pauvre homme ! je dois le plaindre. Quelles bizarres sensations dut-il éprouver quand il lut ce passage qui met Juvénal au premier rang parmi les poëtes latins.

[c] *Céditius.* Un ancien scholiaste prétend, mais sans preuves, que ce Céditius était un ami de Néron. Aucun historien ne fait mention d'un tel courtisan pendant le règne du fils d'Agrippine ; et le minutieux Sué-

« Ta doctrine en bannit et le vice et l'erreur. »
C'est elle qui me dit : « Laisse aux petites âmes
« La barbare vengeance : elle ne plaît qu'aux femmes[a]. »
Crois-tu donc qu'un pervers le soit impunément?
Il ne peut éviter son juste châtiment.
En tout temps[b], en tout lieu, de son fouet redoutable,
Le remords en secret déchire le coupable,
Et son premier bourreau réside dans son cœur.
Quoi! porter dans son sein son propre accusateur!
L'entendre nuit et jour vous reprocher vos crimes!
Rhadamante, Minos, est-il dans vos abîmes
Un supplice pareil? Jamais Céditius[c]
N'inventa parmi nous de tourmens plus aigus.
Tu connais de Glaucus[d] la funeste aventure.
Un dépôt l'éblouit; deviendra-t-il parjure?
Il hésite, et se rend au temple d'Apollon.
« Conseille-moi, dit-il, grand vainqueur de Python.
« Le serment suffirait.... — D'un doute qui m'offense

tone n'aurait pas manqué de nous le faire connaître, et de nous faire la description des supplices inventés par ce barbare. Pour moi je pense que Juvénal désigne sous le nom de *Cæditius*, qui dérive de *cædo*, *frapper*, *blesser*, *mutiler*, *assassiner*, un grand personnage qui prenait plaisir à voir expirer lentement ses victimes; et l'histoire romaine nous offre un empereur dont les goûts étaient tels. Ce pauvre Caligula qu'était-il auprès de nos inquisiteurs?

[d] L'anecdote de Glaucus, racontée par Hérodote dans son sixième livre, porte avec elle tous les caractères d'une fable inventée pour inspirer aux Grecs quelque crainte d'un crime qui commençait alors à devenir fort ordinaire. L'histoire ancienne est remplie de ces puérilités dont il serait enfin temps de la dépouiller. Quand élaguera-t-on tout ce fatras qui blesse la morale au lieu de la servir? Mais si l'on soumettait l'histoire ancienne aux lois d'une saine critique, il faudrait employer les mêmes moyens pour l'histoire moderne. J'entends des cris, des vociférations... Calmez-vous, messieurs les historiens, la postérité vous rendra justice...; tout votre échafaudage s'écroulera comme celui qu'avait dressé naguère un homme d'un mérite supérieur à la vérité : un seul coup a tout ébranlé, *fuit*; le même sort vous attend, vous tous qui avez dédaigné le flambeau que vous présentait la saine philosophie.

Mens, et an hoc illi facinus suaderet Apollo.
Reddidit ergò metu, non moribus[76]; et tamen omnem
Vocem adyti dignam templo, veramque[77] probavit,
Extinctus totâ pariter cum prole domoque,
Et, quamvis longâ deductis gente, propinquis.
Has patitur pœnas peccandi sola[78] voluntas.[c]
Nam scelus intrà se tacitum qui cogitat ullum,
Facti crimen habet. Cedo, si[79] conata peregit?
Perpetua anxietas nec mensæ tempore cessat,
Faucibus ut morbo siccis, interque molares
Difficili crescente cibo; sed vina misellus
Exspuit; Albani[80] veteris pretiosa senectus
Displicet. Ostendas meliùs, densissima ruga
Cogitur in frontem, velut acri ducta Falerno.
Nocte brevem si fortè indulsit cura soporem,
Et toto versata toro jam membra quiescunt,
Continuò templum, et violati numinis aras[81],
Et (quod præcipuis mentem sudoribus urget,)
Te videt in somnis; tua sacra et major imago
Humanâ turbat pavidum, cogitque fateri.

[a] Ovide avait dit aussi, Hér. épît. XVI, vers 226 :

Crescit, et invito lentus in ore cibus.

[b] *Un aigre Falerne.* Les anciens Romains distinguaient deux sortes de vins de Falerne; l'un *doux* et l'autre *fort*, comme on peut le voir dans Athénée. Cette habitude de faire du vin doux et du vin fort s'est perpétuée en Italie.

[c] *Si ses membres.* Sénèque, sur la tranquillité de l'âme, chap. 2 : « Ajoutez, dit il, que les coupables ressemblent aux malades attaqués « de l'insomnie; ils sont dans une agitation continuelle; il n'est pas « de position qu'ils n'essaient, jusqu'à ce qu'enfin la lassitude leur pro- « cure quelques instans de repos. »

« Je saurai te punir ; tremble et crains ma vengeance, »
Dit l'oracle; à l'instant le dépôt est rendu:
C'est la peur qui le guide et non pas la vertu.
Bientôt après, la mort, de sa faux meurtrière,
Accourut moissonner les enfans et le père.
Tout enfin disparaît : cette sévérité
Du temple et de l'autel vengea la majesté.
Voilà comme les dieux laissèrent impunie
L'intention du crime et de la perfidie.
Quiconque les projette est déjà criminel.
Achève-t-il ? hélas ! l'infortuné mortel !
Les éternels soucis s'emparent du coupable,
L'accompagnent partout, ils le suivent à table;
Son palais se dessèche, et tous les alimens [a]
S'arrêtent dans sa bouche et croissent sous ses dents.
Pour lui les vins exquis deviennent insipides ;
Le nectar sur son front double et triple les rides ;
Comme un aigre Falerne [b] il sera rejeté.
Si la nuit, un moment, dans son cœur agité,
Fait cesser du remords le terrible murmure ;
Si ses membres [c] enfin, vaincus par la nature,
Reposent sur un lit fatigué de gémir,
Mille songes [d] affreux accourent l'assaillir;
Les autels qu'a souillés le plus sanglant outrage,
S'offrent à son esprit ; là, survient ton image,
Dont la taille a des dieux toute la majesté.
Il frisonne, il gémit de sa perversité;

[d] *Songes*. L'opinion des anciens sur les songes et les rêves était du dernier ridicule, j'en conviens; celle des modernes qui ont voulu approfondir cette matière n'est pas plus sensée. « J'ai lu l'article *Songe* « dans le Dictionnaire encyclopédique, dit Voltaire, et je n'y ai rien « compris. » Et lui-même, après avoir cité Pétrone, plaisanté sur la réponse de Pourceaugnac, ridiculisé le père Malebrauche, transcrit le verset 26 du Lévitique, nous laisse dans la même incertitude : il valait bien la peine de faire un article divisé en quatre sections.

Hi sunt qui trepidant, et ad omnia fulgura pallent,
Quùm tonat, exanimes primo quoque murmure cœli;
Non quasi fortuitus[82], nec ventorum rabie, sed
Iratus cadat in terras, et vindicet ignis.
Illa nihil nocuit? curâ graviore timetur
Proxima tempestas, velut hoc dilata sereno.
Prætereà, lateris vigili cum febre dolorem[83]
Si cœpêre pati, missum ad sua corpora morbum
Infesto credunt à numine; saxa deorum
Hæc et tela putant. Pecudem spondere sacello
Balantem, et laribus cristam promittere galli
Non audent; quid enim sperare nocentibus ægris
Concessum? vel quæ non dignior hostia vitâ[84]?

Mobilis et varia est fermè natura malorum.

[a] *Trembler.* On regardait généralement chez les Romains ceux qui étaient frappés de la foudre comme des scélérats, des impies qui avaient reçu du ciel le châtiment qu'ils méritaient. Le père de Pompée, Pompée Strabon, détesté du peuple par son avarice et son orgueil, fut frappé de la foudre, et la populace saisit cette occasion pour se jeter sur son cadavre, et l'accabler d'outrages. Suétone rapporte que Caligula, athée du premier ordre, au moindre éclair, au moindre coup de tonnerre, s'enveloppait la tête; et quand les éclats étaient violens, il s'arrachait de sa couche, et se cachait sous son lit.

[b] *Ce n'est point le hasard.* La superstition, toujours avide d'étendre sa puissance, s'empara, chez les anciens, d'un phénomène dont ils ignoraient la cause. Les fréquentes expériences de nos physiciens modernes n'ont pas totalement chassé mille opinions superstitieuses qui règnent encore, je ne dis pas dans la classe non éclairée, mais encore parmi quelques individus qui ont reçu une éducation libérale. Dans une ville d'Italie, pendant un violent orage, la foudre tomba sur un édifice public étonnant par sa hardiesse et la beauté de l'architecture, et le détériora de manière à le rendre méconnaissable : pourquoi, dis-je publiquement, n'a-t-on pas mis de paratonnerre sur ce monument? Un médecin de Plaisance me tira par l'habit, et me dit à l'oreille : « Taisez-

Le fantôme effrayant de sa noble victime
Le poursuit et le force à l'aveu de son crime.
Vois donc tous ces brigands pâlir au moindre éclair,
Trembler[a] au moindre bruit qui résonne dans l'air.
Ce n'est point le hasard[b] qui forme la tempête,
Ce sont les dieux vengeurs qui menacent leur tête.
N'est-elle pas frappée ; un ciel pur et serein
Diffère leur supplice à l'orage prochain.
Quels tourmens ! si la fièvre, amenant l'insomnie,
Vient attaquer[c] leur corps, ils croient qu'une furie
A déversé sur eux un déluge de maux.
« Voilà de Jupiter les traits et les carreaux. »
Osent-ils dans le temple offrir quelques victimes ?
Aux dieux de leur foyer, témoins de tant de crimes,
Promettraient-ils un coq[d] ? Quel est donc l'immortel
Qui jeterait sur eux un regard paternel ?
Parmi les animaux qu'au Ciel on sacrifie
Il n'en est pas un seul moins digne de la vie.
Vois quelle est du brigand la versatilité[e] !

« vous ; si les capucins vous entendaient, vous seriez lapidé à l'instant « même. » Ce savant avait failli être la victime de la superstition, en proposant dans sa patrie de ne plus sonner les cloches pendant l'orage ; le gardien des capucins prêcha contre lui une espèce de croisade. Quel heureux temps ! Allons, messieurs les amis de l'obscurantisme, hâtez-vous ; remplissez la France de capucins.

[c] *Vient attaquer.* La fièvre, les maladies sont les traits, les carreaux de la divinité. C'étaient surtout Apollon et Diane qui, pour punir quelques individus, leur envoyaient la fièvre et les maladies ; souvent pour le crime d'un seul ils ravageaient tout un pays : belle idée que l'on concevait de la divinité ! L'intérêt personnel alimentait ces préjugés dont on aurait dû punir les auteurs avec une extrême sévérité. Voilà le véritable sacrilége.

[d] *Promettraient-ils un coq ?* Les convalescens étaient dans l'usage d'immoler un coq à Esculape ou aux dieux lares : une ancienne superstition attribuait au coq la guérison d'une infinité de maladies ; la crête de cet oiseau, appliquée sur la morsure d'un chien enragé, guérissait, disait-on, de l'hydrophobie.

[e] Le caractère et le naturel des méchans sont peints ici par Juvénal avec

Quùm scelus admittunt, superest constantia[85] : quid fas
Atque nefas, tandem incipiunt sentire, peractis
Criminibus ; tamen ad mores natura recurrit[86]
Damnatos, fixa et mutari nescia ; nam quis
Peccandi finem posuit sibi ? quandò recepit
Ejectum semel attritâ de fronte ruborem ?
Quisnam hominum est, quem tu contentum videris uno
Flagitio ? Dabit in laqueum vestigia noster[87]
Perfidus, et nigri patietur carceris uncum[88],
Aut maris Ægæi rupem, scopulosque frequentes
Exulibus magnis[89]. Pœnâ gaudebis amarâ
Nominis invisi, tandemque fatebere lætus
Nec surdum, nec Tiresiam quemquam esse Deorum[90].

une vérité dont n'ont jamais approché les modernes moralistes : je ne trouve à opposer à ce beau passage de Juvénal que celui d'un philosophe moderne dont le nom est cependant proscrit : « Pour toi, méchant, in-« fortuné, n'es-tu pas cruellement puni toutes les fois que tu t'es souillé « de quelque crime ? As-tu bien, sans frayeur, osé rentrer en toi-même ? « N'as-tu pas trouvé le remords, la terreur et la honte établis dans ton « cœur ? N'as-tu pas tremblé tout seul, et sans cesse appréhendé que la « terrible vérité ne dévoilât tes forfaits ténébreux ; ne traînes-tu pas « dans le dégoût une vie fatiguée de tes excès ? Tes vices, chaque jour, « ne creusent-ils pas le tombeau pour toi... ? »

[a] Si cette proposition est vraie pour les brigands ordinaires, elle devient axiome dans les classes supérieures de la société. Je ne connais pas de prince qui, lancé une fois dans la carrière du vice ou du crime, ait fait

Il montre dans le crime assez de fermeté;
A peine est-il commis, le remords le tourmente.
Mais bientôt l'habitude, immobile et constante,
Le ramène à ses mœurs: et quel brigand jamais
Vit-on se contenter de ses premiers forfaits [a]?
Quand donc réprima-t-il sa rage criminelle?
Sur ce front endurci la pudeur renaît-elle?
Dans un piége arrêté, ton perfide bientôt
Gémira dans les fers, au fond d'un noir cachot,
Ou, banni sur ce roc qu'habite l'infamie,
Il ira terminer son supplice et sa vie.
Jouissant de sa peine avec nous tu diras:
« Les dieux ne sont ni sourds ni des Tirésias [b]. »

un pas rétrograde; quand les Néron, les Alexandre VI, les Louis XI s'arrêtèrent-ils? La mort même ne les effraya pas, et ne leur arracha pas même le moindre signe de repentir. Mais enfin quel est le mobile puissant qui fait persister l'homme dans un genre de vie qui devient son supplice? L'habitude. Il existe des gens qui mourraient d'ennui si leur âme était dans cet état de quiétude que l'on regarde comme le souverain bien; et nous voyons des hommes se créer eux-mêmes des peines pour se procurer le plaisir de se tourmenter.

[b] *Tirésias.* Hésiode, Homère et autres écrivains ont pris plaisir à broder diversement l'histoire de ce devin de l'antiquité, et donner des causes surnaturelles à sa cécité. Ovide surtout a chanté son infortune; mais Malfilatre l'a introduit comme un de ses principaux acteurs dans son joli poëme de Narcisse. On peut lire dans le chant troisième de l'ouvrage de cet infortuné poëte la narration entière des malheurs, des infortunes de Tirésias, de sa métamorphose; et ce chant suffirait seul pour placer Malfilatre au rang de nos premiers poëtes érotiques.

SATIRA XIV.

In præcedentibus satiris, noster ostendit poëta, quàm pessima cum malis fuerint commercia, quàm nocerent imperatorum, regum et optimatum corrupti mores. Eâ autem et pulcherrimâ et gravissimâ, demonstrat quanti sint ponderis, quantæque auctoritatis exempla domestica. Hæc prima educatio, semper minimi momenti ut creditur, ex quâ pendet tamen hominum sors hisce in terris, apud veteres, sub paterno tecto, vernis comittebatur. Ibique nullâ pueris reverentiâ, omnia strepebant flagitiis libidinis et luxuriæ. Illud argumentum tractaverunt, Seneca, Plutarchus et Quintilianus, vehementer quidem in hunc morem invehuntur, quo rapitur præceps vita civilis sensim ad omne facinorum genus. At nemo vate nostro graviùs, fortiùs, et elegantiùs. Præsertim avaritiam aggreditur Juvenalis; etenim istâ, evadunt inquieti, rerumque novarum avidissimi cives, rapaces mercatores, corrupti judices, infidi milites, duces perjuri, ambitiosi imperatores, et spoliatores et deprædatores. Undè proficisci solent hæc vitia quæ solvunt necessitudines quibus, ut catenarum annulis, devinciri deberent homines? ex exemplis, pravisque monitis, quibus pueros corrumpunt patres familiâs, quorum primum numen est divitiarum amor. De genere dicendi, videantur notæ.

Scripta fuit hæc satira imperante Hadriano.

EXEMPLUM.

PLURIMA sunt, Fuscine, et famâ digna sinistrâ,
Et nitidis maculam [1] ac rugam figentia rebus,
Quæ monstrant ipsi pueris traduntque parentes.

[1] « Ne sommes-nous pas, dit Quintilien, les premiers auteurs de la « dépravation de nos enfans? A peine sont-ils nés, nous les jetons dans « les bras de la mollesse; cette éducation délicate, que nous nommons

SATIRE XIV.

Dans les précédentes satires, notre poëte a montré combien étaient funestes les liaisons avec les méchans; combien étaient nuisibles à l'État les mœurs corrompues des empereurs, des rois et des premiers citoyens. Dans cette belle satire, Juvénal démontre quel est le poids et l'autorité des exemples domestiques. Cette première éducation, toujours si négligée, et de laquelle dépend cependant la destinée de l'homme sur la terre, était, chez les anciens, confiée à des esclaves, dans la maison paternelle, où l'on se livrait, sans respect pour l'enfance, à tous les désordres produits par le luxe et la débauche. Sénèque, Plutarque, Quintilien s'élevèrent avec force contre un usage capable de précipiter la société dans un abîme de maux; mais aucun de ces philosophes n'a traité ce sujet avec plus de gravité, plus d'élégance, et plus d'énergie que notre poëte : c'est surtout contre l'avarice que Juvénal se déchaîne. En effet, c'est ce vice qui rend les peuples inquiets et remuans, les marchands rapaces, les juges iniques, les guerriers traîtres, les généraux parjures, les princes ambitieux, brigands et concussionnaires. Mais où prend-il ordinairement sa source ce vice qui détruit tous les liens qui doivent unir entre eux les hommes? dans l'exemple et les perfides conseils que donnent à leurs enfans des pères pour qui l'or est la première divinité. Nous parlerons du style de cet ouvrage dans les notes latines.

Cette satire a été écrite sous l'empereur Adrien.

L'EXEMPLE.

De l'âme de l'enfance, encore belle et pure,
Qui donc bannit les goûts de la chaste nature?
Fuscinus, chaque jour l'exemple des parens [a]

« indulgence, brise tous les ressorts de l'âme et du corps. Le premier « mot que l'enfant bégaie est, *la pourpre*; c'est la pourpre qu'il demande. « S'exprime-t-il avec trop de licence; nous accueillons par un sourire,

Si damnosa senem juvat alea, ludit et[2] hæres
Bullatus, parvoque eadem movet arma fritillo[3].
Nec meliùs de se cuiquam sperare propinquo
Concedit[4] juvenis, qui radere tubera terræ,
Boletum condire, et eodem jure natantes[5]
Mergere ficedulas didicit, nebulone parente,
Et canâ monstrante gulâ. Quùm septimus annus
Transierit puero, nondùm omni dente renato,

« par un baiser, ces expressions que l'on tolérerait à peine dans les re-
« paires d'Alexandrie : ne nous étonnons pas; ils suivent nos instruc-
« tions, ils répètent nos paroles. Ne voient-ils pas, tous les jours, les
« courtisanes qui nous séduisent, les esclaves qui nous enchaînent;
« les chants les plus obscènes se font entendre au milieu des festins; on
« rougirait de dire ce dont ils sont les spectateurs; et cette habitude
« devient dans les enfans une seconde nature; les infortunés sont vi-
« cieux avant de savoir qu'il y a des vices : ainsi dépravés, ainsi cor-
« rompus, ils ne reçoivent pas dans les écoles ces mœurs dissolues; ils
« les y apportent. » Ce sont ces vices peints par Quintilien avec une affreuse vérité qu'attaque Juvénal dans cette satire. Pères de famille, ce n'est pas seulement pour les Romains que le poëte écrivit; il parle à tous les pères de famille de l'univers connu : gravez ces préceptes dans vos cœurs, et vous recevrez la plus douce récompense qui puisse flatter l'homme sensible, celle de voir ses enfans vertueux.

[4] *Ses nobles penchans.* « Quelle inconséquence, s'écrie Plutarque,
« dans la manière dont on élève les enfans! Comment ces derniers ne
« se précipiteraient-ils pas dans les désordres les plus affreux, eux qui,
« sous le toit paternel, ont vu leurs pères se livrer à des flatteurs ou à
« des parasites qui n'ont d'autre talent que celui de corrompre la jeu-
« nesse; entretenant à grands frais des courtisanes, se ruinant dans les
« excès de table, au jeu, aux spectacles. Je voudrais pouvoir, disait
« Cratès, monter sur le lieu le plus élevé de la ville, et de là crier d'une
« voix forte : O citoyens, quelle erreur vous entraîne! Vous mettez tous
« vos soins à amasser des richesses, et vous négligez l'éducation de ces
« enfans à qui vous les destinez. Ces pères ressemblent à des hommes
« qui, uniquement occupés de la chaussure, ne se mettent pas en
« peine du pied. »

« Les mères, dit un philosophe moderne, gâtent leurs enfans : en
« cela elles ont tort, mais moins de tort que vous, pères de famille qui
« les dépravez; et l'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse pré-

Pervertit l'innocence et ses nobles penchans[a].
Pour un père insensé les dés[b] ont-ils des charmes;
Sur son berceau l'enfant agitera ces armes,
Et du petit cornet il les fera jaillir.
Peut-il faire espérer un brillant avenir,
Ce jeune adolescent, qui, dès le premier âge,
Fit de la friandise[c] un noble apprentissage?
Qu'apprit-il à ce fils, un vieux Apicius?
A dépouiller la truffe, à préparer le jus
Où le champignon nage à côté du becfigue.
Que fera l'héritier d'un père si prodigue,
Quand il aura passé le septième printemps?

« voyance des pères, leur négligence, leur dure insensibilité sont cent « fois plus funestes aux enfans que l'aveugle tendresse des mères. » Que pourrais-je dire après ces grands écrivains? Si les mœurs n'ont reçu aucune amélioration, si les mêmes vices règnent encore et jettent un regard de mépris sur les écrits des amis de l'humanité, ne fouleraient-ils pas aux pieds un homme nouveau qui, pour la première fois, s'avise de les fronder en public.

[b] *Dés* avec lesquels on jouait aux jeux de hasard. Il y avait plusieurs de ces jeux qui consistaient dans la manière différente dont on jetait les dés : celui que l'on appelait *talus* se faisait en jetant quatre de ces dés à la fois, et quand ils amenaient trois fois six, c'était ce qu'on nommait *le coup de Vénus*, qui emportait tout l'argent du jeu. Celui des *tesseres* ne se jouait qu'avec trois dés, sur une table marquée comme un échiquier, et répondait à notre trictrac.

[c] *Fit de la friandise.* « J'ai quelquefois examiné ces gens qui don- « naient de l'importance aux bons morceaux, qui songeaient, en s'éveil- « lant, à ce qu'ils mangeraient dans la journée, et décrivaient un repas « avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai « trouvé que tous ces prétendus hommes n'étaient que des enfans de « quarante ans, sans vigueur et sans force, *fruges consumere nati.* La « gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'âme du « gourmand est toute dans son palais; il n'est fait que pour manger. « Dans sa stupide incapacité il n'est à sa place qu'à table, il ne sait « juger que des plats. Laissons-lui sans regret cet emploi, mieux lui « vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui. » Le portrait du gourmand tracé par le plus éloquent philosophe du siècle passé n'est pas sans mérite; mais je suis persuadé que s'il eût vécu de nos jours, il l'eût autrement dessiné; il nous aurait peint, à grands traits

466190 A

Barbatos[6] licèt admoveas mille indè magistros,
Hinc totidem, cupiet lauto cœnare paratu
Semper, et à magnâ non degenerare culinâ.
Mitem animum, et mores modicis erroribus æquos
Præcipit, atque animas servorum et corpora nostra
Materiâ constare putat paribusque elementis?
An sævire docet Rutilus, qui gaudet acerbo
Plagarum strepitu, et nullam Sirena flagellis
Comparat[7], Antiphates trepidi Laris, ac Polyphemus?
Tum felix, quotiès aliquis, tortore vocato,
Uritur ardenti propter duo lintea ferro[8].
Quid suadet juveni lætus stridore catenæ,
Quem mirè afficiunt inscripta ergastula[9], carcer
Rusticus? Exspectas, ut non sit adultera Largæ

sans doute, les spéculateurs sur la gourmandise; et comme généralement c'est le vice du siècle, tout le monde a spéculé sur ce vice, depuis les boulevards jusqu'à la place Vendôme, depuis la rue de Rivoli jusqu'aux Invalides.

[a] *Ce cruel Rutilus.* Tous les commentateurs se sont épuisés en conjectures pour connaître l'individu dont parle ici Juvénal. Qu'est-il besoin de particulariser, lorsque la cruauté de tous les maîtres romains envers leurs esclaves n'est point révoquée en doute? Ce qui m'étonne chez les anciens, c'est que le danger continuel auquel ils étaient exposés de devenir esclaves, n'ait pas adouci le sort de ces malheureux dont ils pouvaient à tout instant devenir les compagnons : il n'y eut que les Athéniens qui firent cette réflexion; ils n'en furent pas mieux traités quand ils portèrent des chaînes; et l'on a vu, dans les siècles modernes, les esclaves des Algériens, rachetés, devenir en Amérique les plus cruels bourreaux des esclaves.

[b] *Que l'âme.* « Veux-tu réfléchir, disait Sénèque, sur l'individu que « tu appelles ton esclave : n'est-il pas composé des mêmes élémens que « toi; ne jouit-il pas du même ciel que toi; ne respire-t-il pas le même « air, ne vit-il pas, ne meurt-il pas comme toi? » Tous les philosophes se sont élevés avec énergie contre l'esclavage, et ces mêmes philosophes avaient des esclaves : pourquoi ne donnèrent-ils pas les premiers

Alors, à peine armé de ses nouvelles dents,
Missiez-vous d'un côté cent précepteurs austères,
De l'autre, mille argus encore plus sévères,
Vous le verrez toujours friand d'un bon repas,
Et la table chez lui ne dégénère pas.
Crois-tu qu'il gravera dans le cœur de l'enfance
Les tendres sentimens qu'inspire la clémence,
Ce cruel Rutilus[a], Polyphème nouveau,
De ses lares tremblans implacable bourreau?
L'Antiphate préfère aux doux chants des syrènes
Le sifflement du fouet, le bruit affreux des chaînes.
Quel plaisir quand il peut, pour un haillon ou deux,
Marquer d'un fer ardent le front d'un malheureux!
A son fils, les verroux, les cachots, les entraves
Apprendront-ils que l'âme[b] et le corps des esclaves
Ne diffèrent en rien des corps de leurs tyrans,
Et qu'ils sont composés des mêmes élémens?
Et comment espérer qu'instruite par sa mère,
La fille de Larga ne soit point adultère[c]?

l'exemple de l'affranchissement? Quelle contradiction entre le langage et les mœurs! Ne ressemblaient-ils pas à ce fameux cynique invectivant amèrement Platon sur le luxe de sa table? Invité au festin, il s'assied, boit et mange comme un philosophe de la secte cyrénaïque. La maxime donc des hommes qui vous disent : *Faites ce que je vous dis et non ce que je fais*, n'aura jamais et n'a jamais eu de succès. Les paroles glissent sur le cœur et l'esprit de l'homme; l'exemple seul le frappe. Moraliste, des exemples, des exemples, ou tu diras comme le corbeau d'Auguste : J'ai perdu mon temps et ma peine.

[c] En nous donnant une idée du siècle même de Louis XIV, Marmontel s'écrie, en parlant de Boileau : « C'était l'intérieur de Paris qu'il fallait « nous peindre; il fallait attaquer la dissipation de cette mère que sa « fille importunerait, etc. » Voyez l'introduction, page 73. Le siècle de Louis XV a bien vu d'autres prodiges; mais comme tous les livres d'où je pourrais puiser mes exemples viennent d'être mis à l'index à Mont-Rouge, je craindrais d'encourir l'indignation des membres de la congrégation secrète, si j'allais dérouler le tableau de ces mœurs infâmes auxquelles leurs augustes prédécesseurs ne furent pas toujours étrangers. Et que l'on doute ensuite de mon respect et de ma profonde véné-

Filia, quæ numquàm maternos dicere mœchos
Tam citò, nec tanto poterit contexere cursu [10],
Ut non ter decies respiret? Conscia matri
Virgo fuit, ceras nunc hâc dictante pusillas [11]
Implet, et ad mœchum dat eisdem ferre cinædis [12].
Sic natura jubet : velociùs, et citiùs nos
Corrumpunt vitiorum exempla domestica, magnis
Quùm [13] subeunt animos auctoribus. Unus et alter
Forsitan hæc spernant juvenes, quibus arte benignâ
Et meliore luto finxit præcordia Titan ;
Sed reliquos fugienda patrûm vestigia ducunt,
Et [14] monstrata diù veteris trahit orbita culpæ.

Abstineas [15] igitur damnandis : hujus enim vel
Una potens ratio est, ne crimina nostra sequantur
Ex nobis geniti : quoniam dociles imitandis
Turpibus ac pravis omnes sumus ; et Catilinam [16]
Quocumque in populo videas, quocumque sub axe :

ration pour ces infatigables restaurateurs de l'ancien ordre de choses, si vivement regretté par les honnêtes gens.

[a] « L'âge tendre, dit Sénèque, s'attache à tous les êtres qui l'environnent, et se règle sur leurs exemples. Bientôt il porte dans l'adolescence les mœurs de ses nourrices et de ses maîtres. Un enfant élevé sous les yeux de Platon, de retour dans la maison paternelle, entendant vociférer son père, dit : *Je n'ai jamais rien vu de tel chez Platon*. Je ne doute pas qu'il n'eût plus promptement imité son père que son maître. » Quintilien, dans son premier livre des *Institutions*, va plus loin, et dit que les premières impressions se gravent profondément dans notre âme ; que les bons principes néanmoins s'effacent, tandis qu'il n'est pas possible d'extirper les vices. Quoi qu'en disent ces pessimistes, j'ai meilleure opinion de la nature humaine.

[b] *Veille donc sur tes mœurs*. Et comment espérer un semblable changement de la part des hommes qui, dans l'acte décidant du sort de

Jeune, quelle que fut sa volubilité,
Sans respirer vingt fois elle n'eût pas compté
Tous les amans heureux de cette mère infâme;
Vierge, elle fut témoin des excès de la dame;
Epouse, c'est Larga qui dicte un billet doux,
Suggère une réponse, assigne un rendez-vous;
Et l'amant de la mère est encor le Mercure.
C'est ainsi que le veut la loi de la nature.
L'exemple domestique est bien plus corrupteur,
Quand le devoir prescrit d'en respecter l'auteur [a].
A se plier au vice un enfant moins docile,
Ou pétri par les dieux d'une meilleure argile,
Résistera peut-être à la contagion :
Tout le reste entraîné cède à l'impulsion,
S'avance aveuglément sur les traces d'un père,
Et du vice parcourt la funeste carrière.
Veille donc sur tes mœurs [b], ou crains qu'en t'imitant,
(Et pour un père est-il de motif plus puissant?)
Ton fils de tes forfaits ne soit un jour complice.
Nous sommes tous séduits par l'exemple du vice.
Tout pays [c], tout climat, aura ses Clodius;

toute leur vie, ne sont, pour la plupart, guidés que par des motifs d'intérêt ou de convenance? Tant que ces deux fléaux de la société exerceront leurs ravages, l'éducation première sera vicieuse : il est impossible qu'elle soit bonne; il ne peut y avoir aucune espèce d'harmonie entre le vice et la vertu.

[c] *Tout pays.* Juvénal met ici Catilina; mais Sénèque, dans sa quatre-vingt-dix-septième épître, dit : *Chaque âge porte ses Clodius, mais tout âge ne porte pas des Caton.* Ce Caton qui, devant son fils, dit Plutarque, parlait avec autant de précaution que s'il eût adressé la parole aux vestales : il ne se baigna jamais avec cet enfant, quoique l'usage fût tel à Rome. Un poëte tragique moderne n'a pas même épargné ce vertueux personnage. Après avoir diffamé Brutus et Cassius, il porte César jusques aux nues. Sous le masque du royalisme serait-il par hasard l'apologiste des usurpateurs? Je ne le crois pas, je respecte ses cheveux blancs, je respecte même son opinion qui depuis 89 n'a pas varié comme celle de tant de personnages célèbres; mais en dépit du romantisme

Sed nec Brutus erit, Bruti nec avunculus usquàm [17],
Nil dictu fœdum visuque hæc limina tangat
Intra quæ puer est. Procùl hìnc, procùl indè [18] puellæ
Lenonum, et cantus pernoctantis parasiti.
Maxima debetur puero reverentia. Si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos [19];
Sed peccaturo obsistat [20] tibi filius infans.
Nam si quid dignum censoris fecerit irâ
Quandoquidem [21], et similem tibi se non corpore tantùm
Nec vultu dederit, morum quoque filius, et cùm
Omnia deteriùs tua per vestigia peccet;
Corripies nimirùm, et castigabis acerbo
Clamore, ac post hæc tabulas mutare parabis.
Undè tibi frontem libertatemque parentis,
Quùm facias pejora senex, vacuumque [22] cerebro
Jampridem caput hoc ventosa [23] cucurbita quærat?
Hospite venturo, cessabit nemo tuorum;
Verre pavimentum [24], nitidas ostende columnas,

nous lui répéterons le précepte d'Horace : *Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.*

[a] En quoi nos mœurs sur ce point diffèrent de celles des anciens Romains, je laisse mes contemporains juges de la dissimilitude. Nos lois positives ont mis un frein à cette dépravation. Qu'en est-il arrivé? que la dissimulation, l'hypocrisie même ont remplacé le scandale; c'est-à-dire qu'à un vice les lois positives en ont ajouté un second. Les anciens Romains, du temps de la république, n'eurent que la censure pour tout ce qui est du ressort des mœurs; ils se gardèrent bien de les soumettre au jugement du préteur et des centumvirs.

[b] *Maxima debetur.* Sentence unique, et la plus belle, à mon avis, de toutes celles qu'ont émises les orateurs, les poëtes, les historiens et les philosophes de l'antiquité : et ce ne sont pas les pères seuls qui doivent ce respect à l'enfance; tout ce qui l'environne, tout ce qui peut être en rapport avec elle doit se pénétrer de cette sainte maxime. Je m'étonne

Mais où trouverons-nous des Caton, des Brutus?
Que l'obscène tableau tracé par la licence
Ne souille point les lieux où respire l'enfance;
Loin d'elle un parasite et ses nocturnes chants;
Loin d'elle des Laïs les gestes indécens [a].
Père, qui que tu sois, respect au premier âge [b];
Vas-tu de la débauche emprunter le langage,
Qu'il arrête, ce fils, tes vicieux penchans,
Et ne méprise pas ses quatre ou cinq printemps.
Si jamais du censeur il encourait le blâme,
Si par les traits du corps et les vices de l'âme,
Trop semblable à son père, et marchant sur ses pas,
Dans le sentier du crime il ne s'arrêtait pas;
Quels cris! déjà ta main prend l'arme inexorable
Qui doit de tous tes biens priver ce grand coupable.
Vil esclave du crime et de la volupté,
D'un père oseras-tu prendre la dignité,
Toi dont la tête, en proie au plus affreux délire,
Réclame la ventouse ou l'herbe d'Anticyre [c]?
Un hôte doit venir...; chez toi plus de repos:
Détruisez d'Arachné ces arides réseaux;

que M. de La Harpe n'ait pas avancé que cette proposition est un bon et beau sophisme; une absurdité de plus ou de moins n'aurait sans doute fait aucun tort à son *Cours de littérature*, dont enfin on commence à se dégoûter. Il faut avouer qu'avec un semblable adversaire le romantisme a beau jeu. Il altère tout, il circonscrit tout, et n'est éloquent que lorsqu'il est agité par les serpens de l'envie ou de la haine; il ne voit partout que son rival Chénier, dont les talens méritaient toute l'animadversion de La Harpe.

[c] Anticyre, ville fameuse où tant de poëtes envoient leurs semblables, et où, non sans raison, ils sont souvent envoyés eux-mêmes, était située auprès du golfe Mossiaque, aujourd'hui Zéilon, non loin du mont Oëta. On tirait beaucoup d'ellébore des campagnes qui environnent cette vieille cité. Les anciens employaient l'ellébore non-seulement pour la mélancolie et la folie noire, mais encore pour la goutte et l'épilepsie. Cependant, malgré l'usage que les anciens faisaient de cette plante, les médecins ne l'employaient qu'avec la plus grande précaution.

Arida cùm totâ desdendat aranea telâ;
Hic lavet argentum [25], vasa aspera tergeat alter:
Vox domini furit instantis [26], virgamque tenentis.
Ergò miser trepidas, ne stercore fœda [27] canino
Atria displiceant oculis venientis amici,
Ne perfusa luto sit porticus; et tamen uno
Semodio scobis [28] hæc emendat servulus unus.
Illud non agitas, ut sanctam filius omni
Adspiciat sine labe domum, vitioque carentem!
Gratum est, quòd [29] patriæ civem populoque dedisti,
Si facis, ut patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis et bellorum et pacis rebus agendis.
Plurimum enim intererit, quibus artibus et quibus hunc tu
Moribus instituas. Serpente [30] ciconia pullos

[a] *Et le fouet à la main.* L'administration domestique des anciens différait essentiellement de la nôtre : si les esclaves en formaient les principaux rouages, ils exigeaient une surveillance continuelle. La domesticité libre qui les a remplacés n'a-t-elle pas aussi de grands vices? Entre ces deux écueils n'y aurait-il pas un terme moyen qui, sous le rapport des mœurs, pourrait être de la plus grande utilité? Les gouvernemens actuels ne se mêlent point, je le sais, de ce qui se passe dans la maison; mais ce qui se passe dans la maison a la plus grande influence sur les mœurs. L'institution régularisera-t-elle les vices de l'éducation? Or donc, sans pénétrer dans l'intérieur de la maison, le gouvernement pourrait bien dire : Je veux que le domestique ait des mœurs; s'il n'en a point, il ne pourra vendre son temps à autrui. Vous n'êtes pas contens, renvoyez... Est-ce là une objection? La belle lanterne magique à faire passer sous les yeux de l'enfance! Le fouet, les entraves des anciens rendaient les enfans durs et cruels; les domestiques libres les rendent vains ou les corrompent : quelle triste alternative!

[b] *Un jeune citoyen.* Il est étonnant que l'expression *peuple*, jointe à celle de patrie, ait choqué un commentateur anglais; le mot de patrie répété au vers suivant sonne mal à ses oreilles, et cependant cette répétition produit un bel effet dans les deux vers de Juvénal. Quant à la première, un commentateur français s'élève, dans cette circonstance,

« Que ces vases d'argent, ce parquet, ces colonnes
« Reprennent leur éclat. » Misérable, tu tonnes,
Et le fouet à la main [a] tu parcours la maison;
Quoi! ce serait un crime indigne de pardon,
Si ton hôte, en entrant, apercevait l'ordure,
Que ferait disparaître un boisseau de sciure!
Et tu ne songes pas à montrer à ton fils
Une maison sans tache, et qu'un juste mépris
A pour toujours fermée au vice, à l'infamie!
Il est beau de donner au peuple, à sa patrie,
Un jeune citoyen [b]; pour elle quel plaisir
S'il devient par tes soins digne de la servir!
Qu'il soit utile aux champs, au sénat, aux armées!
Tout dépend [c] des leçons par toi-même imprimées
Sur cette âme docile, aux jours de son printemps.
L'oisillon que sa mère [d] a nourri de serpens,

au-dessus de lui-même. « Comment, vous, dit-il, citoyen et anglais, « vous ne savez pas qu'il y a une grande différence entre *peuple* et *pa-* « *trie*; que le *peuple* peut exister sans *patrie*, mais que sous un bon « gouvernement il y a un peuple, une patrie, et des citoyens. » A quels aveux nous oblige donc la force de la vérité?

[c] *Dépend*. Ce principe n'est que trop vrai; car qu'entend-on par naturel, par caractère, etc.? Ce sont les exemples, ce sont les tableaux mis sous les yeux de l'enfance qui la forment et la constituent; et s'il y a quelques nuances dans deux esprits élevés dans les mêmes principes, avec les mêmes soins, c'est à la différence de sa constitution physique qu'il faut les attribuer. Quoi qu'en disent les philosophes modernes qui veulent anéantir la doctrine de Locke, nous n'avons pas une idée, pas un sentiment qui ne provienne des objets extérieurs; l'âme resterait toujours semblable à une table rase, si j'ose m'exprimer ainsi, si les sens ne pouvaient remplir les fonctions d'intermédiaires; dès lors que devient le mal moral? Ne serait-il pas la simple production de la loi positive? Question difficile, et que n'a pas encore résolue cette science obscure, sans axiomes qui puissent lui servir de base, et que l'on décore pompeusement du nom de métaphysique.

[d] La cigogne avait chez les anciens les mêmes honneurs que la plupart des modernes rendent à l'hirondelle; mais au moins le respect pour la cigogne présentait en apparence quelque avantage. Cet oiseau se

Nutrit, et inventâ per devia rura lacertâ;
Illi eadem sumptis quærunt animalia pennis.
Vultur, jumento, et canibus, crucibusque relictis,
Ad fœtus properat, partemque cadaveris affert:
Hic est ergò cibus magni quoque vulturis, et se
Pascentis, propriâ quùm jam facit arbore nidos.
Sed leporem, aut capream, famulæ Jovis[31], et generosæ
In saltu venantur aves; hinc præda cubili
Ponitur; indè autem, quùm se matura[32] levarit
Progenies, stimulante fame, festinat ad illam
Quam primùm prædam rupto gustaverat ovo.

Ædificator erat[33] Centronius; et modò curvo
Litore Caietæ, summâ nunc Tiburis arce,
Nunc Prænestinis in montibus, alta parabat
Culmina villarum, Græcis longèque[34] petitis
Marmoribus, vincens Fortunæ atque Herculis ædem,

nourrit de serpens et délivre ainsi les régions de ces dangereux reptiles: il nous faudrait aujourd'hui des nuées de cigognes pour détruire tous ceux qui rampent et végètent sur le sol de la France. Quoi qu'il en soit, les Thessaliens punissaient de mort tout homme qui tuait une cigogne; l'ibis des Egyptiens rendait le même service aux habitans des rives du Nil, dit *Solin* dans son trente-quatrième chapitre; bien plus, il dévorait tous les serpens ailés qui sortent des marais d'Arabie... Les serpens ailés! les marais d'Arabie! Le grand géographe, le célèbre naturaliste que ce Solin!

[a] Le vautour ne construit pas son aire au haut des arbres, mais sur les rochers les plus élevés, dit Achaintre. Et plût au ciel qu'ils y fussent tous relégués, on n'en verrait pas tant planer dans nos campagnes, et s'établir effrontément dans les somptueux édifices de nos villes et de nos capitales!

[b] *Le tyran.* Pourquoi les aiglons deviennent-ils généralement des

Court, au sortir du nid, vers cet agreste asile,
Où jadis la cigogne enlevait le reptile.
Le corps d'un criminel au gibet suspendu,
D'un chien ou d'un cheval le cadavre étendu,
Le vautour[a] les déchire, et revient avec joie
A sa race porter les lambeaux de sa proie.
Quand elle aura sur l'arbre un aire et des petits,
Vous la verrez saisir ces odieux débris,
S'en repaître, en repaître une famille entière.
Plus grand, plus courageux, mais non moins sanguinaire,
Le tyran[b] des oiseaux, l'aigle de Jupiter,
S'élance dans les bois et remonte dans l'air,
Chargé d'un quadrupède, heureux fruit de sa chasse.
L'aiglon prend-il l'essor, il a la même audace;
La faim le presse-t-il; de l'aigle alors rival,
Il attaque, il enlève un timide animal
Dont il a bu le sang en voyant la lumière.
Centronius bâtit; son antique chaumière
A Gaëte[c] devient un immense palais;
A Preneste, à Tibur[d], il élève, à grands frais,
Des maisons de plaisance; et des flancs du Ténare
Son or fait arracher le marbre le plus rare.
Ton sanctuaire, Alcide, est moins majestueux.

aigles? Et pourquoi les enfans de nos aigles sont-ils si rarement des aiglons? Est-il parmi nous des philosophes assez francs pour résoudre ce problème.

[c] *Gaëte*, aujourd'hui place forte du royaume de Naples dans la terre de Labour. Elle portait anciennement le nom de *Caieta*, que cette ville tirait de la nourrice d'Enée : cette ville fut fondée par quelques aventuriers troyens qu'Enée, après avoir vendu sa patrie aux Atrides, conduisit dans les belles régions de l'Italie méridionale. Les anciens poëtes auraient fait des héros de nos Mandrins, de nos Cartouches, etc.

[d] *A Preneste, à Tibur*. Nous avons parlé de Preneste dans une note précédente : Tibur, aujourd'hui Tivoli, fut construite par les Aborigènes, 1513 ans avant Jésus-Christ, selon Denys d'Halicarnasse. Elle possédait un beau temple dédié à Hercule : ce n'était pas sans doute sur les autels de ce temple qu'Horace allait sacrifier.

Ut spado vincebat Capitolia[35] nostra Posides.
Dùm sic ergò habitat Centronius, imminuit rem,
Fregit opes, nec parva tamen mensura relictæ
Partis erat : totam hanc turbavit[36] filius amens,
Dùm meliore novas attollit marmore villas.

Quidam sortiti metuentem[37] sabbata patrem,
Nil præter nubes, et cœli[38] numen adorant,
Nec distare putant humanâ carne[39] suillam,
Quâ pater abstinuit; mox et præputia[40] ponunt.
Romanas autem soliti contemnere leges,
Judaicum ediscunt, et servant ac metuunt jus,

[a] Possidès, affranchi de l'empereur Claude. Voyez Suétone. (Claude, chap. 28.)

[b] Jadis cette manie de bâtir dévorait les plus riches patrimoines; et l'on disait ordinairement : *maladie de la pierre, maladie mortelle* : mauvais calembourg qui néanmoins exprimait une grande vérité : on assure que ce fut la construction du palais de Versailles qui donna naissance à ce proverbe. Que les temps sont changés! on bâtit aujourd'hui par spéculation : il est vrai qu'aujourd'hui l'on ne trouve pas beaucoup de Possidès : à quoi bon toute cette magnificence; chaque peuple, bientôt, voudra camper tout entier aux environs de la Bourse.

[c] *Chez un peuple.* Il s'agit de mœurs dans cette satire, et l'exemple est mal choisi, dit Achaintre : car dans toute religion les mœurs peuvent être pures et décentes. Cela n'est pas exact, et la proposition est fausse. Dans l'orphéisme dégénéré, la vertu souvent était sur la terre, le vice et la dépravation dans l'olympe. Il est impossible que les mœurs soient pures dans une religion qui subordonne la morale aux cérémonies, et qui fait souvent de ces dernières une spéculation mercantile. Quand Rome avait des tarifs pour l'absolution de tous les péchés, et que l'on pouvait, avec quelques écus, obtenir le pardon des crimes les plus révoltans, je vous demande si les mœurs pouvaient se conserver intègres.

[d] *Et jamais pied fourchu.* Il faut que je motive ma traduction : ce n'était pas seulement la chair de l'animal immonde dont les lois de Moïse défendaient l'usage aux Hébreux, mais encore la chair de tout animal qui ne ruminait point, et qui n'avait point l'ongle divisé. Voyez le

Ainsi de Possidès[a] les thermes somptueux
Jadis du Capitole éclipsaient l'édifice [b].
Si de Centronius le bizarre caprice
Diminua ses biens ; cependant à son fils
L'architecte laissa d'assez riches débris :
Mais l'héritier l'imite, il veut, dans sa démence,
Embellir ou construire avec plus d'élégance,
Et sa rage engloutit ces lambeaux précieux.
Chez un peuple[c] ignorant et superstitieux,
Le fils craint le sabbat qu'a redouté son père :
Le nuage ou le ciel sont les dieux qu'il révère,
Et jamais pied fourchu[d] ne souilla son palais;
Plus que le sang humain, il abhorre ces mets.
Son père s'en abstint; bientôt, à son exemple,
Pour être circoncis on le conduit au temple.
Imbu du judaïsme, élevé dans son sein,
Il ne voit que Solyme[e], et ce livre divin,

Lévitique, chap XI. Ordinairement ces défenses rentrent dans la classe des lois positives : ces lois pouvaient être bonnes pour les Juifs dans le désert, en Palestine et sur les bords du Jourdain ; mais si Moïse eût fait une pareille défense aux Westphaliens, dit Voltaire, il est à craindre qu'il n'eût pas été écouté.

[e] *Il ne voit que Solyme.* Tout ce passage, quoi qu'en dise Achaintre, est conforme à l'opinion que les Romains avaient des Juifs ; Pline, dans ses lettres, en parle; et, s'il les eût regardés comme de simples théistes, il ne se serait point exprimé sur leur compte comme il le fait. Quant à Tacite, il n'est pas douteux que le cinquième chapitre du cinquième livre de ses histoires n'ait été altéré par les commentateurs et les copistes; l'interpolation saute aux yeux; est aveugle celui qui ne veut pas la voir. Tacite traite trop mal les Hébreux au commencement du chapitre précité; et la manière dont il le finit, décèle la main maladroite qui s'est permis d'insérer quelques propositions apologétiques de la nation hébraïque; d'ailleurs cette nation n'avait pas besoin de l'approbation des écrivains du paganisme auxquels elle cachait avec soin ses livres sacrés. Quoiqu'ils fussent dans la bibliothèque d'Alexandrie, il est certain qu'ils ne parurent jamais à Rome que vers le temps de saint Jérôme, époque à laquelle ils furent traduits en langue latine, et c'est ce que nous nommons la *vulgate*.

Tradidit arcano quodcumque volumine Moses[41] :
Non monstrare vias, eadem nisi sacra colenti;
Quæsitum ad fontem solos deducere verpos[42].
Sed pater in causâ, cui septima quæque fuit lux
Ignava, et partem vitæ non attigit[43] ullam.

Sponte tamen juvenes imitantur cætera : solam
Inviti quoque avaritiam exercere jubentur.
Fallit enim vitium specie virtutis et umbrâ,
Quùm[44] sit triste habitu, vultuque, et veste severum :
Nec dubiè : tamquàm frugi, laudatur avarus,
Tanquàm parcus homo[45], et rerum tutela suarum
Certa magis, quàm si fortunas servet easdem
Hesperidum serpens[46], aut Ponticus. Adde quod hunc, de
Quo loquor, egregium populus putat, atque[47] verendum
Artificem, quippè his crescunt patrimonia fabris :

[a] *Moïse.* Voyez le quatrième chapitre de Tacite, livre v des Histoires, et vous serez convaincu de la justesse de nos observations dans la note précédente : « Ils ont placé, dit-il, dans leur sanctuaire, l'animal qui, dans le désert, leur indiqua les sources où ils pouvaient se désaltérer ; ils adorent Saturne, etc. » Or, comment concilier ce passage avec la dernière partie du cinquième chapitre. On a bien raison de dire que le faussaire ne pense jamais à tout.

[b] Pourquoi les vieillards sont-ils ordinairement avares et les jeunes gens prodigues? Il faut un vice ou travers à l'homme, et le seul qui convienne aux vieillards est l'avarice; elle semble faite pour eux ; c'est par elle qu'ils paraissent encore tenir à l'humanité ; au lieu que les jeunes gens y tiennent par tant de nœuds qu'ils ne font guère attention à celui qui ne formerait qu'une simple unité dans le nombre, unité dont l'avantage ne leur est pas encore évidemment démontré.

[c] *Ses tristes vêtemens.* Chaque âge a ses travers, chaque siècle a ses goûts; à la prodigalité succède l'avarice, et l'avarice, à son tour, est remplacée par la prodigalité. Sous le règne de Louis xv, sous l'admi-

Écrit mystérieux que lui transmit Moïse [a];
Mais nos mœurs, et nos lois, et Rome, il les méprise;
S'il n'est fils d'Israël, un voyageur en vain
Lui demande sa route ou le fleuve prochain.
Si quelquefois l'Hébreu nonchalamment repose,
Son père et ses aïeux n'en sont-ils pas la cause?
Ne les a-t-on pas vus, tous les septièmes jours,
Des travaux de la vie interrompre le cours?
L'âge, que sans effort séduit tout autre vice,
Dédaigne d'écouter la voix de l'avarice [b];
Pour le tromper alors n'emprunte-t-elle pas
De la simple vertu les modestes appas?
Ses tristes vêtemens [c], son austère visage,
Tout dans l'avare enfin semble annoncer un sage;
On l'exalte partout, partout il est cité
Comme un modèle d'ordre et de frugalité.
Auprès de son trésor sentinelle intrépide,
Le serpent de l'Atlas, le dragon de Colchide
Serait moins vigilant: le vulgaire séduit,
Contemple sa prudence, admire son esprit.
On soupçonne [d], dis-tu... Qu'importe la manière!

nistration du régent, les prodigues étaient aux avares comme 1 est à 40. Aujourd'hui, quelle révolution! Les avares sont aux prodigues à peu près dans la proportion inverse; mais ces deux vices prennent ordinairement le masque de deux vertus dont ils ne sont séparés que par une ligne de démarcation difficile à reconnaître. A Rome comme à Paris, le vulgaire ébloui, et plus souvent stupide, donne à l'avarice le nom d'économie, et prête des sentimens généreux à la prodigalité; et, pour la plupart du temps, c'est l'intérêt qui porte partout la confusion; il fait de ces deux vices et de ces deux vertus un mélange tel qu'il est presque impossible de les reconnaître. Voici ce que dit La Bruyère à ce sujet: « Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier; ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même: le milieu est juste pour soi et pour « les autres. » (La B., t. 1, *De la Fortune.*)

[d] *On soupçonne.* C'est encore un vice qui règne de nos jours. « Un « homme, dit Voltaire, avait brûlé pendant toute sa vie de la soif d'ac- « quérir: le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté;

Sed crescunt quocumque modo [48], majoraque fiunt
Incude assiduâ semperque ardente camino.
Et pater ergò animi felices [49] credit avaros,
Qui miratur [50] opes, qui nulla exempla beati [51]
Pauperis esse putat: juvenes hortatur ut illam
Ire viam pergant, et eidem incumbere sectæ.
Sunt quædam vitiorum elementa; his protinùs illos
Imbuit, et cogit minimas ediscere sordes:
Mox acquirendi docet insatiabile votum.
Servorum ventres modio [52] castigat iniquo,
Ipse quoque esuriens; neque enim omnia sustinet unquam [53]
Mucida cærulei panis consumere frusta,
Hesternum solitus medio servare minutal [54]
Septembri, nec non differre in tempora cœnæ
Alterius conchem [55] æstivam cum partè lacerti [56]
Signatam, vel dimidio putrique siluro,
Filaque sectivi numerata includere porri [57].

« il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie; il se trouva riche de qua-
« rante-trois millions, gagnés dans les grandes entreprises. Il ne dé-
« pensait pas la dixième partie de son revenu. Cet homme passait néan-
« moins pour magnifique, parce que sa table lui coûtait cent cinquante
« mille écus: voulez-vous en savoir la raison? parce que les hommes
« ne haïssent celui qu'ils appellent avare, que parce qu'il n'y a rien à
« gagner avec lui. » L'avarice de nos jours a pris une physionomie différente; elle se présente quelquefois sous les dehors les plus brillans; elle a ses raisons, et tout homme qui voudra réfléchir un moment pourra les connaître.

[a] *Au bonheur dont jouit un avare.* Les agitations de l'avare sont fort bien peintes par Horace, et le tableau est magnifique; mais pourquoi certains commentateurs ont-ils voulu mettre en parallèle celui de Juvénal? *Personne n'est content de son sort.* Tel est l'argument de la satire d'Horace. *Pères, donnez de bons exemples à vos enfans:* voilà l'argument de la quatorzième satire de Juvénal. Dans le premier Horace a bien fait de ridiculiser l'avarice. Son argument le voulait, l'exigeait ainsi. Mais

Si son trésor s'accroît, si sa maison prospère,
En ne quittant jamais l'enclume et les fourneaux?
Amant de la fortune, un père, à ces propos,
Ne songe qu'au bonheur dont jouit un avare[a].
Un indigent heureux! est-il rien de plus rare?
Il exige qu'un fils parcoure le chemin
Que l'avarice même a tracé de sa main.
Elle a ses élémens, un fils doit les apprendre;
Jusqu'aux plus vils détails il ose alors descendre
Ce père, qui bientôt soufflera dans son cœur
De la soif d'acquérir l'insatiable ardeur.
Armé d'un faux boisseau, d'une fausse mesure,
Du ventre[b] de l'esclave il punit le murmure.
Il meurt de faim lui-même : un reste de hachis,
Quelques fragmens d'un pain que septembre a moisis,
Seront encor demain toute sa nourriture;
Il renferme avec soin les restes d'un silure,
D'un poisson hasardé[c] les livides lambeaux,
Et devant son esclave il compte les poireaux.

Juvénal pouvait-il suivre la même marche? Non, les leçons d'avarice données par le père à son fils, ses exemples, ses malversations, sa cruauté, voilà ce qu'il fallait peindre. L'argument de sa satire le commandait impérieusement. Dans le premier tableau je vois quelques figures grotesques et plaisantes; dans le second je n'aperçois que des figures dont les traits me montrent toute la difformité du vice : sous le rapport du style, celui d'Horace est plus spirituel, celui de Juvénal plus majestueux.

[b] *Du ventre*. Théophraste avait dit avant Juvénal : « Si l'avare distribue lui-même les provisions aux gens de sa maison, il le fait avec « une mesure trop petite et dont le fond est bombé en dedans; encore « a-t-il soin d'égaliser le dessus. Quand il donne un repas à sa curie, « il note les moitiés de raves qui sont restées sur la table, afin que les « esclaves qui la desservent ne puissent les prendre. » Entre les raves et les poireaux la différence n'est pas grande : si le passage est hyperbolique, la faute en est à Théophraste et non à Juvénal.

[c] *D'un poisson hasardé*. D'un maquereau, dit le texte. N'en soyez pas surpris, gastronomes parisiens, le maquereau de la Méditerranée est bien différent du vôtre : la chair est molle, filandreuse, point de

Invitatus ad hæc aliquis de ponte[58], negabit.
Sed quò divitias hæc per tormenta coactas,
Quùm furor haud dubius, quùm sit manifesta phrenesis,
Ut locuples moriaris, egenti[59] vivere fato?
Intereà pleno quùm turget sacculus ore,
Crescit amor nummi[60], quantùm ipsa pecunia crescit;
Et minùs hanc optat qui non habet. Ergò paratur
Altera villa tibi, quùm rus non sufficit unum;
Et proferre libet fines, majorque videtur
Et melior vicina seges. Mercaris et hanc, et
Arbusta, et densâ montem qui canet[61] olivâ.
Quorum si pretio dominus non vincitur ullo,
Nocte boves macri, lassoque famelica collo

couleurs azurées; enfin cet animal se détériore entièrement dans les eaux des mers de Toscane et de Sicile. Achaintre ne sera plus surpris, d'après cette explication, que les Romains n'aimassent pas le maquereau, lui qui, d'après sa note, paraît être friand de ce poisson.

« *A quoi bon.* Boileau, dans sa quatrième satire, a dit :

> Un avare idolâtre et fou de son argent,
> Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
> Appelle sa folie une rare prudence,
> Et met toute sa gloire et son souverain bien
> A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
> Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.

Plaute fait dire à son Querolus :

> Et je passe ma vie, inquiet, agité,
> Pour arriver en pompe aux rives du Léthé.

« Que l'avarice et la dureté des pères est condamnable! s'écrie un « philosophe moderne. Qu'elle est mal entendue! Ne tourne-t-elle pas « toujours à leur préjudice? Leurs enfans en contractent une bassesse « de sentimens, un esprit de fourberie et de mauvaise conduite qui « les déshonore et fait mépriser la famille; c'est encore une très-grande « sottise d'être avare pour faire tôt ou tard des prodigues; c'est peut-« être en ce seul point que l'exemple donne souvent un résultat contraire.» Pas du tout, la prodigalité est une espèce d'avarice, car rarement le pro-

Le mendiant, réduit à l'extrême détresse,
Ne voudrait point toucher aux mets de cette espèce.
A quoi bon[a] tous ces biens, tous ces trésors acquis
Au milieu des tourmens, au milieu des soucis?
N'est-ce pas une rage, une aveugle démence,
De mourir de misère au sein de l'opulence?
Plus ta bourse remplie augmente ton trésor,
Et plus je vois en toi croître l'amour de l'or.
Moins un homme[b] en possède, et moins il en désire.
« Un seul champ! dit l'avare, il ne peut me suffire;
« Qu'un autre porte au loin les bornes de mon bien.
« Le champ qui m'avoisine est meilleur que le mien;
« Il faut que je l'achète avec ce mont qu'ombrage
« Des nombreux oliviers le blanchâtre feuillage,
« Et ce joli coteau d'arbustes couronné. »
Refuses-tu[c] son offre... Ah! tremble, infortuné!
Cent faméliques bœufs qu'a lassés la charrue,

digue est généreux : l'avare aussi n'est jamais généreux; mais, par ostentation, il est quelquefois prodigue.

[b] *Moins un homme.* Regnard dit dans sa première satire :

> Il est fou; qui le nie? Êtes-vous donc plus sage,
> O vous qui, possédant tous les trésors du Tage,
> Vous laissez consumer et de froid et de faim,
> Plutôt que d'y porter une coupable main?

Horace, dans sa première satire, peint l'avarice avec des traits pareils, et dit :

> Plus le trésor grossit, plus le désir augmente;
> Plus on a d'or, et plus la soif en est ardente.

[c] *Refuses-tu.* D'après ce passage de Juvénal, il paraît que le code rural à Rome n'était pas fort étendu, ou plutôt que la police champêtre s'exerçait avec la plus grande nonchalance. Dans tout pays où l'aristocratie voudra établir la grande propriété, il en sera de même qu'à Rome. De nos jours, que de meuniers de Sans-Souci, qui n'ont pas eu le courage et la hardiesse de ce Brandebourgeois, ont été privés de l'héritage de leurs pères, et forcés de le vendre! Ces abus sont sur le point de se renouveler : la marche des affaires doit engager les propriétaires à demander vivement un code rural. Quelques années encore, et peut-être il ne sera plus temps.

Jumenta[62] ad virides hujus mittentur aristas;
Nec priùs indè domum, quàm tota novalia[63] sævos
In ventres abeant, ut credas falcibus actum.
Dicere vix possis[64], quàm multi talia plorent,
Et quot venales injuria fecerit agros.
Sed qui sermones! quàm fœdæ[65] buccina famæ!
Quid nocet hoc[66]? inquit. Tunicam mihi malo lupini,
Quàm si me toto laudet vicinia pago
Exigui ruris paucissima farra secantem.
Scilicet et morbis[67] et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur,
Si tantùm culti solus possederis agri,
Quantùm sub Tatio[68] populus romanus arabat.
Mox etiam fractis ætate, ac punica passis
Prœlia[69], vel Pyrrhum immanem gladiosque Molossos,
Tandem pro multis vix jugera bina dabantur

[a] *L'on te maudit.* Dans tous les temps les richesses ont inspiré aux sots une telle vanité qu'ils se regardent comme des êtres privilégiés que ne peut pas atteindre l'opinion publique; les parvenus surtout s'imaginent qu'ils ne doivent qu'à leurs talens, qu'à leur habileté, qu'à l'étendue de leur esprit le bien-être dont ils jouissent : la vérité pour eux n'est que médisance; la probité, sottise ou maladresse; la vertu, une chimère, et les mœurs une dérision. Que le peuple me siffle, dit-il, qu'importe; je m'applaudis moi-même, et mon coffre-fort est un miroir dans lequel je me contemple avec délices. Tel fut le langage à Rome d'un favori de Plutus; tel est le langage encore aujourd'hui d'une assez forte partie de nos financiers : ils croient que le monde entier ne roule que dans l'orbite tracé par une baguette tirée des mines du Potose : que faut-il faire alors? dire comme Vauvenargues, qu'il en est de certaines bonnes qualités comme des sens; ceux qui en sont entièrement privés ne peuvent ni les apercevoir ni les comprendre. Avis à afficher sur les *quinque tabernæ* de Paris.

Cent chevaux affamés, quand la nuit est venue,
Sur tes jeunes épis lâchés impunément,
Dévorent ta moisson; tout périt sous leur dent.
La faux n'eût pas mieux fait. De ces horribles crimes
Qui pourrait donc compter les nombreuses victimes?
Que de champs a fait vendre un semblable forfait!
« Entends la renommée, avare; l'on te hait,
« L'on te maudit[a]. — Quel mal cela peut-il me faire?
« L'éloge que prodigue une peuplade entière,
« A quoi bon, si mon champ, maigre et des plus étroits,
« Ne me donnait de grain que pour un ou deux mois[b]? »
Grâce à son or, je vois la fièvre et la vieillesse
Fuir ce mortel exempt de peine et de tristesse;
S'il possède à lui seul des champs plus étendus
Que n'en labourait Rome[c] aux temps d'Hostilius,
On verra, par ses biens, Lachésis adoucie
Filer de pourpre et d'or son éternelle vie.
Après tant de combats livrés au fier Pyrrhus,
Au cruel Annibal, les enfans de Rémus,
Quand ils eurent soumis et Tarente et Carthage,

[b] Boileau, épître v :

Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme!
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme;
Dans mon coffre, tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.

[c] *Que n'en labourait Rome.* Tullus Hostilius, qui succéda à Numa Pompilius, trouva la petite monarchie romaine circonscrite dans les mêmes bornes qu'à la mort de Romulus; Numa ne s'était absolument occupé que de cérémonies religieuses; et pendant trente-sept ans le petit bourg jouit d'une assez grande tranquillité : les Toscans dédaignèrent de soumettre une poignée de brigands qui ne possédaient qu'un territoire de vingt-cinq lieues carrées, stérile et sablonneux. Mais tous les rois de Rome ne furent point des Numa. Hostilius, en réunissant Albe à Rome, quadrupla le territoire; et bientôt les Romains furent en état de résister aux efforts des peuples méridionaux de l'ancienne Ausonie. Quel bonheur pour l'humanité si les princes d'Etrurie eussent ruiné cette colonie naissante! Mais il était décidé, par les destinées, que Rome devait être éternellement le fléau de l'univers.

Vulneribus : merces hæc sanguinis atque laboris
Nullis visa unquàm meritis minor, aut ingratæ
Curta fides patriæ. Saturabat[70] glebula talis
Patrem ipsum, turbamque casæ, quâ feta jacebat
Uxor, et infantes ludebant quatuor, unus
Vernula, tres domini; sed magnis fratribus horum
A scrobe[71], vel sulco redeuntibus, altera cœna
Amplior, et grandes fumabant pultibus ollæ.
Nunc modus hic agri nostro non sufficit horto.
Indè ferè scelerum causæ; nec plura venena
Miscuit, aut ferro grassatur sæpiùs ullum
Humanæ mentis vitium, quàm sæva cupido
Immodici[72] censûs : nam dives qui fieri vult,
Et citò vult fieri : sed quæ reverentia legum,
Quis metus, aut pudor est unquàm properantis avari?

[a] *Deux arpens.* « Romulus, dit Varron, partagea le territoire de « Rome entre ses complices, et ces derniers n'eurent que deux arpens « chacun. Le fondateur de Rome, ajoute Pline, crut que deux arpens de « terre suffisaient à chaque citoyen romain, et ne leur permit pas d'avoir « un champ plus étendu. Les esclaves de Néron, dans ces derniers temps, « dédaignaient les vergers qui n'avaient que deux arpens, et possé- « daient des viviers d'une plus vaste surface; il falloit même leur savoir « gré que leur cuisine n'eût pas plus d'étendue. » Nous frémissons aux seuls noms des Pallas et des Licinius, comme si nous étions étrangers à de semblables métamorphoses. Que de laquais, à la suite des armées, sont devenus hauts et puissans seigneurs!

[b] *Leur mère préparait.* Le tableau des anciennes mœurs de Rome est souvent tracé par Juvénal, et toujours avec des couleurs nouvelles, et des traits capables de les faire aimer. Mais s'il parlait en véritable ami de la patrie, en philosophe, il faut avouer qu'il ne possédait guère cet art que les modernes ont poussé si loin : étranger à la politique, Juvénal ne voit pas que la vertu n'est le ressort d'un gouvernement que quand il y a des citoyens, une patrie. Ne les trouvez-vous pas dans un pays; écrivains, gardez le silence; personne n'est capable de vous entendre.

Mutilés par le glaive et sous le poids de l'âge,
N'obtinrent autrefois, pour prix de leurs travaux,
Que deux arpens [a] de terre ; et toujours ces héros
Crurent avoir reçu la juste récompense
De tout le sang versé pour Rome et sa défense.
Ce champ suffit au père, à toute la maison.
Portant encore un fruit de leur chaste union,
L'épouse résidait dans l'asile champêtre;
Là, le fils de l'esclave et trois enfans du maître
Jouaient à ses côtés, tandis que de sa main
Leur mère préparait [b] un plus ample festin.
Dans un large vaisseau de modeste origine
Fumaient, pour les aînés, le lait et la farine,
Ordinaire repas à leur retour des champs.
Pour un simple jardin aujourd'hui deux arpens!
Mesure insuffisante... et de là tous nos crimes!
Quel vice parmi nous a fait plus de victimes,
Mêlé plus de poison [c], que l'âpre soif de l'or?
C'est sur-le-champ qu'on veut posséder un trésor.
Quand le respect des lois, la pudeur, la justice

Malheureusement Juvénal écrivit dans un tel pays, et ses satires devinrent inutiles; le seront-elles encore? Non, le règne de La Harpe est passé.

[c] *Mêlé plus de poison.* Il serait difficile de faire l'énumération des crimes et des forfaits qu'a commis sur la terre, chez les anciens et chez les modernes, cette passion démesurée de s'enrichir, et de s'enrichir sur-le-champ; je ne sais pas pourquoi les législateurs de tous les temps et de tous les pays n'ont pas cherché à calmer ce violent désir, qui a fait et fait encore tant de victimes. Zaleucus, Lycurgue et Solon cherchèrent au moins à arrêter un torrent qui détruit toute espèce de bonheur et de tranquillité chez les nations policées; les modernes ont-ils marché sur les traces de ces sages? sans doute, car ils ont inventé les loteries; cet appât sans cesse offert aux yeux de l'indigence éteint en elle tout ce feu dévorant qui la consume; elle ne songe plus aux richesses, elle ne cherche qu'à vivre de son travail; quelle source de prospérité que la loterie! Philosophes grecs, romains, êtes-vous jamais parvenus à cette hauteur? Mais, que dis-je? la petite loterie reste désormais presque inconnue dans un coin de rue, tandis que l'on vient de bâtir, pour la grande, un des plus beaux édifices de l'univers.

Vivite contenti[73] casulis et collibus istis,
O pueri! Marsus dicebat, et Hernicus olim,
Vestinusque senex : panem quæramus aratro
Qui satis est mensis. Laudant hoc numina ruris,
Quorum ope et auxilio, gratæ post munus aristæ,
Contingunt[74] homini veteris fastidia quercûs.
Nil vetitum fecisse volet, quem non pudet alto
Per glaciem perone tegi[75], qui summovet Euros
Pellibus inversis. Peregrina ignotaque nobis
Ad scelus atque nefas, quodcumque est, purpura ducit.
Hæc illi veteres præcepta minoribus : at nunc
Post finem autumni mediâ de nocte supinum
Clamosus juvenem pater excitat : Accipe ceras,
Scribe, puer, vigila, causas age, perlege[76] rubras

[a] *Marse.* Ancien peuple de l'Italie, aux environs du lac Fucino, aujourd'hui lac Célano. Ce peuple était très-brave, et défendit longtemps sa liberté; il fut le premier moteur de la guerre si connue sous le nom de guerre italique. Les Marses devinrent ensuite la meilleure infanterie des Romains, et donnèrent lieu à ce proverbe, qu'on ne pouvait triompher d'eux ni sans eux. L'ancien pays des Marses fait aujourd'hui partie de l'Abruzze septentrionale : les anciens Marses n'auraient point laissé pénétrer dans leur territoire, les Cimbres et les Teutons.

[b] *L'Hernique, Vestin.* Le pays des Vestins répondait à cette partie de l'Abbruzze ultérieure, entre le fleuve della Piomba et la Pescara. *Herniques*, peuples de l'Italie, dans le Latium. Cette petite nation n'est guère connue que par quelques petites guerres qu'elle eut à soutenir contre les Romains, dans les premiers temps de la république. Festus pense que les Herniques tiraient leur nom des roches, que les Marses appelaient *Hernæ*, dans leur langue, et les Sabins *Herme*. *Hernica saxa colunt*, dit Virgile. Quinctius Capitolinus, dans Tite-Live, parle de cette peuplade avec le dernier mépris.

[c] *Noire chaussure.* Voyez la note latine sur les mots *perone* et *pellibus inversis*. C'est un des passages de Juvénal les plus difficiles à traduire; il fallait absolument paraphraser pour rendre exactement le texte,

Ont-ils donc contenu la fougueuse avarice?
« De vos riches coteaux, satisfaits et contens,
« Sous vos rustiques toits, vivez, ô mes enfans. »
Telle fut autrefois la leçon salutaire
Que le Marse[a] ou l'Hernique[b] apprenait de son père.
« Prenons le fer, disait le vieillard du Vestin;
« Demandons à Cérès, la charrue à la main,
« Ce précieux froment qui suffit à nos tables.
« Ainsi rendons hommage à ces dieux favorables,
« A ces champêtres dieux dont les riches présens
« Nous firent délaisser et le chêne et ses glands. »
Offense-t-il les mœurs, l'ami de la nature
Qui n'a jamais rougi de sa noire chaussure[c],
Dont le corps, entouré de grossières toisons,
Brave les vents du nord au milieu des glaçons?
C'est la pourpre[d], jadis inconnue, étrangère,
Qui dans Rome ouvre au crime une large carrière.
Tels étaient autrefois les avis importans
Que le sage vieillard donnait à ses enfans.

employer une foule de mots qui, dans cette circonstance, auraient jeté quelque lenteur à la fin d'un tableau demandant de l'énergie et de la concision : la précision de l'original est désespérante. J'ai donc pris le parti de rendre la pensée sans m'occuper de quelques détails assez insignifians, et sur lesquels les commentateurs, à leur ordinaire, ont écrit des volumes, et cité même les Hongrois et les Turcs.

[d] *C'est la pourpre.* Tibulle avait dit avant Juvénal :

O pereat! quicumque legit viridesque smaragdos,
Et niveam Tyrio murice tingit ovem;
Hic det avaritiæ causas, et coa puellis
Vestis et à rubro lucida concha mari.
Liv. XI, Eleg. 6.

Et qu'étaient donc la pourpre, les perles, les émeraudes, comparées à nos diamans, nos cachemires, nos dentelles de Flandre, nos diadêmes, nos fourrures, etc., etc., etc.; et puis, osons dire que nous ne valons pas mieux que les Romains, nous qui nous enrichissons à force de dépenses! Encore quelques années, et, grâces à notre magnificence, nous aurons du papier, des terres; mais l'âme du commerce sera toute entière dans la banque de Londres.

Majorum leges, aut vitem posce libello [77].
Sed caput intactum buxo, naresque pilosas
Adnotet, et grandes miretur Lœlius alas :
Dirue Maurorum attegias [78], castella Brigantum [79],
Ut locupletem aquilam [80] tibi sexagesimus annus
Afferat : aut longos castrorum ferre labores
Si piget, et trepido solvunt tibi cornua ventrem [81]
Cum lituis [82] audita, pares, quod vendere possis
Pluris dimidio, nec te fastidia mercis
Ullius subeant ablegandæ Tiberim [83] ultrà ;
Neu credas ponendum aliquid discriminis inter
Unguenta et corium. Lucri bonus est odor ex re [84]

[a] *Mais le placet.* L'empereur Adrien n'accordait jamais le grade de centurion, ou de tribun militaire, dit Spartien, sans avoir examiné si le candidat était vigoureux, robuste, de bonnes mœurs. Chez les Athéniens, dit Casaubon, en interprétant un passage de Théophraste : « Quel-« ques hommes, pour paraître vigoureux et forts, en même temps en-« nemis de la corruption et de la mollesse, se faisaient une gloire de « montrer leurs épaules et leurs aisselles velues ; et dans les assemblées « publiques, ils présentaient à nu cette partie du corps ; ils ne man-« quaient pas d'élever leurs bras ou leurs mains, au moment des suf-« frages, afin qu'on pût bien les voir, bien les distinguer. » Les militaires romains, sous les empereurs, et surtout sous Adrien, agirent de même, en présentant leurs placets au prince, ou bien au préfet du prétoire.

[b] *Des Bretons.* Ici Juvénal parle des Brigantes, peuplade fort nombreuse de l'ancienne Albion. (Voyez Tacite, livre douzième des *Annales*, et le troisième livre des *Histoires.*) Il ne faut pas confondre, comme l'a fait un ancien scholiaste, les Brigantes d'Albion dont la ville ou bourg principal était *Eborax*, aujourd'hui Yorck, et les *Briganties*, peuples allobroges, habitant la partie des Alpes qui se trouvait immédiatement après les pays des Tricastins. Ils avaient pour cité principale, *Brigantium*, aujourd'hui Briançon, petite place forte de France dans le Dauphiné, sur les frontières du Piémont.

[c] *L'aigle.* Les Romains, après avoir pris différentes enseignes, s'arrêtèrent enfin à l'aigle, sous le deuxième consulat de Marius. Avant cette

Mais de nos jours un père, à la fin de l'automne,
Au premier chant du coq, menace, éclate et tonne.
« Eveille-toi, dit-il, à son malheureux fils,
« Debout, songe à ta cause, aux tablettes; écris;
« Ou demande le cep si ton cœur le préfère.
« Mais le placet[a] en main, qu'un tribun militaire
« De ta tête en désordre admire les cheveux,
« Tes épaules d'Alcide, et tes membres nerveux.
« Cours ensuite du Maure embrâser la chaumière,
« Détruire des Bretons[b] l'indocile repaire,
« Afin qu'à soixante ans il tombe dans tes mains
« Cet aigle[c] qui t'égale aux chevaliers romains.
« Si le casque de Mars est trop lourd sur ta tête,
« Si ton ventre murmure au son de la trompette,
« Trafique, négocie, et vends au denier cent.
« Ta marchandise est-elle un objet dégoûtant,
« Par l'édile[d] banni de l'enceinte de Rome?
« Ne la dédaigne pas, tout cela se consomme,
« Cuirs ou parfums, n'importe; et grave dans ton cœur,

époque, les légions portaient indifféremment des loups, des léopards, des aigles, selon la volonté de ceux qui les commandaient. Ces aigles romaines n'étaient point des aigles peints sur les drapeaux; c'étaient des figures en relief d'or ou d'argent au bout d'une pique, et telles que nous les avons vues à notre vieille armée. Que l'on ait fait disparaître les aigles au moment de la restauration, rien de plus juste; mais que dirait-on d'un administrateur qui pour faire sa cour, sans doute, et pour expier de vieux péchés, fit apporter sur la place publique d'un chef-lieu de département, un aigle vivant, et lui fit couper la tête par la main du bourreau; et cet ex-administrateur passe encore dans Paris pour un homme de beaucoup d'esprit! Quant au mot *locupletem* qui sert d'épithète à aigle, voyez la note sur le texte latin.

[d] *Par l'édile.* Les édiles curules avaient, il est vrai, la haute police, mais ils avaient sous eux des édiles non curules chargés de la salubrité. Toute marchandise dont l'odeur aurait incommodé les habitans était reléguée dans le quartier de la ville situé au-delà du Tibre : les bouche-ries, les tanneries, les fabriques de soufre, etc., étaient surtout proscrites dans l'intérieur de Rome; les ouvriers même n'entraient dans le sein de la ville qu'après s'être purifiés.

Quâlibet. Illa tuo sententia semper in ore
Versetur, Dîs atque ipso Jove digna, poetæ:
Undè habeas, quærit nemo, sed oportet habere.
Hoc monstrant vetulæ pueris poscentibus assem[85];
Hoc discunt omnes antè alpha et bêta puellæ.
Talibus instantem monitis, quemcumque parentem
Sic possum affari: dic, ô vanissime! quis te
Festinare jubet? meliorem præsto[86] magistro
Discipulum. Securus abi: vinceris, ut Ajax
Præteriit Telamonem[87], ut Pelea vicit Achilles.
Parcendum est teneris: nondùm implevêre medullas
Maturæ mala nequitiæ[88]. Quùm pectere barbam
Cœperit, et longi mucronem admittere cultri[89],
Falsus erit testis, vendet perjuria summâ
Exiguâ, Cereris tangens aramque pedemque.
Elatam jam crede[90] nurum, si limina vestra
Mortiferâ cum dote subit[91]. Quibus illa premetur
Per somnum digitis! Nam quæ terrâque marique

[a] *Que le gain.* Allusion au mot de l'empereur Vespasien. Son fils Titus le blâmait un jour d'avoir mis des impôts sur tout, même sur l'urine: l'argent, répondit ce prince, ne sent pas mauvais.

[b] *S'informer.* Sentence du poëte Ennius, qui l'avait prise lui-même dans Euripide. Cette sentence n'a pas vieilli par le laps du temps; que d'exemples nous en avons vus de nos jours! On peint la fortune avec une robe transparente; il fallait la représenter avec une toge épaisse et large, car elle cache, sous ses riches vêtemens, bien des vices et des forfaits.

[c] *A peine Jupiter.* A la note [a], 70e. page, troisième satire, vous verrez ce que faisaient les Romains de leur première barbe.

[d] *Elle est morte.* Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans les annales de la scélératesse un crime plus horrible que celui dont parle Pline, livre XXVI, chap. 7, crime auquel fait sans doute allusion Juvénal.

« O mon fils, que le gain[a] a toujours bonne odeur.
« Qu'en tout temps, qu'en tous lieux ta bouche le répète
« Ce beau vers que les dieux dictèrent au poëte :
« *S'informer*[b] *d'où vient l'or ! ! ! Il suffit d'en avoir.*
« Avant votre alphabet, il faudra le savoir
« Ce vers, jeunes beautés, et l'avare vieillesse
« L'apprend au petit-fils qui demande la pièce. »
Cette ardeur d'acquérir pourquoi donc l'exciter?
Père insensé! dirai-je, à quoi bon se hâter?
Sois sans inquiétude; un jour, dans la carrière,
Ce fils impatient devancera son père.
Il te surpassera, comme l'on vit jadis
Pelée et Télamon surpassés par leurs fils.
Épargne cette fleur que la malice humaine
N'a pas encor flétri de sa perfide haleine.
Laisse croître sa barbe; à peine Jupiter[c]
Aura-t-il ce duvet moissonné par le fer,
Tu le verras, ce fils, protéger l'imposture,
A vil prix acheter et vendre le parjure:
Sans crainte de Cérès il touchera l'autel.
Elle est morte[d] en entrant sous le toit paternel,
Avec sa riche dot, la bru qu'il t'a donnée;
A la nuit, sous ses doigts, périt l'infortunée...
Irait-il sur les mers, dans un pays lointain,
Acquérir des trésors que lui donne soudain

« Il n'est pas de poison plus subtil, dit le naturaliste, que celui nom-« mé *aconit*. On n'avait qu'à frotter légèrement les parties génitales des « animaux femelles, et sur-le-champ elles tombaient mortes. Cécilius « accusa Calpurnius Bestia d'avoir ainsi empoisonné ses trois femmes. » Pline ne nous dit point quelle fut l'issue de l'accusation, il nous annonce seulement que la péroraison de Cécilius contre les doigts de Bestia était énergique, véhémente et pathétique. L'humanité si violemment outragée n'eut-elle pas à gémir sur une impunité si révoltante? fut-elle vengée? Voilà ce qu'il fallait annoncer à la postérité, qu'un pareil forfait glace encore d'effroi. Et que nous importe une belle péroraison!

Acquirenda putas, brevior via conferet illi:
Nullus enim magni sceleris labor [92]. Hæc ego numquàm
Mandavi, dices olim, nec talia suasi.
Mentis causa malæ [93] tamen est, et origo penes te.
Nam quisquis magni censûs præcepit amorem,
Et lævo monitu pueros producit avaros,
Et qui per fraudes patrimonia conduplicare
Dat libertatem, totas effundit [94] habenas
Curriculo; quem si revoces, subsistere nescit,
Et, te contempto, rapitur, metisque relictis.
Nemo satis credit tantùm delinquere, quantùm [95]
Permittas; adeò indulgent sibi latius ipsi!
Quùm dicis juveni, stultum, qui donet amico,
Qui paupertatem levet, attollatque propinqui:
Et spoliare doces, et circumscribere, et omni
Crimine divitias acquirere, quarum amor in te

[a] *Un père en allumant.*) Voyez la note latine pour l'explication du texte.) On ne veut point se persuader que tous nos défauts, tous nos vices proviennent de l'éducation première; mais, m'objectera-t-on, le fils de l'avare est presque toujours prodigue. Voyez donc à qui l'avare confie l'éducation première de son enfant? à des domestiques, à des gens qui le maudissent, qui cherchent à le tromper. L'avare qui ne s'occupe absolument que de son trésor, qui passe tous les instans de sa vie à l'augmenter ou bien à le garder, remplira-t-il avec soin les fonctions d'un père? le peut-il? le veut-il? Il n'est pas besoin d'en développer les raisons, elles se présentent à l'esprit sans prendre la peine de les écrire. L'exemple donc de l'avare, dont les enfans sont ordinairement prodigues, n'a rien de surprenant; mais point de doute que l'enfant, s'il était toujours avec le père, qu'il ne le quittât point, n'eût le même vice, et qu'il ne le poussât plus loin; car il est de la nature de l'homme d'imiter ce qu'il voit faire: quelquefois il ne se borne pas à l'imitation, j'en conviens, mais c'est l'imitation d'abord qui lui fournit les moyens d'inventer; sans elle, il n'aurait point dépassé les bornes.

[b] *Le téméraire.* « Dans ces deux vers, dit Achaintre, Juvénal peint

Une voie abrégée, et facile, et certaine?
Le plus grand des forfaits s'exécute sans peine.
« Sont-ce là mes conseils? diras-tu; non, jamais
« Je ne lui commandai de semblables forfaits. »
Ils sont de tes avis l'affreuse conséquence.
Un père, en allumant[a] dans le cœur de l'enfance
L'ardent amour de l'or; quand sa sinistre voix
Rend avare son fils et lui montre cent fois
L'astucieux moyen d'étendre son domaine,
Que fait-il? D'un coursier, au milieu de l'arène,
Le téméraire[b] brise et les freins et les mors.
Veux-tu le rappeler, inutiles efforts!
Qui donc l'arrêterait? Il franchit la barrière,
Et se croirait coupable, en imitant son père,
S'il osait se borner au mal que tu permis.
Que fais-tu, malheureux, en disant à ton fils:
« Bien fou qui d'un parent soulage la misère!
« D'un indigent ami repousse la prière. »
N'est-ce pas lui dicter cet arrêt inhumain:
Sois parjure, cruel, dépouille l'orphelin[c],
Pour acquérir cet or, ta déité chérie,

« avec la plus grande vérité la nature de l'homme; il n'est jamais content « de ce qu'on lui accorde, il veut toujours aller au-delà des bornes « prescrites. » Mais est-ce bien la nature de l'homme à laquelle ce commentateur fait ce reproche? a-t-il bien réfléchi en écrivant ce mot? Pour moi, je me garderai bien de l'employer: nous sommes ce que l'on nous fait. La nature semble nous dire: « voilà mon ouvrage; il est beau; tout « est bien en sortant de mes mains; vous voulez l'emporter sur moi, vous « gâtez mon œuvre, et puis vous m'accusez de votre maladresse. Misé- « rables, ne prononcez jamais mon nom, vous blasphémez. »

[c] Boileau, dans sa huitième satire, dit:

Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, doublé, faussaire:
Ne va point sottement faire le généreux.
Engraisse-toi, mon fils, du sang des malheureux;
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautés mériter la fortune.

Quantus erat patriæ Deciorum in pectore, quantùm
Dilexit Thebas, si Græcia vera, Menœceus,
In quarum[96] sulcis legiones dentibus anguis
Cum clypeis nascuntur, et horrida bella capessunt
Continuò, tanquàm et tubicen surrexerit unà.
Ergò ignem, cujus scintillas ipse dedisti,
Flagrantem et latè, et rapientem cuncta videbis.
Nec tibi parcetur misero, trepidumque magistrum[97]
In caveâ magno fremitu leo tollet alumnus.
Nota mathematicis[98] genesis tua; sed grave tardas
Exspectare colos; morieris stamine nondùm
Abrupto. Jam nunc obstas, et vota moraris;
Jam torquet juvenem longa et cervina senectus.
Ocyùs Archigenem[99] quære, atque eme quod Mithridates
Composuit, si vis aliam decerpere ficum,

[a] *Que Thèbes.* Ménécée, fils de Créon, prince thébain et le dernier rejeton de la race cadméenne, se dévoua à Mars pour délivrer, d'après la prédiction de Tirésias, Thèbes sa patrie, assiégée depuis long-temps par les Argiens. (Voyez Stace, *Thébaïde*, livre x, vers 589). Juvénal, le plus grand ennemi des Grecs, auxquels il attribue la corruption des mœurs de sa patrie, jette toujours de la défaveur sur les historiens de cette nation, qui ont défiguré presque tous les événemens, en voulant les embellir; il aurait dû adresser le même reproche à Tite-Live, modèle qu'ont adopté presque tous les modernes aussi véridiques que lui.

[b] *Thèbes.* Voyez dans Ovide (*Métam.* liv. III) l'histoire ou plutôt la fable inventée par les Grecs sur l'origine de la capitale de la Béotie; ces dents du dragon qui se métamorphosent en guerriers; quelle imagination! Ces phalanges qui s'entre-détruisent, et rentrent dans le sein de la terre; quel prodige! il est instructif. Cette fable est un peu béotienne, et tout l'esprit d'Ovide ne la rend pas plus piquante. Pourquoi donc Juvénal la rappelle-t-il? Pour montrer qu'il ne croit pas plus au dévouement de Ménécée qu'aux dents du dragon de Cadmus. Il a, certes, bien raison. Si l'on eût fait ainsi justice de toutes les fables, de tous les prodiges, nous n'en serions pas où nous en sommes.

[c] *Ton astrologue.* Nous avons un peu parlé de cette science dans la

Plus que par Décius ne le fut sa patrie?
Que Thèbes [a], par un fils de son antique roi
(S'il faut aux livres grecs encore ajouter foi).
Thèbes [b], où d'un dragon les dents jadis semées
Enfantèrent soudain des phalanges armées,
S'égorgeant dans la plaine ainsi que nos soldats,
Quand l'airain a donné le signal des combats.
Tu la verras bientôt cette flamme cruelle,
Dont ta bouche a soufflé la première étincelle,
Porter de tous côtés le ravage et la mort.
Crois-tu donc qu'il t'épargne? Ah! je prévois ton sort.
Ce lion rugissant, dans son obscur repaire,
Traîne pour l'égorger et son maître et son père.
Ton astrologue [c] en vain t'a prédit de longs jours,
Ton fils, malgré la Parque, en abrège le cours.
Quel obstacle à ses vœux! quel tourment! quel supplice
De te voir comme un cerf [d] au centième solstice!
Veux-tu cueillir encor les roses du printemps,
De Pomone goûter les savoureux présens?
A chaque instant appelle un moderne Hippocrate;

sixième satire, il faut encore y revenir un moment. Qui le croirait? nous avons encore des astrologues! Et pourquoi n'y en aurait-il pas? il y a tant d'hommes que charment les anciennes erreurs, les anciens préjugés. Que les astrologues qui se cachent encore soient tranquilles, ils reparaîtront bientôt sur la scène du monde, et cette vaine science ne sera pas déplacée dans la sphère où l'on a décidé de nous circonscrire: réjouissons-nous. Quel temps heureux que celui où l'on pouvait prévoir l'avenir!

[d] *Comme un cerf.* Aristote et Pline accordaient au cerf une très-longue vie. Quelques-uns de nos naturalistes prétendent même qu'il prolonge son existence jusqu'au-delà de la centième année. Quant au mot *solstice* employé pour *année*, voyez la note 27, sur le texte latin de la quatrième satire, où se trouve consignée l'opinion du commentateur Britannicus. D'après son raisonnement qui est péremptoire, cent solstices chez les Romains désignent cent années, et non cinquante, d'après nos usages. Je prie donc le lecteur de se souvenir que je traduis un poëte latin.

Atque alias tractare rosas; medicamen habendum est
Sorbere antè cibum quod debeat et [100] pater et rex.

Monstro voluptatem egregiam, cui nulla theatra,
Nulla æquare queas prætoris pulpita lauti [101],
Si spectes, quantò capitis discrimine constent
Incrementa domûs, æratâ multus in arcâ
Fiscus [102], et ad vigilem ponendi Castora nummi;
Ex quo Mars ultor galeam quoque perdidit, et res
Non potuit servare suas. Ergò omnia Floræ
Et Cereris licet, et Cybeles aulæa [103] relinquas:
Tantò majores humana negotia ludi!
An magis oblectant animum jactata petauro [104]

[a] *Que nous fit Mithridate.* Ce fut Pompée qui trouva dans les archives et dans les dépôts qui tombèrent entre ses mains, après la défaite et la mort de Mithridate, la composition de l'antidote, qui porte le nom de ce prince, écrite de sa propre main. Achaintre a inséré dans son édition les quatre vers d'un nommé Serenus, qui ne figureraient pas mal avec les vers de ce singulier personnage qui a mis en vers notre code civil.

[b] *Pères et souverains.* L'histoire du moyen âge est remplie de ces forfaits qui font frémir la nature et l'humanité. L'ignorance profonde dans laquelle vivait le peuple, et l'espèce de servitude dans laquelle on le tenait, le rendaient indifférent sur ceux qui s'étaient attribué tous les droits de l'association civile; les souverains disparaissaient; les chefs des familles étaient assassinés ou empoisonnés; le peuple n'en témoignait aucune surprise: c'était le bel héritage que nous avait laissé la tyrannie des empereurs romains. Les rois barbares qui leur succédèrent trouvèrent tout simple d'imiter leurs exemples.

[c] *Digne d'être remis.* On déposait à Rome dans les temples des dieux non-seulement les traités, les testamens, mais encore les coffres-forts des simples particuliers, et la garde prétorienne était chargée de veiller sur ces dépôts. Il paraît que le temple de *Mars vengeur* avait été pillé par des brigands dont Rome était remplie. Mars donc n'eut plus la confiance des capitalistes, qui mirent leur argent sous la protection de Castor et Pollux, dieux qui avaient aussi leur temple sur la place publique non loin de *Quinquè tabernæ.* Ce temple de Mars vengeur fut bâti par Auguste après qu'il eut vengé la mort de son oncle, exterminé tous ses

Munis-toi de ce don que nous fit Mithridate [a].
Pères et souverains [b], surtout n'oubliez pas
D'avaler l'antidote avant chaque repas.
Laissez là tous vos jeux, cette magnificence
Qu'étale du préteur l'orgueilleuse opulence ;
Je vais vous présenter un plus riant tableau.
Voyez à quels dangers, sur son frêle vaisseau,
Cet avide mortel court exposer sa tête;
Examinez, Romains, à quel prix il achète
Le plaisir d'entasser, d'avoir un coffre-fort
Digne d'être remis [c] au temple de Castor,
Dieu bien plus vigilant que notre auguste père :
Car, dans ces derniers temps, une main téméraire
Enleva jusqu'au casque à Mars, au Dieu vengeur!
Abandonnez Cybèle et son riche préteur,
Et Cérès [d] et Flora : les passions humaines
Vous offrent tous les jours, d'autres jeux, d'autres scènes.

meurtriers, mais après la bataille d'Actium. Ce monstre n'avait vengé personne; il n'avait vu que lui. Cicéron l'eût-il protégé s'il se fût déclaré sur-le-champ l'ennemi de Brutus et de Cassius? Quand il aspira à la souveraine puissance, il fallut se défaire de tous ceux qui auraient pu lui faire éprouver le même sort qu'à son oncle adoptif. Et voilà le seul motif qui l'obligea à déclarer la guerre aux meurtriers de César. Ériger un temple à Mars vengeur, lui, Octave! Se regardait-il comme un second Mars? Agrippa devait bien rire intérieurement de la vanité de son maître, lui qui, à la bataille d'Actium, le cherchait partout afin de prendre ses ordres : où le trouva-t-il? dans la sentine d'une galère, où il s'était caché pour se mettre à l'abri des traits de l'ennemi. Voilà l'homme qui bâtit un temple à Mars vengeur, c'est-à-dire à lui-même.

[d] *Cérès.* Nous avons parlé dans nos précédentes satires des jeux floraux, des jeux Mégalésiens; les fêtes de Cérès se célébraient pendant huit jours, et commençaient la veille des ides d'avril (12 avril). On donnait des jeux au cirque le dernier jour de ces fêtes tombant au 13 des calendes de mai (ou 19 avril). Ce n'étaient point les seules fêtes de Cérès : il y en avait de moins solennelles : le quatrième jour avant les ides d'août (le 10 dudit mois), et le troisième jour avant les calendes de septembre, fêtes pendant lesquelles on montrait les ornemens de la déesse Cérès, et dont nous avons parlé dans la sixième satire.

Corpora, quique solent rectum descendere funem,
Quàm tu Coryciâ[105] semper qui puppe moraris,
Atque habitas, Coro[106] semper tollendus et Austro,
Perditus, ac vilis[107] sacci mercator olentis;
Qui gaudes pingue antiquæ de littore Cretæ
Passum, et municipes Jovis[108] advexisse lagenas?
Hic tamen ancipiti figens vestigia plantâ,
Victum illâ mercede parat, brumamque famemque
Illâ reste cavet; tu propter mille talenta,
Et centum[109] villas temerarius. Adspice portus,
Et plenum magnis trabibus mare: plus hominum est[110]
In pelago. Veniet classis, quòcumque vocârit
Spes lucri; nec Carpathium[111] Gætulaque tantùm
Æquora transiliet: sed, longè Calpe[112] relictâ,
Audiet Herculeo stridentem gurgite solem.

[a] *De ces corps projetés.* On ne sait pas précisément ce que signifie le mot *petaure* et quelle espèce de jeu il désignait. Les uns prétendent qu'il s'agit ici du jeu du cercle; d'autres, s'appuyant sur une épigramme de Martial, assurent que le *petaurum* était une machine de bois dans laquelle se trouvaient des roues dont le mouvement subit lançait les corps dans les airs à une assez grande élévation, lesquels corps, en tombant, se trouvaient debout; enfin Scaliger affirme que ce jeu est simplement celui de la balançoire. Je me suis arrêté à cette dernière interprétation.

[b] *Du vin épais.* Pourquoi les Romains n'aimaient-ils pas le vin de Malvoisie? car c'est évidemment cette espèce de vin dont parle Juvénal: le substantif *passum* nous l'annonce; il signifie vin exprimé de ces raisins que l'on fait sécher au soleil. Martial, dans une de ses épigrammes, dit: *Vendange de Crète, vin du pauvre.* Malgré ces autorités, le père Hardouin assure que les vins de Crète étaient fort estimés à Rome: ce bon père se trompe; il confond, à son ordinaire, les temps modernes avec les temps anciens.

[c] *Talens.* Fameux poids et monnaie de compte chez les anciens, dont la valeur était différente non-seulement dans les différens pays, mais encore dans le même état, selon que les espèces qui le composaient se

De ces corps projetés [a] les mouvemens divers,
Ce funambule adroit voltigeant dans les airs,
Nous amusent-ils plus que l'avide argonaute,
Toujours sur son navire à côté du pilote,
En butte à la fureur et des vents et des flots,
Pour transporter ici quelques méchans tonneaux
Remplis du vin épais [b] que produit cette terre
Où folâtra jadis le maître du tonnerre?
Que veut ce malheureux, qui d'un pas incertain
S'avance sur la corde? Un habit et du pain.
Mais toi, mille talens [c] te rendent téméraire.
Voyez-vous dans ce port une forêt entière,
Une forêt de mâts? Terre, où sont tes enfans?
Presque tous sur la mer suspendus et flottans.
Partout où le trafic offre quelque espérance,
Un navire pénètre, une flotte s'avance;
Des rives du Bosphore au pied du mont Atlas
Elle vogue, et Calpé ne l'arrêtera pas.
Des colonnes [d] d'Hercule on franchit la barrière;

trouvaient plus ou moins fortes. Les Romains avaient de grands et de petits talens; soixante-douze livres romaines formaient le grand talent que l'on évalue à deux cent dix liv. sterlings. Nos auteurs français ne sont point d'accord sur l'évaluation du talent, parce qu'ils ne l'ont jamais faite d'après le poids et le titre, mais d'après le cours de nos monnaies.

[d] *Des colonnes.* La navigation des anciens était extrêmement bornée; les Carthaginois seuls passèrent le détroit de Gibraltar, et cotoyèrent l'Afrique jusqu'aux îles du Cap-Vert. Ils y formèrent même quelques établissemens. Malte-Brun, dans sa Géographie, nous fait connaître le chemin que suivit un Carthaginois, nommé Asdrubal, dans une expédition vers les îles Fortunées, que nous appelons aujourd'hui Canaries; mais il ne dit pas pour quelle raison Scipion et les Romains, dans le sac des Carthaginois, incendièrent les fastes et les archives de ce malheureux peuple. Il est vrai que Malte-Brun n'est pas historien; il n'aime pas les Carthaginois. Je pense au contraire que si Annibal eût détruit Rome, la face de l'univers connu n'aurait pas été, grâce aux découvertes de ces audacieux navigateurs, ce qu'elle fut pendant quinze ou dix-huit siècles : car c'est à la hardiesse de nos navigateurs modernes que nous devons nos arts et nos lumières. Mais qu'espérer des

Grande operæ pretium est, ut tenso folle reverti
Indè domum possis; tumidâque superbus[113] alutâ,
Oceani monstra, et juvenes[114] vidisse marinos.

Non unus mentes agitat furor : ille sororis
In manibus vultu Eumenidum terretur[115] et igni;
Hic, bove percusso, mugire Agamemnona credit,
Aut Ithacum. Parcat tunicis licèt atque lacernis[116],
Curatoris eget, qui navem mercibus implet
Ad summum latus, et tabulâ distinguitur udâ;
Quùm sit causa mali tanti, et discriminis hujus
Concisum argentum in titulos, faciesque minutas[117].
Occurrunt nubes et fulgura : solvite funem,

Romains, surtout après la destruction de Carthage? des fers, la misère et la mort.

[a] *J'ai vu de l'Océan.* Voyez la description de la tempête que la flotte de Germanicus éprouva sur l'Océan germanique, aujourd'hui mer d'Allemagne. « Quelques Romains qui avaient été jetés sur des « plages lointaines, parvinrent cependant à rentrer dans le camp de « Germanicus; ils racontaient des merveilles; ils avaient vu, disaient-« ils, des oiseaux d'une forme et d'une grosseur inouïes, des monstres « marins, des poissons dont une partie du corps avait quelque ressem-« blance avec le corps de l'homme, etc. » (Tac. liv. II, § 24.) Les tritons dont parlent tous les anciens ne sont autre chose que les phoques ou lions marins. La description que fait des tritons Pausanias, dans son neuvième livre, diffère peu de la description des phoques faite de nos jours par un célèbre naturaliste.

[b] *Dans les bras de sa sœur.* Juvénal, en écrivant ce vers, avait sans doute devant les yeux la scène d'Oreste et Electre dans Euripide : *O Phébus*, etc., passage assez bien imité par Crébillon :

ORESTE.

Frappez, Dieux tout-puissans, que ma fureur implore,
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
Frappez!.. mon crime affreux ne regarde que vous, etc.

On veut voir dans quels flots le dieu de la lumière
Eteint, en frémissant, son disque radieux.
Et ne voilà-t-il pas un mortel bien heureux,
Quand de retour il dit, la bourse bien garnie :
« J'ai vu de l'Océan [a] la surface infinie,
« Ses montres, ses tritons, et tous les dieux marins! »
Chacun a sa folie au séjour des humains.
Dans les bras de sa sœur [b], le parricide Oreste
Croit voir une furie et sa torche funeste;
En égorgeant un bœuf, le fils de Télamon [c]
Croit entendre mugir le fier Agamemnon.
S'il respecte sa toge en son calme délire,
Ne faut-il pas aussi [d] comme un fou l'interdire,
L'homme qui, remplissant son vaisseau jusqu'au bord,
N'est que par une planche éloigné de la mort;
Quand, pour quelques écus à la marque du prince,
Il va de mer en mer, de province en province
Affronter mille morts, braver mille dangers?
« Quel orage! grands dieux!!! — Météores légers,

ELECTRE.
Ah! mon frère, calmez cette aveugle fureur;
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur, etc.
ELECT. act. v, scène IX.

[c] *Le fils de Télamon.* Ajax, après la mort d'Achille, s'étant présenté pour réclamer ses armes, l'artificieux Ulysse les demanda et les obtint. Le fils de Télamon, frappé de cette injustice, perdit la raison et devint un Don Quichotte : il alla faire la guerre contre des béliers et des moutons, et quand il avait immolé ces pauvres animaux à sa rage, il croyait avoir sacrifié Ulysse et Agamemnon, comme le chevalier de la Manche croyait avoir pourfendu les géans.

[d] *Ne faut-il pas aussi.* C'était le préteur à Rome qui donnait un curateur aux insensés; on n'exigeait d'autres formalités qu'une attestation de quelques témoins, et cependant l'interdiction fut rarement prononcée, et presque jamais par intrigue : jamais Romain, que je sache, ne fut enfermé par des parens avides, par des héritiers pressés de jouir, comme nous en avons tant vu dans les siècles passés. Que de fous à Charenton ne le sont devenus qu'après leur entrée dans cet asile ouvert aux seuls hommes privés par la fatalité du précieux usage de leur raison!

Frumenti dominus clamat piperisque [118] coëmptor :
Nil color hic cœli, nil fascia nigra minatur ;
Æstivum [119] tonat. Infelix hâc forsitan ipsâ [120]
Nocte cadet, fractis trabibus, fluctuque premetur
Obrutus, et zonam lævâ morsuque tenebit.
Sed cujus votis modò non suffecerat aurum,
Quod Tagus, et rutilâ volvit Pactolus arenâ,
Frigida sufficient velantes inguina panni [121],
Exiguusque cibus, mersâ rate, naufragus assem
Dùm rogat, et pictâ se tempestate tuetur [122].

Tantis parta malis, curâ majore metuque
Servantur. Misera est magni custodia censûs.
Dispositis prædives hamis [123] vigilare cohortem
Servorum noctu Licinus [124] jubet, attonitus pro
Electro, signisque suis, Phrygiâque [125] columnâ,

[a] *Tu tiendras.* « Admirable tableau, s'écrie Henninius : l'avare au mi-« lieu des flots, tenant sa bourse entre les dents, la soutenant de la « main gauche, crainte que les flots ne l'enlèvent, tandis qu'il tâche « avec sa main droite de vaincre la fureur des vagues courroucées. » Molière et Plaute, dans leur *Avare*, n'ont pu, il est vrai, représenter sur la scène leur Harpagon dans une position semblable. Voyez donc comme la satire des mœurs est quelquefois supérieure par les images à la satire dramatique et dialoguée, c'est-à-dire à la comédie.

[b] *Pactole*, fleuve de Lydie. Il prenait sa source au mont Tmolus, arrosait Sardes, et se jetait dans l'Hermus qui va se perdre dans le golfe de Smyrne. Le Pactole, à peine remarqué de nos jours, était fameux chez les anciens par les parcelles d'or qu'il roulait avec son sable. Tous les auteurs parlent de cette singularité; les poëtes l'ont célébré à l'envi, et les continuelles allusions que les modernes font au Pactole lui conservent une réputation qu'il ne mérite plus depuis long-temps. Voilà le triste effet de tout ce qui brille d'un éclat emprunté : l'or disparaît, on oublie le Pactole. Enlevez les richesses et l'or à quelques individus dont on parle tant, et vous verrez si leur nom n'est pas aussitôt enseveli dans les

« Dit l'avide marchand; détachez-moi ce câble;
« Cette couleur du ciel n'a rien de formidable;
« Eclairs, vapeurs d'été... » Peut-être cette nuit,
Malheureux, les débris de ton vaisseau détruit
Nageront dispersés; et luttant sur l'abîme,
Pour arracher aux flots leur dernière victime,
Tu tiendras[a] le trésor des dents et d'une main.
Et toi, que n'aurait point assouvi, ce matin,
L'or que roulent les flots du Pactole[b] ou du Tage,
Le soir, en promenant le tableau du naufrage,
Sous des lambeaux collés à tes genoux tremblans,
Tu te contenteras des plus vils alimens,
D'une obole, qu'enfin la pitié t'a jetée.
Toute cette opulence à grand prix achetée,
Il faut la conserver: la crainte, les soucis,
Gardent ce coffre-fort, si chèrement acquis.
Voyez de Licinus le somptueux asile;
Il craint que l'incendie, ou qu'une main subtile
Ne fasse disparaître, argent, vases, tableaux,
Ambre, ivoire, tortue ou marbre de Paros;
Et d'esclaves nombreux[c] la fidèle cohorte

abîmes ouverts par l'oubli et l'indifférence; mais un grand homme, privé de tout et relégué sur un rocher, n'est pas moins un grand homme, l'oubli ne peut l'atteindre, comme tant de pitoyables écrivains dont l'unique aliment est la médisance, la calomnie ou l'outrage.

[c] *Et d'esclaves nombreux*. M. de Jaucourt prétend que Juvénal fait allusion aux cohortes nocturnes qu'établit Auguste, au rapport de Dion Cassius, pour veiller pendant la nuit aux incendies. Le mot *servorum* ne l'embarrasse pas: « car, ajoute-t-il, on regardait avec le dernier « mépris ces cohortes, soit par rapport à leur emploi, soit parce qu'elles « étaient composées de vils affranchis. » Je crois que M. de Jaucourt se trompe: le mot *jubet* fait bien entendre au lecteur que Licinus lui-même ordonnait à ses propres esclaves d'exercer cette surveillance. Cette difficulté que l'on a voulu élever dans le *Dictionnaire encyclopédique* contre l'opinion de tous les commentateurs et de tous les traducteurs, n'en est pas une, et ne peut lutter contre la simple explication de la phrase latine.

Atque ebore, et latâ testitudine. Dolia nudi
Non ardent Cynici [126]; si fregeris, altera fiet
Cras domus, aut eadem [127] plumbo commissa manebit.
Sensit Alexander, testâ quùm vidit in illâ
Magnum habitatorem, quantò felicior hic qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem,
Passurus [128] gestis æquanda pericula rebus.
Nullum numen habes, si sit prudentia; nos te,
Nos facimus, Fortuna, Deam. Mensura tamen quæ
Sufficiat censûs, si quis me consulat, edam.
In quantùm [129] sitis, atque fames, et frigora poscunt,
Quantùm, Epicure, tibi parvis suffecit in hortis,

[a] *Tonneau.* Le tonneau de Diogène ne se présente aujourd'hui à notre imagination, à notre esprit prévenus, qu'avec un cortége d'images obscènes, déshonnêtes et licencieuses; on n'ose regarder au fond. Mais les bons esprits qui s'occupent moins à chercher dans l'histoire ce que l'on y dit que la vérité, trouveront que les soupçons répandus sur les mœurs de Diogène n'ont aucune espèce de fondement. L'histoire scandaleuse sur Laïs est démentie par mille circonstances relatives à la conduite de ce philosophe: il mena une vie si dure, si frugale, si laborieuse; ses maximes, ses principes sont tellement empreints de l'amour de la justice et de l'humanité, qu'il est impossible de ne pas vénérer un homme capable de porter aussi loin l'abnégation de soi-même. Je regarde néanmoins comme apocryphe la visite d'Alexandre, et la fameuse exclamation de ce prince : *si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.* Quoique cet événement ait été raconté par le bon Plutarque et par Diogène de Laërce, les historiens grecs n'en parlent pas, et les deux écrivains cités ci-dessus ne nous indiquent ni l'époque précise, ni le temps de cette visite. Alexandre partit fort jeune pour son expédition d'Asie; il était brave alors, mais il ne jouissait pas d'une fort grande réputation chez les Grecs; l'exclamation dans ce moment n'aurait pas eu un grand sel : ensuite on sait qu'il ne revint pas de Babylone pour faire une visite à Diogène. Et voilà comme on écrit l'histoire!

[b] *Fortune.* Les Romains reçurent des Grecs le culte de la Fortune, sous le règne de Servius Hostilius, qui lui dédia le premier temple sur le marché public. Elle eut ensuite dix-huit temples dans l'enceinte de

Emplit les réservoirs et surveille la porte.
Le feu dévore-t-il le cynique tonneau[a]?
S'il se brise, aisément on en trouve un nouveau,
Où le plomb rétablit l'antique domicile.
En voyant ce grand homme et sa tonne d'argile,
Alexandre sentit que les mortels heureux
Ne sont pas, ici bas, tous ces ambitieux,
De ce vaste univers méditant la conquête:
La fortune sourit, et souvent leur apprête
Tout autant de revers qu'ils ont eu de succès.
Fortune[b], à qui dois-tu ton temple? à nos excès.
Soyons prudens, demain tu n'es plus qu'un fantôme.
Mais enfin, dira-t-on, que faut-il? quelle somme
Suffit à nos besoins[c]? Mortel, écoute-moi:
Quand la nature parle, obéis à sa loi.
De ton corps en souffrance apaise le murmure;
Garantis-le du froid, mais imite Epicure.
Dans son modeste asile un seul petit jardin[d]

Rome. L'église de Sainte-Marie l'Egyptienne est le temple de la Fortune virile. Elle avait encore un temple célèbre à *Antium*, mais le plus renommé de tous était celui de Préneste, à dix-huit milles de Rome.

[c] *Suffit à nos besoins.* « Notre appétit en tout genre, dit un philo-« sophe moderne, n'est démesuré que parce que nous voulons lui « donner d'autres règles que celles prescrites par la nature. » C'est une vérité de tous les temps, de tous les lieux, de tous les climats. « Plus « nous nous éloignons de la nature, continue-t-il, plus nous perdons « de nos goûts naturels; ou plutôt l'habitude nous fait une seconde « nature que nous substituons tellement à la première, que nul d'entre « nous ne connaît plus celle-ci. » Nous sommes cruellement punis de cette fatale substitution; nous avons besoin de médecins: leur art se réduirait à bien peu de chose, si nous suivions les préceptes que Juvénal donne à son ambitieux; mais il est écrit dans la destinée que l'homme sera intempérant, pour qu'une science conjecturale et presque inutile soit parmi nous ce que l'astrologie était chez les anciens.

[d] Le petit jardin d'Epicure, l'étroit logis de Socrate! Avait-il le sens commun Juvénal de proposer aux Romains de son siècle l'exemple de Socrate et d'Epicure? Rentrer dans le cercle étroit tracé par la nature, quand une fois on a franchi les bornes, n'est-ce pas vouloir que le soleil

Quantùm Socratici [130] cœperunt antè penates.
Numquàm aliud natura, aliud sapientia dicit [131].
Acribus exemplis videor te claudere; misce
Ergò aliquid nostris de moribus : effice summam,
Bis septem ordinibus [132] quam lex dignatur Othonis.
Hæc quoque si rugam trahit, extenditque labellum;
Sume duos equites, fac tertia [133] quadringenta.
Si nondùm implevi gremium, si panditur ultrà,
Nec Crœsi fortuna umquàm [134], nec Persica regna
Sufficient animo, nec divitiæ Narcissi [135],
Indulsit Cæsar cui Claudius omnia, cujus
Paruit imperiis, uxorem occidere [136] jussus.

s'arrête, que la lune n'ait plus ses phases! Que deviendrions-nous si tout le monde voulait imiter ces prétendus sages, qui n'entendaient rien en politique, qui ne savaient pas comment il faut diriger les hommes? Il n'y a que les génies bornés et sans amour-propre qui se contentent de peu. Les palais, les vastes domaines, les richesses immenses, attestent toute l'étendue de l'esprit de cet heureux mortel qui les possède. Que lui parlez-vous d'Epicure, de Socrate, d'Epictète? il n'a jamais entendu prononcer ces noms barbares : l'un n'avait pas de salon de compagnie; l'autre s'était fait jardinier, et le troisième servait à table un maître impérieux et lui versait à boire. Toute la philosophie des Romains, à l'époque où Juvénal écrivait, consistait à vivre dans l'opulence, à se procurer les moyens de subvenir *per fas et nefas* aux dépenses qu'exigeait le luxe, sous peine d'être ridicule ou banni de la société des hommes. En France ces mœurs sont-elles changées? Non, nous sommes sur ce point ce qu'étaient les Romains; parce que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Nous sommes à une telle distance de la nature, qu'il n'est plus possible de regarder en arrière. Que de bâtons levés, que d'yeux crevés aux nouveaux Lycurgues qui voudraient rappeler les hommes à leur primitive manière de vivre! heureux encore s'ils ne périssaient pas. Les Socrate, les Epicure seraient traités comme les Gracques, en perturbateurs du repos public.

Ne l'arracha-t-il pas au tourment de la faim ?
Dans un logis étroit, l'oracle de la Grèce
T'indique les besoins qu'approuve la sagesse :
Avec elle toujours la nature est d'accord.
Leur voix exige-t-elle un trop pénible effort ?
Cédons aux temps : possède un revenu capable
De t'assigner au cirque une place honorable [a].
Mais quoi ! ton front se ride et ta lèvre s'étend ?
Double, triple la somme.... et tu n'es pas content !
Rien ne peut assouvir ton infâme avarice,
Ni les biens d'un Crésus, ni l'or de ce Narcisse [b]
Dont Claude fut l'esclave, auquel il obéit,
Quand Narcisse ordonna que sa femme périt.

[a] *Une place honorable.* Les quatorze gradins accordés au théâtre par Roscius Othon aux chevaliers romains qui possédaient quatre cent mille sesterces. Tout est perdu dans un Etat lorsqu'on accorde aux richesses les honneurs, les places, les distinctions qui ne sont dus qu'à la vertu. Risible prétention, s'écrie l'opulence ! Non, la vertu ne veut rien, ne prétend à rien ; mais laissez-lui au moins la faculté de rire de la stupide vanité du riche.

[b] *Narcisse*, affranchi de l'empereur Claude, à qui par une coupable et criminelle indulgence ce prince accordait tout. « Il éleva, il aima « surtout, dit Suétone, Narcisse son secrétaire, et Pallas son inten- « dant ; il souffrit que le sénat, par un décret, les comblât de récom- « penses, qu'il leur accordât les insignes des premières magistratures. « Un jour Claude se plaignait de la pénurie dans laquelle se trouvait sa « cassette. Associez-vous à vos deux affranchis, lui répondit-on, et « vous aurez des richesses en abondance. Claude n'eût pas même con- « damné à mort Messaline, continue Suétone, après son mariage avec « Silius, si Narcisse ne l'eût pressé, ne lui eût fait entrevoir toute l'in- « famie de l'adultère, s'il n'eût pour ainsi dire ordonné la mort de la « coupable princesse. » Les courtisans voient comme la postérité traite Narcisse : eh bien, il n'y en a pas un seul qui ne voulût jouer auprès d'un prince quelconque le rôle de cet affranchi. A quoi bon l'histoire pour cette espèce d'hommes, qui n'ont ni yeux ni oreilles ; ils n'ont qu'une bouche et des mains.

SATIRA XV.

In hâc satira gravissimè Juvenalis invehitur in religiosam Ægyptiorum dementiam, quorum alii ibides, aut erocodilos pro numinibus habent; alii verò olera colunt quæ in hortis suis nascuntur. Haud absimiles, inquit, Læstrigonum et Cyclopum, quòd effusum hominis sanguinem haustu impio bibissent, cæco furore abrepti, commisso inter finitimos prælio, quibus varia erant numina. Inferius tamen illius satiræ exordium; nec mirum, nam et senex admodùm erat vates. Attamen morum pictoris egregium agnoscimus modum, sed perorationi magna vis est et sublimis; quædam imitatione prosecutus est noster Bolæus, in hac parte ubi reperitur miserationis hominum mentibus à naturâ insitæ præclara adumbratio. Hanc occasionem arripit poeta ut acerbe increpet odium et sævitiam, quæ feræ non nisi in dispar genus, homines autem in semet ipsos exercent.

Scripta fuit hæc satira, quarto imperantis Hadriani anno.

SUPERSTITIO.

QUIS nescit, Volusi Bithynice, qualia demens
Ægyptus portenta[1] colat? Crocodilon adorat

[a] Boileau, huitième satire, a dit :

Non. Mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre,
Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
A vu dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels;
Et sur les bords du Nil, les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.

Tous les anciens poëtes et philosophes ont parlé des superstitions des habitans de l'Egypte. « Qui ignore, dit Cicéron dans ses *Tusculanes*, « les coutumes des Egyptiens? Leurs préjugés sont tels qu'ils préfère- « raient mourir que de tuer un ibis, un aspic, un chat, un chien ou « un crocodile; et si par hasard quelqu'un d'entre eux blesse un de ces

SATIRE XV.

Dans cette satire, Juvénal se déchaîne contre les superstitieux Egyptiens qui se prosternaient aux pieds des ibis, des crocodiles; qui même adoraient les légumes de leurs jardins. Il les compare aux Cyclopes, aux Lestrigons, pour avoir répandu le sang humain, pour l'avoir bu même; dans leur aveugle fureur, après une violente rixe entre deux peuples qui adoraient des divinités différentes. Le commencement de cet ouvrage est un peu faible; et cela n'est pas étonnant, Juvénal l'a écrit dans son extrême vieillesse : cependant on reconnaît toujours la touche vigoureuse du peintre; la péroraison est néanmoins sublime; et Boileau lui-même a imité quelques passages de cette dernière partie, dans laquelle se trouve l'admirable tableau de la pitié. Le poëte saisit cette occasion pour reprocher aux hommes leur haine, leur cruauté envers leurs semblables, qu'épargnent les bêtes les plus féroces.

Cette satire a été écrite vers la quatrième année du règne d'Adrien.

LA SUPERSTITION.

Tu sais, Volusius, à quels horribles dieux
L'Egyptien stupide ose adresser ses vœux [a].
L'un se prosternera devant le crocodile [b],

« animaux, il n'est point de peine qu'ils ne s'infligent. » Lucien, chap. XIV, *des Sacrifices*, tient le même langage.

[b] *Crocodile*. Je ne parlerai point de cette espèce de lézard, si connu de nos jours : il était adoré dans quelques contrées de l'Egypte; ailleurs on le chassait, on l'abhorrait, on le tuait. Ici l'on croyait que Typhon, le meurtrier d'Osiris, s'était transformé en crocodile; d'autres en faisaient leur divinité suprême. Les Egyptiens souffraient très-impatiemment qu'on leur reprochât leur sotte crédulité. Cela ne me surprend pas : plus un culte est ridicule, plus ses prosélytes sont intolérans.

Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus Ibin.
Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci[a],
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone[3] chordæ,
Atque vetus Thebe[4] centum jacet obruta portis.
Illic æluros[5], hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum et cepe[6] nefas violare, ac frangere morsu.
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis

[a] *Ibis*, oiseau d'Egypte qui ressemble beaucoup à la cigogne. Cependant, dit Pline, il était un peu plus petit : il avait encore le col moins long, les pieds ou pates plus rapprochées du corps : son plumage était d'un blanc sale et même un peu roussâtre, avec quelques taches d'un rouge pourpré; la couleur des grandes plumes au bout des ailes était noire. L'ibis se nourrit de serpens et de lézards, de grenouilles et d'autres insectes qui infecteraient la région. Voici la raison que donne Cicéron dans son livre *De la nature des dieux*, sur le culte que rendaient aux ibis presque toute l'Egypte. « Ces oiseaux préviennent le plus terrible « fléau de cette contrée. Quand le vent d'Afrique pousse des déserts « de la Lybie les serpens, ou les dragons ailés, les ibis se précipitent « sur eux, les tuent et les mangent : ainsi l'Egypte est préservée de la « morsure de ces reptiles pendant leur vie, et de l'odeur infecte que « répandraient leurs cadavres après la mort. »

[b] *Un singe d'or.* « On entre dans un temple, dit Lucien; il est ma- « gnifique; de toutes parts brillent l'or et l'argent; les yeux avides y « cherchent la divinité et n'y trouvent qu'une cigogne, un singe, un chat : « belle image de beaucoup de palais dont les maîtres ne sont pas le plus « bel ornement. » (Rollin, *Histoire ancienne*, tome 1, page 91.) Voyez comme le grave recteur lance ses traits en se couvrant de Lucien. Qu'aurait-il donc dit Lucien aujourd'hui que les plus riches palais ne sont occupés que par son ami Plutus ?

[c] Memnon, fils de l'Aurore, qui vint de l'Ethiopie pour porter du secours à Priam, et qui périt de la main d'Achille. Strabon, qui avait été en Thébaïde, fait la description d'un temple qu'il avait vu; et cette description est semblable à celle que l'on trouve dans le voyage de Thévenot. Le même auteur, en décrivant les monumens antiques de la Thébaïde, parle d'une statue de Memnon, qui tenait une lyre à la main, et imitait les chants de l'homme accompagnés par la lyre, quand elle était frappée des rayons du soleil. Strabon, l. VII; Tacite, *Ann.* l. 1, chap. 62, parlent de cette merveille qui surprit Germanicus. Pausanias assure que

L'autre, aux pieds d'un ibis[a] qu'engraisse le reptile;
Un singe d'or[b] sacré brille sur les débris
De cette immense ville où régna Sésostris,
Et non loin de ces lieux où du fils de l'Aurore[c]
Les magiques accens retentissent encore.
Là, d'un peuple[d] le chat est la divinité;
Ici, le chien reçoit l'encens d'une cité.
L'autre honore un poisson; et personne Diane.
Malheur à l'insensé dont la bouche profane
Blesserait un ognon[e]! O peuple trop heureux

Cambyse fit ouvrir la statue, s'imaginant qu'il y avait dans l'intérieur un mécanisme; mais la statue ouverte n'en rendit pas moins les sons ordinaires, aux heures marquées: et le judicieux écrivain attribue cette merveille à la magie. Cette statue existait encore il n'y a pas long-temps. Pocock, dans ses voyages, l'a dessinée; mais la partie supérieure était abattue, tandis que l'inférieure était encore sur sa base. Elle ne chante plus aujourd'hui; elle n'a plus chanté même depuis la destruction de Thèbes et du temple de Sérapis par Ptolémée Physcon ou gros ventre. Point de doute que les prêtres égyptiens ne fussent très-savans et ne connussent parfaitement tous les effets de l'*acoustique;* mais pourquoi donc tromper les hommes, pourquoi les induire en erreur, les rendre idolâtres, superstitieux et fanatiques; est-ce pour mieux les diriger? Triste moyen d'asservir l'humanité pour ne jouir de cette suprématie que pendant le court espace d'une vie qui va bientôt se perdre dans l'immense abîme de l'égalité!

[d] *Là, d'un peuple.* Diodore rapporte un fait dont il avait été témoin pendant son séjour en Egypte. Un soldat romain avait tué un chat par mégarde et sans dessein; la populace courut à sa maison, et ni l'autorité du Roi qui envoya ses gardes, ni la crainte du nom romain, ne purent le sauver. Leur respect pour ces animaux est tel que dans une année de famine ils préférèrent se dévorer les uns les autres que de toucher à leurs miaulantes divinités. Et cependant les Egyptiens étaient alors les peuples les plus mous, les plus efféminés, les plus corrompus de l'univers connu. Philosophes, n'en soyez pas surpris. La superstition est la compagne de la débauche, et c'est en cela seul qu'elle diffère du fanatisme.

[e] *Blesserait un ognon.* Hérodote, Diodore, Pline, Lactance et Rollin n'ont parlé que des superstitions du peuple; mais ils n'ont pas remonté à l'origine de ces pratiques superstitieuses: le zodiaque de *Dendera* n'appartient pas seulement aux connaissances astronomiques des prêtres égyptiens; il peut aussi nous donner quelques idées sur la religion de ces prêtres. Je pense que toutes les merveilles du monde, depuis les

Numina! Lanatis[7] animalibus abstinet omnis
Mensa : nefas illic fetum jugulare[8] capellæ ;
Carnibus humanis vesci licet. Attonito quùm
Tale super cœnam facinus narraret[9] Ulysses
Alcinoo, bilem aut risum fortasse quibusdam
Moverat, ut mendax aretalogus[10]. In mare nemo
Hunc abicit, sævâ dignum verâque Charybdi,
Fingentem immanes Læstrygonas atque Cyclopas[11]?
Nam citiùs Scyllam[12], vel concurrentia saxa,
Cyaneas[13], plenos et tempestatibus utres
Crediderim, aut tenui percussum verbere Circes[14],
Et cum remigibus grunnisse Elpenora[15] porcis ;
Tam vacui capitis populum Phæaca[16] putavit?
Sic aliquis meritò nondùm ebrius, et minimum qui
De Corcyræâ temetum[17] duxerat urnâ :
Solus enim hoc Ithacus nullo sub teste canebat.
Nos miranda quidem, sed nuper, consule[18] Junio,

astres jusques aux plus simples productions de la terre, qui même aux yeux du naturaliste ne sont pas les moindres merveilles de la nature et de la Providence, étaient un objet de vénération pour les savans dont les monumens nous étonnent encore aujourd'hui. Ils donnèrent aux constellations le nom de différens animaux : c'étaient les constellations que vénéraient les prêtres ; et le peuple adora le chien, la brebis, le bélier, etc. Les prêtres admiraient les productions de la nature, et le peuple, souvent, les adora tout en les mangeant. Quoi qu'en dise Juvénal, tel est, tel a été, tel sera toujours l'ordre des choses si l'on s'obstine à laisser le peuple dans l'ignorance ; il finit par devenir ce qu'étaient les Égyptiens sous les derniers Lagides. Laissons les Cléopâtres et leurs tristes sujets ; voyons comme Boileau s'exprime en parlant de ces superstitions :

Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole ;
Lui venir, comme au Dieu des saisons et des vents,
Demander, à genoux, la pluie et le beau temps.

De voir dans ses jardins naître en foule ses dieux !
A table une brebis ! un chevreau pour victime !
Et qui donc oserait commettre un pareil crime ?
Mais c'est avec plaisir qu'on boit le sang humain.
Quand chez Alcinoüs [a], au sortir d'un festin,
Ulysse racontait les repas du Cyclope,
Comment fut accueilli l'époux de Pénélope ?
Tel convive sourit ; mais un autre irrité :
« A la mer, disait-il, l'imposteur effronté !
« Qu'elle soit sa Charybde ; un gouffre véritable,
« Doit être le seul prix de ce conte effroyable.
« A la mer l'impudent, avec ses Lestrigons....
« Je les croirais plutôt ses autres fictions ;
« Les Cyclopes, Scylla, les roches Cyanées,
« Les tempêtes qu'il tint dans son outre enchaînées ;
« Les charmes de Circé, le destin d'Elpénor,
« Et de ses compagnons le déplorable sort.
« Mais que l'homme dévore un homme ! quel délire !
« Prend-il pour insensés les peuples de Corcyre ? »
Ainsi dut s'exprimer un de ces assistans,
Dont l'urne n'avait pas altéré le bon sens.
Ulysse chantait seul cette odieuse histoire ;
Sans témoins, la raison se refusait d'y croire.
Pour moi, Volusius, je vais te raconter
Un fait [b] plus étonnant : garde-toi d'en douter ;

[a] Alcinoüs, les Cyclopes, Sylla, les roches Cyanées, Circé, Elpénor, les Lestrigons. Homère, dans son Odyssée, nous a transmis tous ces prodiges qui ne fournissent plus à l'éloquence que des lieux communs fort usés. Quelques unes de ses fables présentent une morale saine ; ses antropophages, ses Polyphêmes, ses magiciennes, ses roches flottantes, peuvent flatter un moment une imagination gigantesque ; mais ils ne disent rien à l'esprit, et le cœur ne les comprend pas.

[b] *Un fait.* Ce fait dont va parler Juvénal se passa en Egypte dans la troisième année du règne d'Adrien, sous le consulat de cet empereur, ayant pour collègue Quintus-Junius-Rusticus. Presque tous les interprètes sont d'accord sur ce point, à l'exception du père Jouvency, et de quelques

Gesta super calidæ referemus mœnia Copti;
Nos vulgi scelus [19], et cunctis graviora cothurnis;
Nam scelus, à Pyrrhâ quamquàm omnia syrmata [20] volvas,
Nullus apud tragicos populus facit. Accipe nostro
Dira quod exemplum feritas produxerit ævo.

Inter finitimos vetus atque antiqua simultas,
Immortale odium, et numquàm sanabile vulnus

scholiastes du moyen âge qui ont tous adopté la vie apocryphe de Juvénal, sans réflexion, comme ils adoptèrent dans leurs monastères les fausses décrétales. Ce fut donc l'an 872 de la fondation de Rome. Depuis Auguste, l'Egypte était une province romaine, et la superstition alla toujours en croissant. Quel triste héritage laissèrent à leurs néophytes les prêtres de Thèbes! Ils disparurent avec leurs sciences, et la superstition resta: oh! elle n'abandonne pas si facilement sa proie une fois qu'elle la tient dans ses serres; poursuivie, elle se replie sur elle-même comme les serpens dans les savanes du Nouveau Monde; et s'appuyant ensuite fortement sur sa queue, elle s'élance sur ses ennemis et les dévore. L'histoire, qu'elle a souvent écrite elle-même, nous la peint sous des apparences moins hideuses à la vérité, mais elle finit toujours par se trahir. Il ne faut quelquefois que lever un coin du rideau dont elle se couvre pour apercevoir toute sa difformité. L'aimable physionomie, au milieu de ses tortures, de ses estrapades, de ses dogues et de ses bûchers!

[a] *Coptos*. Ville célèbre d'Egypte, sur le canal qui allait du Nil à la mer Rouge, canal commencé par les anciens rois d'Egypte, et terminé enfin par Ptolémée Philadelphe. Elle était habitée par les Egyptiens et les Arabes en commun. Je prie le lecteur de faire attention à cette circonstance: elle était la métropole du nome Coptique, et l'entrepôt de toutes les marchandises qui venaient de l'Inde, de l'Arabie et de la côte du Mosambique: elle était remplie de riches négocians; et certes ses richesses étaient plutôt un objet de jalousie pour les cités voisines qu'elle n'était envieuse elle-même de l'opulence des villes qui l'entouraient. Cette raison, toute puissante pour ceux qui connaissent l'esprit du commerce, est une forte objection contre tout ce qu'annonce Achaintre dans sa note sur *Coptos* et *Ombos*. La difficulté qu'il croit avoir résolue subsiste dans toute son intégrité, comme nous le verrons dans une note suivante.

[b] *Tentyre* ou *Tentyra*. Tentyre, aujourd'hui *Dendera*, nom fameux par son zodiaque qui donne tant d'inquiétude à certaines personnes, était une ville de la Thébaïde sur la rive occidentale du Nil: seconde

Et ce n'est pas ici le crime d'un seul homme :
Un peuple, un peuple entier l'approuve et le consomme.
De Pyrrha jusqu'à nous parcours tous ces auteurs
Dont les sanglans récits nous arrachent des pleurs.
Melpomène jamais ne nous offrit l'image
D'une férocité dont fut témoin notre âge,
Non loin de ces remparts qui défendent Coptos [a].
Entre les habitans de Tentyre [b] et d'Ombos [c]
Règne depuis long-temps une haine implacable;

observation à remarquer pour la note suivante : *Coptos* est à 25° 48″ de lat. sept.; 30° 15″ de longitude, méridien de l'Ile de Fer. Tentyre est à 26° 12′ de lat. sept., et à 29° 45″ de longit. D'après ce calcul, 24 minutes de latitude donnent plus d'un tiers de degré, qui à 25 lieues communes de France par degré donnent 9 lieues communes de France : un tiers en sus pour les sinuosités des routes, et pour l'hypotenus du triangle à parcourir, vu la différence de la longitude; 13 lieues de France à 2,500 toises ou pas géométriques. Ces 13 lieues donnent 32,000 pas géométriques, et non 12 comme le prétend Achaintre. Les deux observations faites dans ces deux notes suffiront pour renverser en entier l'échafaudage dressé par ce savant commentateur sur la difficulté élevée par Dussaulx dans sa note onze sur la quinzième satire de Juvénal.

[c] *Ombos*. La ville d'Ombos était sur la rive orientale du Nil comme *Coptos;* sur la rive orientale du Nil, je le répète, et située sur ce fleuve, non point sur le canal du Nil : elle était à 24° 31″ de lat. septent., et 30° 12″ de longit.; ce qui formerait à peu près 41 lieues de distance d'*Ombos* à *Dendera*. Elle était la capitale du nome *Ombite*. Ou il y a erreur dans le calcul des degrés qui déterminent la situation géographique de ces trois villes, ou les noms de *Coptos* et *Ombos* ne sont pas les véritables noms par lesquels Juvénal désigne les deux villes ennemies des Tentyrites. Pour le fait dont il s'agit les cités devaient être bien voisines : or Coptos est à 13 lieues de Dendera, et Ombos à 40. Pour moi je pense qu'il y a erreur dans la détermination des degrés. Ensuite il fallait traverser le Nil pour venir soit de Coptos, soit d'Ombos à Tentyre; et Juvénal ne parle point de navigation ni d'embarcation quand les Ombites vinrent assaillir leurs ennemis dans une fête publique. Les Ombites, dans leur fuite, ne courent pas vers leurs vaisseaux, mais vers les remparts de leur ville; et voilà qu'Achaintre qui avait placé Coptos d'abord sur la rive orientale du Nil, sur le canal de ce fleuve, prévoyant la difficulté dont je fais mention, met à la fin de sa longue note *Coptos* sur la rive occidentale. Je n'aurai pas recours à Brottier, à Larcher, à Barthélemy pour démontrer au lecteur toute l'incohérence d'une opinion qui

Ardet adhùc Ombos[21] et Tentyra[22]. Summus utrimque
Indè furor[23] vulgo, quòd numina vicinorum
Odit uterque locus, quùm solos credat habendos
Esse deos[24], quos ipse colit. Sed tempore festo
Alterius populi, rapienda occasio cunctis
Visa inimicorum primoribus ac ducibus, ne
Lætum hilaremque diem, ne magnæ gaudia cœnæ
Sentirent, positis ad templa et compita[25] mensis,
Pervigilique toro, quem nocte ac luce jacentem
Septimus interdùm[26] sol invenit. Horrida sanè
Ægyptus[27]; sed luxuriâ, quantùm ipse notavi,
Barbara famoso non cedit turba[28] Canopo.
Adde, quod et facilis victoria de madidis, et

ne soutient pas le premier choc d'une critique raisonnée. La Haute Egypte a changé totalement de face; les savans Français qui l'ont parcourue pendant l'expédition de Bonaparte n'ont point trouvé même les ruines d'*Ombos* et de *Coptos*. Est-ce Strabon qui a déterminé leur longitude et leur latitude? Il a commis une erreur. La Thébaïde n'avait pas cinquante lieues de long. Or, le nome Thébite, le nome Ombite, le nome Tentyrite et les quatre autres nomes formant les sept dont se composait le pays, n'avaient pas chacun une étendue d'un degré sur les bords du Nil. Les parties réunies ne peuvent pas être plus grandes que le tout. Je suppose même qu'il y eut trois nomes sur la rive orientale, et quatre sur l'occidentale, toujours mon assertion serait juste; la ville de Coptos, par son commerce, par ses richesses, et surtout par sa population composée en partie d'Arabes, ne devait point faire une irruption sur une pauvre ville voisine. La ville d'Ombos, plus voisine de Thèbes et sur le Nil, était sans doute plus superstitieuse; mais elle était extrêmement éloignée de Tentyre, dira-t-on; c'est ce qui n'est pas démontré. C'est de Thèbes à Dendera que la distance est de 1° 40″: Ombos était placée sans doute entre Thèbes et Dendera, cela ne peut être autrement; non sur la rive orientale, mais sur la rive occidentale; et Juvénal, qui dans sa jeunesse avait parcouru ce pays, n'aurait pas commis l'erreur dont l'accusent Larcher, Achaintre, etc. Il résulte de tout cela ou que Strabon n'a pas bien déterminé la position d'Ombos, et qu'il était impossible,

Leur vieille inimitié rend la plaie incurable.
A ces feux meurtriers qui dévorent les cœurs,
La superstition ajoute ses fureurs.
L'un, détestant les dieux que son rival honore,
Croit qu'il n'est dû d'encens qu'aux objets qu'il adore.
Tentyre était en fête, et par ses ennemis,
Par le peuple et les chefs ces momens sont choisis
Pour troubler des festins la joyeuse allégresse :
« Il faut les attaquer au sein de la mollesse,
« A table, disent-ils, au temple, sur ces lits
« Où la nuit et le jour, nonchalamment assis,
« Esclaves des plaisirs, ils attendent encore
« Les humides regards de la septième aurore. »
Je l'ai vu : dans ce peuple et grossier et brutal,
L'habitant de Canope [a] a trouvé son rival,
Canope où la débauche a fixé son asile.
Nul danger pour Ombos ; la victoire est facile

moralement et physiquement, que les Coptistes vinssent attaquer les Tentyrites ; ou qu'enfin, si le mot *Ombos* a été mal écrit par les copistes du onzième ou douzième siècle, ce n'est point Coptos qui doit remplacer Ombos dans Juvénal, ce serait une autre ville : et sur la rive occidentale du Nil il y en avait un grand nombre. Je n'ai donc pas, d'après tous ces motifs, adopté la correction d'Achaintre. Voyez pour la suite de cette note le texte latin.

[a] *Canope.* Nous avons parlé de cette fameuse ville de Canope dans la première satire et dans la cinquième. Quelle est aujourd'hui la ville qui, par ses mœurs et la dépravation de ses habitans, pourrait me présenter dans l'histoire moderne un tableau digne d'être mis en parallèle? Si nous voulions bien parcourir les annales des temps peu éloignés des nôtres, nous pourrions bien trouver un ou deux, ou trois pendans, qui piqueraient la curiosité du lecteur. Quelques écrivains nous parlent avec emphase de la corruption qui règne à Batavia, à Mexico. Je n'irais pas chercher si loin les Canope de nos jours : ne croyez pas, lecteur, que je veuille avilir les villes de France ; ce n'est pas dans cette région que je les prendrais ; là, nul tableau de comparaison ; je serais injuste si je ne rendais pas à César ce qui appartient à César. Quelle distance de nos mœurs !... mais où vais-je ? arrêtons-nous... Il est des gens auxquels on ne doit pas dire la vérité : comment l'entendraient-ils ?

Blæsis, atque mero titubantibus. Indè virorum
Saltatus nigro [29] tibicine, qualiacumque
Unguenta, et flores, multæque in fronte coronæ;
Hinc jejunum odium. Sed jurgia prima sonare
Incipiunt animis ardentibus; hæc tuba rixæ [30]:
Dein clamore pari concurritur, et vice teli
Sævit nuda manus: paucæ sine vulnere malæ:
Vix cuiquam, aut nulli, toto certamine nasus [31]
Integer. Adspiceres jam cuncta per agmina vultus
Dimidios, alias facies, et hiantia ruptis
Ossa genis, plenos oculorum sanguine pugnos;
Ludere se credunt ipsi tamen, et pueriles [32]
Exercere acies, quòd nulla cadavera calcent.
Et, sanè quò tòt rixantis millia turbæ,
Si vivunt omnes? Ergò acrior impetus; et jam
Saxa inclinatis per humum quæsita lacertis
Incipiunt torquere, domestica [33] seditioni
Tela; nec hunc lapidem, quales et Turnus et Ajax,

[a] *L'injure.* Cette rixe entre deux villes voisines, décrite par Juvénal, est assez dans les mœurs des villes méridionales d'Espagne, d'Afrique et d'Italie; et souvent ces rixes sont produites par les mêmes causes, par la superstition: mais si ces discussions entre les villes et les villages existent encore dans les parties méridionales de l'Europe, et les contrées septentrionales de l'Afrique, l'usage des Egyptiens de manger devant leur porte, comme l'assure Pomponius Méla, a été proscrit. Il me semble que la dernière partie du passage de cet écrivain, sur l'usage dont nous venons de parler, n'était pas fort nécessaire à connaître. C'est pousser un peu loin les détails minutieux.

[b] *Les poings.* On ne peut comparer cette haine, cette rage de s'entre-détruire qui possédait les Ombites et les Tentyrites qu'à l'animadversion des catholiques et des protestans depuis le règne de François Ier. jusqu'au règne de Louis XVI. « Les guerres continuelles d'une ville contre

Sur des efféminés, ivres et chancelans.
Peindrai-je, d'un côté, de parfums dégoûtans
Et couronnés de fleurs, les héros de Tentyre
Dont la flûte du nègre augmente le délire;
La haine à jeun de l'autre? Elle avance à grands pas,
L'injure[a] la précède, et prélude aux combats.
On crie, on s'entrechoque, et le bras qu'on élève
Tient lieu de javelot, ou remplace le glaive.
Le tumulte est affreux : on voit ces forcenés,
Presque tous sans oreille, et la plupart sans nez.
Il n'est pas une joue exempte de blessures :
Partout des fronts meurtris, de sanglantes figures,
Des crânes entr'ouverts, des mentons enlevés,
Et les poings[b] teints du sang des yeux qu'ils ont crevés.
En vain l'on se consume en efforts inutiles:
Exercices d'enfans, et combats inutiles,
Si l'on ne foule aux pieds les morts et les mourans.
S'ils vivent tous, pourquoi ces nombreux combattans?
L'acharnement s'accroît : la troupe furieuse
Ramasse des mutins l'arme séditieuse;
Non celle que lançaient les Ajax, les Turnus[c];

« une autre furent l'effet de la fausse politique d'un roi d'Egypte, dit « Rollin; il chercha à les amuser par des guerres de religion, pour leur « ôter le temps et les moyens de conspirer contre l'Etat. Politique « fausse et mal entendue. » Rollin a-t-il voulu parler d'un roi d'Egypte, ou de Catherine de Médicis? Les deux personnages sont si ressemblans, qu'on pourrait aisément s'y méprendre.

[c] *Les Ajax, les Turnus.* Allusion aux vers de Virgile, douzième livre, traduction de Delille :

« Il dit, et près de lui voit une énorme pierre,
« Antique monument qui, partageant la terre,
« Marque des champs voisins les bords litigieux,
« Et conserve aux enfans les champs de leurs aïeux.
« Douze hommes tels que ceux que notre siècle enfante,
« Douze hommes fléchiraient sous sa charge pesante;
« Il l'enlève, et soudain sur ses pieds se dressant,
« Sur son fier ennemi fond d'un air menaçant.

Ce pauvre Enée ne fut pas si heureux, à ce que dit Homère, sous les

Vel quo Tydides percussit pondere coxam
Æneæ; sed quem valeant emittere dextræ
Illis dissimiles, et nostro tempore natæ :
Nam genus hoc vivo jam decrescebat[34] Homero.
Terra malos homines nunc educat atque pusillos;
Ergò deus quicumque aspexit, ridet et odit[35].
A diverticulo[36] repetatur fabula. Postquàm
Subsidiis aucti, pars altera promere ferrum
Audet, et infestis[37] pugnam instaurare sagittis;
Terga fugâ celeri præstantibus[38] omnibus, instant
Qui vicina colunt umbrosæ Tentyra[39] palmæ.
Labitur hinc quidam, nimiâ formidine cursum

murs de Troie, dans son combat contre Diomède. (Voyez Homère, livre XI, vers 302.) « Le fils de Tydée prit dans ses mains une pierre « immense, pierre que ne pourraient ébranler deux hommes, tels que « nous les voyons aujourd'hui. » Et plus haut, dans le même chant : « Ajax prend une pierre plus grosse que celle d'Hector; son bras avec « ce poids immense décrit vivement un cercle, et la lance, etc. »

[a] *Ah! nos contemporains.* « Nos ancêtres se plaignaient, et nous « nous plaignons aussi, dit Sénèque dans son Traité *des Bienfaits*, de « la méchanceté des hommes, de la dépravation de nos mœurs; l'es- « pèce humaine dégénère tous les jours, etc. » Mais est-ce bien la vérité? Quelle est donc cette manie des philosophes et des moralistes de regretter toujours le présent, de porter sur le passé un regard de complaisance? est-il rien de plus ridicule? Nous avons nos défauts, les anciens avaient les leurs : la manière dont ils étaient gouvernés leur plaisait sans doute, puisqu'ils l'ont supportée. Pour nous, cette manière ne nous a pas convenu : les droits ridicules et ruineux d'une partie exiguë de la nation nous ont paru insupportables, et nous les avons supprimés. Nos descendans les rétabliront peut-être; pourrions-nous les en empêcher? Quant au physique, les hommes sont aujourd'hui à peu près tels qu'ils étaient autrefois; si le corps est un peu moins robuste, l'esprit est plus étendu, et l'un compense l'autre : la force enfin ne doit pas toujours dominer.

[b] *Quand un Dieu.* L'homme n'est pas méchant de sa nature, quoi qu'en dise Juvénal, qu'exaspérait sans doute le hideux tableau des vices qu'il avait sous les yeux. Ce sont nos institutions et nos exemples

Non ce roc qui du fils d'Anchise et de Vénus
Vint effleurer la cuisse, aux plaines de Phrygie:
Ah! nos contemporains [a], sans feu, sans énergie,
Ne peuvent plus lancer ces énormes quartiers.
En quoi ressemblent-ils aux vigoureux guerriers
Dont l'espèce déjà baissait aux temps d'Homère?
Vois, de nos jours, cet homme élevé par la terre!
Quand un dieu [b] l'apercoit, si méchant, si petit,
En détournant la vue, il le déteste et rit.
Mais rentrons dans l'arène où la fortune change.
Sur le champ de bataille accourt une phalange;
Le Tentyrite [c] alors ose prendre le fer;
Le combat recommence, et la flèche fend l'air.
Par le nombre accablé, l'ennemi prend la fuite:
On le suit, on le presse; un malheureux Ombite,

qui le rendent tel; ensuite l'espèce de nourriture dont il use pour soutenir son existence. L'habitude de voir verser le sang rendit les Romains cruels, inhumains et barbares. La rapide circulation du sang rendait l'Athénien léger, agile, inconstant; mais cette rapidité provenait de ses alimens sains, légers et d'une digestion facile. Voyez les paysans dont la nourriture est lourde et compacte, ils sont lents, toujours prêts à dormir. Cette constitution du corps influe beaucoup sur le caractère. Le Romain était méchant, l'Athénien se repentait de l'avoir été quelquefois. Le paysan ne réfléchit pas, l'habitude devient en lui une seconde nature; et si malheureusement l'éducation première le dirige vers la méchanceté, rien au monde ne peut le faire rétrograder. Voilà l'homme, il naît sans vices ni vertus : on le calomnie donc quand on dit qu'il est naturellement méchant; il peut le devenir, sans doute, mais à qui la faute?

[c] Le Tentyrite avait raison, les Ombites étaient les aggresseurs; et si l'on venait m'insulter, m'outrager chez moi, dans ma maison, il me serait permis, sans doute, pour me défendre, de prendre les premières armes qui me tomberaient sous la main. Juvénal était surpris des excès auxquels se porte un peuple superstitieux, lui qui appartenait au peuple le plus tolérant de la terre en matière de religion. « Et qu'eût-il « dit, s'écrie Achaintre, s'il eût vu le fanatisme de Mahomet portant « le glaive d'un côté, l'Alcoran de l'autre; les croisades, les bûchers « allumés pour les Albigeois, les fureurs des catholiques et des « protestans, *et les excès de la philosophie?* » Non, ce n'est point la

Præcipitans, capiturque; ast illum in plurima sectum
Frusta et particulas, ut multis mortuus unus
Sufficeret, totum corrosis ossibus edit
Victrix turba; nec ardenti decoxit aheno,
Aut verubus[40]: longum usquè adeò, tardumque putavit
Exspectare focos, contenta cadavere crudo.
Hinc gaudere libet, quòd non violaverit ignem,
Quem summâ cœli raptum de parte Prometheus
Donavit terris. Elemento[41] gratulor, et te
Exsultare reor; sed qui mordere[42] cadaver
Sustinuit, nil umquàm hâc carne libentius edit.
Nam scelere in tanto ne quæras, et dubites, an
Prima voluptatem gula senserit; ultimus autem
Qui stetit, absumpto jam toto corpore, ductis
Per terram digitis, aliquid de sanguine gustat[43].

philosophie qui a allumé en France le feu de la discorde et de la sédition; M. Achaintre le sait aussi bien que moi : à moins qu'il ne donne le nom de philosophes aux monstres de 93, vils agens d'une puissance étrangère, et ligués avec les ennemis de la saine philosophie. L'histoire un jour dévoilera tout cet infâme machiavélisme : mais que M. le commentateur apprenne que les philosophes sont les ennemis de l'ambition des princes, de l'avidité des courtisans, et des folies ridicules et barbares des démagogues. Ils n'aiment pas plus les tyrans populaires, que les tyrans oligarchiques. Vous citez toujours les forfaits commis par un philosophisme intolérant et que nous avons proscrit; il n'a duré que dix-huit mois, et les forfaits qu'a commis la superstition sont innombrables. Pendant l'espace de douze siècles, cinquante millions d'hommes, calcul fait, ont péri de ses mains.

« *Et les os déchirés.* Ce crime, je l'avoue, fait frémir la nature et l'humanité; mais je trouve dans l'histoire des Albigeois une action plus horrible encore : la ville de Béziers contenait dans son sein quelques fanatiques auxquels on faisait la guerre; sur le point de donner l'assaut, l'on demanda à un personnage revêtu d'un caractère sacré, comment on pourrait distinguer les catholiques des Albigeois : « Tuez tout; répliqua « le saint homme, Dieu reconnaîtra les siens. »

Dont l'aveugle terreur précipitait les pas,
Glisse, tombe, il est pris; aussitôt mille bras
Ont morcelé son corps; la cohorte homicide
Sur ses hideux fragmens porte une bouche avide,
Et les os déchirés[a] frémissent sous les dents.
Qu'est-il besoin de feu, de vaisseaux bouillonnans?
Apprêts lents et tardifs! on déchire, on dévore,
Ces horribles lambeaux qui palpitent encore.
O toi, noble élément[b], qu'à la voûte des cieux
Prométhée arracha du disque radieux,
Pour en faire présent à la terre étonnée,
Du moins ta majesté ne fut point profanée.
Ah! je t'en félicite; ami, réjouis-toi:
Ce doux plaisir, ton cœur le partage avec moi:
L'homme qui le premier, avidement atroce,
Approcha d'un cadavre une bouche féroce,
Avec plaisir fit-il ce barbare repas?
Pourquoi le demander? Tu ne douteras pas
Qu'il ne l'ait savouré, le fruit d'un si grand crime;
Lorsque ne trouvant point sa part de la victime,
Le dernier arrivé, sur la terre étendu,
Exprime dans ses doigts le sang qu'elle a reçu:
Et ce sang a pour lui le goût de l'ambroisie.

[b] *O toi, noble élément.* Une infinité de nations anciennes regardaient le feu comme une émanation du soleil, et par conséquent comme un objet sacré. A Rome même le culte de Vesta semblait rendre hommage à cet utile élément qui anime tout, qui vivifie tout. Juvénal se réjouissait de ce qu'il n'avait pas été profané dans cette circonstance. Cependant les Romains le profanèrent plus d'une fois; mais personne n'a poussé plus loin la profanation du feu que certains juges dont cet élément était le supplice favori. J'aurais bien voulu que Juvénal eût été témoin d'un *auto-da-fé*; il me semble que je l'entends, ce rigide censeur du vice et du crime... Et non je ne l'aurais pas entendu; car il eût été bientôt enseveli dans les cachots de l'inquisition. Il survécut à la tyrannie de Domitien... aurait-il survécu à l'affreux despotisme d'un tribunal dont l'existence m'a paru toujours faire le plus sanglant outrage, non-seulement à l'humanité, mais encore à l'Être-Suprême ainsi qu'à la religion?

Vascones, ut fama est[44], alimentis talibus usi[45]
Produxêre animas: sed res diversa, sed illic
Fortunæ invidia est, bellorumque ultima, casus
Extremi, longæ dira obsidionis[46] egestas.
Hujus enim quod nunc agitur, miserabile debet
Exemplum esse cibi[47]. Sicut modò dicta mihi gens
Post omnes herbas, post cuncta animalia, quidquid
Cogebat vacui ventris furor[48], hostibus ipsis
Pallorem, ac maciem, ac tenues miserantibus artus,
Membra aliena fame lacerabant, esse[49] parati
Et sua. Quisnam hominum veniam dare, quisve deorum
Ventribus[50] abnuerit dira atque immania passis;
Et quibus illorum poterant ignoscere[51] manes,
Quorum corporibus vescebantur? Meliùs nos.

[a] *Les Vascons*, peuples de l'Espagne tarragonnaise, dont le pays était borné au nord par l'océan Cantabrique, aujourd'hui golfe de Gascogne, et partie par les Pyrénées; à l'occident par les Suessitains, au midi par l'Ebre, à l'orient par le pays des Valdures. Pline, livre III, chap. 3, les place à côté des *Cerretani;* cela n'est pas exact, car *Ceret*, petite ville du Roussillon, sur l'extrême frontière de l'Espagne, est à plus de soixante lieues de Calahorra, ville au-delà de l'Ebre, et la cité principale des Gascons. Ce peuple abandonna l'Espagne vers le sixième siècle, et vint s'établir entre la Garonne et les Pyrénées. Que n'a-t-on pas dit de ces pauvres Gascons? les guerres de la révolution les ont vengés du reproche qu'on leur faisait sur leur peu de courage. On se moque de leur accent; c'est bien à la langue française, fille bâtarde de la langue romance, à faire le procès à un dialecte harmonieux, sonore, sans *e* muets dont le son lourd, sombre, traînant choque et brise l'oreille. Quant à la vanité, un Français peut-il décemment en faire un crime à des Français? J'en appelle à tous les peuples de l'Europe, et pour exprimer ma pensée, il faut que je me serve d'un proverbe assez usité chez les méridionaux: *a quos la Padeno qué bol negregea lou Païrol.*

[b] *La détresse.* Allusion au siége soutenu par les habitans de Calahorra, ville dont nous avons parlé dans la note précédente, contre toutes les forces de Pompée. « L'exécrable impiété des habitans de Ca-

Les Vascons [a], diras-tu, pour prolonger leur vie,
De ces mets odieux osèrent se nourrir.
A cette extrémité qui les fit recourir ?
Les tourmens de la faim, la fortune infidèle,
Et tous les maux qu'entraîne une guerre cruelle;
La détresse [b] d'un siége et long et meurtrier.
Ah ! que faut-il de plus pour les justifier ?
Quand tout fut dévoré par la faim et sa rage;
L'animal le plus vil, l'herbe la plus sauvage,
Quand tout fut englouti; pâles et décharnés,
Plaints de leurs ennemis, du Ciel abandonnés,
Prêts à se déchirer, enfin ces misérables,
Pour vivre, sont forcés d'égorger leurs semblables.
D'un œil compatissant [c] les hommes et les dieux
Pouvaient-ils ne pas voir un peuple malheureux,
Auquel dut pardonner l'ombre même attendrie
Dont le corps prolongeait leur terrible agonie ?

« lahorra, dit Valère Maxime; surpassa celle des Numantins. Après la « mort de Sertorius, ils persévérèrent dans la défense de leur liberté, et « pour tromper l'espoir de Pompée, n'ayant plus rien à manger, après « avoir dévoré les animaux les plus immondes, ils tuèrent leurs femmes et « leurs enfans, pour prolonger de quelques momens leur terrible agonie. » Qu'ils sont maladroits ces historiens romains! Pourquoi Pompée, après avoir fait assassiner Sertorius, voulait-il priver les Vascons de leur liberté? Ce n'était point le parti de Marius qu'ils défendaient, mais leur indépendance, puisque la mort du chef ne leur arracha pas les armes de la main. Non, ce ne sont point les habitans de Calahorra, c'est Pompée et ses Romains qui furent les anthropophages.

[c] *D'un œil compatissant.* J'aime bien Valère Maxime avec toute sa philosophie! L'anthropophage, dit-il, n'a pas d'excuse; il doit préférer la mort à cette espèce de nourriture. Oui, pour les peuples civilisés; mais les Cantabres et les Vascons connaissaient-ils tous les devoirs que nous impose la société? Le raisonnement de Juvénal est juste, quoi qu'en disent quelques commentateurs : il n'approuve point l'action, il plaint ceux qui sont forcés de la commettre. Ces pauvres peuples ne connaissaient pas encore les préceptes sublimes de Zénon; les connaissaient-ils mieux ces farouches conquérans qui portaient partout la désolation et la mort? Que faisaient-ils encore après la victoire? ils vendaient comme

Zenonis præcepta monent : nec enim omnia, quædam
Pro vitâ facienda[52] putat. Sed Cantaber undè
Stoïcus, antiqui præsertìm ætate[53] Metelli ?
Nunc totus Graias, nostrasque habet orbis Athenas[54];
Gallia causidicos docuit facunda Britannos :
De conducendo loquitur jam rhetore Thule[55].

esclaves, les femmes, les enfans, les vieillards, enfin tout ce qui ne pouvait point porter les armes ; et les guerriers, ils les massacraient. Quelle devait être la conduite des peuples presque sauvages ? se soumettre ? des fers plus pesans encore que ceux de l'esclavage les attendaient ; traiter ? les Romains n'observaient pas les traités ; se défendre ? c'était l'unique moyen de périr honorablement. Mais mourir avec la pensée que tout ce que l'on a de plus cher au monde gémira dans la servitude, et sous les fouets du maître le plus orgueilleux et le plus implacable, quelle terrible agonie ! Dans ces momens terribles, le suicide aurait paru une faiblesse : protéger leurs femmes et leurs enfans jusqu'à la dernière ressource ou les exterminer pour les soustraire à l'infamie, voilà ce à quoi les Romains obligeaient leurs ennemis ; et les philosophes de Rome osaient accuser ces ennemis de barbarie et de férocité ! Voilà le comble de la déraison. Maudits soient les Romains et tous les peuples qui veulent leur ressembler ! Et c'est à leur aristocratie que je m'adresse ; car le peuple n'était qu'un mannequin.

[a] *Du stoïque Zénon.* Nous avons beaucoup parlé, dans le cours de cet ouvrage, des stoïciens et de leur doctrine, peut-être trop, car notre siècle ne les aime pas : il m'a paru cependant convenable, en finissant, de parler de leur chef. Zénon naquit à Cittium, ville maritime de l'île de Chypre. A l'âge de trente ans il vint à Athènes pour y vendre de la pourpre, car son père était négociant, et il s'y fixa. Il fréquenta les écoles, écouta Cratès, Stilpon, et cultiva Zénocrate. Plein des maximes de ces philosophes, il s'établit sous le Portique décoré des tableaux de Polygnote, et ne manqua pas d'auditeurs. Sa vie fut un peu troublée par les envieux et les prêtres ; on tira de quelques principes avancés par ce philosophe des conséquences monstrueuses : il y répondit par l'austérité de ses mœurs. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, et n'eut pas la patience d'attendre un moment de plus pour mourir naturellement ; il se laissa mourir de faim : parce qu'il fit une chute en sortant du Portique, il crut que la nature l'appelait. A son âge il est permis d'avoir une faiblesse, et celle-là demande encore quelque courage. Les Athéniens lui élevèrent un tombeau dans le Céramique.

[b] *L'univers.* Après être revenu, pour ainsi dire, au fameux précepte

Du stoïque Zénon [a] les sublimes conseils
S'opposent, je le sais, à des forfaits pareils;
Pour défendre ses jours, le philosophe austère
Ne pense pas que l'homme ait le droit de tout faire.
Mais un pauvre Cantabre, au temps de Métellus,
Pouvait-il du Portique embrasser les vertus?
L'univers [b], de nos jours, a des mœurs plus humaines,
Partout règnent les arts et de Rome et d'Athènes;
Déjà, grâce au Gaulois, le Picte est orateur,
Et l'on parle à Thulé [c] d'y gager un rhéteur.

summum crede nefas, etc., Juvénal jette un coup d'œil sur les mœurs du monde connu, et paraît faire l'éloge de cette urbanité qui remplaça, chez les peuples barbares, la grossièreté des mœurs. Mais il faut peu connaître l'esprit et le caractère du poëte pour croire qu'il ne parle pas ironiquement. Tout dans la fin de passage sent l'ironie, et les commentateurs n'en font point mention; ils ont tous erré en citant Diodore, Cicéron, Thucydide: ils m'ont prouvé seulement ce que leur opinion différait de la mienne. Athènes avec ses arts avait tout corrompu : telle était l'idée de Juvénal; mille vers de ses satires manifestent ce sentiment; il n'a pu varier dans une circonstance majeure; toute la fin de cette satire où il reproche si vivement aux hommes leur insensibilité, leurs divisions, leur haine mutuelle, me confirme dans mon opinion. Tout est ironique dans les trois vers : *Nunc totus*, etc.

[c] *Thulé*, île de l'Océan, que quelques géographes croient être l'Islande. Cette opinion est insoutenable; on n'a qu'à jeter les yeux sur la carte, et connaître un peu la navigation des Romains, pour en apercevoir toute l'absurdité. Danville pense que les anciens appelaient de ce nom les îles de Shetland, et les historiens ou poëtes écossais donnent encore à ces îles le nom de Thulé. L'opinion de Pline, d'Isidore, de Priscianus, de Solin, ont séduit Achaintre; mais la position de l'Islande au 20e degré de longitude, méridien de Paris, et sous le cercle polaire, détruit seule tous les raisonnemens de ces écrivains. De la dernière des Hébrides au point le plus méridional de l'Islande il y a 6 degrés de latitude, et la différence de la longitude est de deux degrés : ce qui n'en forme qu'un, vu le rapprochement des méridiens vers le pôle. Or, les 6 degrés et la différence du méridien donnent 175 lieues de distance; or, je demande si les Romains se seraient hasardés à faire ce trajet sans motif, car on n'aperçoit pas en pleine mer une île à 176 lieues de distance. Pline se trompe en disant qu'il y a dans cette île un jour de six mois; il n'y a qu'un seul jour de vingt-quatre heures, et même à la partie la plus septentrionale. Ensuite si l'on examine la

Nobilis ille tamen populus, quem diximus, et par
Virtute atqué fide; sed major clade Saguntus[56]
Tale quid excusat. Mæotide sævior arâ
Ægyptus : quippè illa nefandi Taurica[57] sacri
Inventrix homines (ut jam quæ carmina tradunt
Digna fide credas) tantùm immolat, ulterius nil
Aut gravius cultro timet hostia. Quis modo casus
Impulit hos? Quæ tanta fames, infestaque vallo
Arma coegerunt tam detestabile monstrum[58]
Audere? Anne aliam, terrâ Memphitide siccâ[59],
Invidiam facerent nolenti surgere Nilo?
Quâ nec terribiles Cimbri, nec Britones[60] umquàm,
Sauromatæve truces, aut immanes Agathyrsi,
Hâc sævit rabie imbelle et inutile vulgus[61],
Parvula fictilibus solitum dare vela phaselis,
Et brevibus pictæ[62] remis incumbere testæ.

ligne terminatrice de la lumière depuis le 21 mars jusqu'au 21 septembre, on verra que la différence de la longueur des jours pour l'île de Shetland et l'Islande est presque insensible. Or, tout ce que Pline dit convient parfaitement aux îles de Shetland : une fois l'autorité de Pline rejetée, il est inutile de parler des commentateurs et des poëtes qui se sont appuyés sur ce qu'il a dit. Du haut des montagnes d'Écosse les Romains pouvaient apercevoir l'archipel shetlandais, qui n'est qu'au 60e degré, et distant de vingt-cinq lieues. Qu'on aille dire aux Danois que les flottes romaines, composées de galères sans pont, ont parcouru les mers orageuses de l'océan septentrional, vous verrez comme cette opinion sera accueillie. Au reste, quand on affirme, il ne faut pas jurer *in verba magistri*, il faut examiner, calculer, et c'est ce que je crois avoir fait avec toute la précision que demande la solution d'une pareille difficulté.

[a] *Fier Cantabre.* Ces peuples habitaient les Pyrénées du côté de Bayonne, et la Biscaye. Auguste eut la plus grande peine à les soumettre. Les Basques ont conservé leurs anciens vêtemens, presque tous leurs anciens usages, et jusques à leur langue qui est l'une des plus anciennes

Fier Cantabre[a], tes maux réclament l'indulgence;
Pardon aux Sagontins, tes rivaux en vaillance,
Qu'un plus affreux désastre a rendus immortels.
Mais vous, Egyptiens, vous êtes plus cruels
Que le sombre habitant du Palus Méotide.
Sur l'autel de Diane un pontife homicide[b]
Egorgeait l'étranger; mais le corps du bourreau
De la victime au moins n'était pas le tombeau.
Tigres, dites-moi donc quel féroce génie
A pu vous entraîner à tant de barbarie?
La faim vous pressait-elle? Etiez-vous investis?
Qu'auriez-vous fait de plus, si l'aride Memphis
N'eût point reçu du Nil le tribut ordinaire?
Ce que n'ont point osé, dans leur triste repaire,
Le Sarmate[c] cruel, le Cimbre, le Teuton,
Le terrible Agathyrse, et l'inhumain Breton,
Un vil peuple voguant sur ses canots d'argile[d],
Peuple qui sur la terre est un poids inutile,
Pour honorer ses dieux, ose l'exécuter.

de l'Europe; elle n'a pas voulu, fière de son ancienneté, adopter un seul mot français ou espagnol. Un homme fort savant, né dans ce pays, m'a cependant assuré que cette langue était fort pauvre.

[b] *Un pontife homicide.* La Chersonèse Taurique, aujourd'hui Crimée, que les Génois ont mieux connue que les anciens Grecs. Les féroces Tatars qui, sous le nom de Scythes, habitaient autrefois cette presqu'île, égorgeaient tous les marchands ou aventuriers qui se présentaient sur leurs côtes: de là, la fable de Thoas et d'Iphigénie, etc.

[c] *Le Sarmate.* Nous avons parlé de ces différens peuples, mais non des Agathyrses, peuplade de Scythes dans la Sarmatie européenne, voisine des Gélons; ils vivaient sous des tentes comme les Tatars, non loin des côtes occidentales des Palus Méotides: c'était sans doute les Cosaques de l'antiquité.

[d] *Canots d'argile.* Strabon, en parlant de la mollesse des Alexandrins qui allaient à Canope sur le Nil, dit qu'ils se servaient de bateaux d'argile qui vogualent avec la plus grande rapidité. « Grangée, « dit Achaintre, s'étonne, et veut rejeter les nacelles d'argile; il a « tort: tout vaisseau concave, quelle qu'en soit la matière, surnage,

Nec pœnam sceleri invenies, nec digna parabis
Supplicia his populis, in quorum[63] mente pares sunt
Et similes ira atque fames. Mollissima corda
Humano generi dare se[64] natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit : hæc nostri pars optima[65] sensûs.
Plorare ergò jubet casum lugentis amici[66],
Squaloremque rei[67], pupillum ad jura vocantem
Circumscriptorem, cujus manantia[68] fletu
Ora puellares faciunt incerta capilli.
Naturæ imperio gemimus, quùm funus adultæ
Virginis occurrit, vel terrâ clauditur infans,
Et minor igne rogi. Quis enim bonus, et face dignus[69]
Arcanâ, qualem Cereris vult esse sacerdos,

« pourvu que le poids soit moindre que la colonne d'eau qui le soutient « et que la superficie soit égale. » Cette leçon de physique, que donne le commentateur moderne à son ancien confrère, est assez bonne; mais qu'entend-il par *superficie* ?

« Le voilà ce beau tableau de la pitié, sur lequel glisse avec tant de rapidité M. de La Harpe. Je suis fatigué de ramener toujours cet homme sur la scène; je sais qu'une infinité de ses partisans brûlent de le venger; je les attends de pied ferme : les preuves que j'ai mises au jour jusqu'à présent ne sont que la minime partie de celles que je possède. Je ne m'étonne point que le sublime morceau de Juvénal n'ait pas attendri son cœur; sa conduite envers Gilbert, envers Chénier, Malfilâtre, enfin envers tous ses anciens amis, ses anciens protecteurs, prouve que le rhéteur était étranger au plus doux sentiment de l'âme : ce n'est donc pas dans ses écrits que j'irai chercher un tableau parallèle et comparatif; mais je ne puis m'empêcher de transcrire ici l'éloquente exhortation d'un Bramine : « La main du printemps, dit-il, couvre la terre de fleurs : « telle est, à l'égard de l'infortune, la pitié sensible et bienfaisante; « elle adoucit ses peines. Vois-tu cette plante surchargée de rosée? les « gouttes qui en tombent donnent la vie à tout ce qui est autour d'elle; « ces gouttes sont moins douces que celles de la compassion : ce pauvre « traîne sa misère de lieu en lieu; il n'a ni vêtement, ni demeure, « mets-le à l'abri; il est transi de froid, réchauffe-le; il est accablé de

Pour des brigands pareils quel supplice inventer ?
Eux dont l'aveugle esprit pense que la colère
En rien, dans ses excès, de la faim ne diffère.
La nature l'avoue [a] : en nous donnant des pleurs,
N'a-t-elle pas placé la pitié dans nos cœurs ?
C'est de nos sentimens la plus noble partie.
N'ordonne-t-elle pas à mon âme attendrie
De pleurer un ami faussement condamné ;
De gémir sur le sort de cet infortuné
Qui conduit son tuteur aux pieds de la justice ?
Pauvre enfant ! de ses yeux coulent sans artifice
Les larmes du malheur ; elles couvrent ces traits
Qu'ornent de longs cheveux ; je pleure, et je ne sais
A quel sexe appartient sa charmante figure.
Nous gémissons, tel est l'ordre de la nature,
Quand sur la jeune fleur se ferme le tombeau ;
Sur l'enfant que la mort enlève du berceau :
Des honneurs [b] du bûcher il est privé par l'âge.
Quel est l'homme ici-bas, sensible, honnête, sage,
Tel enfin [c] que Cérès le veut pour ses autels,

« langueur, ranime ses forces, prolonge ses jours, afin que ton âme « vive... » Quel doux langage !

[b] *Des honneurs.* C'était une habitude, une coutume chez les anciens d'inhumer les enfans qui mouraient avant que leur bouche fût armée ; ces enfans ne recevaient pas les honneurs du bûcher. Pline nous parle de cet usage sans remonter à l'origine de cette singulière distinction.

[c] *Tel enfin.* Le cinquième jour des grands mystères de Cérès, jour où l'on touchait ses vêtemens, correspondait au 30 de notre mois de septembre. En mémoire de la déesse qui avait cherché partout sa fille Proserpine avec une torche à la main, on allumait des flambeaux devant les portes, on courait dans la ville avec ces flambeaux. Les portes-torches n'étaient admis qu'aux petits mystères ; ces confrères n'étaient pas dans les grands secrets de l'initiation : mais les *éphores* ou *présidens*, les ἐπόπται ou *inspecteurs*, auxquels l'hiérophante devait tout révéler après l'initiation, n'étaient reçus qu'après les plus scrupuleuses informations sur la vie et les mœurs de ces candidats. De nos jours on renouvelle l'initiation : il y a aussi des *portes-lampes*, mais les nouveaux époptes

Ulla aliena sibi credat mala? Separat hoc nos
A grege mutorum: atque ideò venerabile soli
Sortiti ingenium[70], divinorumque capaces,
Atque exercendis capiendisque artibus[71] apti,
Sensum à cœlesti demissum traximus arce,
Cujus egent prona et terram spectantia. Mundi
Principio indulsit communis conditor illis
Tantùm animas, nobis[72] animum quoque, mutuus ut nos
Affectus petere auxilium, et præstare juberet,
Dispersos trahere[73] in populum, migrare vetusto
De nemore, et proavis habitatas linquere sylvas;

ne disent pas le grand secret à tout le monde : malheureusement pour eux on le connaît; ils ont beau se replier sur eux-mêmes, on ne doute plus qu'ils ne veuillent tout diriger, tout gouverner; et il existe des hommes assez vils pour être les agens d'une pareille association! Je n'ignore pas que bientôt il n'y aura que les confrères admis aux charges, aux honneurs, aux places lucratives, du moins tous les efforts des époptes tendent à ce but; mais il faut espérer que les gouvernemens préviendront ce bouleversement général, et que les rois ne voudront plus recevoir sur le dos, par l'entremise de leurs ambassadeurs, quelques coups de baguette. Qu'ils y prennent garde, le moment peut-être n'est pas éloigné où les chefs des nations ne pourront plus revenir sur leurs pas; il ne faudrait pas deux fanatiques comme celui qui naguère a consacré le plus beau talent à la plus mauvaise des causes.

[a] *Capable.* Imitation d'Ovide, qui, avant Juvénal, avait dit :

Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit.....

Cicéron, dans ses *Tusculanes*, 1, n°. 27 : « Où trouverez-vous sur la « terre l'origine de l'âme? Or ce souffle, cet esprit, cet être enfin, quel « qu'il soit, qui nous donne la raison, le sentiment, l'activité, la pé- « nétration, ne peut avoir qu'une origine céleste : il est donc éternel. » Les anciens croyaient donc à l'immortalité de l'âme? La philosophie avait fait deux grands pas dans cette obscure science, que l'on appelle métaphysique; mais pourquoi les sages s'obstinèrent-ils à laisser le peuple croupir dans les plus absurdes superstitions? parce qu'ils craignaient les gouvernans, qui avaient besoin de ces superstitions pour

Qui se croie étranger aux malheurs des mortels ?
C'est la pitié qui met cette longue distance
Entre la brute et nous ; la suprême puissance
Pour elle nous donna cet esprit merveilleux,
Capable[a] d'élever nos regards jusqu'aux dieux.
A lui nous devons tout, les arts et leur usage ;
Mais du ciel l'homme seul le reçut en partage.
Au stupide animal vers la terre incliné,
Par ce Dieu créateur l'instinct seul fut donné ;
Mais il plaça dans nous l'âme, l'intelligence,
Afin que la pitié[b], l'amour, la bienveillance,
Des mortels réunis garantissent les droits.
C'est elle qui nous dit[c] : « Abandonnez vos bois ;

diriger le peuple à leur gré, et l'orphéisme n'était pas cependant intolérant par principe.

[b] *Afin que la pitié.* Pourrons-nous terminer cet article sans parler de l'âme de Fénélon ? N'est-ce pas l'homme compatissant de Juvénal ? Toutes les actions de sa vie ne semblent-elles pas empreintes de cette belle maxime de Térence : « Je suis homme, et tout ce qui regarde « l'homme ne peut m'être étranger ? » Mais qui croirait qu'Apulée, dans son quatorzième livre, plaisante sur ces sublimes préceptes de morale ? et introduit sur la scène le cuisinier d'Athénion. Et ce cuisinier attribue à son art tout ce que Juvénal attribue à la raison humaine et à la philosophie : mais revenons à Fénélon. Voyez comme s'exprime Chénier sur cet homme admirable, sur cet homme auquel Rome doit l'apothéose :

Sur les sentimens purs et désintéressés,
L'âme de Fénélon doit nous instruire assez.
Il faut, prétendait-il, aimer Dieu pour lui-même.
S'il n'expliqua pas bien son mystique système,
S'il fut par ses rivaux justement combattu,
C'était ainsi du moins qu'il aimait la vertu.

[c] Cette péroraison, dans laquelle sont contenus tous les devoirs de l'homme sur la terre, fait seule le procès à tous ces rhéteurs et poëtes qui n'ont vu dans Juvénal qu'un homme atrabilaire, qu'un misantrope, l'ennemi du genre humain : le Timon de l'espèce se garde bien de lui donner d'aussi salutaires conseils. Il est impossible que l'écrivain qui parle un tel langage aux hommes ne veuille pas ramener à la pitié, à la bienveillance, à la commisération les hommes qui ne pensent plus à ce qu'ils se doivent mutuellement. J'entends la voix d'un pessimiste me dire : « Criez, philosophes, moralistes, écrivains, censeurs et satiriques, vous

Ædificare domos, Laribus conjungere nostris
Tectum aliud, tutos vicino limine[74] sommos
Ut collata daret fiducia; protegere armis
Lapsum, aut ingenti nutantem vulnere civem;
Communi dare signa tubâ, defendier[75] îsdem
Turribus, atque unâ portarum clave teneri.

Sed jam serpentum major concordia : parcit
Cognatis maculis similis fera. Quandò leoni
Fortior eripuit vitam leo? quo nemore umquàm
Exspiravit aper majoris dentibus apri?
Indica tigris agit rabidâ cum tigride[76] pacem
Perpetuam : sævis inter se convenit ursis.
Ast homini ferrum letale incude nefandâ[77]

« n'empêcherez pas l'homme d'être ce qu'il est, ce qu'il a été, ce qu'il « sera toujours! Adoucit-on le tigre, apprivoise-t-on la panthère? » Cet ennemi de l'espèce humaine est-il descendu dans son cœur? Avant de tenir cet horrible langage, il aurait appris de lui que si l'homme est capable d'être modifié par les institutions, il peut l'être en bien, il peut l'être en mal. Ce principe est incontestable. Que de conséquences à déduire de cette première base! l'homme n'est donc méchant que parce que les institutions sociales le rendent tel. Changez donc ces institutions : mais il y a trop de gens intéressés à leur conservation. Parlons avec notre franchise ordinaire, il y a trop de gens intéressés à ce que les hommes soient méchans, c'est-à-dire, vils, fanatiques et superstitieux.

« Imitation presque littérale de notre satirique Boileau, qui n'a quelque énergie, quelque force dans ses écrits, que lorsqu'il traduit ou imite Juvénal. Comparez-le à lui-même quand il imite ou traduit Horace, et vous ne trouverez en lui que le vil courtisan, l'homme insensible, le détracteur de la vertu malheureuse. Huitième satire :

Lui seul (l'homme) vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
Observe une police, obéit à des lois.

« Qu'un asile décent remplace les chaumières
« Qu'au milieu des forêts ont élevé vos pères ;
« Sous des toits contigus un mutuel secours,
« Dans les bras du sommeil, protégera vos jours.
« Défendez l'opprimé, couvrez de votre armure
« Ce mortel qu'affaiblit une large blessure ;
« Contenus dans les murs d'une même cité,
« Si la trompette sonne, avec rapidité
« Volez à ce signal défendre la patrie. »
Tel devrait être l'homme : et je vois plus unie [a]
La race des serpens ; le reptile animal
Dans ce corps tacheté respecte son égal.
Un lion vigoureux, au fond de la Libye,
Jamais aux lionceaux arrache-t-il la vie ?
L'ours n'attaque point l'ours, et le vieux sanglier
De son jeune rival n'est point le meurtrier ;
Parmi les tigres règne une paix éternelle :
Et l'homme fait à l'homme une guerre mortelle [b].
Ce n'était pas assez que le marteau fatal

Il est vrai. Mais pourtant, sans lois et sans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice,
Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir vit-on, dans sa manie,
Un tigre en faction partager l'Hyrcanie?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modère les accès,
Vit sans bruit, sans débats, sans noise et sans procès.

[b] Autre imitation de la huitième satire :

L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'était peu que sa main, conduite par l'enfer,
Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer, etc.

Procudisse parùm est ; quùm rastra et sarcula tantùm
Assueti coquere, et marris ac vomere[78] lassi
Nescierint primi gladios excudere[79] fabri.
Aspicimus populos quorum non sufficit iræ
Occidisse aliquem ; sed pectora, brachia, vultum
Crediderint genus esse cibi. Quid diceret ergò,
Vel quò non fugeret, si nunc hæc monstra videret
Pythagoras[80], cunctis animalibus abstinuit qui
Tanquàm homine, et ventri indulsit non omne legumen ?

[a] Autre imitation de Regnard, première épître satirique :

O siècles fortunés où la forge innocente
Ne brûlait que pour rendre une moisson moins lente ;
Enfantait seulement des socs et des rateaux !
Elle ne creusait pas ces terribles métaux
Dont on voit les mortels, insultant à la foudre,
Faire voler la mort avec trois grains de poudre.

[b] Quelle était la raison de Pythagore pour ordonner à ses disciples de s'abstenir de fèves ? Cicéron pense qu'il ne les avait défendues à ses disciples que parce que cette nourriture est nuisible aux gens de lettres. Pitoyable raison, et indigne de Cicéron. Pline, sans nous instruire davantage, dit seulement qu'il y avait des individus assez sots pour croire que les fèves contiennent les âmes des morts, et qu'on trouve sur les

En glaive eût transformé ce précieux métal
Que l'artiste jadis destinait à la terre
(Etranger à ces arts inventés par la guerre,
Son bras ne fabriquait que des socs et des faux [a]);
Il fallait voir encor des prodiges nouveaux,
Un vil peuple, outrageant les lois de la nature,
Des membres des vaincus faire sa nourriture.
Que dirait Pythagore? où ne fuirait-il pas
A cet excès d'horreur, lui qui de ses repas
Bannit tout corps jadis et vivant et sensible?
Qu'eût-il dit en voyant ce sacrilége horrible,
Quand, tremblant d'offenser l'âme de ses égaux,
Il fit encore un choix parmi les végétaux [b]?

tiges de cette plante légumineuse des fleurs lugubres; Plutarque pense que cette défense de Pythagore était énigmatique. Voici ce que j'ai trouvé de plus raisonnable sur ce précepte de Pythagore. « M. Petit Radel semble avoir prouvé que la fève que s'interdisait Pythagore n'était pas la fève vulgaire, mais la silique du caroubier, que les anciens « appelaient la silique funéraire, et dont on voit par plusieurs monumens qu'ils ornaient leurs tombeaux. Elle prend à la cuisson l'apparence d'une chair sanguinolente, et c'est apparemment ce qui a « donné lieu à l'antique superstition adoptée par les pythagoriciens. » (Mémoire lu à la classe d'histoire et de littétature ancienne de l'Institut.) L'apparence du sang fit bannir de la table de Pythagore ce légume, si commun dans la grande Grèce.

Militiæ? Nam si subeantur[1] prospera castra,
Me pavidum excipiet[2] tironem porta secundo
Sidere : plus etenim fati valet hora[3] benigni,
Quàm si nos Veneris[4] commendet epistola Marti,
Et Samia genitrix quæ delectatur arenâ.

Commoda tractemus primùm communia, quorum
Haud minimum illud erit, ne te pulsare togatus
Audeat; immò et, si pulsetur, dissimulet, nec
Audeat excussos[5] prætori ostendere dentes,
Et nigram in facie tumidis livoribus offam[6],

[a] *Les priviléges.* Les priviléges des prétoriens surtout étaient immenses : c'étaient les janissaires de l'ancienne Rome. Après avoir maintes fois essayé leurs forces sous les règnes de Commode et ses successeurs, ils en vinrent au point de mettre l'Empire à l'encan. Auguste, dans sa constitution, ne songea pas même à l'armée, dont il était le chef suprême en qualité de dictateur; il augmenta les priviléges que Jules César, le premier, avait accordés à ses soldats, et l'ambitieux ne vit que le moment; il ne sentit pas, il ne prévit pas qu'un corps toujours armé pour protéger la tyrannie, dicte toujours des lois au tyran qu'il protège, et finit par devenir plus maître que le prince qui lui confie la garde de sa personne : il faut être aveugle pour ne pas s'apercevoir que les choses doivent aller ainsi. Sans nous, disent les satellites, que serait le despote? rien; donc nous sommes tout. Tel fut le raisonnement que firent sans doute les prétoriens; et ils se placèrent au-dessus du trône qu'ils avaient juré de défendre. Constantin cassa cette garde séditieuse; Pierre-le-Grand se défit des strélitz, et les sultans turcs ont déjà tenté dix fois de se débarrasser des janissaires : il n'est pas de gouvernement plus atroce que ce gouvernement militaire. N'était-ce pas le gouvernement de la Convention? Tant que l'armée fut pour elle, on la vit triompher de tous ses ennemis et verser le sang à torrens; mais quand le corps armé qu'elle soudoyait l'abandonna, on vit monter sur l'échafaud le fameux comité de salut public.

[b] *Vaut cent fois.* Il paraît, d'après ce passage, qu'à Rome aussi les dames se mêlaient d'intriguer pour faire obtenir à leurs favoris les grades et les distinctions militaires; mais elles ne forçaient pas un général en chef, qui s'était couvert de gloire, à quitter une armée victo-

Priviléges[a], honneurs, tout pleut sur le guerrier.
Pour moi, quoique novice, et d'humeur pacifique,
Je suivrais volontiers la carrière héroïque,
Si j'entrais dans un camp protégé du destin.
Un instant de bonheur, si mon astre est bénin,
Vaut cent fois[b] mieux qu'à Mars une longue prière
Ecrite de Samos, ou tracée à Cythère.
Le premier de ces droits, dont tout guerrier jouit,
C'est le droit que lui donne et le casque et l'habit.
Et qui donc sous la toge aurait la hardiesse
De le frapper[c] ? Mais toi, si le soldat te blesse,
Dissimule et tais-toi : c'est en vain qu'aux préteurs
Tu montrerais tes dents, ces livides grosseurs
De ta face meurtrie, et la noire paupière

rieuse; elles ne remplacèrent pas les plus habiles tacticiens par des courtisans, qui n'avaient fait la guerre que dans les anti-chambres. Voyez avec quelle peine un écrivain, qui se vante d'être le plus véridique des historiens modernes, s'efforce de couvrir cette partie honteuse de nos fastes ! Toutes ses circonlocutions, tous ses détours sont inutiles, on sait à quoi s'en tenir, et la vérité se montre dans ses écrits même avec d'autant plus d'évidence qu'il a mis plus de soin à la cacher. Malgré sa philosophie, il avait un penchant décidé pour l'aristocratie, dont devraient enfin lui savoir gré les personnes qui le maudissent tous les jours, et qui ont fait (voyez l'ingratitude !) brûler même ses ouvrages sur les places publiques.

[c] *De le frapper*. Sous le règne de l'aristocratie, ou plutôt de l'oligarchie romaine, la soldatesque commencait à devenir insolente. (Voyez Plaute, dans *le Soldat.*) « Et parce que votre métier est le « brigandage, croyez-vous avoir le droit de tout faire? » dit dans le poëte comique un des personnages qu'il introduit sur la scène. Les tableaux de comparaison se présentent en foule à mon esprit; mais voici ce dont j'ai été mille fois témoin. Plus les militaires sont ignorans, plus ils sont fiers, vains et dédaigneux; plus ils sont instruits, plus ils sont modestes, doux, sensibles, affables et compatissans. Le soldat romain n'était féroce que parce qu'il était ignorant : ne craignez pas que l'instruction diminue le courage, c'est elle qui le donne; c'est elle qui donne le sang-froid au milieu des dangers, la prudence, la justesse du coup d'œil; tout le reste n'est que témérité. J'ai toujours devant les yeux le spectacle donné par les élèves de l'École Polytechnique sur le champ de bataille au faubourg Saint-Antoine.

Atque oculos[7], medico nil promittente, relictos.
Bardaïcus[8] judex datur hæc punire volenti
Calceus, et grandes magna ad subsellia[9] suræ,
Legibus antiquis castrorum, et more Camilli[10]
Servato, miles ne vallum litiget extrà,
Et procul à signis[11]. Justissima centurionum
Cognitio est igitur de milite : nec mihi deerit
Ultio, si justæ defertur causa querelæ.
Tota cohors tamen est inimica, omnesque manipli
Consensu magno efficiunt[12] curabilis ut sit
Vindicta[13] gravior quàm injuria. Dignum erit ergò
Declamatoris Mutinensis[14] corde Vagelli,
Quùm duo crura habeas, offendere tòt[15] caligas, tòt
Millia clavorum. Quis tam procul absit[16] ab urbe?
Prætereà quis tam Pylades, molem aggeris ultrà
Ut veniat? Lacrymæ siccentur protinùs, et se
Excusaturos non sollicitemus amicos.

[a] *Veux-tu.* (Voyez la note sur le texte latin, au mot *Bardaïcus.*) Ce fut Camille qui le premier ordonna que les soldats occupés au siége de Véies ne sortiraient point du camp pour aller plaider devant les tribunaux civils de Rome; cette coutume se perpétua pendant le régime républicain sur les bords du Tibre, et toutes les nations civilisées ont, de nos jours, adopté cette partie de la législation romaine.

[b] *Ces superbes cohortes.* On ne peut se faire une idée de la hauteur avec laquelle les soldats prétoriens traitaient les habitans de Rome; les empereurs ne furent pas assez puissans pour réprimer les désordres de cette soldatesque effrénée. Voyez dans Tacite, premier livre de ses histoires, ce que firent les prétoriens dans Rome après la mort de Galba. Othon voulut arrêter cette affreuse licence, mais il échoua, et craignit de s'attirer l'animadversion de ceux qui l'avaient placé sur le trône impérial. Triste punition de ces monstres, qui, pour arriver à la souveraine puissance, se mettent à la merci de leurs satellites.

[c] *C'est de Vagellius.* Orateur ou déclamateur né à Modène, ville d'Italie; il ne paraissait au barreau que pour être battu par ses ad-

Arrachée à tes yeux dont Celse désespère.
Veux-tu [a] qu'il soit puni? l'ignare Illyrien,
Tribun jadis esclave, est son juge et le tien;
De lourds centurions environnent son siége.
Tel est de nos guerriers l'antique privilége.
Et Camille ordonna que les enfans de Mars
Plaideraient dans le camp et sous leurs étendards.
« Au militaire il faut des juges militaires:
« Ainsi l'ont décidé la justice et nos pères;
« Mais si ma cause est juste ils sauront me venger. »
Mon ami, c'est courir de danger en danger.
D'ici je vois déjà ces superbes cohortes [b]
Te honnir de concert, quand tu franchis les portes.
Laisse là ton barbare, ou tremble d'essuyer
Un outrage, un affront pire que le premier.
C'est de Vagellius [c] imiter la folie,
Que d'aller présenter ta jambe dégarnie
A tant de pieds armés de mille clous saillans [d].
Quel insensé voudra te suivre dans les camps?
Quel Pylade avec toi franchira la barrière?
Cesse donc de gémir, et suspends la prière
Qui donne à ton ami l'excuse d'un refus.

versaires. Jouvency prétend qu'il fut toujours vaincu parce qu'il se chargeait toujours des plus mauvaises causes. Est-ce bien la raison de ses échecs? la meilleure cause entre les mains d'un mauvais avocat est bien aventurée, et souvent la plus mauvaise entre les mains d'un habile homme peut être gagnée; cela n'est pas sans exemple, tant à Paris qu'à Rome. Quelques textes portent : *mulino corde Vagelli.* Les Valois ne désapprouvent pas cette leçon du vieux scholiaste; je ne sais pour quelle raison, dit Achaintre, quelques commentateurs ont laissé ce *corde mulino*, qui demande une longue interprétation : car l'adjectif *mulinus* n'est presque pas usité dans le sens que lui donnent les Valois et leur guide.

[d] *Clous saillans.* Dans la troisième satire nous avons parlé de la chaussure militaire nommée *caliga* : il y a quelque variété dans les différens textes et sur quelques manuscrits, que nous ferons connaître dans les notes sur le texte latin.

Da testem, judex quùm [17] dixerit: audeat ille
Nescio quis, pugnos qui vidit, dicere, *Vidi*,
Et credam dignum barbâ, dignumque [18] capillis
Majorum. Citiùs falsum producere testem
Contra paganum possis, quàm vera loquentem
Contra fortunam armati, contraque [19] pudorem.

Præmia nunc alia, atque alia emolumenta notemus
Sacramentorum [20]. Convallum [21] ruris aviti
Improbus, aut campum mihi si vicinus ademit,
Et sacrum effodit medio [22] dè limite saxum,

[a] *L'aréopage.* On me critiquera peut-être sur l'emploi d'un pareil substantif, employé pour indiquer les membres d'un tribunal militaire : quoique ce mot soit presque toujours pris dans une acception honorable, il pouvait, ce me semble, dans cette circonstance, désigner des juges appartenant plutôt à Mars qu'à Thémis.

[b] *Pour perdre un citoyen* L'ambition, l'intérêt, la mauvaise foi, ont souvent eu recours au parjure et chez les anciens et chez les modernes; mais, chez les anciens, la superstition ne présenta qu'un petit nombre de faux témoins. Socrate condamné à mort, quelques philosophes proscrits, quelques vestales sacrifiées, voilà tout ce que nous offrent les annales de l'antiquité. Que de victimes nous présente l'histoire moderne! La superstition ne soudoie pas les faux témoins, elle les rend tels par la force de ses suggestions et de la haine qu'elle voue à la raison. Voyez le procès de l'infortuné chevalier de La Barre. Que de faux témoins dans une procédure célèbre, et qui, pendant quelques instans, a fixé les regards de toute l'Europe! Enfin, que sont les faux témoins? des hommes qu'un intérêt quelconque rend parjures; et si l'on punissait tous les parjures, où en serions-nous? On serait peut-être curieux de savoir quelle est la doctrine des révérends pères jésuites sur les faux témoins et sur les parjures; que l'on lise les *Provinciales* de Pascal. Cet excellent livre qui avait vieilli, parce qu'on avait oublié les jésuites et leurs ouvrages, devient de jour en jour plus intéressant: il a tout le mérite de la nouveauté, quoi qu'en disent quelques misérables apologistes d'une secte qui ne voit qu'elle, qui rapporte tout à elle. Lisez, jeunes gens, lisez les *Provinciales* et l'infâme procès intenté à

Ah ! parmi les témoins des outrages reçus,
En est-il un, cité devant l'aréopage[a],
Assez audacieux pour dire avec courage :
« C'est lui, c'est l'agresseur ; » de nos graves aïeux
Je croirai voir en lui la barbe et les cheveux !
Pour perdre un citoyen[b] innocent et tranquille,
Faut-il un faux témoin, vous en trouverez mille ;
Mais faut-il déposer contre un prétorien,
L'auguste vérité ne trouve aucun soutien.
Est-il un privilége, est-il un avantage
Qui ne soit des guerriers l'éternel apanage ?
Si l'injuste voisin[c], ou quelque ambitieux,
Veut m'enlever le champ transmis par mes aïeux ;
S'il se permet d'ôter cette pierre sacrée,
Par ma famille et moi si long-temps révérée
Ce Dieu[d] que je venais honorer tous les ans

M. de La Chalotais ; et vous verrez ce que pensent les jesuites des faux témoins.

[c] *Si l'injuste voisin.* Comment ! à Rome aussi l'on connaissait l'art d'éterniser les procès ! Il faut avoir vécu sous l'ancien régime pour se faire une idée des moyens employés par quelques individus afin qu'un procès durât les vingt, les trente, les quarante ans. Tout ce qu'ont dit Boileau, Molière et les autres auteurs comiques n'était que trop réel. Notre code de procédure civile et criminelle, quelqu'imparfait qu'il soit, est un des plus grands services qu'ait rendus à la société la révolution française ; et cependant on regrette encore les cours bannerettes, les présidiaux, les sénéchaussées, les conseils supérieurs, les parlemens, etc., sans compter les cours des aides, les cours prévotales, les tribunaux d'élection. Sans doute on était heureux à cette époque : l'aristocratie régnait ; et malheur à celui qui ne croit pas que la félicité suprême nous attend sous la protection paternelle de ces Francs qui ont bien voulu se donner la peine de tenir dans les fers ces maudits Gaulois, gens qui n'étaient absolument faits que pour servir à leurs menus plaisirs.

[d] *Ce Dieu.* Le dieu Terme. Numa fit placer des pierres qui séparaient les propriétés, et ces pierres furent d'abord consacrées à Jupiter que l'on surnomma *Terminal ;* ensuite on donna à ces bornes le nom de dieu *Terme* qui signifie la même chose. Il existe encore une loi de Numa portant : *celui qui a labouré le terme est réputé sacrilége*

Quod mea cum patulo[23] coluit puls annua libo;
Debitor aut sumptos pergit non reddere nummos,
Vana supervacui dicens[24] chirographa ligni:
Exspectandus erit, qui lites inchoet, annus
Totius populi; sed tunc quoque mille ferenda
Tædia, mille moræ, toties subsellia[25] tantùm
Sternuntur[26], jam facundo ponente lacernas[27]
Cæditio, et[28] Fusco jam micturiente, parati
Digredimur[29], lentâque fori pugnamus arenâ.
Ast illis quos arma tegunt, et balteus ambit,
Quod placitum est ipsis, præstatur tempus agendi,
Nec res atteritur[30] longo sufflamine litis.
Solis prætereà testandi militibus jus,

ainsi que ses bœufs. Montesquieu cite une anecdote assez plaisante. Quand Tarquin voulut construire le Capitole, on pria tous les autres dieux, qui avaient des statues ou des petites chapelles sur cette montagne, de céder la place à Jupiter; tous obtempérèrent aux prières du prince, à l'exception du dieu Terme qui voulut conserver sa place: et l'on présagea de là que les bornes de l'Empire romain ne reculeraient jamais. On sait comment cette prédiction s'accomplit. Ces inventeurs de fables avaient-ils le sens commun? ne savaient-ils pas que le dieu Terme était Jupiter lui-même sous un autre nom? Tous les ans les propriétaires offraient des sacrifices à ces pierres, au-dessus desquelles enfin on mit une espèce de tête humaine grossièrement sculptée sur le haut de la borne.

[a] Juvénal parle de ce Fuscus dans la quatrième satire; mais Martial le désigne comme un buveur aussi déterminé qu'un de nos ambassadeurs auprès des cantons suisses, qui, pour saluer les Helvétiens, but le coup de l'étrier dans une de ses bottes à l'écuyère remplie jusqu'à la genouillère. Macrobe, liv. III, chap. 13, nous présente un tableau fort plaisant des préteurs de Rome et de leurs assesseurs. « Bien parfumés, dit-il, ils se rendent au jeu de paume; à la dixième « heure, ils font appeler un esclave et lui ordonnent d'aller sur la place publique s'informer de ce qui se passe; ensuite ils se rendent « au Forum, de peur qu'on ne les prenne à partie pour déni de jus- « tice: dans ce petit voyage, il n'est point de baquet au coin des rues

Par des libations et des petits présens;
Si, pour ravir mon or, un débiteur parjure
Ose arguer de faux sa propre signature,
Avant d'être entendu l'an s'écoule en entier.
Quel ennui! quels retards dois-je encore essuyer?
Tantôt Cæditius, ce foudre d'éloquence,
Pour quitter sa lacerne arrête l'audience:
On se contente un jour d'étendre les tapis.
Tantôt Fuscus[a] paraît: à peine est-il assis
Qu'un importun besoin l'oblige à disparaître.
Nous étions prêts, qu'importe! audience à remettre;
Et toujours sur l'arène on est à batailler.
Est-il armé d'un casque ou ceint d'un baudrier,
Le plaideur prend son jour, nul délai, point d'entrave;
Et de ses volontés un préteur est l'esclave.
Ajoutez qu'un soldat, protégé par nos lois,
Est le maître[b] des biens acquis par ses exploits.
Au cens de la famille on voulut les soustraire[c]:

« qu'ils ne remplissent, car leur ventre est une outre de vin. Enfin, « ils arrivent sur le siége, mornes, tristes, abattus; les avocats plai- « dent, le juge demande les témoins, et descend de son tribunal pour « satisfaire un besoin naturel. A son retour, il assure qu'il a tout en- « tendu, demande ses tablettes, examine les lettres, et peut à peine « ouvrir ses yeux appesantis par le sommeil et le vin. » Voilà de pauvres plaideurs entre bonnes mains! Cette apostrophe de Macrobe contre les juges de son temps peut faire sourire de pitié quelques légistes modernes; mais il ne faudrait pas remonter bien haut dans l'histoire moderne pour trouver un pendant à ce beau tableau.

[b] *Est le maître.* (Voyez Justinien, *des testamens militaires.*) Ulpien aussi parle de ces testamens et dit: « Jules César, le premier, accorda aux « militaires la libre faculté de tester; mais cette concession ne fut que « temporaire. Titus ensuite renouvela cette loi, ainsi que son frère « Domitien; Nerva l'accorda pour toujours et avec les plus grandes « latitudes; Trajan ne voulut rien changer aux concessions faites « par son père adoptif. »

[c] Le poëte ou l'anonyme parle ici du *peculium castrense.* On entendait par ce mot tout ce qui avait été donné au fils de famille, étant au service de l'État, par ses parens ou amis, ou ce qu'il avait

Vivo patre, datur : nam quæ sunt parta labore
Militiæ, placuit non esse in corpore[31] censûs,
Omne tenet cujus regimen pater. Ergò Coranum
Signorum comitem[32], castrorumque æra merentem,
Quamvis jam tremulus, captat[33] pater : hunc labor æquus
Provehit, et pulchro reddit[34] sua dona labori.
Ipsius certè ducis hoc referre videtur,
Ut, qui fortis erit[35], sit felicissimus idem,
Ut læti phaleris omnes[36], et torquibus omnes.

. . . . . .

lui-même acquis dans les camps. Le militaire avait un droit absolu et indépendant sur ce pécule ; il pouvait en disposer entre vifs et par testament. Voyez encore Ulpien, ff. 1, 2, 3, *de castrensi peculio*.

« Cette fin ne me paraît pas en harmonie avec tout ce qui précède. Si quelques vers de la satire font présumer que cet ouvrage est un premier essai de Juvénal, ces quatre ou cinq derniers vers annoncent trop de faiblesse. Le poëte semble engager les empereurs à récompenser la valeur et le courage de ces guerriers, despotes dans leurs camps, tyrans dans la ville, et dont la vanité était insupportable. Cette exhortation est non-seulement très-déplacée, mais fort maladroite, et j'avoue que j'ai long-temps hésité quand il a fallu la traduire : en réflé-

Tout guerrier peut tester du vivant de son père.
Sur les bords du tombeau vois aussi ce vieillard
Sur son fils Coranus porter un doux regard ;
Il l'aime, il le chérit ; ce fils par sa vaillance
Sous les drapeaux acquiert une fortune immense.
Un juste dévoûment le conduit aux honneurs[a].
A ses travaux les chefs prodiguent les faveurs :
L'intérêt de l'Etat et l'exige et l'ordonne.
Que de riches harnais, le collier, la couronne
Soient le prix du guerrier ; et le plus courageux
Mérite d'être au camp l'homme le plus heureux.

chissant cependant que ces quatre vers ne rendraient point la satire moins faible, j'ai pris la résolution de ne rien supprimer.

Enfin, le voilà terminé cet ouvrage qui m'a causé tant d'inquiétude, tant de peines et tant de chagrins : car il faut que le public sache que les huit dernières satires m'ont été enlevées en 1814 et que j'ai été obligé de les rétablir presque de mémoire. Entre les mains de qui sont-elles tombées ? je n'en sais rien, et ne veux pas même aujourd'hui le savoir. Si j'ai eu, si j'ai encore quelques ennemis, j'ignore par quel acte j'ai mérité leur animadversion : je n'ai fait de mal à personne au monde ; mais ce qui me console, c'est l'intérêt que tous mes anciens élèves portent à mon ouvrage ; leur bienveillance a doublé mes forces, j'ai voulu la mériter. Heureux s'ils ajoutent : « Nous « avions un professeur qui n'était pas indigne de nous. »

FIN DES SATIRES DE JUVÉNAL.

NOTES

SUR LE TEXTE LATIN.

SATIRE XI.

NOTE 1, p. 4.

Convictus, c'est-à-dire *convivia*, dit un commentateur moderne. L'expresion latine me paraît avoir une signification plus étendue; elle correspond parfaitement au συμβιωσις des Grecs, qui n'indique pas seulement les festins et les repas, mais encore toute espèce de réunion; et la métonymie ne peut avoir lieu ici, car le mot *convictus* est opposé à *stationes*. Le premier annonce une réunion dans la maison, sous le toit, et l'autre une réunion extérieure. Il n'y a donc point de trope; et celui qui traduirait par *repas*, affaiblirait la force de l'expression, et détruirait le contraste, chose à laquelle il faut faire attention en traduisant les auteurs latins. Les oppositions présentent quelquefois, et presque toujours, des images frappantes; si vous altérez une des pensées opposées, et que vous laissiez à l'autre toute son énergie, vous ne traduisez pas, vous imitez, comme Gresset imite Virgile.

NOTE 2, *ibid.*

Stationes. Ce mot qui dérive, comme on voit, du verbe *stare*, servait à désigner, chez les Latins, tous les lieux que l'on fréquentait, soit pour se promener, soit pour converser, soit pour faire un service militaire, soit enfin

les parages où les flottes s'arrêtaient pour se mettre à l'abri d'une tempête. En adoptant cette expression, comme si notre langue était fort riche, nous en avons singulièrement rétréci l'acception; et nous ne l'employons guère que dans un sens mystique, quelquefois en voyage. Nous sommes aussi fiers dans notre indigence que les Castillans; ces derniers prétendent que leurs bienfaiteurs leur doivent encore quelque obligation.

NOTE 3, P. 4.

Ardens. Quelques éditions portent *ardent;* et telle est la leçon qu'ont adoptée les Valois; ils ont même ponctué différemment, car ils placent deux points immédiatement après, et séparent, pour ainsi dire, le *fertur:* ce qui m'a paru irrégulier. Le participe présent vaut infiniment mieux, il est en rapport avec *Rutilus*; la troisième personne du présent de l'indicatif aurait pour sujet *membra*, qui présente à l'esprit une espèce de division désagréable, tandis que l'individu entier *qui ardet* ou *ardens*, me semble plus poétique et moins traînant : je l'ai donc adopté, et j'ai pour autorité presque tous les manuscrits, tandis que les Valois n'en ont point. D'après ce que nous avons vu et dit dans les précédentes satires, faut-il adopter leurs corrections sans les examiner? Notre commentaire serait un beau *farrago*, quoi qu'en dise Fontenelle.

NOTE 4, *ibid.*

Tribuno. Trait de satire lancé contre l'empereur Domitien, disent quelques commentateurs. Je ne crois pas que ce soit le chauve Néron dont parle ici Juvénal, puisque le poëte assure que ce prince ordonna au fils d'Acilius Glabrion de descendre dans l'arène, et d'aller y combattre un ours de Numidie, c'est-à-dire un lion. Ne blâme-t-il pas plutôt la coupable indifférence des successeurs du

dernier Flavien? En effet, on ne voit dans l'histoire aucun rescrit de leur main pour mettre un terme à cette infamie. Les camps étaient ouverts à la noblesse pauvre; ne valait-il pas mieux les y envoyer que de les laisser à Rome s'avilir et descendre dans l'arène? Quand on émet une opinion, il faut bien examiner si tout dans l'histoire coïncide avec votre pensée; c'est ce que n'ont pas fait les commentateurs précités. Je pense avoir rempli les devoirs qu'impose à l'ami de la vérité l'exactitude qu'elle exige, en émettant la mienne.

NOTE 5, P. 4.

Regia verba lanistæ. Les paroles ou les commandemens impérieux du laniste qui prononçait sans doute ces mots: *attolle, cæde, declina, urge*, avec ce ton d'autorité que nos académistes mêmes mettent à prononcer les paroles sacramentelles de leur art. Il faut s'être souvent trouvé dans une salle d'escrime, pour bien saisir le sens des expressions de Juvénal: *verba regia*; il semble que l'art de tuer son semblable avec adresse et méthode soit le premier des arts.

NOTE 6, P. 6.

Egregius. Achaintre prétend que c'est un comparatif adverbe, ce que je ne crois point: les Latins ne donnaient pas de comparatif aux adjectifs en *ius*, pour éviter l'amphibologie. Pourquoi Juvénal se serait-il servi d'une locution vicieuse? *Egregius cœnat*, signifie, *lui hors du troupeau dîne*. Voilà le littéral: la comparaison n'a pas besoin d'être exprimée, elle se trouve renfermée dans l'adjectif *egregius*. Il est impossible, d'après l'étymologie du mot même, que l'on puisse l'employer au comparatif; ce serait un véritable contre-sens d'expliquer ce passage comme l'indique le commentateur moderne.

NOTE 7, P. 6.

Lancibus oppositis. Pignori datis, mis en gage. C'est le sens que donnent Achaintre et Dussault au verbe *opponere* dans cette circonstance. Plaute est le seul auteur qui l'ait employé dans ce sens. En vain me citera-t-on l'épigramme de Catulle, le verbe *opponere* y est pris dans deux acceptions différentes, et tout nous indique, jusqu'à la tournure et jusqu'à l'esprit de cette petite pièce, que Catulle blâme dans Plaute l'usage du verbe *opponere* employé dans le sens de *mettre en gage.* Je pense que le *lancibus oppositis* de Juvénal signifie autre chose. L'ancien scholiaste dit : *argentum vendet*, et je suis persuadé qu'il a raison.

NOTE 8, *ibid.*

Quadringentis nummis. Quelques interprètes ont mal saisi le passage ; ils ont prétendu qu'il fallait traduire par *quatre cent mille sesterces*, cens d'un chevalier romain ; il n'y aurait pas *nummis* alors, mais bien *nummorum quadragintamillia.* Le bon sens simple nous démontre qu'un homme réduit aux expédiens ne pouvait pas dévorer dans un seul repas une somme si considérable. Nos ministres aujourd'hui ne la dépenseraient pas dans un repas électif ou électoral. La vaisselle vendue d'un misérable aux abois pouvait tout au plus donner quatre cents écus d'or ou d'argent ; en or, la somme équivaudrait à sept mille huit cents de nos francs ; en argent à celle de trois cent dix-huit francs : et c'est cette dernière somme à laquelle je me suis arrêté dans ma traduction.

NOTE 9, *ibid.*

Miscellanea ludi. Ludi pour *ludii.* S'agit-il ici de *jeux miscelles*, donnés pour la première fois à Lyon par l'em-

pereur Caligula, ou bien de la nourriture du gladiateur, de ses repas qui étaient un mélange de tous les mets sans distinction? Juvénal ne peut ici faire allusion aux jeux de *Caligula*; je ne vois rien qui puisse la motiver; donc il est question des repas des gladiateurs, où, certes, les mets n'étaient pas disposés comme sur une table bien servie: ils faisaient à peu près ce que font les Espagnols de nos jours.

NOTE 10, P. 6.

In Ventidio. Ventidius, dans la guerre contre les Parthes, acquit une fortune immense. Protégé par Pompée, il afficha dans Rome un luxe et une magnificence révoltante. Il voulait faire ainsi oublier son ancienne ignominie : mauvais moyens, car dès l'instant que le peuple voit tout cet attirail de somptuosité, son premier mouvement est de porter ses regards sur l'état précédent du superbe favori de Plutus; et la jalousie aime à s'égayer aux dépens de celui qui veut cacher ses anciens haillons sous la brillante robe de pourpre.

NOTE 11, P. 8.

Atlas. Le mathématicien, sous ce rapport, est plus blâmable que le poëte; car ce dernier calcule rarement, et ne peut pas décemment être l'ami de l'ordre et de l'économie : les grandes pensées sont diamétralement opposées au vil esprit de détail. Le mathématicien est cent fois plus coupable, et c'est le savant qu'attaque Juvénal; mais quel est ce savant contre lequel il lance ce trait satirique? Rome n'a pas eu des La Bruyère ni des Théophraste pour nous présenter les personnages singuliers et bizarres qui se trouvaient sans doute en très-grand nombre dans son sein. « Cette sentence est belle, dit Achaintre, « et tout le monde devrait la graver dans sa mémoire. »

Je crois qu'il se trompe; elle pouvait être excellente pour Rome : à Paris elle serait sifflée, et non sans raison.

NOTE 12, P. 8.

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ. Tous les anciens sages de l'antiquité se sont attribué cette belle maxime que l'on doit à Thalès de Milet. Ce grand homme ne se connaissait pas bien lui-même, quand il faisait le métier de Mathieu Lensberg, et qu'il prédisait la pluie ou le beau temps. L'histoire des pressoirs gravement racontée par Valère Maxime est une facétie indigne d'une âme grande et qui s'élève jusqu'à l'intelligence suprême. L'homme qui croit bien se connaître est toujours au-dessus ou au-dessous de lui-même : nous sommes aussi mobiles que le sang qui circule dans nos veines; au milieu de cette variation, de cette fluctuation continuelle, celui qui prétend se connaître veut faire des dupes ou donner une haute opinion de soi; il se ment à lui-même ou veut en imposer aux autres. Voilà donc à quoi se réduit cette belle sentence du philosophe, que les Grecs ont fait descendre du ciel.

NOTE 13, *ibid.*

In quâ se traducebat. Ici les opinions divergentes de tous les commentateurs, bien loin d'éclaircir ce passage assez difficile par lui-même, en ont augmenté l'obscurité. Un vieux scholiaste prétend qu'il faut entendre de cette manière, *dont Ulysse se croyait digne.* Leçon à rejeter : la paraphrase de M. Dussault n'est pas meilleure. *Dont les Grecs se moquaient, disent les autres :* explication contraire au respect qu'inspirait aux Grecs la sagesse d'Ulysse. Après avoir blâmé tous ses collègues, Achaintre ne s'explique point, et regarde seulement comme la meilleure l'interprétation suivante : *armes qu'Ulysse ne demanda qu'avec crainte et timidité.* Cette explication est encore

contraire à ce que nous dit l'antiquité; je hasarderai mon opinion. Tout le monde savant connaît la haine de Juvénal pour les Grecs. Ulysse, chez ces derniers, passait pour un homme prudent et sage; chez les descendans des Troyens, on le regardait comme un fourbe. Or, ce que nous venons de rapporter ne peut être en harmonie avec ce que les Romains, et Juvénal surtout, pensaient de ce capitaine grec. Or, le poëte n'entend-il pas dire par ces mots *in quâ*, sous laquelle *Ulysses* lui-même *ducebat se trans*, conduisait lui *au-delà* de ses forces? C'est-à-dire qu'Ulysse lui-même ne se connaissait pas bien en acceptant ces armes trop pesantes pour lui; armes que Thersite se garde bien de demander. Ce qui vient à l'appui de mon opinion, c'est qu'on lit dans une infinité de textes *trans ducebat*. C'est assez faire le commentateur. Que devinrent les armes d'Achille entre les mains d'Ulysse? les porta-t-il dans le cheval de bois? Quel spectacle divertissant nous présentent quelquefois les héros si vantés par les poëtes de l'antiquité!

NOTE 14, P. 8.

Buccæ. Quelques vieux manuscrits portent un point après *Matho*, après quoi l'on doit lire : *Buccæ noscenda est mensura tuæ*. Achaintre préfère adjoindre *buccæ* comme qualificatif en opposition aux substantifs *Curtius* et *Matho*; et tel est le sens que nous avons adopté. Cependant l'opinion de Rapheleng, dans son édition de 1600, n'est pas à dédaigner. La dernière explication que nous devons à Pithée et à Rigault, auxquels les Valois l'ont empruntée, est à la vérité plus satirique, mais la première me paraît bien mieux se lier avec les propositions et les pensées subséquentes. Une seule réflexion m'a fait suivre la dernière interprétation, la propriété des termes si scrupuleu-

sement observée par le poëte : il n'aurait pas mis *bucca* pour *gula*, qui, certes, ne sont pas synonymes.

NOTE 15, P. 10.

Gobio. Je doute que le mot latin *gobio* désigne le poisson connu parmi nous sous le nom de *goujon*. On ne le connaît pas en Italie : il y a bien dans leurs rivières et dans la mer Méditerranée une espèce de petits poissons qui ont une forme hideuse, dont la chair est molle et d'un très-mauvais goût, et auxquels les Italiens donnent encore le nom de *gobio*, mais qu'ils ne mangent pas. Cependant tous nos dictionnaires portent *goujon* pour l'équivalent de *gobio* : ce qui n'est pas exact. Au reste, laissons aux ichtyologues à décider une question qui n'est pas de la plus haute importance.

NOTE 16, *ibid.*

Fœnoris. Les usuriers! Ils ont été toujours les fléaux des Etats. L'idée de nos publicistes du dernier siècle, mise à exécution, a produit un effet opposé à celui qu'espéraient en obtenir les économistes. L'argent marchandise fit établir dans toute la France des boutiques où l'on vendait l'argent au prix que désirait en avoir le possesseur de cette marchandise. On est revenu à l'ancien système, et l'on n'a pas détruit le vice. Il faut bien se garder de croire que c'était à l'usurier que l'homme aux expédiens engageait son anneau d'or : par les lois de l'Etat il était obligé de le quitter dès l'instant qu'il n'avait plus le cens de chevalier romain, cens que lui avait laissé son père ou son aïeul. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers suivans dans lesquels l'auteur présente Pollion mendiant le doigt nu.

NOTE 17, P. 10.

Ad ostrea. Une infinité de manuscrits portent *ad Ostia;* alors il faudrait traduire : *ils se retirent* à *Baies* ou à *Ostie.* Ce dernier port était trop voisin de Rome; et ce n'était pas là où se retiraient les amis de la bonne chère qu'avait ruinés la somptuosité de leur table; le parasitisme était leur unique ressource; il fallait aller exercer ce noble métier à Baies, où passaient ordinairement la belle saison les Romains les plus opulens. Ils pouvaient espérer encore; et les huîtres du lac Lucrin n'étaient pas fort éloignées de ce paradis de l'ancienne Campanie. J'ai donc conservé *ostrea* qui m'a paru plus piquant et plus satirique, que la simple désignation d'un port de mer, où se trouvait toujours une nombreuse garnison.

NOTE 18, P. 12.

Cedere namque foro. Se retirer du Forum, fermer sa boutique de banquier, faire banqueroute. C'est ainsi que l'ont expliqué tous les scholiastes; mais ils ne nous disent point que cette locution est prise ici métaphoriquement: car on ne peut appliquer ce terme qu'à des marchands, négocians ou banquiers, qui cessent leurs paiemens. L'homme qui ne fait aucun négoce peut devenir insolvable quand il a contracté des dettes, et c'est le cas du gourmand de Juvénal. Un an d'exil volontaire dans cette circonstance suffisait pour se soustraire à la juste sévérité des lois, au moins Cicéron nous l'assure dans son discours pour Cœlius. Voilà une belle législation! elle ne ressemblait pas mal à celle de nos asiles.

NOTE 19, *ibid.*

Pauci ridiculum. « La pudeur n'est arrêtée, dit Juvénal, « que par un petit nombre d'hommes de bien; elle est

« fatiguée de rester dans une ville où presque toujours « elle est couverte de ridicule. » Ecrivait-il à Paris ce poëte qui nous trace avec tant de vérité la physionomie des grandes villes? J'ai vu malheureusement une époque fameuse où la crainte même de l'infamie n'arrêtait personne. Grâces soient rendues à Picard! éloquent ami de la probité, il arrêta le torrent avec son *Duhautours*, et la loi vint enfin seconder les efforts du poëte comique. Heureux, heureux les hommes, si tous les gens de lettres faisaient un si bel usage de leurs talens!

NOTE 20, P. 12.

Siliquas. On entend par ce mot toute sorte de légumes enveloppés d'une tunique, que l'on nomme aussi en français *siliques*. Chez les anciens Romains il n'y avait guère que le bas peuple et les pythagoriciens qui mangeassent des légumes indigènes; les riches préféraient les plantes exotiques, et surtout les plantes odoriférantes. Rien de plus mal ordonné que leurs festins dont parlent avec tant d'emphase leurs poëtes. Il faudrait qu'un plaisant traduisît Apicius, *De Re culinariâ*, et mît en regard le *Nouveau Cuisinier français*, par Beauvilliers : livre si important et si recherché des Français et des étrangers, qu'en trois mois on a épuisé huit éditions. L'excellent livre!

NOTE 21, *ibid.*

Sed in aure placentas. Quelques textes portent sed *in ore*, et cela peut être expliqué; mais qu'entend Farnabe avec son *in arce?* Je ne le sais point, dit Achaintre; ni moi.

NOTE 22, *ibid.*

Tyrinthius. C'était un des surnoms d'Hercule, à cause du séjour qu'il faisait souvent dans la ville de Tyrinthe

en Argolide; on croit même qu'il y fut élevé. Après cet accès de fureur dans lequel il tua tous les enfans qu'il avait eus de Mégare, l'oracle de Delphes lui ordonna d'aller se cacher pendant quelque temps à Tyrinthe. Grande punition pour un monstre qui avait égorgé ses enfans! Si c'était un furieux, il fallait s'en défaire; si c'était un scélérat, pourquoi les prêtres le protégeaient-ils? Ils craignaient la massue.

NOTE 23, P. 14.

Plus lactis habet. Cette tournure, cette phrase latine nous donne une idée des faibles connaissances qu'avaient les anciens dans une science portée de nos jours au plus haut point. Je veux parler de l'anatomie comparée. J'ai été obligé de traduire littéralement : *il a plus de lait que de sang;* mais en bonne conscience cette phrase ne signifie rien et fera rire, sans doute, tout le docte corps de la Faculté. Chacun à son tour : les hommes de lettres se sont si long-temps amusés aux dépens de la Faculté, permis de nos jours à la Faculté de s'amuser aux dépens des hommes de lettres.

NOTE 24, *ibid.*

Calentia torto fœno. Détails insupportables dans la langue française. Mais pourquoi sommes-nous si délicats, pour ne pas aimer ces mots : *le foin entortillé sur lequel les poules font les œufs?* Ils nous indiquent cependant le soin que prenaient les anciens de ces pauvres bêtes qui nous fournissent l'aliment le plus sain et le plus universel. Elles donnent encore à la mère de famille le plus bel exemple de patience. Que de titres pour mériter notre bienveillance!

NOTE 25, *ibid.*

Uvæ. Nous avons dit, dans la note sur le texte français,

que les Romains aimaient beaucoup les raisins secs : ce goût s'est tellement perpétué en Italie, que les raisins secs servent d'assaisonnement à presque tous les mets. Les meilleurs sont ceux que l'on prépare en Calabre, où l'on trouve aussi les *ollares* si recherchés à Rome.

NOTE 26, P. 16.

Signinum Syriumque pirum. Poires de Segni, ville qui existe encore à treize lieues de Rome. Elle appartenait autrefois aux Volsques; on la nommait quelquefois *Testaceum*, non de la couleur de la poire, comme le donne à entendre un moderne commentateur, mais parce qu'on fabriquait et que l'on fabrique encore beaucoup de tuiles et de briques dans les environs de cette petite ville. La poire de Syrie ou la bergamotte fut apportée en Italie à peu près à l'époque où Lucullus transporta le cerisier de l'Asie mineure. Cet arbre, ou plutôt cette espèce de poirier, n'a pas dégénéré dans les contrées méridionales du jardin de l'Europe.

NOTE 27, *ibid.*

Picenis. Horace fait l'éloge, dans ses satires du second livre, des pommes de Picènes; « elles l'emportent, dit-il, « sur celles de Tibur, et par le goût et par l'apparence. »

NOTE 28, *ibid.*

Compede. La *compes* était une espèce d'entrave fort lourde, en fer; on la consacrait à Saturne quand on avait le bonheur d'en être délivré. Les esclaves qui portaient ces entraves, même en travaillant à la culture des terres, *fossores*, se nommaient *compedites*. C'était encore une manière de donner la question. J'ai vu moi-même dans une des nombreuses prisons que l'Inquisition avait

jadis en Italie, tous les instrumens de la torture, et le *compes* s'y trouvait. J'ai entre les mains un procès, c'est-à-dire, toutes les pièces d'un procès singulier fait à un habitant de Tortone, qui par mégarde n'avait pas levé son bonnet devant un prêtre qui courait porter le viatique à un moribond. Ce malheureux fut pendant long-temps dans un cachot avec le *compes* aux pieds, et son procès ne fut pas jugé, parce qu'il périt victime de cette infâme torture.

NOTE 29, P. 16.

Vulva popinæ. Les Grecs nommaient [illegible] les lieux que les Latins nommaient *popinæ*, et nous, *tavernes* ou *cabarets*; mais, chez les Romains, le mot *taberna* et le mot *popina* n'étaient pas synonymes. La taverne correspondait à l'expression grecque [illegible], qui signifie crèche, et, par extension, lieu où mange le mendiant ou l'esclave. Je ne sais quel goût les Romains pouvaient trouver à la vulve de la truie; mais, d'après tous leurs écrivains, ils regardaient ce mets comme un morceau exquis. L'épicurien Horace : « Rien de beau, dit-il, de suave, de délicat, « comme la large vulve de la truie. » Pline dit encore « qu'il n'y a rien de bon comme la vulve d'une truie qui « a mis bas pour la première fois. » D'après ces autorités, nul doute que ce plat ne fût recherché par tous les gourmands. Pour nous, carnivores d'un goût plus fin, nous dédaignons généralement toutes les femelles des animaux qui ont eu des petits. Voyez comme les goûts changent! aussi nous ne sommes pas des Romains.

NOTE 30, P. 18.

Solito maturius ibat. Le grand repas chez les Romains, aux temps de la république, se faisait ordinairement à la neuvième heure, après la sieste dans les grandes cha-

leurs, et afin que la nuit ne les surprît pas à table pendant l'hiver. On ne pouvait, sans passer pour intempérant, devancer l'heure prescrite. Aux jours de grande fête, ou dans les repas de famille, on se permettait quelque petite licence, mais elle ne dégénérait jamais en abus. Cet usage se conserva fort long-temps et n'éprouva quelque variété que sous les empereurs. Nous avons adopté naguère cette manière de vivre; mais insensiblement nous sommes revenus à l'ancienne habitude : nous dînons réellement à midi, nous soupons à sept heures du soir. Nous donnons, il est vrai, à ces deux repas un nom différent : qu'importe le nom, si la chose est la même. Voyez comme nous tenons aux usages de nos ancêtres! comme l'aristocratie doit sourire!

NOTE 31, P. 18.

Rigidique severos. Un ancien scholiaste a fait une observation qui ne me paraît pas dénuée de bon sens, *rigidi* et *severos* sont trop rapprochés, et les épithètes sont presque synonymes; malheureusement il a remplacé le *rigidique* par *postremò*, expression dure et prosaïque, qu'ont rejetée presque tous les commentateurs et interprètes. Ils ont bien fait; car, après tout, l'adjectif *rigidus* peut bien convenir au censeur, et l'épithète *severos*, aux mœurs de ce magistrat. Cette dernière expression peut-être n'est pas exacte; il faudrait même *austeros*; mais enfin *severos* est préférable au *postremò*, que nous abandonnons à son malheureux sort.

NOTE 32, *ibid.*

In Oceano fluctu. Voyez la note sur le texte français pour les tortues. Ici nous ne parlerons que d'une petite différence que l'on trouve dans quelques textes et dans quelques manuscrits, dans lesquels *Oceanus* est pris ad-

jectivement. Je puis me tromper, mais je regarde cette leçon comme une erreur grave commise par quelques copistes; jamais dans aucun auteur latin *Oceanus* n'a servi à qualifier : nous autres même nous avons voulu lui donner cette extension de modifier; et la langue noble a rejeté cette locution, *la mer océane*.

NOTE 33, P. 18.

Ac nobile fulcrum. Fulcrum ne peut avoir, n'a jamais eu la signification de *sponda*; il dérive du verbe *fulcire*, signifiant *appuyer*, *soutenir*, *étayer*; par extension, il peut bien signifier lit, mais encore chaise-longue, lit triclinaire, etc. Voyez la différence qu'établit Juvénal entre le *fulcrum* des somptueux Romains et le *lectus* de leurs pauvres ancêtres. Dans le premier il ne parle que de ce que nous nommons bois de lit, dans le second le lit complet où tout était modeste. Par le mot *frons*, il entend le chevet, au bout duquel était sculptée une tête d'âne, comme on le verra dans la note suivante.

NOTE 34, *ibid.*

Vite coronati. Je ne sais pour quelle raison Achaintre a conservé dans son édition le *vite coronati* qui a été rejeté par tous les commentateurs, depuis l'heureuse correction faite par Ferrarius? « Les anciens, dit ce judicieux com-« mentateur, plaçaient au sommet de leur lit une tête « d'âne couronnée de pampre, parce que cet animal, en « rongeant la vigne, apprit aux hommes à la tailler et à « rendre ainsi le vin plus agréable à boire... » Henninius est de cet avis; mais Achaintre persiste, et ne veut pas voir que le mot *vile*, se trouvant à côté de *parvis*, forme une espèce de pléonasme, et que le *vite* explique parfaitement le motif pour lequel les anciens plaçaient la tête d'un âne au chevet de leur lit; sans ce motif l'ornement

portant à tout ce beau tableau que fait Juvénal de l'ancienne simplicité romaine, en augmente la majesté; et tout ce qu'a de mesquin l'interprétation de Jouvency disparaît. Je lis Achaintre, et je vois avec plaisir qu'il partage mon opinion.

NOTE 40, P. 20.

Vatis peragentibus. Les dieux eux-mêmes remplirent les fonctions de leurs ministres, de l'oracle. Cette pensée de Juvénal m'a toujours frappé : quoi ! les dieux, me suis-je dit souvent, ne pouvaient donc communiquer leurs volontés aux hommes que par le ministère des oracles ou des devins! La croyance des peuples de l'antiquité fut-elle toujours la même? Voilà des questions difficiles à résoudre. Comment les philosophes laissèrent-ils si longtemps les hommes plongés dans des erreurs semblables? Abandonnons la solution de ces problêmes qui pourraient nous conduire trop loin, et disons simplement que le poëte n'a fait que mettre en vers les pensées de Sénèque. « Pense (s'écrie ce philosophe, dans sa lettre 31e.) que « les dieux nous étaient propices quand ils n'étaient que « d'argile. » Et dans son épître à Helvia, on trouve les mêmes expressions : *et nullo violatus Jupiter auro.*

NOTE 41, *ibid.*

Hos lignum stabat in usus. Jouvency et quelques anciennes éditions ont suivi l'opinion du vieux scholiaste, qui veut *hoc lignum.* Un manuscrit Alexandrin, dit Achaintre, porte *hos lignum stabat ad usus.* Ces différences sont si légères qu'il est inutile et même impossible de dire le motif qui nous a engagé à choisir l'une plutôt que l'autre; celle du manuscrit Alexandrin mériterait cependant la préférence pour la clarté.

NOTE 42, P. 22.

Unguenta atque rosæ. Cet usage de se parfumer, de se couronner de roses fut introduit à Rome par Verrès. Avant ce préteur on ne vit guère les Romains suivre les coutumes des Grecs dans leurs repas; si les mœurs se corrompirent si promptement à Rome, les proconsuls qui gouvernèrent les provinces asiatiques de la Grèce et de l'Egypte en furent la première cause; ils furent le fléau de leurs administrés et la source de tous les malheurs de la patrie. Rome, peut-être, n'eût point péri sans ses proconsuls. Montesquieu, dans son livre *de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, ne parle pas de cette cause, qui fut, pour ainsi dire, la principale.

NOTE 43, *ibid.*

Syenes. Syène, d'après Strabon, était une ville située dans une petite île dont le circuit était d'environ cent mille pas géométriques. Hérodote et Pline la nomment Eléphantine, à cause de la multitude d'éléphans qu'on y voyait. Tous les voyageurs allant d'Egypte en Ethiopie étaient obligés de passer par cette ville, située sur l'extrême frontière; c'est pourquoi Juvénal l'appelle *Porta Syenes.*

NOTE 44, *ibid.*

Obscurior Indus. Plus noir que le Maure; plus caché que le Maure; où l'on pénètre plus difficilement. Voilà trois versions qui ont mis à la torture nos plus célèbres commentateurs. La première version est fausse, l'Indien est fort basané, mais il est moins noir que le Maure; la seconde pourrait mieux convenir; la troisième rentre un peu dans le sens de la seconde. Comme l'erreur n'influe en rien sur le sens, le lecteur est libre de choisir; car je

ne vois pas pour quelle raison les commentateurs ont voulu prendre tant de peine, perdre tant de momens.

NOTE 45, P. 22.

Nabathæo. In saltu Nabathæo. Dans les bois de Nabathie ou Arabie pétrée. Il n'y a point de bois dans l'Arabie pétrée, et point d'éléphans, quoi qu'en disent les commentateurs; il n'y a que des chameaux, et le chameau est presque le seul animal de ces déserts. D'où provenait donc l'erreur des Romains, et de Strabon lui-même qui, dans son seizième chapitre, parle de ce pays. Nous l'avons dit dans une de nos précédentes notes; les Arabes faisaient alors tout le commerce de l'Orient. Les éléphans de l'Inde venaient en Egypte conduits par ces Arabes, qui étaient établis en grand nombre à Coptos.

NOTE 46, *ibid.*

Hinc surgit orexis. Nous avons parlé de l'orexie dans la note sur le texte français. Qui croirait que cette manie dont parle Juvénal existe encore aujourd'hui? Consultez les gourmands et les gourmets, ils vous diront que les meilleurs mets sont détestables dans une écuelle; et que les vins fins de Saint-Emilion ou du Clos-Vougeot perdent toute leur saveur bus dans un verre ordinaire: et ce que je dis est à la lettre.

NOTE 47, *ibid.*

Hinc stomacho bilis. Ainsi l'écrivent nos anciens éditeurs et les meilleurs manuscrits, dit Achaintre. D'autres lisent *vires. Bilis*, j'en conviens, est plus technique; mais la poésie et latine et française rejette tous les mots techniques. Ainsi les éditions nouvelles qui portent *vires*, d'après une infinité d'autorités, ont mieux entendu la langue poétique, qu'entendait aussi sans doute Juvénal.

L'on a beau me dire : *ma leçon est plus savante et plus difficile;* c'est pour cela même qu'elle doit être rejetée.

NOTE 48, P. 24.

Uncia nobis. Les parties de la livre chez les Romains étaient l'once, *uncia*, qui en faisait la douzième partie. Le *sextans* pesait deux onces; le *quadrans* en pesait trois: c'était le quart de la livre; le *triens* en pesait quatre : c'était le tiers ; le *quincunx* pesait cinq onces; le *semis* six, ou la demi-livre. Ensuite venait le *septunx*; le *bessis* huit onces; le *dodrans* neuf; le *dextans* dix; le *deunx* onze; enfin la livre, *libra.*

NOTE 49, *ibid.*

Pergula. Il n'y a que le père Jouvency qui ait, à mon avis, bien entendu la signification de ce mot. Point de doute que ce substantif ne dérive du verbe *pergere*, *pergo*, aller. Il signifie donc *promenade.* Comme quelques philosophes donnaient leurs leçons en se promenant (les Péripatéticiens), on étendit jusqu'à *école* la signification du mot *pergula*, et c'est dans ce sens qu'il doit être pris ici. (Voyez Suétone.) Mais ce qui me surprend, c'est qu'on trouve dans Pline, une boutique, une échope, désignées par ce mot. Voyez comme l'usage abuse; cependant on pourrait désigner ainsi les boutiques, etc., où l'on donne des leçons de l'art exercé dans ces lieux. Mais on n'a jamais étendu ce mot jusqu'à désigner par le mot *pergula* les tableaux et les pavillons sur lesquels les marchands inscrivaient le nom de leurs marchandises, et les professeurs le nom des arts et des sciences qu'ils enseignaient. Ces pavillons et ces tableaux avaient un nom différent, dont on a parlé dans les précédentes satires. Donc le nouveau commentateur se trompe quand il donne le nom de *pergula* à ces pavillons ou tableaux.

NOTE 50, P. 26.

Ulmea cœna Suburrâ. Passage fort difficile à rendre en français. Tous ces oiseaux dont Juvénal vient de faire une brillante nomenclature étaient faits en ormeau. Quel vacarme quand les apprentis écuyers tranchans s'exerçaient sur ces modèles! Ce tableau est trop étranger à nos mœurs, à nos usages, pour que nous puissions trouver dans Paris un tableau fait pour être mis en regard. Il est vrai qu'il n'y a plus de ces espèces d'écoles, nos écuyers tranchans ne sont plus des esclaves; ils sont moins encore, ils sont parasites presque tous, et fort glorieux d'un art qu'ils apprennent bien de quelque tryphère moderne; mais c'est dans le cabinet que se donnent ces leçons.

NOTE 51, *ibid.*

Nec latus Afræ avis. Les pintades, poules de Guinée, que nous n'avons pas bannies de nos basses-cours, mais bien de nos tables, ainsi que les paons. Les amateurs cependant assurent que les œufs de pintade sont les meilleurs. Je ne trouve point cet article dans le livre par excellence, dans Beauvilliers.

NOTE 52, *ibid.*

Frustis imbutus ofellæ. Quelle explication bizarre et éloignée des pensées émises par l'auteur donne Achaintre de ce passage, pour soutenir son *furtis!* Aussi a-t-elle été généralement rejetée par les hommes de lettres qui se sont occupés de Juvénal, *Raoul*, *Amar*, etc. (Voyez ma note sur le texte français.)

NOTE 53, *ibid.*

Mangone petitus. On appelait *mango* le vendeur et marchand d'esclaves étrangers, *manu ago*. On sent bien toute

la force de l'étymologie. On ne peut se figurer les soins que prennent encore les vendeurs de chair humaine pour donner du prix à leur marchandise; mais ces mangones orientaux sont bien plus humains que ne l'étaient, que ne le sont peut-être encore nos capitaines négriers.

NOTE 54, P. 26.

Quisquam erit, et magno. Une infinité de textes portent *quisquis erit*; mais Achaintre a suivi l'édition de Jouvency, et a bien fait. Il est difficile pour ceux qui n'ont point une connaissance profonde de la langue latine de bien faire la différence entre ces pronoms indéfinis, *quisquis, quisquam, quisque,* qui ne sont pas synonymes.

NOTE 55, *ibid.*

Rectique capilli. Les cheveux droits, non bouclés, tombant naturellement sur les épaules; *recti* diamétralement opposé à l'expression *arrecti*, surtout quand il s'agit de cheveux. Les esclaves phrygiens ou lyciens étaient ordinairement vêtus avec magnificence, et leur chevelure était artistement arrangée par le barbier; mais nous qui n'avons pas d'esclaves, mais des domestiques libres, qu'avons-nous fait pour montrer notre magnificence? nous avons donné à ces derniers une riche livrée. Ce n'est pas tout; comment avons-nous souvent enharnaché les pauvres cochers? plus ils sont ridiculement vêtus et coiffés, plus est opulent le maître de l'équipage. Qui a pu voir sans rire le cocher du duc de Northumberland? Continuons, nous irons loin.

NOTE 57, *ibid.*

Bubulci. Chez les Romains qui n'avaient pas encore perdu tout sentiment d'humanité, les esclaves étaient à peu près comme nos anciens serfs; on les mariait, on leur assignait

des occupations desquelles ils tiraient quelque profit. Les enfans nés de ces mariages étaient esclaves aussi, mais on les désignait sous le nom de *verna*, et ils étaient souvent traités comme les enfans de la maison.

Le point n'est pas nécessaire : *puer* est en opposition. En conséquence, j'ai rejeté comme inutile la note d'Achaintre.

NOTE 57, P. 26.

Nec pugillares. Je suis ici de l'avis d'Adrien Valois sur un point. Dans *pugil*, la première syllabe est brève, elle sera donc brève dans *pugillares*. Ce vers est donc faux, et nul doute qu'il n'ait été altéré par les copistes; mais je ne crois point qu'il faille remplacer ce qualificatif par *pupillares* avec la négation, comme le propose Adrien; l'épithète serait à contre-sens. Cependant il affirme qu'il a vu *pupillares* dans quelques manuscrits. Toutes les éditions que j'ai vues portent *pugillares*, à l'exception du vieux scholiaste. Pour tout concilier, il faudrait, ce me semble, dire *et pupillares*. Peut-être la pensée serait moins énergique qu'avec le qualificatif *pugillares* et la négation *nec;* mais le tableau exige-t-il bien cette énergie? Ce n'est qu'après l'avoir bien examiné que je propose cette correction.

NOTE 58, *ibid.*

Nec vellendas præbuit alas. Il n'a point présenté ses aisselles à l'instrument épilatoire. Les petits-maîtres romains portaient l'efféminatión au point de faire épiler leurs aisselles dans les bains publics, comme on peut le voir dans Sénèque, lettre LVI. « Il y avait, dit-il, des baigneurs « qui remplissaient ce ministère, et que l'on nommait « *alipili.* »

NOTE 59, *ibid.*

Inguina gutto. Le *guttus* était un vase en forme de cor-

net où l'on renfermait l'huile nécessaire pour le bain. Dans la salle commune des bains était un bassin large et vaste où se jetaient les hommes qui n'étaient pas assez riches pour payer des bains particuliers. Là se rendaient ordinairement les Héliogabales du jour, afin de faire leur choix, et traiter avec les Névolus : les intéressés cachaient leur marchandise avec le *guttus* pour exciter les désirs ou la curiosité. Le novice qui se présentait sans avoir recours à ce manége ne sortait presque jamais sans protecteur (voyez Sén. *Quæst. nat.* sur un certain Hostius), pour peu que la nature l'eût favorisé. Mœurs orientales; elles sont encore les mêmes.

NOTE 60, P. 28.

Ut Gaditana canoro. Tous les auteurs anciens s'accordent à dire que les anciennes Bayadères que l'on voyait à Rome étaient Andalousiennes. (Voyez Macrobe, liv. II, et Martial, liv. V, ép. 78.)

NOTE 61, *ibid.*

Passage obscène et fort difficile à traduire littéralement. *Prurire choro canoro.* Le verbe a été mal copié sur les anciens manuscrits, et l'on n'a pu découvrir encore celui qui avait été employé par Juvénal. Car, malgré tous les commentateurs, il faut renoncer à *prurire.* (Voyez la note trente-quatrième de M. Dussault sur cette satire.) Ne serait-ce pas par hasard le verbe *prodire* dont se serait servi le poëte? *S'élancer en avant à la tête du chœur.* Achaintre tranche la difficulté; mais dans quel auteur a-t-il vu que *prurire* signifie *moveri gestu lascivo?* Plutarque, dans ses *Symposiaques*, nous donne de grands détails sur les mimes, danseurs ou danseuses appelés aux festins de l'opulence; mais il ne donne aucun détail sur les postures lascives de ces ambulans choréographes. Je trouve

bien *prurientes* dans Martial, mais il est en qualificatif, ce qui ne lève point la difficulté. Je laisse donc *prurire*, que l'on pourrait encore changer par *crissare*, parce que je n'ai pas trouvé d'autorités suffisantes pour motiver un changement dans le texte latin.

NOTE 62, P. 28.

Urticæ. Ce n'est point la première fois que Juvénal emploie métaphoriquement ce substantif pour *stimulus*, et non pour *libido*, comme le dit un peu légèrement Achaintre. D'après sa leçon, la métaphore ne serait pas juste. Jules Scaliger, chap. XVIII, liv. Ier. de sa *Poétique*, parle de ces danses lascives des Espagnoles; mais Juvénal est sa seule autorité. Nous n'avons point voulu tomber dans un cercle vicieux.

NOTE 63, *ibid.*

Conceptâ urinâ movetur. Aucun interprète n'a mieux saisi qu'Henninius tout le sel et toute l'acrimonie de ce passage contre les mœurs des Grecs et des Romains. Dussault, dans sa note, a fort bien développé l'opinion d'Henninius: Aulu-Gelle lui en avait fourni les moyens. Il n'est que trop vrai que les jeunes Ganymèdes avaient plus de protecteurs à Rome que les Bayadères. Achaintre prétend que les jeunes Bathyles ont des mouvemens plus marqués, des gestes plus significatifs; je ne le pense pas: il ne faut qu'aller à l'Opéra pour se convaincre du contraire. Les gestes des femmes sont généralement plus animés, leurs mouvemens plus souples et plus agiles, leur désinvolture plus agréable. Il est vrai que rarement on trouve des femmes bien faites, dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot; car une femme bien faite est celle qui, telle que la Vénus de Médicis, est formée pour le but auquel la nature l'a destinée : il faut donc qu'elle

ne ressemble pas à un homme. Je sais bien que le préjugé l'emportera toujours; mais il disparaîtrait si l'on voulait toujours dire aux femmes la vérité.

NOTE 64, P. 30.

Pytismate. Les interprètes ont tellement obscurci ce passage qu'il n'est presque plus possible de l'expliquer. Charles Valois, suivant le commentaire de Ferrarius, rejette tous les changemens proposés par les anciens, et admet le *pytismate*, dérivant du verbe grec πυτιζω, je crache : *qui facit orbem Lacedemonicum lubricum ac udum pytismate:* pensée faible, qu'ont cependant adoptée la plupart des commentateurs et des traducteurs; mais ils nous permettront de n'être pas de leur avis. Cette interprétation a paru languissante et peu satirique à Grangée; il soupçonne que *lubricare orbem* est pris dans un sens obscène, et plus qu'il ne m'est permis de m'expliquer en français. Voici le sens que je donne à ce passage d'après l'interprétation de ce dernier scholiaste, bien plus satirique, et peignant mieux l'immoralité des *cinædi. Fruatur his artibus ille cinædus qui fæcare insuevit et sic polluere orbem Lacedemonicum istius modi pytismate.* Je demande pardon au lecteur, mais je ne parle pas à des enfans; je m'adresse à des hommes de lettres qui ne veulent point sans doute qu'on efface d'un tableau bien dessiné des traits caractéristiques, quoique obscènes, relativement toujours à nos mœurs actuelles.

NOTE 65, *ibid.*

Iliados atque Maronis. On parle beaucoup de l'Iliade et de l'Odyssée, et de l'Enéide, et de la Jérusalem délivrée. Quelle est l'intention de tous ces apologistes de la poésie épique? je l'ignore; mais ce que je sais bien, c'est qu'Homère, doué d'un génie supérieur, a voulu être

utile à sa patrie, et montrer combien il était avantageux pour les Grecs de vivre en bonne intelligence. L'histoire nous apprend comment ils furent dociles à ses leçons, tout en admirant les sublimes pensées de leur poëte, qui avilit les dieux de la patrie, et fit peut-être plus de mal que de bien. Je ne parle point de Virgile : quel dommage que ce beau génie fût le vil esclave d'Auguste ! Le Tasse, dans son immortel ouvage, n'a chanté que la première croisade, et l'on sait ce qu'étaient les croisades. On ne doit regarder donc les poëmes épiques que comme une agréable musique dont les motifs vont quelquefois au cœur, mais que l'on oublie presque toujours au dernier coup d'archet.

NOTE 66, P. 30.

Palmam dubiam. On sera peut-être bien aise de trouver ici l'opinion de Quintilien sur Homère et Virgile : « Je « me servirai des mêmes expressions qu'employait mon « maître Afer Domitius. On lui demandait un jour quel « était le poëte qui approchait le plus d'Homère. Virgile, « répondit-il; il est même plus voisin de la première place « que de la troisième. » Je me méfie du jugement d'un homme de lettres qui compare un écrivain de son pays avec un auteur étranger : il y a toujours dans ce jugement de la partialité, sans que le juge même s'en aperçoive; l'amour de la patrie triomphe toujours, se montre et perce. Virgile sans modèle n'aurait pas été peut-être Virgile. Homère n'en eut point : quelle distance d'un génie à l'autre !

NOTE 67, P. 32.

Dilatis averte. Pensée d'Horace, septième ode du troisième livre. *Procul omnis esto clamor et ira, mitte civiles super urbe curas,* etc.

NOTE 68, P. 32.

Multicid rugis. Sénèque, dans son long *Traité sur la Colère*, ne dit pas un mot sur ce juste mouvement d'indignation qu'éprouve l'homme en se voyant trahi par son épouse. J'aurais bien désiré cependant qu'il nous apprît de quelle manière il faut supporter un si sanglant outrage : comme Ménélas, ou comme César? L'homme qui aime une femme qui ne l'aime pas est un fou : celui qui par intérêt reste avec elle est un lâche. Le sage, dans cette affreuse circonstance, laisse richesse et plaisirs, et ne vit que pour la vertu et pour ses enfans.

NOTE 69, *ibid.*

Ingratos; l'ingratitude. Chez les anciens et chez les modernes ce vice se présente toujours avec la même audace. L'homme, en général, éprouve un plaisir plus grand à humilier son bienfaiteur qu'à recevoir des bienfaits. Ce sentiment prend son origine dans l'amour-propre : le bienfaiteur se fatigue aisément, le protégé n'est jamais satisfait, l'ingratitude survient, les sépare, et les deux individus s'applaudissent de cette séparation. L'honnête homme et le sage ne voient jamais l'ingrat, le cœur leur dit qu'il n'en existe pas; il n'y a que l'homme intéressé qui toujours a dans sa bouche ce mot *ingratitude*. Il devrait être proscrit du dictionnaire de la langue noble.

NOTE 70, *ibid.*

Præda caballorum. Dans presque tous les textes anciens on trouve *prædo, voleur de chevaux*. Toute la dextérité des commentateurs pour faire disparaître ce qu'a de trivial cette locution a été inutile, le *prædo* n'a pu se soutenir. *Præda* que certains manuscrits portent est plus

noble et plus satirique; et nous l'avons conservé dans notre édition.

NOTE 71, P. 32.

Ac mihi pace. Je ne dirai rien sur la locution *ac mihi pace.* Cette locution ou idiotisme est trop connu; j'arriverai sur-le-champ aux trois millions d'habitans qu'Achaintre donne à Rome sous les empereurs. Jamais la ville de Rome n'a été aussi peuplée que Londres ou Paris même. Quoi qu'en disent les historiens anciens, il n'y avait que trois millions d'hommes dans le territoire qu'on appelle aujourd'hui campagne de Rome, en y comprenant les esclaves qui à eux seuls, dans ce petit espace de terre, faisaient presque la moitié de cette population. La ville ne contint jamais au-delà de quatre-vingt mille citoyens, c'est-à-dire chefs de famille; et autant de prolétaires; ce qui forme, à cinq par famille, huit cent mille habitans à peu près.

NOTE 72, P. 34.

Quo colligo eventum. Eventus pris toujours dans le sens d'*heureux*. Voyez dans Cassiodore, ép. III, quelques détails assez curieux sur la conduite du peuple romain envers les factions ou quadrilles des jeux du cirque, ainsi que la note sur le texte français.

NOTE 73, *ibid.*

Spectent juvenes. La fureur des paris a été toujours la maladie des gens oisifs, et un aiguillon pour ces êtres que l'ennui dévore. Il y a autant d'hommes qui parient à la bourse pour passer leur temps et s'arracher aux tourmens de l'ennui, que de véritables spéculateurs.

NOTE 74, P. 34.

Præsentibus ipsis. Ces deux derniers vers manquent dans une infinité de manuscrits. Dans d'autres, ils sont placés après le 161e. vers où ils cadrent, dit Henninius, aussi bien que la boule et l'équerre. Nous n'avons pas cru devoir les supprimer, quoiqu'ils sentent la glose, pour me servir du langage des scholiastes.

NOTE 75, *ibid.*

Effugiatque togam. C'est-à-dire les occupations, les soucis, les inquiétudes que donne la toge; car, dans la ville et sur le Forum, les citoyens portaient ordinairement la toge; il n'y avait que le bas peuple qui se présentât en public avec la seule tunique.

NOTE 76, P. 36.

Rarior usus. Il n'est point de plaisir, dit Pline, qui par sa continuité ne devienne fastidieux.

SATIRE XII.

NOTE 1, P. 38.

Die. Que l'on ne croie pas qu'en latin *hic* ou *hæc dies* aient la même signification, comme l'assurent quelques grammairiens; au féminin, il signifie un temps indéfini, et c'est dans ce sens que Juvénal dit, dans sa dixième satire, *longa dies quid contulit?* et Virgile *multa dies vernusque labor.* Le jour de douze heures est masculin, dit *Asconius.* Port-Royal fait observer que l'on confondit enfin ces différences; mais cette confusion n'est-elle pas un abus? Et toujours les poëtes sont les premiers à faire naître les abus dans les langues pour éviter quelques difficultés.

NOTE 2, *ibid.*

Cespes. L'autel fait de gazon. Dans les circonstances qui demandaient quelque célérité, si l'homme religieux se trouvait éloigné d'un temple, il élevait sur-le-champ un autel de gazon, et offrait son sacrifice. De là le mot *cespes* employé quelquefois pour *ara* chez les poëtes.

NOTE 3, P. 40.

Ducimus agnam. Quelques manuscrits portent *cædimus.* Mais tous les commentateurs sont d'accord pour rejeter le *cædimus* que Pythée avait inséré dans son édition. Ce dernier verbe d'ailleurs présente toujours à l'esprit quelque chose de désagréable, l'image du meurtre et du carnage; et, sous ce rapport, *ducimus* est plus élégant.

NOTE 4, P. 40.

Gorgone Maurâ. Pallas, par le secours de laquelle Persée vainquit les Gorgones. Ces monstres, à *figure hideuse*, comme l'annonce le mot γοργος, étaient au nombre de trois, *Méduse*, *Sthenyo* et *Euryale*, c'est-à-dire, *reine puissante, ayant une large circonférence.* C'était sans doute quelque reine des côtes septentrionales de l'Afrique, qu'allèrent attaquer ces aventuriers grecs, pour qui rien n'était sacré. Punis de leur audace, ils inventèrent la fable des Gorgones : elles succombèrent enfin sous les coups audacieux des brigands qui allèrent porter l'épouvante et la mort dans tout l'univers connu de leur temps.

NOTE 5, *ibid.*

Hostia servata, Jovi tarpeio. Les poëtes se servent indifféremment de *victima* et *hostia.* Cependant Horace lui-même, dans l'ode septième du second livre, semble établir une différence, et cette différence existait réellement; car Aulu-Gelle dit que l'*hostia* pouvait être sacrifiée par toute sorte de prêtres, mais qu'il n'en était pas de même pour la victime; et, d'après Horace, on pourrait conclure que le gros bétail fournissait la victime, tandis que la simple hostie se tirait des troupeaux à laine. Macrobe, dans son chap. v *des Saturnales*, assure que quand l'hostie récalcitrait, cette espèce de refus était du plus mauvais augure.

NOTE 6, *ibid.*

Spargendus mero. « La connaissance d'une foule de « pratiques et de détails constitue le pouvoir des prêtres, « dit le jeune Anacharsis : tantôt on répand de l'eau sur « l'autel, ou sur la tête de la victime; tantôt c'est du

« miel ou de l'huile; plus communément on les arrose « avec du vin. Alors on brûle sur l'autel du bois de figuier, « de myrte ou de vigne. Le choix de la victime n'exige « pas moins d'attention; elle doit être sans tache. Quand « je pressais les ministres des temples de s'expliquer sur « ces rits, ils me répondaient, comme le fit un prêtre de « Thèbes, auquel je demandais pourquoi les Béotiens « offraient des anguilles aux dieux : Nous observons, me « dit-il, les coutumes de nos pères, sans nous croire « obligés de les justifier aux yeux des étrangers. » (*Voyage du Jeune Anacharsis*, chap. 21.) Pouvait-il répondre autre chose?

NOTE 7, P. 40.

Robora. Parfaite image du jeune veau à qui l'instinct apprend que la nature lui donne ses armes. Virgile avait dit avant Juvénal :

De ses dards tortueux il attaque les troncs;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine;
Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arène.
Géorg., liv. III, vers 132.

NOTE 8, *ibid.*

Hispullâ. Le poëte parle de cette femme dans la sixième satire. Il est des traits satiriques dont le temps fait disparaître toute la force. On ne sait point quelle femme était cette *Hispulle.* Dès lors ce qui peut-être excitait les applaudissemens des Romains, nous devient absolument indifférent. Nos poëtes n'ont pas à craindre un pareil sort. Que de commentaires, que d'explications, etc.! On a été jusqu'à nommer tous les personnages que désignait La Bruyère dans *ses Caractères.*

NOTE 9, P. 42.

Ministro. Ce n'était point le sacrificateur ni le prêtre

qui plongeait le couteau sacré dans le sein de la victime; ils étaient accompagnés de quelques hiérophantes nommés *ministres*, auxquels on donnait le nom de *popes*, *popæ*; ils étaient chargés d'immoler les victimes avec le fer, ou de les abattre à coups de massue. Tous les hommes qui ont porté le nom de *ministres* n'ont jamais donc eu de belles fonctions à remplir!

NOTE 10, P. 42.

Evasi. Verbe d'état au participe passé passif, locution rare dans les auteurs latins, même dans les poëtes. *Evasi* pour *evitati*, dit Jouvency. Mais c'est expliquer la difficulté, et non en démontrer le vice, si toutefois c'est une faute contre la langue. Car que de solécismes nous trouvons souvent dans des écrits modernes qui n'en étaient pas chez les Romains! aussi nous prétendons parler correctement la langue latine. Cicéron rirait bien de nous, dit le professeur Verri, s'il nous entendait parler sa langue, et s'il voyait notre présomption, et la vanité de certains personnages qui se croient des phénix, parce qu'ils savent de mémoire tous les noms latins contenus dans l'abrégé de Facciolati. Belle science qu'une science de mots!

NOTE 11, *ibid.*

Poëtica surgit. Lubin, dans une édition faite sous ses yeux, fit changer l'adjectif *poëtica*, et le remplaça par *pontica*. La leçon ancienne est plus belle et mieux adaptée au genre satirique. Une tempête poétique doit être affreuse, car tous les poëtes se sont étudiés à bien peindre ce phénomène de la nature. C'est, à mon avis, Virgile qui a remporté le prix, même sur Homère, quoique Virgile n'ait qu'imité la tempête décrite dans le cinquième livre de l'Odyssée : la copie l'emporte sur l'original. Celle

de *Lucain* est presque ridicule. On trouve dans celle d'Ovide des pensées plaisantes à force d'être spirituelles, et des puérilités. Parmi les modernes, on cite Milton, Voltaire et Thompson. Ces sublimes tableaux sont frappans de vérité; mais ont-ils arrêté cette fureur de parcourir les mers et d'aller porter nos vices dans toutes les contrées du monde ?

NOTES 12 et 13, P. 44.

Alternum puppis. Ici Ruppert a voulu trouver absolument une faute dans les deux génitifs *rectoris* et *arboris*, et il s'étonne que ces deux génitifs n'aient pas offensé l'oreille délicate de tous ses prédécesseurs. S'il m'est permis de dire mon sentiment, dit Achaintre, je mettrais une virgule après *undis* (bien, elle est nécessaire; presque tous les manuscrits la portent); je construirais la phrase de cette manière : *prudentia cani rectoris conferret nullam opem* (periculo) *arboris incertæ.* Quelle est donc la langue dans laquelle deux complémens de suite ne puissent être tolérés? Nous-mêmes qui n'avons pas la ressource des inversions, ne disons-nous pas : *Du destin des Césars la volonté suprême.* En quoi ces deux complémens choquent-ils l'oreille? Voici la construction de la phrase latine : *Prudentia rectoris arboris incertæ cani conferret nullam opem : le pilote de ce vaisseau flottant çà et là, quoique expérimenté*, etc. On pourrait mettre encore *cani* devant *rectoris* pour éviter en français l'amphibologie. Cette explication si naturelle, sans ellipse, est encore dans le génie de la langue latine où l'on trouve des milliers d'exemples de deux complémens ou génitifs de suite : c'est bien vouloir trouver des difficultés là où il n'en existe pas même l'ombre.

NOTE 14, P. 44.

Testiculorum. « Tous les manuscrits, dit Achaintre, « portent *testiculi;* mais quelques auteurs craignant pour « la mesure du vers et préférant l'ellision à l'hiatus, ont « mis *testiculorum*. Cette correction sent l'école, et Ju- « vénal aime l'hiatus. » Oui, répondrai-je, quand l'hiatus fait image, mais autrement il ne foule pas aux pieds les règles de la poésie latine. Je pense donc qu'il faut *testiculorum*, l'ellision est même très-harmonieuse, et efface tout ce qu'aurait de dur et de guttural la prononciation de *testiculi adeò;* et Juvénal, certes, n'a pas mis dans cette circonstance le singulier pour le pluriel. Le castor ne serait-il pas conformé comme les autres animaux, la synecdoque ici ne peut être admise, le sens commun la rejette.

NOTE 15, P. 46.

Bœticus adjuvat aer. C'est ici le second volume de la jument fécondée par les zéphirs : opinion que l'on trouve décrite en beaux vers dans le troisième livre des *Géorgiques de Virgile*. « Voilà où en sont réduits les poëtes, dit « Delille, toutes les fois qu'il s'agit de matières philoso- « phiques, ou de préjugés qui ont le plus de vogue; ils « les adoptent : aussi ne doit-on mettre sur leur compte « ni les vérités ni les erreurs, les unes et les autres sont « de leur siècle et de leur pays. Quoique la nature soit « infiniment variée dans ses opérations, tout porte à « croire que les anciens ont été trop crédules à certains « égards. » Je ne sais pourquoi le raisonnement de M. Delille me déplaît; il semble justifier la comparaison d'un mathématicien du siècle passé, *ignorant comme un poëte*. La poésie est un art; mais sans la science cet art est peu de chose, il est même plus nuisible qu'utile. Cette seule

phrase doit tuer le romantisme. Que serait-ce donc si j'en tirais les conséquences qui en dérivent naturellement? Je pourrai un jour cependant développer cette pensée.

NOTE 16, P. 46.

Pholus. Centaure passionné pour le vin, à ce que nous dit Diodore de Sicile (liv. V, chap. II). Le poëte lyrique Stésichore, qui a chanté le combat des Centaures contre les Lapithes, dit que Pholus, après avoir rempli un cratère contenant trois lagènes, pour Hercule, le but lui-même le premier d'un seul trait.

NOTE 17, *ibid.*

Bascaudas et escaria. Les *bascaudes* étaient de grands vases dans lesquels on mettait les calices et les coupes, et servaient à l'usage que nous faisons de nos aiguières. Les *vasa escaria* étaient les plats sur lesquels on plaçait les mets. Toute cette vaisselle chez les riches Romains était en argent ciselé.

NOTE 18, *ibid.*

Non propter vitam. Bentleius et, après, Ruppert ont prétendu que ces deux vers ne sont pas de Juvénal, mais d'un moine qui plaça cette sentence sur la marge d'un manuscrit. Je ne partage pas l'avis d'Achaintre, quand il dit que ces deux vers sentencieux ne présentent rien d'inconvenant, rien d'étranger au sujet; mais ne sont-ils pas une paraphrase de la pensée précédente, exprimée avec tant de concision et de rapidité? Dès lors le bon goût et le bon sens sont du parti de Bentleius, et je crois qu'il faudrait les supprimer. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait? me dira-t-on. Parce que j'ai voulu consulter auparavant les hommes de lettres.

NOTE 19, P. 48.

Explicat angustum. Presque tous les commentateurs ont interprété ainsi ce passage : « Le vaisseau s'arrache au « danger par ces moyens que l'on emploie ordinairement « aux dernières extrémités ; on coupe le mât. » L'ellipse rend cette explication invraisemblable. Marshall et Achaintre disent : *Tam angustum se explicat periculum cùm afferimus ultima remedia, rescisionem mali, navemque faciunt minorem : il faut que le péril soit extrême lorsqu'on en vient au point de mutiler le vaisseau pour se tirer d'affaire.* Je pense que la première partie de cette explication n'est pas juste : *angustum* est en rapport avec *malus ;* aussi toutes les éditions, et la dernière qui est celle d'Amar, car je n'ai pas eu l'honneur de voir encore celle de M. Pierrot, n'ont qu'une virgule après *submitteret.* Point de douteque cette expression, *se explicat angustum*, ne fût un terme employé par les anciens marins. *Angustus* ne signifierait-il pas ici *humilis ?* Or, tout le monde sait que dans une tempête le mât plie au point que la cime touche souvent les vagues ; c'est alors qu'il faut le couper, de peur que le vaisseau ne chavire, entraîné par ce poids qui n'est plus d'à-plomb, mais transversal. Dans cette conjoncture le mât, *non se erigit, sed se explicat.* Je pense que c'est la meilleure manière d'expliquer ce passage, fort difficile, je l'avoue.

NOTE 20, *ibid.*

I nunc. Imité de Properse ; mais la pensée est prise littéralement dans Diogène de Laërce. « Anacharsis, dit ce « dernier écrivain, apprenant que la planche du vaisseau « n'avait que quatre doigts d'épaisseur, s'écria sur-le-« champ : c'est la distance qui nous sépare de la mort. »

NOTE 21, P. 48.

Prospera vectoris. Dans quelques textes on trouve *vectori.* Ce cas d'attribution vaut mieux que le génitif. Achaintre n'a pas bien lu la période pour ajouter *Catulo :* il a voulu mettre *navi ;* car ce n'est point sans doute Catulle qui portait le vaisseau, mais bien le vaisseau qui portait Catulle.

NOTE 22, *ibid.*

Meliora benigna. Quel est l'écolier qui ne connaît pas la laine blanche et la laine noire des Parques ? Mais pourquoi les Romains donnèrent-ils le nom de *Parques* à ces filles de la destinée, que les Grecs appelaient *μοῖραι*, du verbe *μειρομάι*, *je divise*, *je partage*, *je distribue ?* Dans le nom grec je vois fort bien les attributs de la destinée, ce que je n'aperçois pas dans l'expression latine ; et nous avons adopté le mot *Parques* au lieu du mot *Mœres*, qui aurait conservé aux filles du destin leurs véritables fonctions.

NOTE 23, *ibid.*

Arte cucurrit. Phrase un peu embarrassante pour les hommes de lettres mêmes qui n'ont pas fait de la langue latine une étude approfondie. Nous voyons ici que les poëtes latins présentent d'abord la pensée la plus frappante de leur période ; et l'harmonie ensuite les dirige dans l'arrangement des pensées secondaires : avantage précieux dont les écrivains sont privés par le mécanisme des langues modernes.

NOTE 24, P. 50.

Sedes prælata Lavino. Aurélius Victor raconte en poëte aussi la fondation d'Albe : « Ascagne, dit-il, resta à « Lavinium jusqu'à l'âge de trente ans ; il se souvint alors

« qu'il était temps de fonder la nouvelle ville, d'après « le nombre des marcassins qu'avait eus une laie blan- « che; il porta ses yeux sur tous les pays limitrophes, et « après avoir bien examiné une haute montagne, qui prit « ensuite son nom de la ville, il la choisit pour l'exécu- « tion de son projet. Elle fut nommée *Albe* de la couleur « de tuf de la montagne, et la *longue* parce que ses rem- « parts formaient un sphéroïde fort allongé. »

NOTE 25, P. 50.

Pelago medio occurrunt. Currunt, selon la plus grande partie des manuscrits. Cette leçon *occurrunt* est de Jouvency; cependant Amar et Dussault ont conservé le *currunt*, sans égard pour la note d'Achaintre. Forcé de dire mon avis, je trouve le *currunt* plus hardi et plus poétique, et je me range du côté de la majorité; Achaintre a beau dire la préposition *in* ou *per* est nécessaire si vous adoptez le *currunt;* objection d'écolier : les poètes latins jouent avec les prépositions.

NOTE 26, *ibid.*

Bajanæ pervia cimbæ. Ces légers esquifs ressemblaient parfaitement à ceux que construisent les Lyonnais pour se promener sur la Saône et pour aller à l'île Barbe; pendant la belle saison, ces nacelles couvraient le lac Lucrin, et présentaient le coup d'œil le plus agréable.

NOTE 27, P. 52.

Tuti stagna sinûs. Tous les modernes éditeurs depuis Jouvency, qui a suivi le texte d'Elzevir, ont adopté cette leçon. Achaintre prétend qu'il n'y a que le vieux scholiaste et deux manuscrits, qui aient ainsi commencé le vers, tandis que tous les autres mettent un point après *cymbæ*, et commencent le vers suivant par ces mots : *tunc*,

stagnante sinu, gaudent. Il n'y a qu'un seul mot qui m'a fait abandonner le *stagnante sinu* des manuscrits, c'est l'adverbe *ibi*, que Juvénal n'aurait pas laissé, si son vers eût été construit comme le prétend le commentateur moderne; cet adverbe avec l'ablatif absolu forme un pléonasme insupportable, parce qu'il est inutile; car Achaintre sait aussi bien que moi ce que c'est qu'un pléonasme inutile.

NOTE 28, P. 52.

Garrula. Tous les voyageurs anciens et modernes ont donc ce défaut. « Comme il est doux, dit Euripide, de rappeler les peines que l'on a eu à souffrir. » Je suis bien de l'avis de ce poète; mais il n'est pas permis d'ennuyer les gens; et presque tous les voyageurs, surtout ceux du 16e et 17e siècle, se sont passablement acquittés de cette noble fonction. Les voyageurs du 18e. siècle ont pris une autre marche : ils nous ont accablés de détails scientifiques; les modernes nous amuseront sans doute avec leurs descriptions romantiques.

NOTE 29, *ibid.*

Nautæ. Ce mot, chez les Romains, signifiait non-seulement matelot, marin; mais, par extension, tout marchand ou riche négociant qui équipait des vaisseaux et faisait un commerce considérable; enfin les armateurs : il paraît même, d'après une infinité d'inscriptions conservées, que les *Nautæ* à Rome formaient un corps ou collége considérable, dont faisaient souvent partie les magistrats et les chevaliers romains. Passe encore pour les chevaliers, c'étaient des hommes à argent; mais des magistrats! il y avait de l'inconvenance.

NOTE 30, P. 54.

Cuncta nitent. Quand on devait offrir des sacrifices ou

faire des petits présens aux lares de la maison, elle devait être intérieurement ornée; tous les appartemens devaient respirer l'ordre et la propreté: c'est ce que signifie *nitent*, et non *tout est prêt*, comme l'ont entendu quelques commentateurs; Jouvency seul a bien saisi le sens de cette phrase; Adrien Valois propose une leçon que je n'ose pas même transcrire. Voici comme il voudrait que l'on arrangeât le vers:

Uncta, nitens, longos erexit janua ramos.

Que dites-vous, lecteur, de cette porte parfumée?

NOTE 31, P. 54.

Operitur. Operitur, disent quelques commentateurs; *operatur*, dit Achaintre; il faut *operantur*, écrit le vieux scholiaste: la leçon de Juste-Lipse me semble la plus naturelle et la plus simple. Tous les manuscrits du monde ne me prouveront pas que *operari* signifie *célébrer*, *annoncer;* on le trouve, comme le dit fort bien le vieux scholiaste, dans Virgile; mais dans le sens de *sacrifier: une porte qui sacrifie!* L'erreur des copistes était manifeste; et Juste-Lipse a fort bien fait de la corriger par le verbe *operitur; la porte est cachée par le nombre des lampions allumés en signe de réjouissance.* Cette correction est parfaitement en harmonie avec le sens de tout le passage; et j'abandonne le verbe *operatur*, qui ne signifie rien.

NOTE 32, *ibid.*

Amico tàm sterili. Un ami stérile, l'expression est singulière. Si Achaintre blâme ceux qui veulent prendre cette épithète ironiquement, il nous accordera au moins la permission de la regarder comme métaphorique.

NOTE 33, *ibid.*

Gallita et Paccius. Nous avons parlé de ce Paccius dans

la septième satire; et pour Gallita, voyez la note sur le texte français. Il ne me reste à dire qu'un seul mot sur les captateurs modernes; Juvénal ne les a pas connus, il ne pouvait donc en parler. La Bruyère n'a pas voulu les peindre, et en cela il n'a pas rendu service à l'humanité. Quant à moi, je crois que le moment n'est pas venu de les dénoncer à l'opinion publique.

NOTE 34, P. 54.

Tabellis. Libellis, portent les manuscrits, à l'exception du vieux scholiaste. Il y avait deux espèces d'*ex voto :* les tableaux, et les tablettes sur lesquelles étaient écrites les prières et les vœux des supplians : ainsi que ce soient des tableaux votifs, ou de simples écrits, le temple n'en était pas moins tapissé; qu'importe de quelle manière? Tous les modernes éditeurs ont conservé *tabellis ;* peut-être que nos usages les ont un peu trop séduits.

NOTE 35, *ibid.*

Hecatomben. Sacrifice de cent bœufs d'après l'étymologie du mot; mais il paraît que l'on appela dans la suite hécatombe, un sacrifice de cent bêtes de la même espèce. Ce sacrifice se faisait ordinairement sur cent autels de gazon par cent sacrificateurs; quelle boucherie! Les empereurs romains immolèrent quelquefois cent lions ou cent aigles, moins cruels ou moins voraces qu'eux. Salomon immola vingt mille bœufs et cent vingt mille brebis à la dédicace du temple : nombre qui paraîtrait incroyable, s'il n'était consigné dans un livre que nous devons respecter. M. de Voltaire vous avez tort, Larcher a raison; ce pauvre Larcher que vous avez tant maltraité.

NOTE 36, P. 56.

Latio. La ponctuation que blâme Achaintre est la seule

admissible; il faut le point et virgule après *concipitur;* et rien après *furvâ gente petitâ: un tel animal ne naît point dans le Latium, ni dans nos latitudes; mais on le tire des pays où les habitans sont noirs; on le fait paître*, etc. *L'armentum* est en apposition; c'*est le troupeau de César*, etc. Point d'ellipse; toute la période est coulante et n'offre aucune difficulté; la coupe de cette période après *petitâ* produirait l'effet le plus désagréable.

NOTE 37, P. 56.

Furvâ gente. Furvâ gente petitâ non concordant cum his, Cæsaris armentum. Pour quelle raison? Ce troupeau, tiré de l'Éthiopie ou de l'Inde, n'était-il pas le troupeau de César? fallait-il mettre *petitum?* Il paraît que le scholiaste a écrit cette note avec beaucoup de précipitation.

NOTE 38, *ibid.*

Arboribus Rutulis. La forêt d'Ardée; forêt particulièrement réservée aux éléphans qu'entretenaient les empereurs, soit pour les sacrifices, soit pour les jeux du cirque. Quand ces éléphans devenaient vieux, on les conduisait dans les bois de Tibur ou Tivoli, dont les feuilles avaient la propriété, croyait-on, de rendre leur premier éclat aux dents de ces animaux, que l'âge commençait à jaunir.

NOTE 39, *ibid.*

Nulli servire paratum privato. « Les anciens, dit Buffon, « regardaient l'éléphant comme un prodige, comme un « miracle de la nature, et c'est en effet son dernier effort. « Ils ont beaucoup exagéré ses facultés naturelles; ils lui « ont attribué, sans hésiter, des qualités intellectuelles et « des facultés morales. » Ce que dit Juvénal de son orgueil n'est pas la centième partie de ce que disent Plutarque, Pline, Ælien, Solin, et cent auteurs plus modernes.

NOTE 40, P. 56.

Regique Molosso. Ce roi d'Epire, avant de déclarer la guerre aux Romains, consulta l'oracle de Delphes; et l'historien Aurélius Victor rapporte le vers amphibologique par lequel Apollon répondit à ce prince :

Aio te Æacida Romanos vincere posse.

D'abord Apollon de Delphes ne parla jamais latin; il s'exprimait en grec. Où donc est le vers grec? pourquoi Victor ne l'écrit-il pas? On verrait alors si l'amphibologie existe réellement dans la réponse. Ce n'est pas que je veuille mettre un instant en doute les supercheries des prêtres de Delphes; mais il est étonnant que Pyrrhus les ayant bien payés sans doute pour obtenir une réponse capable d'encourager les aventuriers à la tête desquels il se trouvait, les prêtres se soient permis une si plate amphibologie; ils n'auraient pas osé : et voilà comme les historiens romains ont écrit l'histoire de leur nation; et puis citons de pareilles autorités!

NOTE 41, P. *ibid.*

Majores. On voit toujours dans les expressions des anciens le respect qu'ils portaient tous à ces animaux. Et que l'on ne pense pas que Juvénal plaisante ici; tout ce qui possédait chez les Romains l'esprit de divination était sacré pour eux; or, d'après Pline le naturaliste, les éléphans possédaient cet esprit; donc, etc.; la conclusion est facile à tirer des prémisses.

NOTE 42, *ibid.*

Belli. Rendons justice à qui la mérite : Adrien Valois a seul rectifié ce passage. Quelques commentateurs ont ajouté après *belli* un *que*, cheville s'il en fût jamais une. Les

autres, voyant l'inconvenance d'une pareille addition, ont laissé l'hiatus, et ont chanté le refrain ordinaire : que Juvénal aime les hiatus. Avant de passer à la correction d'Adrien, on nous permettra de dire que les éléphans ne portaient pas des cohortes, mais une partie de la cohorte : l'hyperbole autrement serait ridicule. Donc il faut que les deux vers soient ainsi construits :

. . . . ac dorso ferre cohortis
Aliquam partem bellis, et euntem in prœlia turrim.

Dans les guerres, les éléphans portaient une partie de la cohorte, et une tour qui s'avançait sur le champ de bataille. Je m'étonne qu'Achaintre n'ait pas choisi cette interprétation ; mais il aime les hiatus ; car il prend toujours leur parti vivement, et traite de petits écoliers ceux qui cherchent à les éviter : cela n'est pas bien.

NOTE 43, P. 56.

Turrim. Turmam portent presque tous les manuscrits ; mais parce qu'ils ont tous reçu une expression qui n'a pas le sens commun, car comment placer un escadron de cavalerie sur le dos d'un éléphant ? faut-il rejeter la correction de Pithée et du vieux scholiaste ? ils l'ont faite sans autorité : ce langage a été souvent celui d'un homme qui a trop d'influence et trop de mérite pour ne pas relever quelques erreurs qui se trouvent dans son commentaire : nous n'en eussions pas parlé, si tout autre que lui les eût commises.

NOTE 44, *ibid.*

Victima sacra. Point d'observation sur la différence qui se trouve dans quelques éditions, où l'adjectif *sola* remplace *sacra;* mais alors la virgule est retranchée. L'expression est à remarquer, *tantis digna Deis, dignes de si grandes divinités :* et quelles sont ces divinités ? les lares de

l'opulente Gallita, et peut-être Gallita et Paccius eux-mêmes. A Rome comme à Paris, l'opulence est la divinité qui reçoit le premier encens de la part de l'homme : on n'offre que le second à l'Être suprême, quand on a le temps encore.

NOTE 45, P. 58.

Imponet vittas. Vitta; ce mot signifie *bande, bandelettes* qui bordaient souvent les robes des hommes et des femmes ; on les employait surtout dans les cérémonies religieuses pour orner le front des victimes destinées aux sacrifices. Il faut bien distinguer, dit M. de Jaucour, *infula* de *vitta :* l'*infula* était le bandeau qui ceignait le front du grand-prêtre; les *vittæ* étaient les bandelettes qui entouraient sa tête et tombaient sur ses épaules.

NOTE 46, *ibid.*

Furtiva piacula cervæ. Fable sortie du cerveau des poëtes grecs pour diminuer l'horreur du crime d'Agamemnon. Cette substitution éprouva d'abord quelques opposans; mais enfin on l'adopta. Juvénal s'amuse un peu aux dépens des Grecs, et certes ils le méritaient bien.

NOTE 47, *ibid.*

Laudo meum civem. Voilà ce que j'appelle l'ironie amère. Quelle distance de ce langage à celui dicté par le ridicule! Mais cette ironie appartient à la haute éloquence; elle imprime sur le front du coupable le sceau de la réprobation. Mettez à côté l'ironie d'Horace et de Boileau dictée par le ridicule, et vous sentirez l'effet qu'elle peut produire sur le cœur de l'homme. Elle arrache un sourire ; celle de Juvénal vous force à maudire le barbare qui, par intérêt ou par ambition, n'hésite pas à commettre un pareil forfait.

NOTE 48, P. 58.

Libitinam. Libitine. Cette déesse avait un temple à Rome où l'on vendait et louait tout ce qui était nécessaire aux funérailles. Les libitinaires, les pleureuses, les bois du bûcher, les cercueils, on trouvait tout là, comme l'on trouve tout ce qui est relatif à nos convois funéraires dans le faubourg Saint-Antoine. On spéculait donc à Rome comme à Paris sur la mort. Des spéculations à la vue de notre néant! des distinctions quand le règne de l'égalité commence pour tous les hommes! Ce ne sont point de tels honneurs qu'il faut rendre à nos dépouilles mortelles. Le corps d'un professeur célèbre porté par ses élèves au champ du repos me présenta dernièrement un spectacle bien plus grand, bien plus sublime, bien plus magnifique, que si le plus riche corbillard eût transporté le cadavre dans un monument pyramidal tout revêtu de marbre. Je m'étonne que le burin de nos artistes ne nous ait pas encore retracé cette scène attendrissante et majestueuse.

NOTE 49, *ibid.*

Nassæ. Je ne sais si je n'ai pas poussé la témérité trop loin en rendant presque littéralement cette comparaison. Je sens qu'elle manque un peu de noblesse; mais le vieillard pris dans les filets du captateur est une image si parfaite, est un pendant si expressif du poisson pris dans la nasse du pêcheur, que je n'ai pu résister à la tentation de le reproduire dans notre langue. Que la critique fasse son métier, je crois avoir fait le mien.

NOTE 50, *ibid.*

Vivat... vel Nestora totum. Idiotisme remarquable, et bien plus remarquable que tous ceux cités dans nos grammaires et par nos Sanctius. Achaintre paraphrase et n'ex-

plique pas; Port-Royal se tait, et tous les commentateurs ont gardé le silence. Cette hardiesse me surprend, mais ne m'étonne pas dans Juvénal; bien loin d'asservir ses pensées aux expressions, ce sont les expressions qu'il asservît à ses pensées; preuve évidente que c'était son cœur qui parlait et non son esprit.

SATIRE XIII.

NOTE 1, P. 60.

Nemo nocens absolvitur se judice. Quand je trouve une sentence, un vers sententieux, j'ai toujours la curiosité de l'examiner, de le décomposer, et de voir si la pensée est vraie, juste et sans réplique. Celle-ci n'est pas générale, quoi qu'en dise Sénèque suivi par Juvénal. Je vous demande si César éprouva des remords après avoir commis le plus grand crime que puisse commettre un homme. Les moralistes sont presque toujours en contradiction avec eux-mêmes quand ils parlent des remords de conscience; ils ont confondu la crainte des lois positives ou religieuses avec cette voix intérieure qui nous reproche nos mauvaises actions. Que le grand criminel n'ait plus ce frein salutaire que lui donne la crainte, et vous verrez si les remords seront assez puissans pour le détourner de la carrière du crime. C'est assez philosopher, passons à notre commentaire.

NOTE 2, P. 62.

Gratia fallacis. Jouvency prétend que les juges ou assesseurs jetaient leur opinion dans l'urne, et que le préteur, chargé de faire le recensement des votes, pouvait changer à sa volonté ou rendre nuls les suffrages de ses collègues dont il était le président. Quiconque sait de quelle manière étaient organisés les tribunaux de Rome, doit sentir toute l'impossibilité d'une telle supercherie. Cette opinion avait séduit cependant la plupart des commentateurs, et beaucoup de manuscrits portent *gratia*

NOTE 7, P. 64.

Sapientia. « Le sage, dit Sénèque, ne prendra point « d'humeur contre les hommes qui l'outragent, parce « qu'il connaît la condition de la nature humaine, et « qu'on ne doit pas se fâcher contre la nature. » C'est outrager, je crois, la nature humaine, que de tenir un pareil langage : le véritable philosophe se doit à la société dont il est membre, et doit sentir que si le méchant l'insulte ou l'outrage aujourd'hui impunément, demain ce pervers continuera de persécuter son semblable. Que doit-il faire? Par intérêt pour l'humanité empêcher le méchant de faire du mal; mais agir sans colère et sans passion : voilà la sagesse de Juvénal; qui n'est pas celle de Sénèque.

NOTE 8, *ibid.*

Felices. Je ne sais si l'homme qui supporte les incommodités de la vie peut se dire heureux. Est-il heureux le mortel qui lutte toujours contre la fortune? *Felices* n'est donc pas ici pris dans toute l'étendue de sa signification; Juvénal, par ce qualificatif, veut nous dire que les hommes courageux sont moins infortunés sur la terre que les êtres faibles et pusillanimes, et cela est vrai. Un vieux scholiaste a si bien senti la difficulté, qu'il a expliqué le *felices* par *sapientes*, ce qui n'est pas encore assez exact; mais le mot *sage* est cependant la seule expression française qui puisse rendre la pensée du poète.

NOTES 9 et 10, *ibid.*

Rari quippe boni. Numeros vix sunt totidem. Allusion sans doute aux sept sages de la Grèce. Il est surprenant que les Grecs n'aient compté que sept sages dans leur patrie. Ont-ils été encore de bonne foi sur cet article? J'en doute. On pourrait bien réduire ce nombre de trois ou

quatre. Quoi qu'il en soit, passons au vers différemment écrit par Achaintre et Dussault. Le traducteur a mis *numerus*, le commentateur *numero;* je pense que l'adverbe *totidem* ne peut guère se joindre au substantif collectif *numerus :* je crois que Farnabe a eu tort de l'adopter de préférence à *numero*, qui rend la phrase correcte.

NOTE 11, P. 64.

Nunc ætas. « Point de doute, dit Vossius, que Juvénal « n'ait suivi la prédiction de la sybille de Cumes, qui, « dans la description du neuvième âge, qu'elle ne désigne « par le nom d'aucun métal, assure que cet âge sera le « plus affreux de tous; mais que le dixième verrait re- « naître toutes les vertus. » Cette difficulté, qui n'est pas facile à résoudre, malgré les longues notes des commentateurs, Jouvency l'avait tranchée à l'Alexandre, et voici comme il arrange le vers : *nunc ætas agitur.* Sa correction me semble bien raisonnable, mais elle n'a pas été suivie : cependant il est rare que ce commentateur fasse une correction sans autorité. « D'autres lisent, dit-il, *nona;* » et il explique aussi le *nona* en donnant, comme l'ont fait quelques scholiastes, le nom de huit métaux différens aux huit premiers âges, de sorte que le neuvième n'en avait point; mais ces huit âges ainsi désignés sont sortis du cerveau de quelque ancien interprète, qui, par ce moyen, parvint à aplanir la difficulté. Malheureusement pour lui on n'en trouve pas de trace dans les anciens écrits grecs ou romains qui nous restent. Il faut cependant l'avouer, ce n'est qu'avec le plus grand regret que j'ai abandonné ce *nunc;* l'explication, avec cet adverbe, est simple, naturelle, et la phrase aussi poétique qu'avec *nona*.

NOTE 12, P. 66.

Bullâ dignissime. Bulle, petite boule concave d'or ou

d'argent que les jeunes Romains portaient suspendue à leur cou jusqu'à l'âge de dix-sept ans. On regardait ces bulles comme de puissans préservatifs contre l'envie et les génies malfaisans. La vanité, compagne ordinaire de la superstition, s'empara de ce talisman et en fit un objet de luxe. Le luxe! il porte partout son souffle corrupteur; et n'a-t-il pas transformé le signe de l'humilité la plus profonde et de l'abnégation de soi-même en un bijou précieux, enrichi souvent de diamans?

NOTE 13, P. 66.

Idæis Jupiter antris. Le mont Ida, en Crète, n'a plus rien de beau que son nom; on l'appelle encore, *monte Giove.* Cette montagne, si célèbre dans la poésie ancienne, ne présente qu'un vilain dos d'âne tout pelé; on n'y voit ni paysage, ni solitude agréable, ni fontaine, ni ruisseau; à peine s'y trouve-t-il un méchant puits. Ce mont est situé au milieu de l'île de Candie.

NOTE 14, P. 68.

Et jam siccato nectare. Il y a quelque confusion dans certains manuscrits sur, *et jam*, à cause de l'ancienne manière d'écrire, *et iam*, que quelques copistes ont pris pour *etiam*; mais le sens rejette une telle conjonction. Les interprètes ont singulièrement torturé ce passage: voyez la note sur le texte français. Achaintre a suivi l'interprétation de Jouvency, qui, le premier enfin, mit un terme aux discussions des commentateurs; et tous les traducteurs ont adopté son opinion, à l'exception néanmoins d'un savant, qui a renfermé la pensée dans un cadre plus étroit, en désignant le festin dans lequel Vulcain avec ses bras enfumés essuyait ses lèvres rougies par le nectar. Juvénal ne particularise point, et nous donne à entendre par le *tergens* que c'était l'habitude du chef des Cyclopes, toutes les fois qu'il allait s'asseoir à la table des dieux.

NOTE 15, P. 68.

Liparei nigra taberná. Les îles de Lipari dans la mer de Sicile, division du terrible ministère exercé par Vulcain. Comment Juvénal a-t-il l'audace d'appeler l'atelier d'un ministère si formidable, *liparei taberna, une caverne enfumée.* Nous sommes moins grossiers; nous donnons le nom d'hôtel, de palais même, aux habitations de nos ministres; et cependant il s'en faut bien qu'ils soient les fils d'une divinité.

NOTE 16, *ibid.*

Atlanta minori. Virgile avait dit avant Juvénal, en parlant de l'Atlas :

Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

Quel est donc ce misérable poète qui inventa la fable de l'Atlas? Les Celtes eux-mêmes, les Indiens, les Parsis eurent, quoique les Grecs les appelassent barbares, une plus haute idée de la divinité et de son sublime ouvrage.

NOTE 17, *ibid.*

Cum conjuge Pluton. Il paraît que ce pauvre Pluton fut le plus malheureux des enfans de Saturne. Jupiter, après avoir détrôné son pauvre père, s'empara du royaume de Crète; son frère Neptune eut assez d'adresse pour se soustraire à sa cruauté : il erra long-temps sur les mers, et devint flibustier. Quant à Pluton, moins heureux que son frère Neptune, on l'envoya gouverner les enfers : on entend ce que cela veut dire.

NOTE 18, *ibid.*

Credebant hoc ou bien *quod.* Mais *quod* ne détermine pas si bien le substantif *nefas : hoc nefas si*, mieux que, *quod nefas si.* Après avoir déversé à pleines mains le sel de

la satire sur cet olympe des anciens, qui n'était après tout qu'un repaire de malfaiteurs, Juvénal reprend ce ton de dignité qui convient au poète philosophe. Que l'on examine avec attention le coloris du tableau précédent, qu'on porte ensuite les yeux sur celui qui va suivre, et l'on sera forcé d'avouer encore que M. de La Harpe, en accusant Juvénal de monotonie, nous prouve que, s'il n'était pas tout-à-fait étranger à la haute littérature latine, il n'avait pas fait une étude approfondie de Juvénal. Par exemple, il a cru faire un grand effort en arrivant jusqu'à la dixième satire. Le pauvre homme! fatigué d'une lecture trop monotone, car il n'est rien de monotone comme les choses qu'on n'entend pas, il a voulu se reposer sur ses lauriers, que déjà le bon sens et la raison flétrissent; car il faut écrire comme Horace et Virgile pour aller à la postérité, soutenu par des ouvrages dictés par la plus vile adulation, et tissus par le mensonge et la mauvaise foi.

NOTE 19, P. 68.

Fraga. Fiez-vous ensuite aux manuscrits; citez-les comme autorités irréfragables : tous les nôtres, et les anciennes éditions ont *farra* au lieu de *fraga*. *Non malè*, s'écrie Achaintre; et n'a-t-il donc pas vu à côté le *glandis?*

NOTE 20, P. 70.

Tuscis digna libellis. Il faut distinguer les livres sybillins des tablettes étruriennes ou fastes des prodiges sur lesquels on inscrivait tous les phénomènes qui paraissaient prodigieux au peuple romain. Les aruspices, pour expier le prodige, exigeaient le sacrifice d'une brebis couronnée. Ne nous moquons pas tant des anciens; nous avons eu nos aruspices : on cherche à nous en donner d'autres, qui ne se contenteront pas de brebis couronnées; ils porteront plus haut leurs vues : ils ne se borneront pas à faire couler le sang des animaux.

NOTE 21, P. 70.

Miranti sub aratro. Je vais traduire la note d'Achaintre : « Presque tous nos manuscrits ont *miranti ;* quelques-uns, « à la tête desquels est le vieux scholiaste, *mirandis*. J'ai « déjà fait observer que M. Dussault, dans sa traduction, « se permet, avec une inconcevable légèreté, de changer « le texte, souvent sans nécessité, plus souvent encore « sans autorité. Ici, à son ordinaire, sur la foi de Gataker, « à la place de *miranti sub aratro* ou *mirandis sub aratro*, « M. Dussault écrit *liranti sub aratro ;* et cela parce que « Varron, *de Re rusticâ*, liv. 1er., chap. 29, dit : *tertiò « cum arant jacto semine boves, lirare dicuntur*. De là, il « conjecture que la leçon suivie dans ce passage de Juvé- « nal a été altérée et corrompue. Tout cela mal à propos. « Vain étalage d'érudition ! car tous nos manuscrits, sans « en excepter un seul, portent *miranti* ou *mirandis*, au- « cun, *liranti ;* ce qui ne serait pas arrivé si, comme on le « prétend, le poète se fût servi de *liranti*. » Achaintre ne s'est pas donné la peine de lire la note de M. Dussault : il aurait vu avec quelle modestie cet habile traducteur propose la correction ; il eût vu qu'il ne donne pas son opinion comme la meilleure ; et dans tous les changemens que cet illustre savant se permet, il porte cette bonne foi, cette simplicité, cet amour de la vérité que n'aime point sans doute son antagoniste ; car on s'aperçoit, au ton amer et magistral avec lequel ce scholiaste relève les plus légères erreurs, que ce n'est pas le seul désir d'être utile qui l'engage à trouver dans Dussault des erreurs et des faux sens : l'animosité lui dicte ses expressions : *insulsa interpretatio, perperàm*, et mille autres que nous releverons quand il en sera temps ; tandis que son commentaire fourmille de fautes, *mendis scatet ;* et qu'il n'est pas exempt d'incorrections et de bévues, comme je crois l'a-

voir prouvé dans le cours de cet ouvrage. Je n'ignore pas qu'il a à sa dévotion un journal fameux ; je n'en ai point ; mais j'ai la presse, et le moyen d'inonder aussi les départemens et l'Europe de mes répliques s'il ose m'attaquer. Ami de la vérité, je la proclamerai sur les toits mêmes ; et je défendrai Dussault contre Achaintre avec la même énergie que j'ai défendu Juvénal contre La Harpe. Indépendant, n'appartenant à aucune coterie, fier de n'être qu'à moi, armé de mille pièces que l'on ne connaît pas encore, je montrerai à la France étonnée quels sont les motifs qui guident quelques-uns de nos écrivains quand ils manient l'arme de la critique, ou quand ils font fumer l'encens sur l'autel de la médiocrité. Revenons au commentaire. Je n'approuve point le *liranti* de M. Dussault ; j'ai conservé dans mon édition, *miranti*, quoique la prosopopée ne soit pas belle, et qu'elle ne soit pas en rapport avec le style ordinaire de Juvénal. Mais j'avoue que si quelques anciennes éditions, si un seul manuscrit eût porté *liranti*, je l'aurais préféré. J'ai cependant chargé un de mes amis à Milan de vérifier à *Brera* ou bien à la bibliothèque Ambroisienne si cette expression ne se trouvait point dans les précieux manuscrits que contiennent ces bibliothèques ; alors je prendrai une décision définitive : il paraît qu'Amar n'a fait aucune attention à la note d'Achaintre.

NOTE 22, P. 70.

Piscibus inventis. « On trouvait, dit Pline le naturaliste, « des poissons fort agréables au goût, dans les environs « de Babylone ; non dans l'Euphrate, mais bien dans les « campagnes, dans les entrailles de la terre, dans des lieux « où les eaux n'avaient jamais séjourné. » Nouveau conte de voyageur. Des poissons terrestres ! non-seulement terrestres, mais vivant comme le ver dans le sein de la terre. Encore pour ces derniers reptiles faut-il quelque humi-

dité; la sécheresse les fait périr. Après avoir fait habiter la mer par des êtres appartenant à l'espèce humaine, il n'en coûtait pas davantage de mettre des poissons dans les entrailles de la terre.

NOTE 23, P. 70.

Effuderit imber. Ce n'est plus un prodige de nos jours, et la physique moderne a fort bien expliqué ce phénomène, ainsi que la pluie de sang. Quant à la mule féconde, quelques anciens même ne regardaient pas cette fécondité comme un événement prodigieux. (Voyez Varron, *de Re rusticâ*, chap. 2, et Aristote, *des Animaux*, liv. VI, chap. 24.)

NOTE 24, *ibid.*

Majorem tertius illâ. Ille, portent quelques manuscrits; mal à mon avis. *Ille*, en latin, ne s'emploie pas pour désigner un troisième personnage; il ne serait ici que comme terme de mépris, et Juvénal aurait alors employé *iste* pour dire : *et ce troisième.* J'ai donc suivi la leçon du vieux scholiaste, que toutes les éditions anciennes et nouvelles ont adoptée. Amar, aussi bien que moi, a rejeté la nouvelle correction d'Achaintre, et mis le second terme de la comparaison, qui fait disparaître un pronom au moins inutile.

NOTE 25, P. 72.

Tam facile et pronum est. D'où provenait ce penchant à mépriser les dieux? de la superstition. Elle conduit directement à l'athéisme, car elle traîne à sa suite l'incrédulité. C'est une vérité de tous les âges, de tous les siècles, de tous les pays. Mais savez-vous ce qui arrive ordinairement? la superstition, après avoir rendu la plupart des hommes incrédules, crie à l'athéisme, parce qu'on dédaigne ses rits et ses momeries : alors elle a recours aux

supplices; et l'indignation produit les athées quand la superstition triomphe, malheureusement pour l'espèce humaine.

NOTE 26, P. 72.

Frameam. La framée était une lance et non pas un javelot comme l'assurent Isidore et saint Augustin. (Voyez Tacite, *Mœurs des Germains.*) Mais des moines étaient pardonnables de ne point connaître les différentes espèces d'armes. On donnait la framée à Mars, parce que cette arme était celle des Thraces ; les Cosaques, leurs voisins, l'ont conservée ; après l'avoir dédaignée, les peuples civilisés l'ont encore reprise.

NOTE 27, *ibid.*

Ægæi. Neptune, père de la mer Egée; souverain de cette mer. Ce n'est pas Egée, père de Thésée, qui donna le nom à cette mer, connue chez les anciens sous le nom de mer Egée ; car en grec le père de Thésée se nommait Αἰγεὺς, et la mer avant lui avait le nom de Αἰγαῖον. On surnommait Neptune Αἰγαῖος, *Ægæus*, parce que la mer Egée fut le théâtre de ses exploits..... de piraterie.

NOTE 28, *ibid.*

Hastam : pique. Les Romains attribuaient l'invention de la pique aux Etruriens qui la nommaient *corini*, et les Sabins *quirini*. Il y avait à Rome des piques de mille espèces différentes : *hasta amentata*, la hache pesante ; *censoria*, *centumviralis*, *cœlibaris*, *cruenta*, *decemviralis*, *fecialis*, *fiscalis*, *frumentaria*, *pura*, *quæstoria*, *sacra :* cette dernière était consacrée à Minerve. La statue de cette déesse en était toujours armée, et quand, par quelque supercherie sacerdotale ou aristocratique, elle s'agitait : sinistre présage..... Pauvre humanité !

NOTE 29, P. 72.

Phario aceto. Vinaigre d'Egypte. On fait encore dans ce pays une espèce de boisson fermentée, avec les dattes ou fruit du palmier : quand cette boisson s'aigrit, elle devient un vinaigre fort et violent.

NOTE 30, *ibid.*

Sunt in fortunæ. Quelques manuscrits portent *sunt qui in fortunæ jam casibus,* et Jouvency a suivi cette leçon abandonnée dans nos meilleures éditions. Achaintre la rétablit aujourd'hui ; mais tous les efforts qu'il fait pour nous prouver que le mot *jam* n'est pas inutile dans sa leçon n'ont pu me convaincre. Le vers écrit par Dussault est meilleur, le sens plus clair ; point de mot parasite, et l'euphonie n'est point blessée. La doctrine d'Epicure, qui n'admet point de Providence, avait peu de partisans à Rome. Tous les hommes instruits étaient stoïciens ou académiciens. Je ne parle point du peuple qui fut toujours enseveli dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition.

NOTE 31, P. 74.

Altaria tangunt. Voyez la note française. Cette expression était fort usitée chez les Romains : Virgile dit :

Tango aras, medios ignes, et numina testor.

NOTE 32, *ibid.*

Ladas. Le vieux scholiaste n'interprète pas bien ce passage ; mais le nouveau commentateur en a presque renversé le sens avec sa conjonction *ne.* La traduction avec le *ne* devrait être ainsi : *que le pauvre Ladas ne balance pas à préférer.* Et comment raccorder avec cette interprétation la phrase suivante : *car que lui fournit : quid enim præstat.....* Mais ce subjonctif, dira-t-on? Nous avons des mil-

lions d'exemples du présent du subjonctif pris pour le futur affirmatif : *non, sans être insensé, Ladas ne balancera pas à choisir une goutte opulente ; car que donne le laurier de Pise*, etc. Voyez quelle précision, quelle suite, quel ordre dans les pensées. Admettez le *ne* qu'ont rejeté avec raison toutes les éditions modernes, et vous bouleverserez tout.

NOTE 33, P. 74.

Anticyrâ nec Archigene. Triste remède contre la folie que l'ellébore ou le médecin.

NOTE 34, *ibid.*

Ramus olivæ. « On mettait sur la tête du vainqueur aux « Jeux Olympiques une couronne d'olivier sauvage, cueil- « lie sur un arbre qui est derrière le temple de Jupiter, et « qui est devenue par sa destination l'objet de la vénéra- « tion publique. » (Voy. d'Anach.)

NOTE 35, *ibid.*

Ut sit magna. La colère pour *la vengeance.* Je n'aime ni l'une ni l'autre expression quand il s'agit de la Divinité : si les dieux sont justes, ils ne doivent être ni colères ni vindicatifs ; mais, je le repète, nous aimons à donner nos vices à l'Être suprême, et, sous ce rapport, les plus grands philosophes ne sont pas exempts de blâme.

NOTE 36, P. 76.

Tunc te sacra. Sacer et *sanctus* ne sont pas deux épithètes synonymes dans la langue latine, et nous les traduisons ordinairement dans un sens inverse. *Propriè dicimus sancta quæ sanctione quâdam confirmata, ut leges sanctæ sunt, sanctione enim quâdam sunt subnixæ.* Dig. Leg. 9, §. 3. Le mot *sanctus* répond donc à ce que nous

appelons *sacré, inviolable;* et le mot *sacer* à ce que nous nommons *saint*. Par exemple, quand nous disons *la sainte hostie,* voilà *saint* pris dans le sens de l'adjectif *sacer;* et dans ces mots, *un dépôt sacré, une loi sacrée,* l'adjectif *sacer* est bien pris dans le sens de l'adjectif *sanctus*.

NOTE 37, P. 76.

Ad delubra. Nous avons déterminé dans une note précédente les expressions *fanum, templum*. Il est plus difficile de bien préciser la signification du mot *delubrum*. Au pluriel, il pourrait bien désigner les parties d'un grand temple; mais au singulier, quel était l'édifice saint désigné par ce nom? Je crois que le *delubrum* signifiait une grande chapelle dans un grand temple, comme *cella* une petite chapelle dans un petit temple. Ces deux expressions n'indiquaient qu'une partie du tout : il ne faut donc pas les confondre avec *ædiculum* et *sacellum,* petits temples ou chapelles isolées, dont le premier était couvert et voûté, et l'autre ne l'était point.

NOTE 38, *ibid.*

Vexare paratus. Dans les grands temples à Rome il y avait ordinairement trois autels : le premier était dans le sanctuaire et aux pieds de la statue; on y brûlait ordinairement de l'encens, et l'on y faisait des libations. Le second était à la porte du temple, et c'est là qu'on sacrifiait les victimes; c'est là que se prêtaient les sermens exigés des parties en procès. Le troisième, qui était portatif, s'appelait *anclabris,* et c'est sur cet autel que l'on déposait les offrandes. Il n'est pas besoin de dire pourquoi le premier et le dernier autel n'étaient pas l'autel du serment. Dans les cas seulement d'une très-haute importance on allait jurer aux pieds du dieu et de la déesse, et l'on revenait ensuite tremper ses mains dans le sang des victimes immolées sur l'autel de la porte.

NOTE 39, P. 76.

Urbani. La raison que donne Scaliger sur cet adjectif par lequel on qualifiait un poëte comique à Rome me paraît bien faible : *parce que*, dit-il, *leurs bons mots faisaient rire les spectateurs.* Horace emploie cette expression dans le même sens. Cet adjectif me fait soupçonner qu'il y avait à Rome et chez les anciens deux espèces de *mimographes ; rudes et agrestes*, ceux qui tenaient encore à l'ancienne comédie ; et les mimographes *urbani*, ceux qui, par la finesse de leurs plaisanteries, amusaient les hommes qui n'aiment ni les *rebus*, ni les calembourgs, ni les plates bouffonneries.

NOTE 40, *ibid.*

In carbone tuo chartâ. L'encens était une marchandise précieuse à Rome, que les Arabes faisaient payer aux Romains au poids de l'or. Comme l'humidité détériore ce précieux parfum, on l'enveloppait de papyrus à Coptos ; on le transportait ensuite dans des petites caisses hermétiquement fermées ; enfin on prenait toutes les précautions que l'on prend de nos jours pour conserver son arome au thé de la Chine.

NOTE 41, *ibid.*

Bathylli. Un vieux scholiaste a mis dans son édition *Vagelli*, l'avocat Vagellius dont il sera parlé dans la seizième satire. D'autres commentateurs prétendent qu'il s'agit ici du fameux Bathyle qu'ont immortalisé les odes d'Anacréon, et auquel le tyran Polycrate fit élever une statue. Certainement Juvénal n'était pas allé dans l'île de Samos prendre son dernier terme de comparaison ; tout indique qu'il l'avait sous la main, ou plutôt devant les yeux. Ne s'agit-il pas plutôt ici du fameux histrion Bathylle, ce danseur célèbre, Ganymède aux gages de Mécène ? Sans

doute ce chaste favori du plus grand des princes fit ériger une statue à cet intéressant jeune homme qui lui avait rendu des services si importans. Ce que fit Polycrate moins corrompu que Mécène, ce dernier n'était-il pas en droit de le faire? Mécène n'avait-il pas pris pour modèle le prince de Samos? comme lui il protégea les littérateurs et les beaux esprits pour orner de fleurs les chaînes de ses sujets. Il n'y aurait donc rien d'étonnant que la statue de Bathylle existât à Rome du temps de Juvénal, et c'est sans doute à cette statue que Juvénal fait allusion.

NOTE 42, P. 76.

Cynicos, nec Stoïca dogmata. Horace, et après lui Juvénal, ainsi que tous les commentateurs, y compris Achaintre, se trompent quand ils disent que la seule tunique distinguait les cyniques des stoïciens. Quelle est la raison qui obligea Zénon d'abandonner Cratès son maître? c'est que ce dernier, philosophe cynique et disciple de Diogène, ne s'occupait que de morale, et ne faisait aucun cas des sciences. Zénon, entraîné par le désir d'étendre ses connaissances, abandonna Cratès, et fréquenta pendant dix ans l'école de Stilpon. Ce seul point met une distance immense entre la secte de Diogène et celle de Zénon, et ce n'est pas le seul point qui les sépare : il y en a mille autres; mais on ne peut pas tout dire dans une note.

NOTE 43, P. 78.

Epicurum. « Il souffrit avec peine, dit un philosophe moderne, que l'on donnât le nom de sages aux stoïciens : « il traitait le stoïcisme d'hypocrisie. Zénon ne ménagea « pas la doctrine de son adversaire, et le peignit comme « un précepteur de corruption. Ces deux hommes, faits « pour s'estimer, furent ennemis pendant toute leur vie. « Les Athéniens aimaient Epicure, mais ils vénéraient

la dette était enregistrée sur le livre du créancier, et à côté de la signature, le débiteur mettait son cachet. Il fallait avoir un front d'airain pour arguer de faux un pareil acte. Qui croirait que de nos jours une pareille scène s'est renouvelée? les scandaleux procès du maréchal de Richelieu et de Morangiès... Ah, Voltaire! Voltaire!.. toute votre éloquence n'a pu nous éblouir... La vérité triomphe tôt ou tard!... Mais qui donc ignore que ce grand écrivain du dix-huitième siècle était le plus grand ennemi de la véritable philosophie? Il n'aimait pas Jean-Jacques, je le crois bien; quelle harmonie pouvait-il donc exister entre le génie et l'esprit?

NOTE 50, P. 80.

Sardonychum. Les trente manuscrits d'Achaintre ont inséré un barbarisme dans leur copie; fallait-il le laisser? non. Il faut, quoi qu'en dise le moderne commentateur, expliquer ainsi, *et une pierre précieuse, la reine des sardoines*. Voyez donc comme le génitif pluriel *sardonychum* est nécessaire; et le texte n'est pas altéré; point de locution digne des Osques.

NOTE 51, *ibid.*

Eburnis. *Quæ custoditur*, m'a laissé encore du doute sur l'explication d'Achaintre; car ce *quæ* ne peut se rapporter qu'à *gemma* ou *littera*, et point à *chirographa*, trop éloigné: à l'acusatif pluriel neutre; et que faire alors du verbe *custoditur?* Est-ce la sardoine, est-ce le billet que l'on renfermait dans des petites boîtes en ivoire? La difficulté n'est pas aisée à résoudre.

NOTE 52, *ibid.*

Te nunc delicias. Le *nunc* m'a toujours déplu, et que signifie-t-il en effet? Ruppert, d'après cinq manuscrits, a

bien mieux, je pense, exprimé la pensée de l'auteur en corrigeant ainsi le texte, *ten'ô delicias!* J'ai donc, bien malgré moi, laissé le *nunc* dans mon édition.

NOTE 53, P. 80.

Gallinæ filius albæ. Proverbe latin auquel donna naissance, dit-on, cette poule blanche enlevée par un aigle, et que cet oiseau de proie laissa tomber en volant dans le sein de *Livia Drusilla.* (Voyez la note sur le texte français.)

NOTE 54, *ibid.*

Nos viles pulli. Encore un proverbe : mais celui-ci n'est pas aussi difficile que le premier; car tout le monde sait que chez les Romains il y avait des oiseaux du plus sinistre augure.

NOTE 55, *ibid.*

Atque dolo. On a passé trop légèrement sur cette expression indiquant avec énergie l'intention de l'incendiaire, qui veut ajouter à son crime l'homicide le plus horrible : car ce ne serait qu'une pensée fort ordinaire que de représenter l'incendiaire une torche à la main; mais l'on frémit quand on connaît son atroce intention.

NOTE 56, *ibid.*

Rubiginis. Amar a suivi, dans son édition, le commentaire de Ruppert, et a mis *robiginis.* Ce savant littérateur n'a pas fait attention que les Latins donnaient le nom de *rubigo* à la rouille qui s'attache au fer; et le nom de *robigo*, à cette espèce de rouille qui s'attache aux blés; rouille que nous, Français, appelons charbon. Varron invoque le dieu *Robigus*, qu'il prie de préserver sa vigne de ce que les Latins appelaient *robigo.*

NOTE 57, P. 82.

A rege coronas. Antiquo à rege. Par les anciens rois d'Egypte, de Syrie, du Pont, de Macédoine. Le poëte les appelle *anciens*, parce que depuis long-temps on ne voyait plus de ces petits rois, vassaux de l'Empire romain. Tous ces royaumes, toutes ces provinces étaient militairement gouvernées par des préfets.

NOTE 58, *ibid.*

Bracteolam, diminutif de *bractea*. Les anciens ne connaissaient pas comme nous la manière de battre l'or. Ils tirèrent cependant, dit Pline, d'une once d'or sept cent cinquante feuilles de quatre travers de doigt. On appelait les minces, *bracteæ questoriæ*, et les plus épaisses, *bracteæ Prenestinæ*; sans doute parce que la statue de la Fortune à Preneste avait été dorée avec de pareilles feuilles.

NOTE 59, P. 84.

Quis tumidum guttur. Vitruve dit que cette maladie endémique était assez ordinaire chez les *Equicoles*, aujourd'hui *Piémontais*. Je suis resté long-temps parmi ces derniers, et je n'ai vu que quelques femmes avec le goître. (Voyez la note sur le texte français.)

NOTE 60, *ibid.*

Cæsariem. « Les Germains, dit Tacite, sont presque « tous semblables; ce qui est étonnant dans une aussi « grande réunion d'hommes. Tous ont les yeux bleus et « menaçans, les cheveux roux, une taille élevée et beau- « coup de vivacité dans l'attaque. Les Suèves tressent leur « chevelure et l'attachent par un nœud; souvent ils les re- « lèvent sur la tête, et en font, pour inspirer la terreur, « des espèces de tours, quand ils sont sur le point de mar- « cher au combat. »

NOTE 61, P. 84.

Cirro. Les chefs seulement, pour se distinguer de leurs vassaux, roulaient leurs cheveux en boucles, et avec la graisse des animaux ils les humectaient et les rendaient luisans : il y a encore quelques contrées de l'Allemagne où ces usages sont en vigueur. Nous les trouvons aujourd'hui ridicules; nous! et qu'avons-nous fait de notre chevelure? Dans le dix-septième siècle, nos larges perruques; dans le dix-huitième, nos hérissons, nos bourses et nos queues, et la poudre de Chypre; dans le dix-neuvième, nos têtes à la Titus : successivement lions avec crinière, coqs surmontés d'une crête, tondus comme des esclaves, nous offrirons à la postérité les portraits les plus ridicules.

NOTES 62 et 63, *ibid.*

Pygmæus. Les Grecs nommèrent Pygmées les peuples dont nous avons parlé dans la note sur le texte français; ici nous ne ferons connaître que l'étymologie du mot : πυγμη, en grec, signifie *poing, pugilat;* mais ce substantif signifie aussi cette mesure que l'on nomme coudée : or, πυγμαιοι désigne des hommes qui n'ont qu'une coudée. Quant aux grues que M. Delille appelle les *brigands ailés*, on sait qu'elles habitaient en foule les bords du Strymon, fleuve de Thrace.

NOTE 64, *ibid.*

Quamquàm. Le vers commençant ainsi *quamquàm* n'est pas de Juvénal, prétendent quelques commentateurs; je ne suis point de leur avis, la conjonction *quamquàm* qui leur paraît étrangère au sens, est la seule que devait employer le poëte. Le *quia*, le *quoniam*, proposé par Ruppert en remplacement, violerait et le sens et le rhythme. Lecteur, vous allez juger de la force des conjonctions par la traduction : *quoique ce spectacle soit habituel chez les Pyg-*

mées, personne n'en rit. Voilà la mienne. Voici celle que nécessiterait le *quia* : *parce que ce spectacle est habituel, personne n'en rit.* L'habitude de voir une chose la rend supportable, malgré sa difformité. Voilà la pensée du poëte; mais cette habitude ne peut soustraire les Pygmées à la crainte que leur inspirent ces combats. Il n'y a donc point d'interpolation : reste le *quamquàm* construit avec le subjonctif; cette objection n'en est pas une, et nous ne répondrons pas, la note est déjà trop longue.

NOTE 65, P. 84.

Altior uno. Il me semble que cette fable des Pygmées, présentée comme une consolation à Calvinus par Juvénal, n'est pas bien en harmonie avec tout ce qui précède. N'y aurait-il pas une lacune? ne faudrait-il pas encore vérifier tous les anciens manuscrits? Toutes les interprétations, tous les commentaires n'ont pu chasser de mon esprit l'incertitude. Quand le temps et mes occupations me le permettront, je pourrai me livrer à de nouvelles recherches.

NOTES 66 et 67, P. 84, 86.

Graviore catenâ. Voyez avec quelle force de raisonnement le poëte rétorque l'objection que vient de lui faire Calvinus. Tout en disant qu'il n'est pas stoïcien, il en adopte les principes : *il aimera ses semblables, il aimera même ses ennemis,* dit Zénon, en parlant du véritable stoïcien; *il étendra sa bienveillance sur tous.* M de La Harpe prendra-t-il encore ces beaux préceptes pour des sophismes?

NOTE 68, P. 86.

Invidiosa. Pris dans le sens de *digne d'envie.* Cette consolation est grande, réplique Calvinus. Ce dialogue est admirable; en peu de mots Juvénal en dit plus que Sé-

nèque, dans son long *Traité de la Colère*. La vengeance est une passion inhérente à la nature de l'homme; mais l'habitude de réprimer cette passion est cette nature rectifiée, guidée, corrigée par la raison, sans laquelle l'homme agit toujours en aveugle. Tel est le sens de la réponse faite par Juvénal aux principes erronés de son ami.

NOTE 69, P. 86.

At vindicta. Vers imité d'Homère. Il faut que ce sentiment soit bien profondément gravé dans le cœur de l'homme, puisque l'éducation ne peut presque jamais l'effacer. Toutes les fois que je lis ce vers, il me semble entendre le cri de cette courtisane vénitienne, qui, en enfonçant le poignard dans le sein de son ami qu'elle croyait infidèle, murmure ces affreuses paroles:

O dolce piacer della vendetta.

NOTE 70, *ibid.*

Thalitis. Thalès naquit à Milet, d'Escapias et de Cléobuline, de la famille de Thalides, une des plus distinguées de la Phénicie. La tyrannie n'eut pas d'ennemi plus déclaré: il atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans, et s'étant imprudemment engagé, à cet âge, dans la foule, aux jeux olympiques, il mourut de chaleur et de soif. Je ne vois pas un homme vraiment digne de ce nom, dans toute l'antiquité, qui n'ait été l'ennemi acharné de la superstition et de la tyrannie.

NOTE 71, *ibid.*

Hymetto. « Le mont Hymette, dit Anacharsis, est au « levant d'Athènes, les abeilles l'enrichissent de ce miel « que le thym remplit de ses parfums. Mais une idée plus « triste s'empare de moi quand je rentre dans Athènes; « j'aperçois le tombeau de Socrate. » La guerre de la supers-

tition contre la véritable philosophie sera donc éternelle ! Verrons-nous toujours les Anytus triomphans ! La mort de l'oracle de la Grèce, la fin déplorable de l'astronome Nicias, la prison de l'astronome Galilée, etc., doivent nous inspirer de sombres pensées. Toutes les fois qu'un accusateur peut dire aux juges : « Redoutez la colère des « dieux, si vous ne les vengez, si Socrate reste en vie ; » tous les liens de l'ordre social sont brisés ; nous retombons dans un état plus humiliant et plus vil que celui dans lequel végète le sauvage de l'Amérique septentrionale.

NOTE 72, P. 88.

Primas docens. On lit dans un vieux scholiaste : *prima docet*, mauvaise leçon.

NOTE 73, *ibid.*

Evasisse putes. Belle maxime : malheureusement l'ordre de la société n'est pas d'accord ici avec le beau précepte de la philosophie. Les Euménides n'empêchèrent pas les Grecs et les Romains de commettre les crimes les plus atroces, et notre enfer n'arrête pas tous les coupables. Mais il est un juste milieu entre la vengeance et l'impunité. Oublions les offenses qui n'attaquent que l'individu isolément, livrons sans passion et sans ressentiment à la justice des lois celui qui compromet la sûreté générale ; abandonnons au mépris de la société l'homme qui ne voit que lui ; c'est un assez grand supplice de n'être aimé de personne.

NOTE 74, *ibid.*

Nocte dieque. Ausonne a emprunté cette pensée de Juvénal, et l'a fort bien rendue en ces termes :

Turpe quid ausurus te, sine teste, time.

NOTE 75, P. 88.

Spartano cuidam. L'histoire de Glaucus, fils d'Épycidide, est une de ces mille anecdotes controuvées dont fourmille l'histoire grecque. Il y a ensuite de l'immoralité, de l'injustice à punir toute une famille du crime d'un seul de ses membres : c'est agir à la Philippe.

NOTE 76, P. 90.

Tamen omnem. Pensée obscure : tant il est vrai que l'on n'exprime pas clairement ce que l'on ne conçoit pas bien; car Juvénal ne pouvait point se faire illusion. Supposé que l'histoire de Glaucus fût vraie, quels moyens employèrent les prêtres pour prouver la véracité de l'oracle? Cette réflexion fait frémir : voilà pourtant à quoi nous exposent les historiens qui veulent nous repaître de prodiges et de mensonges! Il vaut donc mieux regarder ces événemens comme apocryphes; dès lors on ne fait point le procès à quelques individus qui jouèrent sur le théâtre du monde le rôle le plus infâme.

NOTE 77, *ibid.*

Veramque probavit. La vérité dans le temple de Delphes! Voici ce que dit Anacharsis; et, pour ne pas encourir l'accusation d'une espèce de crime nouvellement inventé, on peut examiner dans le 3e volume du Voyage, édition Belin, page 420, si je mets quelque mauvaise foi quand je copie un passage.... « On doit gémir sur les maux du « genre humain quand on pense qu'outre les prétendus « prodiges dont les habitans de Delphes font un trafic « continuel, on peut obtenir à prix d'argent la réponse de « la Pythie, et qu'ainsi un mot dicté par des prêtres cor- « rompus, et prononcé par une fille imbécile, suffit pour « susciter des guerres sanglantes, et porter la désolation « dans tout un royaume. »

NOTE 78, P. 90.

Sola voluntas. Quelques manuscrits, dit Achaintre, portent *sæva voluntas : sola voluntas* est préférable ; il ne faut que lire ce qui précède pour se convaincre de la justesse de cette assertion.

NOTE 79, *ibid.*

Quod si. Encore une attaque d'Achaintre contre M. Dussault. D'abord M. Dussault se trompe quand il dit toutes les éditions ; j'en ai trois fort anciennes, qui toutes portent *cedo,* entre autres l'édition classique de Jouvency, de 1716; car, pour les éditions modernes classiques de ce poëte, elles sont faites avec si peu de soin, que certes elles ne valent pas la peine qu'on les consulte. Dussault a été induit en erreur par Markland, qui a remplacé le *cedo* par *quod si;* locution qui fait disparaître l'idiotisme *cedo,* mais qui n'altère point le sens de la phrase. Achaintre suppose que Markland a fait ce changement sans autorité ; mais les bons manuscrits se trouvent-ils tous dans les bibliothèques de Paris? le nouveau commentateur a-t-il des correspondans à Rome, à Milan, à Londres, à Leipzick, aux Deux-Ponts? L'ont-ils prévenu, ces correspondans, que Markland avait eu tort de faire ce changement? Pourquoi donc s'ériger en juge sans voir les pièces du procès? Pourquoi ce reproche amer fait à M. Dussault de n'avoir jamais consulté les manuscrits? Ce ton tranchant envers un homme qui n'a point livré son ouvrage au public, sans avoir examiné toutes les pièces nécessaires, afin de lui donner un texte correct, annonce quelque animosité. Que dirait Achaintre si l'on relevait avec la même amertume les nombreuses erreurs et les contradictions qui se trouvent dans son édition? Quand on exige des égards, il faut en avoir pour les autres, surtout envers ses supé-

rieurs, envers ces hommes qui jouissent d'une considération si justement acquise; son *cedo* valait-il bien la peine de faire une sortie contre Dussault? Les dernières paroles de sa note ne nous font point prendre le change sur l'intention. Amar n'a point fait de note sur le *cedo* ni sur le *quod si*, mais il a suivi cette dernière leçon; il avait cependant sous les yeux les observations d'Achaintre. Pour moi, j'ai conservé *cedo*, parce que je le trouve dans de fort bonnes éditions, et que la locution me semble bien plus poétique, mais je me garde bien d'invectiver Amar.

NOTE 80, P. 90.

Albani veteris. Le vin d'Albe était dur, épais et violent; il fallait le conserver long-temps; il n'était même bon que lorsqu'il était extrêmement vieux: son territoire produit encore d'assez bons vins connus sous le nom de vins de Romagne.

NOTE 81, *ibid.*

Numinis aras. La description est belle et poétique; le tableau est frappant et majestueux: car il n'est rien de plus superstitieux et de plus lâche que le scélérat; j'en ai vu un exemple frappant. Il n'est pas de brigands plus cruels que les Barbets, mais ils n'osent pas s'avancer pour dépouiller les voyageurs; ils les tuent d'abord, et s'emparent ensuite de ce que possédaient leurs malheureuses victimes. On parvint à gagner leurs chefs dans les guerres d'Italie, et à les enrégimenter; mais à peine furent-ils devant l'ennemi, qu'ils jetèrent tous leurs armes et prirent la fuite: Buonaparte les fit conduire à Livourne et les en-envoya dans les colonies. Beau présent qu'il fit aux malheureux colons! Revenons au tableau des remords du scélérat: ce ne sont point les autels des dieux qui les épouvantent, ce sont les lois positives; voyez quand les

lois positives se taisent, si les brigands sont arrêtés par les remords de la conscience : je le répète donc, toutes ces agitations ne proviennent que de la crainte, et cette crainte est aussi salutaire que les remords de conscience; car la conscience est un sentiment, et non une sensation agréable ou désagréable; ce sentiment s'efface et ne reparaît plus quand une fois il a été chassé de l'âme; or, donnez du sentiment à un scélérat! Quant aux songes et aux rêves, voyez ce que nous avons dit dans la note sur le texte français.

NOTE 82, P. 92.

Non quasi fortuitus. Il y a erreur dans quelques manuscrits; les copistes n'ont pas mis d'*s* à la fin de cet adjectif; cependant si le substantif *fortuitu* était latin, il serait parfaitement en harmonie avec le *rabie ventorum;* mais je n'ai jamais vu ce substantif dans les auteurs latins que j'ai lus. Il a donc fallu renoncer à ce substantif, et rétablir la lettre omise par les copistes.

NOTE 83, *ibid.*

Cum febre dolorem. Les anciens croyaient, et cette croyance n'est pas encore totalement perdue, que les dieux leur envoyaient toutes ces maladies physiques dont nous sommes accablés, en punition de leurs fautes. Dieu nous éprouve : voilà le langage mystique; mais on sait que la plupart de nos maladies proviennent de notre obstination à contrarier les lois de la nature. Les stoïciens avaient une idée plus noble de la Divinité.

NOTE 84, *ibid.*

Dignior hostia vitâ. Je n'ai jamais pu comprendre quelle était la pensée de l'homme en immolant à l'Être suprême les animaux et souvent son semblable, et cette

manie d'ériger les temples en boucheries; je ne trouve dans toute l'antiquité qu'une seule religion qui les ait proscrits. « La métempsycose, dit M. de Sonnerat, établie « par Wishnou dans l'Inde, abolit tous les sacrifices; on « n'offre plus maintenant à la Divinité que de l'argent, « du riz, de l'encens, des grains et des fleurs. » J'aime mieux les temples transformés en jardins qu'en abattoirs.

NOTE 85, P. 94.

Quid fas. Quelques anciennes éditions portent *quod fas*, ce qui me semble plus régulier.

NOTE 86, *ibid.*

Natura recurrit. « L'habitude devient une seconde na- « ture. » Je n'ai jamais rien compris à cette locution proverbiale, qui se trouve presque dans la bouche de tout le monde : quand on m'aura bien défini le mot nature, peut-être alors je pourrai porter un jugement; mais tant que ce mot ne sera pas bien défini, je regarderai toute proposition où le mot nature sera employé soit en sujet, soit en attribut, comme vague et ne présentant rien à l'esprit.

NOTE 87, *ibid.*

Dabit in laqueum. Enfin le bon sens ramène Juvénal aux lois positives. *Ton pervers tombera dans le piége que lui tendent ses vices*, dit le commentateur moderne. Est-ce bien là le sens? Ce n'est pas le compte du vice de tendre des piéges à ceux qui l'embrassent; tous ses sectateurs l'abandonneraient; ce sont les lois positives qui tendent des piéges aux vices, c'est-à-dire qui cherchent à les surprendre, pour les empêcher de faire de plus grands maux à l'humanité.

NOTE 88, *ibid.*

Carceris uncum. On ne sait pas bien ce que signifient

ces mots *uncus carceris :* Achaintre prétend que la signification de *uncus* est ici différente de celle du même mot employé dans la dixième satire (mort de Séjan). « *Ce sont*, dit-il, *les anneaux de la chaîne.* » Jamais les Latins n'ont appelé *unci* les anneaux de la chaîne avec laquelle ils attachaient les criminels. « *C'était la coutume de conduire en prison les accusés avec le croc ou crochet*, dit Jouvency : cela n'est pas du tout exact ; on ne traînait avec le croc dans les rues de Rome que les cadavres des condamnés : que le peuple allait précipiter dans le Tibre. On jetait dans un cachot noir le criminel condamné à mort, et quand il était exécuté, car souvent on étranglait dans les prisons à Rome, on retirait du cachot le cadavre avec l'*uncus* pour aller le jeter dans le Tibre. Voilà, je pense, ce que signifie ici l'*uncum carceris nigri*.

NOTE 89, P. 94.

Exulibus magnis. Allusion aux personnages illustres que Domitien exila soit à *Gyare*, soit à *Seriphe*, soit à *Malte;* exilés qui furent tous rappelés par Nerva et Trajan. A cette occasion, on frappa des médailles que l'on voit encore dans notre cabinet numismatique, avec ces inscriptions : *Securitas* P. R. *libertas restituta.*

NOTE 90, *ibid.*

Quemquam Deorum. Quoi ! parmi les dieux de l'orphéisme il n'y en avait pas un seul d'aveugle ? Non ; pas même le fils de Vénus, quoi qu'en disent les mythologues ; mais il y en avait de bien vindicatifs, témoin ce pauvre Tirésias, qui fut privé de la vue par Junon, parce que, pris pour juge par Jupiter dans une discussion que ce maître du Ciel eut avec son orgueilleuse épouse, il avait fait pencher la balance du côté du souverain de l'Olympe : il faut avouer que cette Junon était une méchante femme ; c'était la Xantipe de l'Empyrée.

SATIRE XIV.

NOTE 1, P. 96.

Hæsuram. Un vieux scholiaste et quelques anciennes éditions ont écrit *hæsuram*, qui vaut infiniment mieux pour le sens que *ac rugam;* car on peut bien dire *figere maculam*, mais *figere rugam* me paraît une expression singulière, et que l'on ne trouve pas dans les anciens auteurs latins. Le vieux scholiaste a senti toute l'impropriété de ce terme, et ce ne fut pas sans autorité qu'il remplaça *ac rugam* par *hæsuram*, participe futur qu'ont adopté toutes les éditions modernes, entre autres celle d'Amar : nous n'avons donc pas balancé à mettre *hæsuram* à la place de *ac rugam.*

NOTE 2, P. 98.

Ludit et hæres. Hæres bullatus, son héritier, qui porte la bulle, qui n'a pas encore quitté la prétexte. Dryden a fort bien rendu ces vers et les suivans :

> *. . . if gaming does the aged sire entice,*
> *Then my young master swiftly learns the vice,*
> *And shakes in hanging sleeves the little box and dice.*

NOTE 3, *ibid.*

Fritillo. Cet instrument avait plusieurs noms en latin : Horace le nomme *pyrgus*, du mot grec πυργος, signifiant *tour;* Martial l'appelle *turricula*, diminutif de *pyrgus;* Perse, *orca*, *pyxis* et *phimus. Orca*, petite boîte où les dames renfermaient leurs parfums; *pyxis*, vase fait avec le buis; *phimus*, petit panier. Tous ces noms grecs, pour la plupart, annoncent que le trictrac fut porté d'Athènes à Rome quelque temps après la victoire de Paul-Emile sur

NOTE 9, P. 100.

Inscripta ergastula. D'après un vieux scholiaste, le commentateur moderne a interprété ces mots de cette manière : *les ergastules où l'on envoie les esclaves marqués d'un fer chaud.* Pline se sert du verbe *inscripti* pour désigner des *esclaves stigmatisés.* Mais des *ergastules stigmatisés !* l'hypallage me paraît fort; cependant les autres interprètes se taisant, et tous les commentateurs ayant suivi la leçon du vieux scholiaste, nous nous sommes décidé à l'adopter.

NOTE 10, P. 102.

Contexere cursu n'a jamais signifié *ordine recensere :* dans l'acception naturelle, *faire un tissu;* dans la métaphorique, *composer, ajouter, joindre;* et c'est bien ici le sens : faire une espèce de *tissu* des amans de la mère; joindre leurs noms les uns aux autres. Le sens est le même, me dira-t-on; mais il n'y a point d'exactitude dans l'interprétation, dès l'instant qu'on donne à un verbe la signification qu'il n'a jamais eue : un commentaire n'est pas une traduction, il demande une scrupuleuse fidélité; ce que l'on peut faire quand on s'exprime dans la même langue dont s'est servi l'auteur commenté.

NOTE 11, *ibid.*

Ceras pusillas, billets doux. C'est ainsi que nous nommons ces petites lettres qui ne contiennent rien d'important, rien de sensé, rien de vrai; les dames romaines leur donnaient un nom bien différent, *litterula, epistolium.* C'est par mépris que Juvénal les appelle *ceræ pusillæ.*

NOTE 12, *ibid.*

Cinædis. Il ne faut pas prendre le *cinædus* dans l'ac-

ception donnée à ce mot dans la neuvième satire. Le sigisbée de la mère, devenu vieux comme elle, sert de mercure à la fille de son ancienne idole. Ces mœurs ne doivent pas nous paraître fort étranges; nous avons vu des scènes plus odieuses encore : des mères, indignes de ce vénérable titre, vendre la pudeur de leurs filles infortunées, même à leur insu; et je ne parle point de celles que l'indigence a fait descendre à ce degré d'infamie; je ne prends jamais là mes exemples. Si Brantôme eût vécu dans le siècle passé, son livre serait sans doute arrivé jusqu'à la millième page. Revenons au *cinædus*, qui est ici le synonyme de *leno*. Que chacun le traduise comme il lui plaira, pour moi je l'ai traduit par mercure.

NOTE 13, P. 102.

Quùm subeunt. Tous les anciens manuscrits et les vieilles éditions portent *subeant;* les nouvelles *subeunt*, mais sans autorité. Je crois qu'il n'était pas besoin de corriger le texte pour donner à la dernière phrase un sens affirmatif, qu'elle ne doit pas avoir; car enfin ce n'est qu'une supposition, qu'un cas hypothétique, et dans cette circonstance les Latins employaient fort bien le subjonctif avec *cùm*. On pourrait citer mille exemples tirés de Cicéron.

NOTE 14, *ibid.*

Orbita culpæ. La trace que fait la roue d'un char: telle est l'explication de ce mot par tous les commentateurs. Facciolati prétend que l'orbite est la trace que fait un char dans un lieu circulaire, et je suis de son avis; ensuite il ajoute que ce mot signifie par extension toute espèce de *trace*, *d'empreinte*. Nous avons adopté ce mot dans notre langue savante, et nous nous en servons pour désigner le sphéroïde que décrivent les planètes dans l'es-

pace assigné à notre système planétaire ; et même nous ne l'employons guère que dans ce sens : l'orbite de la terre, l'orbite de la lune. Comme l'on abuse des expressions ! jamais *orbita* en latin n'a été pris dans une pareille acception.

NOTE 15, P. 102.

Abstineas damnandis. Dans quelques vieilles éditions, dans quelques vieux manuscrits, le vers est ainsi écrit :

Abstineas igitur damnis : hujusce etenim vel.

Qui ne voit donc pas que c'est une erreur des copistes ? j'ouvre Facciolati, et je ne trouve pour équivalent en italien que *perte*, *dommage*, *préjudice*, *tort*, et par extension, *amende*, *confiscation*. *Damnis* n'est donc pas le synonyme de *turpibus*, mais *turpibus* est bien le synonyme, ou mieux un équivalent de *damnandis*. Le *damnis* est donc inadmissible ; il y a faute, incorrection, non sens ; et quel est donc ensuite cet enclitique *ce*, que l'on a été obligé de coudre au pronom *hujus?* et la conjonction *etenim*, à la place de la véritable conjonction *enim ?* synonyme d'écolier. Tout enfin milite en faveur des nouvelles éditions, et j'aurais cru laisser dans mon texte une faute grossière si j'avais adopté la leçon que l'on propose dans une fameuse édition moderne.

NOTE 16, *ibid.*

Catilinam. Sentence pleine de vérité, dit un commentateur. « Ils ne sont pas rares les traîtres, les tyrans et les « destructeurs de la liberté de la patrie ; mais les bons et « fidèles citoyens qui obéissent aux lois, à la patrie, rien « de plus rare. Presque tous les hommes sont ou esclaves, « ou flatteurs, ou voleurs ; et loin de songer aux intérêts « de l'Etat, ils ne rougissent pas de ne songer qu'à leur « propre avantage. » Cette boutade est un peu dure : en

la traduisant on aurait pu adoucir les expressions; mais elle n'eût pas conservé toute son énergie. A qui s'adresse-t-il, le commentateur? qui veut-il désigner, en parlant de ceux qui ont trahi leur patrie et la liberté? serait-ce à ceux qui n'ont pas craint de mourir pour elle? Je ne le pense pas : je ne puis me persuader qu'il veuille porter ses regards sur le passé; il aurait tort d'apostropher des hommes à qui la postérité rendra justice : si ses pensées sont générales, il a tort encore; on dit la vérité à des concitoyens, mais on ne les traite pas de voleurs.

NOTE 17, P. 104.

Bruti nec avunculus usquàm. Caton d'Utique, frère de Servilie, mère de Brutus. Quoi! Juvénal ose mettre au nombre des honnêtes gens Caton et Brutus! et pourquoi pas? Sous Trajan il fut permis de faire l'éloge de deux Romains qui conspirèrent contre un usurpateur; et sous un gouvernement légitime nous avons vu des écrivains faire l'éloge de ceux qui conspiraient contre le gouvernement légitime, et s'appitoyer sur le sort de l'usurpateur César; à quel excès nous porte l'esprit de parti!

NOTE 18, *ibid.*

Procul hinc, procul indè. Paroles sacramentelles dans l'initiation des mystères; ἐκας, ἐκας, ἐστε βεβηλοι, disait le grand prêtre d'Eleusis. Dans l'initiation des mystères modernes, et je ne parle pas des pauvres francs-maçons oubliés ou proscrits, quelles sont les paroles sacramentelles? *Loin de nous, loin de nous, quiconque ne parle pas italien.* Le vieux scholiaste se trompe quand il met *pater* à la place de *puer*.

NOTE 19, *ibid.*

Contempseris annos. Il ne faut pas concevoir ici par le

verbe *contemnere* la moindre idée de mépris, pas même de dédain ; ce sentiment ne peut entrer dans l'âme d'un père qui donne à ses enfans les plus mauvais exemples; c'est son indifférence qu'attaque Juvénal : mais comme nous n'avons point d'équivalent en français pour rendre l'action marquée dans cette circonstance par le verbe *contemnere*, nous sommes obligés d'employer le verbe ne *pas mépriser* dans le sens de *respecter*, *vénérer;* ce qui ne rend pas bien la pensée de Juvénal, tant s'en faut.

NOTE 20, P. 104.

Obstet, dit le vieux scholiaste avec et presque tous les anciens manuscrits et vieilles éditions. Achaintre qui, dans mille notes, a soutenu que Juvénal était l'ami de l'hiatus, ici appuyé sur Jouvency et sur quelques autres commentateurs en petit nombre, change *obstet* en *obsistat*. Ce dernier verbe n'a pas la signification du verbe *obstare,* ni la même force. Amar, entraîné par cette raison sans doute, a laissé l'hiatus; il a suivi l'édition de Dussault : pour nous, voyant le peu de différence qui existe entre le verbe *obsistere* et *obstare*, nous n'avons pas cru devoir laisser l'hiatus, et nous avons suivi le sentiment et l'opinion de Jouvency.

NOTE 21, *ibid.*

Quandoquè. La *leçon* qui porte *quandoquè* est plus simple que la leçon de quelques manuscrits, où se trouve *quandoquidem*, et l'explication est bien plus facile; aussi le vieux scholiaste a-t-il été suivi par tous les interprètes modernes. Comment les partisans du *quandoquidem* n'ont-ils pas senti qu'on ne pouvait pas introduire une phrase incidente excessivement longue dans une phrase incidente elle-même? Voici l'explication avec *quandoquè : Si quelque jour ton fils fait quelque chose digne de la colère*

du censeur, et se montre semblable à toi, non-seulement par les traits du visage, mais encore par les mœurs. Voici l'explication avec le *quandoquidem. Si ton fils fait quelque chose digne de la colère du censeur, puisqu'il est semblable*, etc. Peut-on de bonne foi supporter cette dernière leçon, quand on a lu la première? A qui croyait-il donc parler, l'écrivain qui nous propose de semblables corrections? nous prenait-il.... Je n'en dis pas davantage, l'on doit m'entendre.

NOTE 22, P. 104.

Vacuumque cerebro. Mais de cervelle point, dit La Fontaine. Les anciens croyaient, et Macrobe le dit en propres termes, que c'est dans la tête de l'homme que se trouve le siége de l'âme, et par conséquent de la raison. Cette opinion n'est pas dépourvue de bon sens, et tous ces fameux physiologues qui ont réfuté le système du docteur Gall ne l'ont pas, je crois, entendu, etc.

NOTE 23, *ibid.*

Cucurbita. Σικυα. *Cucurbiticula medicinalis.* Vaisseau de verre en forme de citrouille. On faisait une incision à la tête, on appliquait ce vaisseau sur l'incision, et par le moyen du feu on attirait tout le sang corrompu qui, par le moyen des artères, se serait introduit dans le cerveau. Voyez Celse, chap. 11, L. 11. Il paraît que la médecine moderne a abandonné ce topique fort dangereux; cependant j'ai vu moi-même appliquer les ventouses par des charlatans en pleine place publique en Italie.

NOTE 24, *ibid.*

Nitidas extende columnas. Nos mœurs correspondent à celles des Romains: nous chasserons un domestique qui n'entretiendra pas nos meubles et nos salons, qui ne fera-

pas régner partout la plus grande propreté ; et pour qui recevoir souvent? des hommes qui ne cherchent qu'à porter le trouble, la corruption, le déshonneur dans le sein de la famille ; bel exemple pour des enfans !

NOTE 25, P. 106.

Hic læve argentum. Le vieux scholiaste a écrit *læve argentum*, qui me paraît être en opposition avec *vasa aspera*. Je ne sais pourquoi l'on a rejeté cette leçon adoptée par Ruppert : les contrastes relèvent ces petits détails, que rend communs la trivialité de l'expression : je suis persuadé que Juvénal ne négligeait pas ce moyen de donner à la poésie le ton qui lui convient. Dans cette persuasion j'ai conservé l'adjectif *læve* et rayé le verbe *lavet*.

NOTE 26, P. *ibid.*

Furit. C'est encore le vieux scholiaste qui nous conseille de préférer le verbe *furit*, que portent quelques manuscrits, au verbe *fremit*, inséré dans le plus grand nombre ; toutes les éditions modernes ont adopté le verbe *furit*, et je me range de l'avis des nouveaux éditeurs : *furit* est plus énergique et rend mieux la fureur, la rage dont est transporté le maître de la maison ; l'adjectif *instantis* qui précède rentre trop dans le sens du verbe *fremit*, pour que ce dernier verbe puisse être conservé.

NOTE 27, *ibid.*

Stercore fœda canino. Les esclaves à Rome, par exemple, étaient non-seulement les esclaves des Romains, mais encore des animaux domestiques ; les portiers étaient enchaînés avec les fers aux pieds sous le vestibule de la maison confiée à leur vigilance. Là, dans une petite loge ou cellule, couchés durement, ayant auprès d'eux un chien énorme et libre qui faisait l'office de gardien et

qui aboyait au moindre bruit qu'il entendait, ils veillaient une partie de la nuit, occupés comme le jour à observer ceux qui entraient ou sortaient; ils étaient encore chargés de la propreté du vestibule, et recevaient cent coups de fouet, si leur compagnon, le chien, ne respectant pas le seuil de la porte, ils n'enlevaient pas aussitôt ce qui aurait pu offenser l'odorat et du patron et des amis qui venaient lui rendre visite. Il y a des portiers de nos jours dont la vaine et superbe grossièreté mériterait bien un pareil traitement.

NOTE 28, P. 106.

Semodio scobis. Parce qu'une infinité de manuscrits ont mis *scrobis*, faudra-t-il adopter cette leçon? Je m'étonne que les commentateurs n'aient pas fait une longue dissertation pour prouver que le mot *fosse ou vigne* pouvait convenir à cette pensée de Juvénal, parce que le mot *scobs ou scobis*, limaille, sciure de bois, n'est guère usité chez les Latins. Les Valois étaient bien de cette force, mais ils gardent à ce sujet le plus profond silence; tant mieux, une erreur de moins.

NOTE 29, *ibid.*

Quòd patriæ civem. Nous avons fait remarquer dans la note sur le texte français le changement que propose un auteur anglais. Voici ce changement : *Patribus civem populoque dedisti.* Cette correction ne peut être admise; toutes les fois qu'à Rome on parlait du *populus*, on entendait tout ce qui constituait le *peuple*, *patres et plebs.* D'ailleurs, la répétition du mot *patrie* est belle; il est étonnant que ce mot ait choqué les oreilles d'un Anglais.

NOTE 30, *ibid.*

Serpente ciconia pullos. C'est le seul de tous les oiseaux,

dit M. de Buffon, qui donne de tendres soins à ses parens trop faibles et trop vieux. La loi de nourrir ses parens fut faite en son honneur, et nommée de son nom chez les Grecs. Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme. Dans le Levant, on conserve encore pour la cigogne le même respect qu'avaient pour cet oiseau les Grecs et les Romains.

NOTE 31, P. 108.

Famulæ jovis. Voyez la différence qu'établit Juvénal entre les appétits de l'aigle et ceux du vautour; les anciens poètes n'avaient pas cependant nos ressources pour acquérir des connaissances; cependant ils n'étaient pas étrangers aux sciences, tous leurs écrits nous le prouvent. Pour éviter ce pénible travail, le romantisme nous ouvre une nouvelle carrière, dans laquelle la science devient à peu près inutile; mais la magie, l'astrologie, les géants, les génies, les deverkels, les rochaders, les dives, les peris, les fées, deviendront des connaissances sans lesquelles on ne pourra plus écrire en vers.

NOTE 32, *ibid.*

Quùm se matura levavit. Quelle est donc cette rage de vouloir corriger un texte pur et exact? est-ce bien le futur simple que la phrase exige ou le futur antérieur? j'en appelle à tous les grammairiens; le présent *festinat* est pris pour le paulo-post futur des Grecs, la phrase sans futur antérieur n'aurait pas le sens commun. Traduisons : *Quand la progéniture assez forte se soutiendra, la faim la pressant, elle se hâte d'aller vers cette proie qu'elle avait goûtée au sortir de l'œuf.* Avec le futur antérieur : *Quand une fois elle se sera élevée dans les airs, pressée par la faim, elle se hâtera d'aller.* Je vous le demande, cette explication peut-elle déplaire? la grammaire générale et les

règles de la logique demandent que les propositions soient ainsi distinguées. Les deux futurs simples sans antériorité seraient une véritable cacophonie.

NOTE 33, P. 108.

Ædificator erat. Cette passion fut celle de presque tous les riches Romains : *Nam quid ea memorem*, dit Salluste, *quæ, nisi iis qui vidêre, nemini credibilia sunt, à privatis compluribus subversos montes, maria constructa esse.*

NOTE 34, *ibid.*

Longèque petitis marmoribus. Les Romains, fatigués de marbres de *Luna*, aujourd'hui Carrare, en firent venir de l'Égypte, de l'Arménie, de la Numidie ; mais le plus beau à leur goût était celui que l'on arrachait des flancs du Ténare, promontoire de la Laconiè, sur les bords de la mer.

NOTE 35, P. 110.

Capitolia nostra Possides. Suétone parle de ce Possides : Claude, dans son triomphe britannique, vit parmi les militaires un eunuque affranchi, dont la physionomie le frappa ; il le gratifia d'une lance et le combla de bienfaits. Cet eunuque fit construire à Baies des thermes d'une magnificence révoltante. Voy. Pline, liv. 31, chap. 2. On les appelait *aquæ possidianæ.*

NOTE 36, *ibid.*

Turbavit. Turbare rationes, avait dit Cicéron dans le sens de *se ruiner.* Ensuite les poètes supprimèrent le déterminatif et employèrent *turbare* dans le même sens; ce qui rendait la locution obscure : mais les interprètes de la Divinité ne font pas attention à si peu de chose; les romantiques nous en préparent bien d'autres : pourquoi

la langue mettrait-elle un obstacle au développement de leurs sublimes pensées?

NOTE 37, P. 110.

Metuentem sabbata. Juvénal, comme Voltaire, saisit toutes les occasions qui se présentent de tomber sur les pauvres Juifs; il est vrai qu'humainement parlant ce peuple n'est pas fort aimable; Martial les appelait *sabataires*. Ce jour de repos leur fut souvent fatal; un Lagide, dit l'histoire, profita habilement de leur superstition. Mais enfin Judas Machabée leur fit sentir le ridicule et le danger d'une pareille observation.

NOTE 38, *ibid.*

Nil præter nubes. Les Romains croyaient que les Hébreux n'adoraient que le ciel matériel, c'est-à-dire, les corps qui se meuvent dans l'immense espace de l'univers. Se trouvant à Rome dans la même situation que nos protestans après la révocation de l'édit de Nantes, les Hébreux allaient adorer *Jehova* dans les bois aux environs de Rome; et comme dans leurs prières ils avaient leurs regards attachés au ciel, que leurs mains étaient élevées vers le ciel, on se persuada qu'ils n'adoraient que les nuées et le ciel comme divinités; car c'est ainsi qu'il faut entendre le *numen cœli.* Toute autre explication serait en contradiction avec ce que vient de dire Juvénal, et surtout avec *nubes* qui précède.

NOTE 39, *ibid.*

Carne suillam. Le poëte fait allusion à l'affreux événement du siége de Jérusalem par Titus; car l'histoire ne nous dit pas que les Hébreux aient violé dans cette circonstance la loi de Moïse, mais elle assure qu'il y eut

des mères qui, pressées par la faim, dévorèrent leurs propres enfans.

NOTE 40, P. 110.

Præputia ponunt. Il paraît que la circoncision était une cérémonie fort ancienne chez les Egyptiens; les Arabes, les Ethiopiens l'adoptèrent. Clément d'Alexandrie rapporte même que Pythagore fut obligé de se soumettre à cette opération douloureuse pour être admis et initié aux mystères des prêtres égyptiens. Tacite a donc tort de dire que les Juifs se firent circoncire pour se distinguer des autres nations, tandis que la plupart des peuples qui les environnaient avaient adopté cet usage, tellement en vigueur chez les Arabes que Mahomet a été forcé par politique de mettre la circoncision au nombre des cérémonies religieuses de sa nouvelle secte.

NOTE 41, P. 112.

Volumine Moses : le Pentateuque. Ce livre n'a été connu des autres nations européennes que vers le second siècle. Le premier auteur qui cite expressément le livres de Moïse est Longin, ministre de la reine Zénobie, du temps de l'empereur Aurélien.

NOTE 42, *ibid.*

Verpos. Surnom que les Romains donnaient aux Juifs. Le mot *verpus* signifie, d'après Facciolati, *doigt de milieu.* C'était le doigt infâme chez les anciens, *digitus infamis.* Les Romains, en signe de mépris, les montraient au doigt, non avec l'annulaire dont nous nous servons en pareil cas, mais avec l'infâme; et par une plaisante métonymie, on donna le nom de *verpi* aux Juifs que, du temps d'Auguste, on appelait *recutiti : circoncis, écorchés.*

NOTE 43, P. 112.

Partem vitæ non attigit ullam. Depuis le vendredi au coucher du soleil, jusqu'au samedi quand cet astre tombe sous l'horizon, les Juifs ne traitent d'aucune affaire, ne préparent pas même leurs alimens. Un traducteur moderne prétend que Titus ne s'empara de Jérusalem qu'en profitant de la superstitieuse coutume des Hébreux de ne point prendre les armes le jour du *Sabbat*. Après avoir commis cette énorme faute sous Ptolémée Philopator, il n'est pas vraisemblable qu'ils l'aient commise une seconde fois. Sous Vespasien, ce fut leur mésintelligence qui les perdit, dit Anquetil; ce fut le juste châtiment de leur cruauté envers le Messie, prétendent nos théologiens, qui tirent avantage de tous les événemens.

NOTE 44, *ibid.*

Sit triste habitu, vultuque. Le portrait de l'avarice, habilement tracé par Juvénal, n'est pas dégoûtant et chargé comme celui de Boileau; aussi les vers de notre Aristarque déplurent-ils à Racine, et ne parurent pas dans les premières éditions de la dixième satire. En traçant le portrait du lieutenant criminel Tardieu, Boileau avait sans doute oublié son fameux précepte, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable.

NOTE 45, *ibid.*

Tanquàm parcus homo.

Parcius hic vivit? frugi dicatur. . . . HOR. 1re. satire.

Ce qu'il y a de plus à craindre dans un État, c'est que la frugalité, la tempérance, l'économie, ne dégénèrent en avarice; ce fléau éteint dans l'âme des citoyens toute espèce de sentiment noble : « L'avare, dit Théophraste,

« consacre à Bacchus une couronne de bois sur laquelle « il fait graver son nom. »

NOTE 46, P. 112.

Hesperidum. Pline embrasse les opinions des écrivains qui donnent des fruits et non des troupeaux à garder aux Hespérides; il paraît vouloir que l'on place leur jardin à Lixe, ville de Mauritanie : « Un bras de mer, dit-il, ser- « pente autour de cette ville; et voilà le serpent, fils de « Tiphon et d'Echidne, qui veille à sa sûreté. » La plupart des poètes ont suivi l'opinion qui en établit trois : *Églé*, *Aréthuse* et *Hespéréthuse ;* quelques-uns en ajoutent une quatrième, *Hespera ;* d'autres, une cinquième, *Eritheis ;* d'autres enfin une sixième, nommée *Vesta ;* et ces derniers n'ont point exagéré, puisque l'historien Diodore de Sicile fait monter à sept le nombre de ces nymphes africaines.

NOTE 47, *ibid.*

Populus putat, *atque verendum*. Un vieux scholiaste pense qu'il faut *putat acquirendi artificem ;* quelques autres commentateurs ont mis *atque verendi*. Ces deux leçons ne présentent rien de satisfaisant à l'esprit et ne méritent point que l'on s'y arrête pour les analyser : *egregium atque verendum* peignent à merveille la stupidité du peuple, qui, cependant, ne se met pas à genoux devant les thèses de la dame Tardieu.

NOTE 48, P. 114.

Quocumque modo. Cette passion pour les richesses devient de jour en jour plus ardente, disent les pessimistes, et nous sommes les dignes rivaux des Romains. Je n'ignore pas que l'âpre cupidité ne respecte rien; mais si nous avons des R.... avec quel plaisir toute la France applaudit

à cette belle action d'un notaire de Salins : il a tout perdu dans l'affreux incendie qui a dévoré cette ville infortunée ! Que lui reste-t-il ? une somme de vingt mille francs qu'il arrache à la fureur des flammes ; cet argent ne lui appartient pas ; il court le rendre au capitaliste qui le lui avait confié. Cet acte sublime d'une vertu peu commune a déjà reçu la plus belle récompense ; et j'espère que l'on ne dira pas de nos jours ce que Juvénal disait de son temps : *Probitas laudatur et alget*. Je connais le Français ; il est vain, léger, il court après la fortune ; mais que sur sa route il trouve un bel exemple, il aime à le contempler ; il s'attendrit, il pleure, et dépose aux pieds de l'homme vertueux, non-seulement l'hommage de sa profonde vénération, mais encore il partage avec lui tout ce qu'il possède. Ce que l'Anglais fait par orgueil, le Français le fait par sensibilité ; et le peuple sur lequel fait tant d'impression une action noble et généreuse, n'est pas, tant s'en faut, descendu au dernier degré de la corruption.

NOTE 49, P. 114.

Animi felices. *Animi felicis* portent presque tous les anciens manuscrits et les anciennes éditions ; Jouvency, le premier, a préféré la leçon d'un vieux scholiaste, et a rétabli le texte tel que nous l'avons. L'hellénisme, *felices animi*, signifie *contens intérieurement ; animi felicis* aurait une tout autre signification.

NOTE 50, *ibid.*

Qui miratur opes. Proposition générale et simple conséquence de ce que le poète vient de dire. Tous les éditeurs modernes ont suivi la leçon de Pithée, qui avait consulté le plus vieux exemplaire que nous ayons eu de Juvénal ; mais la proposition générale demanderait le pluriel,

mirantur, *hortantur*, *pergant*, dont l'incohérence se fait sentir à la première lecture ; le singulier est plus en harmonie avec *pater* qui précède, et le véritable substantif auquel se rapporte le *qui*, plus en harmonie avec *sunt quædam, et protinus illos imbuit*. Quoi qu'en dise Achaintre, la proposition générale est vicieuse, peu naturelle ; et si l'auteur l'eût adoptée, il aurait continué et dit : *imbuunt*, *cogunt*, *docent* ; ce qui non seulement affaiblirait toute la force du passage, mais encore détruirait, bouleverserait les derniers traits de ce beau tableau. Pour sentir toute la vérité de mes observations, il ne faut que réfléchir sur le verbe *imbuit ;* cherchera-t-on le sujet dans la précédente phrase ? Mais le *qui* est au pluriel. Remontera-t-on au *pater* du cent dix-neuvième vers ? Mais ce n'est pas connaître les premiers élémens du langage.

NOTE 51, P. 114.

Nulla exempla beati. Les anciens ont toujours fait une grande différence entre *paupertas* et *egestas*, *pauper* et *egens*, *indigens :* le *pauper* se contente de peu, n'a pas besoin ; mais l'*egens* a toujours besoin du secours d'autrui ; il y a beaucoup de pauvres dans un Etat, mais les indigens sont bien moins nombreux. Le pauvre peut être heureux, mais l'indigent jamais ; car l'un a ce que la nature lui demande, l'autre ne l'a point. Le pauvre peut être juste comme Aristide, bienfaisant comme Phocion, vaillant comme Epaminondas, sage comme Socrate, éloquent comme Homère ; l'indigent ne peut s'occuper d'autre chose que de subvenir à ce que lui demande impérieusement ou la nature ou sa famille. Quiconque croit que le riche est heureux se trompe ; il est bien plus malheureux que le pauvre ; il ne sait pas être seul.

NOTE 52, P. 114.

Modio. Le *modius* était une mesure des Romains pour les grains et les légumes secs; il contenait trente-deux hémines ou 16 setiers; c'était le tiers de l'amphore, ce qui revenait à un picotin d'Angleterre, ou huit litrons, ancienne mesure de Paris; à neuf litres deux tiers environ.

NOTE 53, *ibid.*

Neque enim omnia sustinet unquàm. L'ancien scholiaste dit dans sa note : Deux négations valent une affirmation; et son texte n'en porte qu'une, à moins qu'il ne prenne *unquàm*, *en aucun temps*, pour une négation, ce qui n'est pas exact; car Pline dit *semel unquàm*, *une fois seulement*, ainsi *unquàm* n'est pas toujours négatif. Achaintre prétend que le scholiaste devait avoir lu dans un ancien manuscrit :

> . . . . *Neque enim non sustinet unquàm*
> *Omnia cærulei panis consumere frusta.*

Cette leçon est-elle meilleure? je n'en crois rien; mais je ne l'analyserai point, parce qu'elle n'est fondée que sur une hypothèse, une supposition : que le scholiaste avait lu, etc. Il me semble que l'explication suivante n'est pas dénuée de sens commun : *l'avare est son propre bourreau, au point de ne pouvoir, en aucun temps, consommer tous les morceaux moisis d'un pain bleuâtre*, etc. Cette explication, je pense, vaut bien celle du scholiaste; je ne trouve là rien de contraire aux règles du langage.

NOTE 54, *ibid.*

Minutal. On appelait *minutal* un mets composé de poisson, d'huile, de figues et de légumes; capilotade digne de servir de pendant au *moretum* du *camard*, *simulus*.

NOTE 55, P. 114.

Conchem æstivam. Fève avec sa cosse, nourriture des esclaves à Rome; on ne trouve cette expression que dans Juvénal et dans Martial. Les affranchis, accoutumés à cette bouillie de fèves dès leur naissance, en mangeaient beaucoup; et, comme le menu peuple était presque tout composé d'affranchis, on peut dire aussi que les fèves avec la cosse étaient la nourriture des *transteverins* de l'ancienne Rome.

NOTE 56, *ibid.*

Lacerti. Un ancien scholiaste, cité par Valois, dit que *lacèrtus* signifie *sardine salée.* Facciolati ne désigne pas le poisson de mer nommé *lacèrta* chez la plupart des auteurs anciens, et *lacertus* par Martial et notre poëte. L'adjectif *saxetani*, que donne Martial à ce poisson, me fait présumer qu'il s'agit ici de la *sèche*, mauvais poisson de la Méditerranée, que l'on trouve presque toujours au pied des roches.

NOTE 57, *ibid.*

Sectivi porri. La remarque est de peu d'importance; le porreau se divise en tuniques, et c'est dans ce sens que j'ai pris *sectivi*, et non dans le sens de *ciboule*, comme le veut un commentateur qui nous donne aussi des leçons de botanique; malheureusement il n'a pas fait attention au mot *fila* qui précède.

NOTE 58, P. 116.

De fonte negabit. La loi contre les mendians, à Rome, du temps de la république, était fort sévère. *Potiùs expedit inertes fame perire, quàm in ignaviâ fovere.* Cette loi ne put être exécutée sous les empereurs, nous en avons dit la raison dans une précédente note. Sous le

régime féodal, il n'y eut que des seigneurs, des serfs et des brigands; donc, point de mendians. Bientôt on ennoblit cette manière de vivre, en autorisant à mendier des hommes qui avaient fait vœu de pauvreté; quand la paresse se vit autorisée, elle inonda l'Europe de ses partisans, et Rome devint le foyer de cette peste dont les ravages s'étendirent partout. Hélas! la peste recommence, et nous verrons peut-être encore les mendians enrégimentés.

NOTE 59, P. 116.

Egenti vivere fato. Egentis vivere fato, dit l'ancien scholiaste. Petite différence, prétend-t-on! point du tout: car la première locution appartient au style poétique, et la seconde est une phrase d'écolier.

NOTE 60, *ibid.*

Crescit amor nummi. Horace compare l'avare à l'hydropique, et tout le monde admire cette belle comparaison; elle n'est pas juste: l'hydropique nous fait pitié, l'avare nous fait horreur. Ovide a dit aussi avant Juvénal:

Et plus il en possède, et plus il en désire.

NOTE 61; *ibid.*

Qui canet olivâ. Ce n'est point de l'olivier en fleur dont parle Juvénal; cette fleur est presque toujours couverte par les vieilles feuilles, de sorte que cet arbre présente alors un aspect sombre et triste; mais c'est quand les nouvelles feuilles paraissent, et qu'elles font tomber les anciennes; alors tout l'arbre, vu de loin, paraît blanchâtre, parce que toutes les nouvelles feuilles sont couvertes d'un duvet presque blanc. Jouvency qui, sans doute, avait vu des oliviers, non point dans le Jardin des Plantes, où ils sont petits et rabougris, mais dans le midi de la France, a

bien saisi le *canet* de Juvénal. Les autres commentateurs ne l'ont pas entendu; ils ont jugé par analogie; mauvais raisonnement quand on l'applique à l'histoire de la nature.

NOTE 62, P. 118.

Boves macri, jumenta famelica mittentur. Le présent *mittuntur* ne peut être admis; car, en français comme en latin, le présent n'est employé pour le futur que pour remplacer le *paulo-post futur* des Grecs, temps que les deux langues n'ont point : mais le *nocte* annonce que l'acte n'a pas lieu immédiatement après le refus; que l'avare attend la nuit pour exécuter son infâme projet; le *paulo-post futur* ne serait donc pas admis en grec; il est donc impossible d'admettre le présent qui le remplace dans la langue latine : aussi toutes les éditions modernes ont, avec raison, rejeté le *mittuntur*.

NOTE 63, *ibid.*

Novalia. L'expression *novale* signifie simplement un champ en jachère, champ qu'on laisse reposer un an; mais Virgile s'est servi dans ses Eglogues de cette expression pour un champ quelconque; permis donc à Juvénal de l'employer dans ce sens. Ce sont donc toujours les poëtes qui corrompent les langues, bien loin de les enrichir.

NOTE 64, *ibid.*

Dicere vix possis. Rien de moins assuré que les propriétés à Rome sous la tyrannie des empereurs : les petits propriétaires étaient tourmentés par les riches; et ces derniers, à leur tour, devenaient les victimes du maître. La distribution des terres aux vétérans mit le comble à ce désordre, et les terres devinrent incultes en Italie; depuis ce moment l'agriculture ne s'est pas relevée dans ce beau pays.

NOTE 65, P. 118.

Quàm fœdæ buccina famæ. Quelques manuscrits portent *quæ fœdæ*, leçon abandonnée par les interprètes et par tous les éditeurs modernes; l'euphonie, le sens de la phrase, l'énergie de l'expression *quàm*, tout m'oblige à me réunir à eux.

NOTE 66, *ibid.*

Quid nocet hoc. En dépit de nos manuscrits, le vieux scholiaste a raison; il faut *hæc* en relation avec *buccina famæ*, ou bien *ista* en relation avec *sermones* et *buccina; hoc* ne peut être expliqué que par cette locution, *en quoi cela me nuit*, et le pronom *hoc* n'a pas cette signification: *en quoi ceci me nuit;* locution vicieuse; au lieu que *hæc*, en rapport avec *buccina,* substantif le plus rapproché, donne un sens parfait; et cette manière de s'exprimer ne s'écarte en rien des règles logiques et grammaticales.

NOTE 67, *ibid.*

Scilicet et morbis. Encore une ironie dont on sent toute l'amertume : tel est le langage de la satire des mœurs; point de ridicule; mais quelle leçon donnée à l'avarice! Et quand Le Batteux viendra nous dire que la satire s'élève rarement jusqu'à la langue poétique, dois-je l'en croire sur parole, puisque je trouve dans Juvénal, par milliers, des vers, je ne dirai pas plus beaux que ceux-ci, mais aussi énergiques? Où donc est cette monotonie tant reprochée à Juvénal par le *Quintilianus?* L'ironie amère ne plaisait pas à ces messieurs; il ne leur fallait que des madrigaux ou des sonnets peut-être. Ils osaient ensuite prendre le titre de philosophes! ils l'étaient, comme l'est aujourd'hui le chef des congrégations ultramontaines.

NOTE 68, P. 118.

Sub Tatio. Cette réunion des Sabins avec les Romains, au moment où les premiers allaient punir les infâmes ravisseurs de leurs filles et de leurs femmes, m'a paru toujours incroyable; les Sabins, qui passaient pour un peuple vertueux, s'allier avec des brigands! Les historiens ne nous ont pas tout dit. Chose étonnante, s'écrie aussi Florus, que cette réunion subite! Maître de la citadelle, Tatius fut pendant quelque temps le roi de Rome: mais le rusé collègue trouva le moyen de s'en défaire, et tyrannisa les Sabins, qui, à leur tour, assassinèrent Romulus, et le mirent au rang des dieux; voilà ce qu'il y a de plus vraisemblable dans le récit de l'origine de Rome: il paraît au reste que ce ne fut que la petite ville de *Cures* qui abandonna la cause des Sabins.

NOTE 69, *ibid.*

Prœlia, vel Pyrrhum. Après la première guerre punique, on observa les anciennes lois dans la distribution des terres coloniales aux soldats émérites; rien ne nous prouve qu'on les ait enfreintes après la victoire de Cannes, et après le traité de paix qui mit fin à la seconde. Qu'après la victoire de Cynocéphale, qu'après la défaite et la soumission d'Antiochus, Paul-Emile ait insisté pour que l'on accordât cinq ou sept arpens de terre à ses soldats, dans le territoire de Modène ou de Parme; en quoi cette distribution infirme-t-elle ce que dit Juvénal? Valois a donc tort de dire que Juvénal se trompe. Dans la première guerre punique, on suivit l'ancien usage; rien, dans Tite-Live, ne nous prouve qu'il ait été violé dans la seconde. Je ne parle point de la guerre de Pyrrhus, antérieure aux guerres puniques; donc ce commentateur a tort de vouloir que l'on ait agi envers les émérites qui

cette chaussure avait la forme de nos guêtres, et montait jusqu'au genou. Perse dit aussi dans sa cinquième satire, vers 103, *peronatus arator, si le laboureur en guêtres.* Traduct. Selis.

NOTE 76, P. 122.

Perlege rubras. Les titres des lois chez les anciens Romains étaient écrits avec du cinabre; cet usage s'est longtemps conservé; tous nos manuscrits, tous les titres des premières éditions, long-temps après l'invention de l'imprimerie, étaient en rouge; c'est de là même que vient notre mot *rubrique.*

NOTE 77, P. 124.

Vitem posce libello. Végèce, dans son livre II, se plaint de ce que les honneurs et les grades militaires n'étaient accordés qu'à l'intrigue et à la faveur; bien heureux encore quand, sous un gouvernement despotique, les places et les ceps ne sont pas à l'ençan. Le mot *libellus* signifie *requête*, *placet.* Sous le règne de Louis XIV, personne ne présenta autant de *placets* à ce prince que Françoise d'Aubigné, veuve Scarron. Fatigué de ses éternelles jérémiades, le roi consentit enfin à lui accorder une petite pension pour se débarrasser de ses importunités; et c'est cette même femme qui devint l'épouse de Louis XIV, et qui, de concert avec quelques jésuites, gouverna la France pendant un assez bon nombre d'années : fille d'un protestant, elle fut la plus grande ennemie de ses coreligionnaires.

NOTE 78, *ibid.*

Attegias. Les attégies des peuples nomades étaient des cabanes placées sur de larges chariots; les Arabes aujourd'hui qui parcourent les déserts de l'Afrique, ont changé

leurs attégies en tentes ; mais les Tartares de la Tartarie indépendante ont leur toit sur des chars traînés par des chevaux. On a trouvé dans les montagnes des Vosges une inscription qui prouve que les anciens habitans de ces pays montueux avaient des attégies, et j'ai vu moi-même, dans la haute Alsace, des cabanes sur des roulettes.

NOTE 79, P. 124.

Castella Brigantum. Il faut lire dans César ce qu'entendaient par le mot *castellum* les anciens Gaulois ou Bretons. Ces peuples, presque toujours en guerre, soit contre les étrangers, soit contre les Romains, choisissaient ordinairement le sommet des montagnes ou les hauteurs, pour y déposer ce qu'ils avaient de plus précieux ; ils creusaient un large fossé, entouraient l'enceinte de fortes palissades ; et les Romains donnèrent le nom de *castella* à ces espèces de camps fortifiés.

NOTE 80, *ibid.*

Locupletem aquilam. Pour devenir primipilaire ou centurion de la première compagnie des cohortes de la légion, il fallait avoir commandé toutes les autres compagnies, de sorte que l'on n'arrivait que fort tard à ce grade, qui correspondait à celui de porte-enseigne. C'était toujours le premier centurion qui portait l'aigle : cette dignité était fort lucrative ; le butin particulier fait par les soldats dans la campagne était toujours déposé auprès de l'aigle ; de sorte que le primipilaire était l'héritier naturel de tous les soldats qui périssaient dans une action sans faire testament ; de plus, l'État donnait toujours au primipilaire le cens qu'il fallait pour porter l'anneau d'or et devenir chevalier romain.

NOTES 81 et 82, *ibid.*

Et trepido tibi solvunt cornua ventrem. Les trompettes,

chez les Romains, étaient un peu recourbées, et presque semblables à nos cors-de-chasse; de là le mot *cornu* : on les nommait *buccinæ* quand elles étaient plus petites; le mot générique de cette espèce d'instrument était *tuba*. Le mot *lituus* ne signifiait pas d'abord clairon, mais bâton augural; ce bâton était recourbé par le bout, et plus gros dans cette courbure qu'ailleurs. Les augures, dans l'exercice de leurs fonctions, tenaient toujours le bâton augural, conservé avec beaucoup de soin dans le Capitole. Les Romains donnèrent ensuite le nom de *lituus* à un instrument guerrier courbé à la manière du bâton augural; c'était la trompette de la cavalerie.

NOTE 83, P. 124.

Ablegandæ Tiberim ultrà. Je ne puis mieux comparer le *trastevere* de l'ancienne Rome qu'à notre faubourg Saint-Marceau : là demeurait aussi, dit Martial, le marchand d'allumettes qui courait dans Rome pour les échanger avec du verre cassé.

NOTE 84, *ibid.*

Lucri bonus odor ex re. Qu'aurait donc dit Juvénal s'il eût écrit de nos jours?

NOTE 85, P. 126.

Poscentibus assem. On lit dans les Valois et dans le vieux scholiaste ce vers arrangé de cette manière :

Hæc monstrant vetulæ pueris repetentibus assæ.

Voici l'opinion de Charles Valois : « Pithée, Rapheleng « et le vieux scholiaste (qui interprète par nourrice des- « séchée) ont ainsi entendu ce vers; Rigault met *pueris* « *poscentibus assem.* Pour moi, j'approuve la première « leçon. Ici le mot *assæ* ne signifie pas brûlée par le so- « leil, desséchée par l'âge, pleine de rides, mais bien la

« surveillante continuelle des enfans en bas âge. Nonius « dit que l'on appelle les nourrices *assas*, parce qu'elles « sont toujours avec les enfans qu'elles nourrissent, et ne « ne s'en éloignent que pour un instant : c'est dans ce sens « que Juvénal a pris le nom *assas*, non qu'il veuille parler « des nourrices, parce que les femmes vieilles ne peuvent « pas l'être, c'est-à-dire qu'il a entendu parler des vieilles, « gardes et protectrices des enfans. » Après avoir traduit presque littéralement l'opinion des Valois, je me hâte de revenir à celle de Rigault, conforme à presque tous nos manuscrits : d'ailleurs, on n'est pas encore d'accord sur la signification du mot *assa* ; au lieu qu'avec le substantif *assem*, rien de plus clair, rien de plus facile à expliquer, et rien en même temps de plus naturel et de mieux adapté au sujet; car c'est le moment où les enfans demandent la pièce que choisissent ordinairement les grand'mères pour donner à leurs petits-fils des leçons d'économie, ou plutôt d'avarice. Ces motifs nous ont paru trop puissans pour ne pas rejeter l'*assæ* des Valois et compagnie.

NOTE 86, P. 126.

Præsto. Les disciples souvent l'emportent sur les maîtres, dit Cicéron dans la septième épître du IXe livre.

NOTE 87, *ibid.*

Télamon, *Pélée*. Noms trop connus pour avoir donné le jour à deux guerriers, dont l'un périt, heureusement pour l'humanité, à la fleur de l'âge; et l'autre, dans sa folie, périt de ses propres mains, jeune encore, mais malheureusement trop tard pour les infortunés Troyens.

NOTE 88, *ibid.*

Maturæ mala nequitiæ. Pythée et Rigault ont écrit : *Naturæ mala; nequitia est*. Cette interprétation doit être

rejetée ; le style serait trop haché. Robert Étienne a écrit : *Nativæ mala nequitiæ*. Cela n'est pas exact : l'homme, de sa nature, n'est pas méchant. Le sens indique, dit Henninius, qu'il faut lire : *Maturæ mala nequitiæ*. C'est la leçon la plus naturelle, la plus simple ; tous les éditeurs modernes l'ont suivie ; il n'est pas besoin d'autorité quand le sens commun nous montre que les copistes ont mis un *n* pour un *m* ; ce qui peut facilement arriver, même au secrétaire le plus habile, le plus exact et le plus correct. L'opinion d'Achaintre n'est pas encore à dédaigner ; mais je n'aime pas son *medullas naturæ*, pléonasme indigne de Juvénal.

NOTE 89, P. 126.

Mucronem admittere cultri. Il ne faut pas entendre ce vers comme l'interprète Jouvency : *radere barbam, raser sa barbe*, mais bien *la tondre*. Dans la sixième satire, nous avons parlé de cette différence.

NOTE 90, *ibid.*

Elatam jam crede. Ferre è domo, ædibus ; verbe funèbre, dit Achaintre. (*Voyez* la première satire, notes sur le texte latin.)

NOTE 91, *ibid.*

Cum dote subit. Plus les mœurs sont dépravées, plus une riche dot est funeste : la législation d'Athènes était admirable sur cet article ; ce furent les lois de Solon qui maintinrent entre les époux cette subordination qu'anéantit une femme riche. Sans cette subordination, l'homme perd sa dignité ; il fait souvent pis encore.

NOTE 92, P. 128.

Nullus enim magni sceleris labor. Le plus grand crime,

quand il vous donne de grandes richesses, est facilement commis : telle est l'interprétation d'Achaintre. *Les plus grands crimes sont ceux qui coûtent le moins,* dit Jouvency. *Point de difficulté quand il faut commettre un crime,* dit le vieux scholiaste. Pour moi, je crois que cette petite phrase est la conséquence de tout ce que vient de dire le poète : *Une voie plus courte lui procure ce qu'il irait chercher dans les régions éloignées, à travers les mers; et quelle peine, quelle fatigue exige un grand crime?* Il me semble que c'est ainsi que doit raisonner tout homme qui sait tirer une conséquence d'un principe avancé.

NOTE 93, P. 128.

Mentis causa malæ. Si quelques commentateurs, si quelques interprètes n'ont pas bien saisi le sens de cette phrase et des suivantes (le vieux scholiaste est de ce nombre, je l'avoue), il faut dire aussi que le présent *est* a dû les embarrasser. *Causa et origo malæ mentis est penes te.* Je ne parle point du dialogue, personne n'a pu s'y tromper; mais la réplique du poëte est assez difficile à bien saisir. *Tu es la seule cause de sa perversité.* Il n'y a que Térence qui ait dit en latin *culpa est penes te; c'est ta faute, c'est à toi que tu dois t'en prendre.* Mais les hommes qui connaissent cet auteur comique latin, n'ont pas été embarrassés pour expliquer le passage; Jouvency en fournit la preuve. Quant à la gravité de l'argument, à la série des pensées, à la beauté de la gradation, personne, que je sache, n'a pu ne pas les remarquer; ainsi la note du moderne commentateur est aux deux tiers inutile, à moins qu'il n'ait voulu faire un petit cours de littérature.

NOTE 94, *ibid.*

Totas effundit habenas. Belle métaphore, annonçant le poëte et l'homme de goût. Voyez comme dans cette allé-

gorie toutes les expressions sont en relation : *effundit, habenas, curriculo, revoces, subsistere, rapitur, metis.* Et que l'on dise ensuite que Juvénal n'est pas poëte ! Une telle correction dans le dessin d'un tableau n'est pas dans le goût romantique moderne : tant pis pour le romantisme.

NOTE 95, P. 128.

Quantum permittas. (Sentence tirée des Métamorphoses d'Ovide). Le vieux scholiaste, qui sans doute avait Ovide sous les yeux, a mal interprété cette phrase en insérant la négation *non* devant le verbe *permittas.*

NOTE 96, P. 130.

In quarum sulcis. Tous les manuscrits, et presque toutes les éditions anciennes et modernes, ont adopté le *quarum* en relation avec *thebarum;* quelques manuscrits ont, il est vrai, le *quorum* adopté par Achaintre; mais je ne vois pas en quoi cette leçon est plus savante : par la syllepse, sans doute. C'est bien vouloir mettre une difficulté là où il n'en existe point. Je préfère la clarté à la science, et j'ai laissé *quarum.*

NOTE 97, *ibid.*

Trepidumque magistrum. Allusion à un fait arrivé dans le cirque à Rome, fait que raconte Martial dans une de ses épigrammes. Quiconque a vu l'amphithéâtre de Nîmes ou de Véronne peut se faire une idée de ce que les Romains appelaient *cavea.*

NOTE 98, *ibid.*

Mathematicis. On était si ignorant à Rome qu'on donnait, en général, le nom de *mathematici,* comme on le voit même dans Tacite, à tous ces charlatans qui se mêlaient de deviner, quoiqu'il y ait plus de distance des

chimères de la divination et de l'astrologie judiciaire aux mathématiques, que de la pierre philosophale à la chimie de nos jours. (Voyez l'opinion de M. de Jaucour sur les mathématiciens, *Dict. Encyclopédique.*)

NOTE 99, P. 130.

Archigenem quære. C'était donc l'Orphila de Rome que ce médecin. Ce n'est pas que je veuille rabaisser les talens et les connaissances de cet illustre médecin; je le regarde au contraire comme le bienfaiteur de l'humanité : s'il pouvait surtout faire la découverte d'un mithridaticon universel, je le regarderais comme un autre Jenner.

NOTE 100, P. 132.

Et pater et rex. Quelques textes et quelques manuscrits portent *aut pater aut rex.* Je n'approuve point cette lourde leçon qu'Amar et Dussault ont aussi bien que moi rejetée.

NOTE 101, *ibid.*

Prætoris pulpita lauti. Pulpita indique qu'il s'agit ici des jeux scéniques que le préteur donnait, et auxquels il présidait. Nous verrions aujourd'hui de mauvais œil le chef de la justice intendant des menus-plaisirs du prince. Cependant les Romains voyaient sans étonnement le préteur descendre de son tribunal pour aller au théâtre étaler un faste asiatique. C'était l'usage chez eux, nous en avons d'autres dont peut-être les Romains rougiraient.

NOTE 102, *ibid.*

Fiscus. Dans ce vers, *fiscus* est pris pour argent monnoyé, le contenant pour le contenu. Rarement cependant ce mot est employé dans cette acception; il signifie le plus souvent, chez les Latins, *la cassette du prince.* Elle était d'abord en osier, et le fisc était distinct et séparé de

l'*OErarium* comme nous l'avons dit; mais cette distinction disparut sous Vespasien. Parmi les peuples modernes, les Anglais ont jugé à propos les premiers de séparer les deniers du prince du trésor public, et déjà quelques nations ont imité cet exemple.

NOTE 103, P. 132.

Cybeles aulæa. Je reviens encore sur ce mot *aulæum*. Facciolati assure qu'il est pris, dans Ovide, pour rideau de théâtre. Comme il ne cite point l'ouvrage de ce poëte, je n'ai pu parcourir toutes les poésies de ce chevalier romain. Il n'en est pas moins vrai que dans tous les autres auteurs ce mot signifie, *tapis*, *dais*, *ornemens en tapisserie*; et certes, la toile ou le *siparium*, chez les Romains, n'était pas un ornement, c'était une simple voile, ou rideau confectionné avec les matériaux dont on faisait les voiles.

NOTE 104, *ibid.*

Petauro. *Petaurum* dérive visiblement de το πιτουρον, mot grec qui signifie *perche sur laquelle se reposent les poules*, *juchoir*; l'étymologie est plus certaine que le πιτωμαι de M. Noël. Mais quel rapport peut-il y avoir entre le πιτουρον grec et le *petaurum* romain, à moins qu'un voltigeur ne fît au haut d'une perche des tours de force capables de surprendre les spectateurs? Ce jeu correspondrait alors à celui de l'échelle sur laquelle j'ai vu moi-même des Italiens faire des tours d'une souplesse et d'une agilité admirables. Je n'affirme point que le jeu de *petaurum* soit tel, ce n'est qu'une opinion que j'émets. (Voyez ma note sur le texte français.)

NOTE 105, P. 134.

Corycià puppe. Je crois que le nouveau commentateur se trompe en nous disant que *Corycum* était une ville

et une montagne de Crète. Je trouve dans Facciolati *Corycum*, ville et montagne de Cilicie, qui servait d'observatoire aux pirates; et l'interprétation de Jouvency est conforme à la mienne. On n'ignore pas que les Ciliciens étaient de fort habiles navigateurs, et surtout des pirates effrontés. (Voyez dans Plutarque, *Vie de Pompée*, la hardiesse et les excès de ces forbans qui firent trembler le peuple romain.)

NOTE 106, P. 134.

Coro tollendus et austro. Le *corus* mieux *caurus*, vent de nord-ouest, *auster*, vent du midi ou équinoxial, fort violens dans la Méditerranée, et excitant des tempêtes affreuses.

NOTE 107, *ibid.*

Perditus ac vilis. Toutes les éditions modernes ont suivi le vieux scholiaste qui a écrit, *ac vilis sacci mercator olentis. Vilis mercator sacci olentis.* Cette leçon est, à ce que je crois, meilleure que celle de quelques manuscrits portant *ac siculis* à la place de *ac vilis. Malheureux et vil traficant de marchandises qui offensent l'odorat.* Pourquoi déterminer le *safran*, plutôt que l'huile d'Afrique, les résines du Liban, etc.? C'est dans le vers suivant que Juvénal donne quelque développement à sa pensée, et non dans l'apostrophe qu'il adresse à son Jason.

NOTE 108, *ibid.*

Municipes Jovis. De la même patrie que Jupiter; bouteilles ou lagènes de Crète. Trait de satire contre les superstitieux Orphéistes qui ont eu l'audace de faire naître le souverain maître de ce vaste univers, le créateur et le conservateur de tant de millions de globes, dans un coin d'une île imperceptible même dans un des plus petits globes

adopté quelques anciens copistes, a été rejeté. La tunique et la lacerne que l'on mettait sur la tunique quand il faisait mauvais temps. Horace avait dit avant Juvénal :

Nec medici credis, nec curatoris egere
A prætore dati. . . . . . .

NOTE 117, P. 136.

In titulos faciesque minutas. La véritable richesse des Romains n'était pas en argent monnoyé, fort rare alors, et que l'on enfouissait souvent. Nos antiquaires ont recueilli un très-grand nombre de ces pièces qui circulaient à Rome du temps des empereurs; les unes sont marquées à la face des princes; d'autres portent la figure de Janus, ou de la Victoire. Il paraît encore que les médailles frappées à l'occasion des triomphes avaient cours et étaient reçues comme pièces de monnaie. Les Juifs, n'ayant pas d'autre moyen de subsister à Rome, commencèrent à altérer celles qui étaient d'or ou d'argent, et, jusques au siècle dernier, ils ont presque tous exercé cette noble profession.

NOTE 118, P. 138.

Piperis coemptor. Mal, dit Valois, il faut *piperisque coempti.* Ce commentateur n'a pas fait attention que le marchand part pour aller chercher ses marchandises en Égypte ou sur le Bosphore, et qu'il ne revient point de son expédition; il n'a pu donc acheter *son poivre et sa cannelle. Coemptor* est la seule expression qui convienne, et Rapheleng a été vengé par tous les nouveaux éditeurs de l'arrogance de Charles Valois.

NOTE 119, *ibid.*

Æstivum tonat. Hellénisme à remarquer. Κατα *tempus æstivum;* c'est-à-dire que les orages d'été ne sont que de très-courte durée dans cette saison, sur la Méditerra-

née et dans les pays qui l'avoisinent ; car, comme le prétendent certains scholiastes, s'il ne s'agissait que de ces éclairs que l'on aperçoit à l'horizon pendant les nuits d'été sous le quarantième degré de latitude, le poëte n'eût pas mis *tonat :* ces éclairs, ces lueurs électriques ne produisent aucun déchirement dans l'air, et par conséquent point de détonation.

NOTE 120, P. 138.

Infelix hâc forsitan ipsâ. Les éditions de Pithée, de Rigaut, de Rapheleng ont *ac* à la place de *hac*. La correction de Schrevelius me paraît bonne ; *hâc ipsâ* est une locution familière à Juvénal ; on la trouve dans la quatrième satire, dans la dixième. Jouvency a conservé *ac*. Achaintre l'a remplacé par *at*, coupure inutile, et qui entrave la marche rapide de la pensée.

NOTE 121, *ibid.*

Inguina panni. Il se contentera de quelques haillons, etc. Notre langue ne veut point une traduction littérale, elle repousse une semblable locution, et cependant toute traduction passable devient alors presque impossible ; car ce ne sont point les autres membres que le malheureux naufragé cherche à couvrir, c'est celui qui, par sa contexture nerveuse, fait éprouver les plus désagréables sensations, et procure les plus vives douleurs quand le froid et l'humidité se réunissent pour l'assaillir ; nous sommes donc forcés, nous pauvres traducteurs, de nous plier aux caprices impérieux de la langue, et de couvrir l'Apollon du Belvéder de la feuille d'acanthe, que les anciens ne mettaient que devant les statues d'un mauvais artiste.

NOTE 122, *ibid.*

Et pictâ tempestate tuetur. Quand les naufragés avaient

tiré de leur tableau les moyens de revenir dans leur patrie, ils allaient suspendre dans un temple d'Isis ou d'Esculape ou de Neptune, et ce tableau et les vêtemens qu'ils portaient au moment de leur funeste accident : ils eussent mieux fait de travailler que de mendier. Chez les anciens cependant je ne vois presque aucune trace de cette horrible coutume, qui a si long-temps existé dans nos contrées septentrionales; un naufrage fut pendant des siècles une bonne aventure pour les habitans des côtes.

NOTE 123, P. 138.

Prædives hamis. Quelques commentateurs n'ont pas entendu ce passage, parce qu'ils ont confondu *hama*, signifiant *seau à incendie* (venant du grec αμη, dit Achaintre; l'étymologie n'est pas juste; αμη signifie *faux*), avec *hamus, crampon, crochet, hameçon.* L'ancien scholiaste se prononce pour *seau à incendie;* Jouvency présente les deux interprétations, et ne se prononce pas; Achaintre tranche la difficulté, blâme ceux qui interprètent par fer, crampon, crochet, et dit anathême aux hameçons : mais je lui demanderai à mon tour si l'on connaissait chez les anciens les pompes à incendie; je ne le crois pas : que deviendrait alors son interprétation? Bornons-nous donc à traduire par *seau* ou *réservoir*, et ne voyons pas Rome dans Paris.

NOTE 124, *ibid.*

Licinus. Affranchi de l'empereur Claude. D'autres prétendent que ce Licinus était son barbier; allusion au superbe affranchi d'Auguste, assurent les Valois. Pour moi, je pense que ces allusions ne sont point dans l'esprit et le génie du poëte. C'est un riche affranchi de son temps que Juvénal désigne sous le nom de *Licinus,* qui n'est point un nom propre, mais un adjectif pris substantivement :

de ce riche toujours debout, toujours la tête tournée vers le ciel; car on appelait *boves licini* les bœufs dont les cornes étaient dirigées vers le ciel, et sans courbure.

NOTE 125, P. 138.

Phrygiâque columnâ. On tirait ces marbres des carrières du mont Ida en Phrygie; il était vert, tacheté de blanc, et pouvait recevoir le poli le plus parfait.

NOTE 126, P. 140.

Non ardent dolia Cynici. Avant de quitter ce pauvre Diogène que l'on a tant calomnié, à qui cependant les Grecs érigèrent une statue, il faut que je cite une de ses maximes, qui me paraît de la plus haute importance dans l'état où se trouve la société moderne : « Il n'y a point « de société sans loi, dit-il; c'est par la loi que le citoyen « jouit de sa ville, le républicain de sa république; mais « si les lois sont mauvaises, l'homme est plus malheu- « reux et plus méchant dans la société que dans la na- « ture. »

NOTE 127, *ibid.*

Aut eadem plumbo. Juste-Lipse a corrigé quelques vieux manuscrits qui portaient *atque eadem*, en contradiction avec ce qui précède et ce qui suit.

NOTE 128, *ibid.*

Passurus. Tel est le langage de la philosophie : plus l'homme entreprend, plus il trouve nombreux les obstacles que lui opposent et l'homme et les élémens; il en surmonte quelques-uns s'il a de la sagacité, s'il compare bien, pour bien juger des choses; mais enfin cette sagacité s'émousse au moment même où elle est le plus nécessaire. De là les revers, les catastrophes que l'on attribue

au hasard, à la fortune. Quand donc ces mots seront-ils bannis du Dictionnaire philosophique ?

NOTE 129, P. 140.

In quantùm sitis. Cette réduplication de l'adverbe *quantùm* prouve combien Juvénal était persuadé de ce principe, que le bonheur se trouve dans la médiocrité. Ce n'est pas là le laugage affecté d'un élégant poëte, d'un poëte romantique; c'est la philosophie elle-même qui emprunte seulement le rhythme de la poésie : c'est à quoi devraient se borner les fonctions des muses, de prêter à la sagesse leur harmonieux langage. Que nous sommes loin de cette vérité !

NOTE 130, P. 142.

Socratici penates. « Socrate, dit un écrivain moderne, « garda la tempérance la plus rigoureuse, rapportant l'u- « sage des choses que la nature nous a destinées à la « conservation, et non à la volupté : moins l'homme a « des besoins, répétait-il souvent, plus sa condition est « voisine de celle des dieux. Il était pauvre, et jamais sa « femme ne put le déterminer à recevoir les présens d'Al- « cibiade et des hommes puissans dont il était honoré. » Que de Xantippes à Rome et dans Paris ! mais où trouverons-nous un Socrate ?

NOTE 131, *ibid.*

Aliud sapientia dicit. J'ai lu fort attentivement le long article de la *Sagesse* par Diderot, et je n'ai vu que l'homme orgueilleux, et non le sage, dans l'être immortel qu'il nous propose pour modèle : le tableau du vrai sage, du stoïcien, se trouve, qui le croirait? dans Lucain; et c'est dans ce poëte que Juvénal a pris les grandes pensées qui terminent cette belle satire.

... Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
Naturam sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo;
Huic epulæ, vicisse famem, magnique penatis
Summovisse hyemem tecto; pretiosaque vestis,
Hirtam membra super Romani more Quiritis
Induxisse togam, etc.

NOTE 132, P. 142.

Bis septem ordinibus. Nous avons parlé des quatorze rangs ou gradins accordés, au théâtre et au cirque, aux chevaliers romains, c'est-à-dire aux financiers de Rome; nous ne nous attacherons ici qu'à la belle expression *dignatur*. Ce n'est pas l'individu qui est digne du rang de chevalier, c'est la somme elle-même. Voilà comme Juvénal manie l'arme de l'ironie.

NOTE 133, *ibid.*

Tertia quadringenta. Torrentius remarque avec justesse que le cens de trois chevaliers formait le cens sénatorial. Suétone, dans la vie d'Auguste, chap. 41, dit que cet empereur porta le cens des sénateurs de huit cent mille sesterces à douze cent mille. Le rusé politique! il voulait un sénat à ses ordres, et diminuer le nombre des sénateurs; il n'osa pas cependant chasser alors du sénat les membres qui n'avaient pas ce sens; il le leur fournit; et ces derniers eurent la bassesse de recevoir un don qui les enchaînait au char de triomphe du dictateur : aussi, dès ce moment, ce corps célèbre perdit toute son ancienne gloire; ils ne furent que les aînés des chevaliers romains.

NOTE 134, *ibid.*

Nec Persica regna. Pays toujours riche, malgré les fréquentes révolutions qu'il a éprouvées : soumis tour à tour par Alexandre, les Parthes, par Gengiskan, Tamerlan,

Thamas Koulikan ; en proie pendant un siècle aux guerres civiles, ce beau pays s'est toujours rétabli, quoique presque sans commerce. La raison en est simple ; son territoire est fertile, et les habitans n'ont nul besoin des marchandises hétérogènes ; au contraire, les nations voisines et éloignées viennent chercher chez les Persans des objets de luxe, qu'elles sont obligées de payer comptant. Dès-lors toute la balance est en faveur de la Perse ; et cette région sera toujours riche.

NOTE 135, p. 142.

Narcisse. Ce Narcisse montra cependant quelque caractère vers la fin du règne de Claude ; il opposa quelque résistance aux crimes d'Agrippine, et finit par être la victime de cette femme ambitieuse et fière, qui, malgré son fils, ordonna la mort de Narcisse immédiatement après les funérailles de Claude.

NOTE 136, *ibid.*

Occidere jussus. Claude, de retour au palais après avoir fait punir du dernier supplice Silius et les témoins de son mariage, calmé par la bonne chère, échauffé par le vin, envoya dire à Messaline qu'il l'attendait le lendemain pour qu'elle eût à se justifier. A ces mots, Narcisse craint une réconciliation ; il devance l'esclave, et ordonne à quelques centurions et à un tribun de suivre Evodus, chargé de punir Messaline ; tel est, dit-il, l'ordre de l'Empereur, qu'elle périsse. D'après ce récit, qui nous a été transmis par Tacite, on voit que ce fut Narcisse qui, plus empereur que le prince lui-même, fit tuer Messaline. Juvénal a donc raison de dire : *Cujus imperiis paruit jussus occidere uxorem.*

SATIRE XV.

NOTE 1, P. 144.

Portenta. Cette expression heureuse de Juvénal, à la place du *monstra deûm* de Virgile, a été saisie avec avidité par tous les écrivains apologistes du Christianisme. *Portentificas animalium figuras*, dit Lactance; et Symmaque, *prodigialia monstra.*

NOTE 2, P. 146.

Cercopitheci. Mot tiré du grec κίρκος, queue, πίθηξ, πίθηκος, singe, singe à queue. Ce n'était pas là la véritable religion des prêtres d'Égypte. Chardin, Chevalier, Savari, le baron de Bock, prouvent que ce fut le Sabéisme, ou le culte du feu, qui, parti de l'Inde, se répandit presque dans tout l'univers. L'adoration du soleil engagea les savans Égyptiens à étudier l'astronomie; et comme ils donnèrent aux constellations des noms d'animaux, le peuple, voyant la vénération de ces doctes personnages pour tous ces globes figurés en beliers, en poissons, en taureaux, eut la plus grande vénération pour les bêtes dont les constellations leur présentaient l'image; et l'on sait comme le peuple ignare va vite en superstition, une fois qu'une ample carrière lui est ouverte.

NOTE 3, *ibid.*

Memnone chordæ. Il paraît que l'on ne rétablit pas la statue de Memnon après l'opération de Cambyse. Elle est encore dans le même état qu'au temps de Juvénal, qui

lui donne l'épithète *dimidio*, pour indiquer que la statue se trouve encore divisée.

NOTE 4, P. 146.

Thebæ. Ville dont les ruines attestent encore l'ancienne magnificence. J'aurais désiré que nos voyageurs eussent établi quelque comparaison entre les ruines du temple que l'on voit encore dans l'enceinte qu'occupait l'ancienne capitale de l'Égypte, et les ruines du temple de Persépolis. Avec une infinité d'autres rapprochemens, on aurait pu juger par analogie du véritable culte des anciens Égyptiens.

NOTE 5, *ibid.*

Illic æluros. Les Valois, appuyés sur Brodée, ont écrit *æluros*, chats; grec, αἴλυρος. Il n'est pas constant que les Égyptiens adorassent les poissons de mer; tous les historiens s'accordent à dire, au contraire, qu'avant l'expédition de Cambyse, ce peuple abhorrait et la mer, et tout ce qu'elle contenait; ensuite personne n'ignore quelle était la vénération des Égyptiens pour les chats; donc il faut *æluros* et non pas *cæruleos*. Ce n'est pas violer le texte que de le corriger ainsi. *Cæruleos* implique contradiction avec les mœurs et les usages des anciens habitans de cette contrée.

NOTE 6, *ibid.*

Porrum et cepe. « Ils portaient la folie jusqu'à adorer les « légumes de leurs jardins, » dit le grave rhéteur de l'université de Paris; et il cite les vers de Juvénal. Je suis presque persuadé que dans leurs hiéroglyphes, ou plutôt dans leurs figures hiéroglyphiques, les prêtres mirent quelques végétaux, comme ils s'étaient servis du règne animal. Ces figures hiéroglyphiques étaient sacrées; le

peuple, toujours très-enclin à la superstition, voyant des porreaux, des ognons, et autres légumes tracés dans les hiéroglyphes, les adora d'abord comme des signes qui représentaient quelque phénomène de la nature, ou la bonté du grand Osiris. Quand l'hiéroglyphe fut perdu, l'on adora par habitude la chose elle-même à la place du signe. L'Orphéisme fut exposé aux mêmes vicissitudes; on adora Minerve, qui d'abord ne fut qu'un attribut du grand *Zeus*. Si Orphée eût représenté la sagesse de Jupiter en caractères hiéroglyphiques sous la forme d'un olivier, les paysans de la Grèce, tout en mangeant les olives, auraient rendu les honneurs divins à l'olivier. Telle est la marche de l'esprit humain quand il est dirigé par des hiérophantes qui ont le plus grand intérêt à fomenter les idées superstitieuses.

NOTE 7, P. 148.

Lanatis animalibus. Le belier, la chèvre, la brebis, étaient des animaux sacrés. Quand la doctrine de Wishnou, c'est-à-dire la métempsycose, vint altérer le Sabéisme, ce dogme pénétra jusqu'à Thèbes, où Pythagore résida pendant quelque temps : double motif alors de respect et de vénération. Le belier, premier signe du zodiaque; le dieu *Amun* n'était aussi qu'un belier; mais ce belier marquait la première constellation; ajoutez ensuite l'utilité de ces bêtes chez un peuple fort nombreux, et vous ne serez pas étonné du respect des Egyptiens pour les animaux portant laine.

NOTE 8, *ibid.*

Jugulare capellæ. Les Grecs, entre autres Hérodote, qui ont voulu parler de la religion des Egyptiens, ont tout rapporté à leurs usages, à leurs habitudes, à leur religion; Hérodote ne dit-il pas que l'on adorait à Thmui, métro-

(voyez dans l'*Odyssée* comment la magicienne Circé métamorphosa en pourceaux tous les compagnons d'Ulysse); l'allégorie est belle, mais la baguette des magiciens a été mille fois plus funeste aux mortels, que ne leur a été utile l'allégorie d'Homère.

NOTE 15, P. 148.

Elpenor, un de ces malheureux compagnons d'Ulysse. Juvénal le nomme, dit Grangée, parce que sortant ivre du palais de Circé, il fit une chute sur les degrés de l'édifice et mourut sur-le-champ.

NOTE 16, *ibid.*

Pheaca. Phéacien, habitant de l'île Phéacia, qu'Homère appelle tantôt *Pheacia*, tantôt *Pheria*; elle fut ensuite nommée *Corcyria* ou *Drepane*, c'est aujourd'hui Corfou : du temps d'Alcinoüs la brillante jeunesse de cette île ne respirait que pour le plaisir et la volupté.

NOTE 17, *ibid.*

Temetum. Espèce de vin fait à Corfou, dit un ancien scholiaste. Horace cependant l'emploie dans le sens général de vin; cette expression tire son étymologie de *temulentia*, état d'ivresse; c'est ce dont il est permis de douter. Toutes les anciennes éditions et les vieux manuscrits ont *temetum deduxerat*, faute grave; car Horace fait les deux premières syllabes du mot *temetum* longues; avec *deduxerat* le vers alors serait faux et le sens violé. Raoul, dans sa traduction, paraît cependant avoir adopté cette dernière leçon qu'ont rejetée tous les éditeurs modernes.

NOTE 18, *ibid.*

Consule Junio. Juste-Lipse a rectifié tous les anciens textes qui portaient *Junco*, *Vinco*, *Juncto*. Il y a eu, dit-il,

un consul de ce nom, mais sous le règne de Commode : or, Juvénal ne vécut point jusqu'au temps de cet empereur. (Voyez la note sur le texte français.)

NOTE 19, P. 150.

Non vulgi scelus. Ce n'est pas le crime d'un seul individu, comme celui d'Atrée, de Thyeste, d'Oreste, de Médée, mais le crime de tout un peuple, de toute une ville. Sous Louis XIII, on vit se renouveler une scène aussi horrible et aussi dégoûtante : que devint le corps du maréchal d'Ancre après avoir été assassiné ?

NOTE 20, *ibid.*

Syrmata volvas. Les Grecs appelaient συρμα tout ce que l'on traîne ; les queues des vêtemens des femmes reçurent donc ce nom ; mais bientôt on se dégoûta de cet incommode manteau, et les acteurs tragiques seuls le portèrent sur la scène : la différence qui existait entre le *syrma* et la *palla* était relative à la différence des sexes.

NOTES 21 et 22, P. 152.

Ombos et Tentyra. Les Ombites vénéraient les crocodiles ; les Tentyrites leur faisaient la guerre, les poursuivaient, les tuaient ; et tous les anciens auteurs, Pline surtout, vantent l'adresse de ce dernier peuple dans cette lutte contre les monstres du Nil. Nous avons vu que *Coptos*, d'après Strabon, était sur le canal à quelque distance de la rive orientale du Nil ; *Ombos*, d'après ce même géographe, était aussi sur la rive orientale ; *Tentyre*, sur la rive occidentale, à quarante lieues d'Ombos, à treize lieues de Coptos. Si les latitudes et les longitudes ont été bien déterminées par Strabon ou Ptolémée, ce ne furent ni les Ombites ni les Coptites qui vinrent attaquer Tentyre ; toute la narration de Juvénal annonce une ville voisine et limi-

trophe : ou les géographes ont erré, ou c'était le peuple d'une autre ville qui vint attaquer Tentyre. Quelle est cette ville? Il serait difficile de le dire ; mais il y en avait deux mille dans la vallée du Nil, qui n'a que deux cents lieues ; ces villes étaient donc très-rapprochées ; les chefs ne pouvaient faire treize lieues ni dix lieues sans être découverts, sans que le bruit de l'attaque ne se répandît dans tout le pays ; tout le monde devait donc se mettre sur ses gardes, et certes les assaillans n'auraient point surpris alors les Tentyrites. Les anciens copistes ont falsifié ce passage, et comme nous n'avons plus les noms des villes voisines de Dendéra, il est impossible de rectifier les erreurs : au reste, comme le dit le proverbe, le nom ne fait rien à la chose ; on sait que les Egyptiens, extrêmement superstitieux, étaient tous capables de semblables horreurs ; or la calomnie n'est pas à craindre pour eux dans cette incertitude.

NOTE 23, P. 152.

Indè furor vulgo. La superstition mise en action constitue le fanatisme, dit un auteur moderne ; cependant la superstition annonce une âme faible et pusillanime ; le fanatisme s'expose aux plus grands dangers et brave les supplices : ici donc *furor* devrait être traduit par *fanatisme* et non par *superstition*.

NOTE 24, *ibid.*

Esse deos. Intolérance contre laquelle a lutté pendant trois siècles la saine raison ; enfin la raison a triomphé en Europe ; et ne voilà-t-il pas qu'un écrivain veut nous prouver que la tolérance est *indifférence en matière de religion*. Cet homme fort éloquent tire des conséquences très-justes des principes qu'il a établis ; mais il n'y a pas un seul de ces principes qui repose sur des bases solides : c'est

un bel édifice, mais sans fondement; le moindre souffle peut le renverser.

NOTE 25, P. 152.

Ad compita. C'était un usage chez les anciens, dans les jours solennels ou de réjouissance, de dresser leurs tables de festin devant la maison; ces repas publics même dans Rome furent fréquens, et souvent les triomphateurs dépensèrent des sommes immenses pour traiter dignement le peuple; et ce n'était point l'obscène spectacle dont nous sommes quelquefois les témoins dans la grande avenue des Champs-Elysées.

NOTE 26, *ibid.*

Interdùm. Intereà portent quelques textes : séparez les deux mots; bien pour le sens, mais la mesure du vers manque, quoique à la rigueur la césure puisse rendre longue la syllabe brève de sa nature; mais si vous ne séparez pas les deux mots, si vous en faites une conjonction, le sens est violé : l'*interdùm* du vieux scholiaste me présente une pensée plus juste, et toutes les éditions modernes ont adopté la leçon du vieux scholiaste.

NOTE 27, *ibid.*

Horrida sanè Egyptus. Après la destruction de Thèbes, la haute Egypte devint l'asile de l'ignorance, de la superstition et de la barbarie; le commerce de Coptos répandit cependant quelque aisance parmi ces grossiers habitans de la Thébaïde; ils étaient ce que sont les Alexandrins de nos jours, *grossiers*, *superstitieux*, *barbares et riches*. Le luxe alors est ridicule, mais il est toujours luxe; la mollesse et l'effémination portent le cachet de l'obscénité; mais les hommes en sont-ils moins efféminés et voluptueux?

NOTE 28, P. 152.

Turba Canopo. Nous en avons assez dit sur cette fameuse ville de la vieille Egypte, à cent vingt stades d'Alexandrie; elle avait tous les défauts et tous les vices des Alexandrins, sans en avoir l'activité. L'on dit qu'Auguste, à son voyage en Egypte après la bataille d'Actium, séjourna volontiers à Canope; je le crois, il était dans sa sphère.

NOTE 29, P. 154.

Nigro tibicine. Voyez dans Athénée la description des repas égyptiens; il dit que les habitans des rives du Nil, amateurs du vin, s'enivraient au son d'un instrument en forme de flûte ou tibia, fait avec des roseaux. Leurs musiciens étaient des esclaves maures ou éthiopiens, que leur vendaient les Arabes du désert; ces musiciens écorchaient les oreilles, mais toute musique est bonne pour les ivrognes : nous en avons tous les jours la preuve sous nos yeux.

NOTE 30, *ibid.*

Hæc tuba rixæ. Avant l'invention de la trompette, les cris des combattans étaient le signal. Les anciens Bretons, Germains et Gaulois n'eurent que le cri pour trompette; les Romains eux-mêmes; vous ne voyez dans tous les historiens que ces mots, *clamore sublato.*

NOTE 31, *ibid.*

Toto certamine nasus. On trouva ridicule chez les anciens, on trouve ridicule aujourd'hui le combat à coups de poing, les boxeurs; il est sans doute plus noble d'expédier ses ennemis avec un fer bien aiguisé. Mais la nature ne nous a pas donné des armes : vous a-t-elle donné l'adresse et l'intelligence pour vous entre tuer?

NOTE 32, P. 154.

Acies pueriles. Juvénal peint à merveille le délire des fanatiques; ils ne sont jamais contens que lorsqu'ils voient des cadavres et des ruisseaux de sang : et ce qu'il y a d'horrible c'est qu'ils osent l'avouer publiquement; un homme qui ne pense pas comme eux est indigne du bienfait de la vie.

NOTE 33, *ibid.*

Domestica seditioni tela. Les Valois ont mis le cas d'attribution *seditioni* à la place de l'ablatif, que l'on trouve dans les éditions de Pythée, de Rigaut et de Rapheleng. *Armes familières à la sédition*, me semble plus juste que, *armes familières dans une sédition.* J'ai donc adopté la leçon d'Adrien Valois.

NOTES 34 et 35, P. 156.

Decrescebat Homero. Phrase ironique sans doute. « Le « poëte, dit Achaintre, n'était pas homme à ajouter foi aux « fables, aux fictions ridicules des Grecs; » mais en habile écrivain il profite de cette opinion des Grecs pour lancer le trait le plus hardi et le plus virulent qu'un poëte satirique puisse lancer contre les hommes arrivés au dernier degré de corruption. *Deus ridet, et odit.* En renversant la phrase dans ma traduction je ne crois pas en avoir diminué l'énergie.

NOTE 36, *ibid.*

A diverteculo. Les copistes, dit Achaintre, ont confondu cette expression avec *deverticulum* que portent presque tous les manuscrits et toutes les éditions. Tous les savans [illegible] ite le moderne commentateur ne me prouveront [illegible] e Pline et Quintilien n'aient pas pris le verbe *div*[illegible] le sens de faire une *digression.* Le grand [illegible] ère de latinité Cicéron donne à *diverticulum*

la signification que nous donnons au mot *détour;* or un détour en style oratoire ou poétique est une digression; enfin, on ne trouve pas dans le grand Dictionnaire de Facciolati l'expression *deverteculum*, qui n'est pas latine, mais bien *diverticulum*. La correction a été regardée comme non avenue par le dernier éditeur Amar, et nous avons adopté cette leçon, qui ne nous expose pas à nous servir d'un mot inusité pour ne pas dire barbare.

NOTE 37, P. 156.

Infestis telis. Traits mortels : voilà un adjectif en français qui a deux acceptions bien différentes, traits mortels, *tela infesta*, qui donnent la mort, et les *hommes mortels*, c'est-à-dire sujets à la mort : que de peines, que de travaux nous préparons aux Saumaises futurs!

NOTE 38, *ibid.*

Præstantibus omnibus, instant. Ce n'est point le vieux scholiaste, c'est Jouvency qui, sur les anciens manuscrits, a copié cette leçon. M. Dussault affirme qu'il a lu *præstantibus, omnes*, etc., dans les plus anciennes et meilleures éditions, et que le vers spondaïque exprime avec plus de force la pensée de l'auteur. Tout dans l'ouvrage de Dussault annonce qu'il a écrit de bonne foi; qu'il a fait les plus grandes recherches; qu'il a consulté tous les savans ses collègues à l'Académie. Ses notes, que l'on relit toujours avec plaisir, ne sont pas un recueil de faits avancés sans réflexion et sans autorité; pourquoi donc est-il grossièrement insulté dans un moderne commentaire? Pourquoi l'accuse-t-on d'avoir voulu tromper ses lecteurs, en disant : *j'ai vu ce qu'il n'avait pas vu*, pour me servir des expressions de Juvénal? Pourquoi cette fureur contre un écrivain sage, éloquent et philosophe, qui, dans son interprétation, ne blesse ni le sens commun, ni la raison,

ni l'euphonie, ni les règles du langage? Pourquoi le comparer avec un inconnu qui n'entend pas Juvénal? Pourquoi, dis-je, appliquer à cet illustre académicien ces mots inconvenans, s'ils ne sont pas odieux, *ejusdem farinæ?* Quelle confiance peut inspirer un commentateur qui s'exprime ainsi? Quand la passion parle, la raison se tait: qu'était-il besoin d'une note inutile et longue pour un *mot*, qui malgré son changement ne peut donner lieu à aucune erreur? Voici la différence: *Les Tentyrites poursuivent les Ombites, qui tous avaient pris la fuite;* telle est l'explication de Jouvency. Voici celle de Dussault: *Tous les Tentyrites poursuivent*, etc. Je vous le demande, lecteur, cette petite variété méritait-elle la sanglante apostrophe du commentateur? Je ne pousse pas plus loin mes observations; je sens que je ne me contiendrais pas dans les bornes que me prescrivent les lois que je me suis imposées: je finirai par dire que j'ai long-temps balancé dans mon choix entre les deux versions; l'euphonie seule m'a fait embrasser la leçon de Jouvency.

NOTE 39, P. 156.

Tentyra palmæ. Quelques commentateurs, et avouons-le franchement, presque tous ont cru que les Tentyrites étaient les agresseurs, et les Ombites les attaqués. Jouvency lui-même, dans ses notes, semble approuver cette opinion. M. Dussault est le premier qui, après les plus mûres et les plus sages réflexions sur le texte, a fait prévaloir la version contraire: voilà un service rendu pour l'intelligence de cette satire; mais on se garde bien de lui accorder cet honneur. Un écrivain indépendant est un monstre qu'il faut étouffer. Ruppert a fait quelques observations sur le mot *palmæ* qui pourrait nous donner quelques renseignemens sur la ville voisine de Tentyra, dont les habitans vinrent fondre sur les Tentyrites occupés de

leurs fêtes et de leurs cérémonies. Mais le développement de ma pensée exigerait une longue dissertation, et mes notes, dans cette satire, ne sont déjà que trop longues.

NOTE 40, P. 158.

Aut verubus. Nous n'avons pas cru devoir traduire cette expression; elle présente en français à l'esprit une image et trop dégoûtante et trop horrible.

NOTE 41, *ibid.*

Elemento gratulor. Toutes les fables d'Orphée et des Égyptiens ne purent arracher du cœur de l'homme non éclairé par la révélation ce sentiment de reconnaissance pour l'astre bienfaiteur qui donna naissance au Sabéisme, « cette religion universelle, dont l'origine se perd dans « la nuit des temps, et remonte peut-être au berceau de « l'univers, » dit M. le baron de Bock, dans son Histoire sur le Sabéisme, chap. 3, pag. 32, édition Belin, 1788.

NOTE 42, *ibid.*

Qui mordere cadaver. « C'est la superstition qui a fait « immoler des victimes humaines; c'est la nécessité qui les « a fait manger, » dit Voltaire. J'ai remarqué que les peuples nomades chasseurs ont presque tous été anthropophages, et que chez les peuples nomades bergers il n'y a eu que la superstition et le fanatisme qui les aient poussés à ces odieux excès; ce qui prouve que la superstition est l'ennemie la plus cruelle que puisse redouter le genre humain.

NOTE 43, *ibid.*

Aliquid de sanguine gustat. S'il faut en croire Montaigne, son siècle vit une horreur à peu près semblable, liv. 1, chap. XXX: « Où est plus de barbarie à manger un

« homme mort qu'à le faire rôtir par le menu, et à le « faire meurtrir aux chiens et pourceaux, comme nous « avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis an- « ciens, mais entre voisins et concitoyens; et, qui pis est, « sous prétexte de piété et de religion. »

NOTE 44, P. 160.

Vascones, ut fama est. Britannicus était d'avis de supprimer *ut*, parce que, dit-il, Ptolémée et Strabon ont écrit Ουασκωνες. Quelques poëtes latins ont fait la seconde syllabe de *Vascones* brève; mais ces poëtes sont postérieurs à Juvénal, qui sans doute a suivi la règle générale adoptée par la prosodie latine. L'observation de Britannicus est minutieuse; *Vasco* n'est pas un mot grec; dès lors il rentre dans la classe des noms barbares latinisés, comme *Saxo*, etc.; la seconde syllabe est donc brève; et je n'ai rien changé au texte.

NOTE 45, *ibid.*

Usi. Quelques éditions et le vieux scholiaste ont écrit *olim.* On peut indifféremment écrire l'une ou l'autre expression, le sens est toujours le même.

NOTE 46, *ibid.*

Obsidionis egestas. Le siége de Calahorra par Métellus. *In fame nihil non experta Calagurris,* dit Florus. En 1707, on a découvert dans cette ville une inscription d'un officier habitant de cette ville, qui se crut obligé de se sacrifier aux mânes de Sertorius. Aulu-Gelle nous apprend que, quelques désavantages qu'eût Sertorius, jamais Espagnol ne déserta son armée, tandis qu'il fut souvent abandonné par les Romains, et assassiné par Perpenna.

NOTE 47, *ibid.*

Exemplum esse cibi. L'histoire ancienne est pleine de

ces exemples. Jules-César assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil, où l'un des chefs, nommé Critognat, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre, et son avis passa à la pluralité des voix. A qui l'Europe dut-elle tant de crimes et de forfaits? Au peuple romain; et leurs écrivains osaient accuser de barbarie les malheureux qu'ils réduisaient à ces extrémités! Quel fléau pour l'univers que cette superbe Rome !

NOTE 48, P. 160.

Vacui ventris furor. Ventre affamé n'a point d'oreilles, dit le proverbe français; *improba ventris rabies*, dit Virgile dans son second livre de l'Énéide.

NOTE 49, *ibid.*

Esse pour *edere*. Locution rare dans les poëtes latins, *prêts à se dévorer eux-mêmes;* cependant Virgile a dit *est mollis flamma medullas*. On trouve dans Plaute *estur*.

NOTE 50, *ibid.*

Ventribus. Viribus pour *viris*, d'après Valois, ne se dit point. Quelques efforts que fasse Lubin pour nous faire adopter *urbibus;* plaisanterie : il faut *ventribus*. Je préférerais cette leçon aussi à *urbibus;* car il faut faire attention que dans toute la tirade il ne s'agit que du seul siége de Colahorra. Je ne sais pas pourquoi les éditeurs modernes n'ont point adopté cette correction. Virgile trouvait des perles dans le fumier d'Ennius.

NOTE 51, *ibid.*

Ignoscere manes. Les anciens n'ont jamais bien défini ce qu'ils entendaient par *manes*, et nous employons ce

mot comme eux sans y attacher une pensée, un objet déterminé. Toutes ces expressions vagues et inutiles devraient être bannies de la langue noble.

NOTE 52, P. 162.

Pro vitâ faciendâ putat. Le poëte fait sans doute allusion à ce précepte du chef du Portique : « Le sage saura « quand il lui convient de mourir; il n'attendra point à « l'extrémité pour user de ce remède. »

NOTE 53, *ibid.*

Ætate Metelli. Lucius Cecilius Métellus, fils du Numidique, qui, de concert avec Pompée, fit la guerre en Espagne contre Sertorius. Voyez ce que dit Plutarque de ce général, que l'illustre Sertorius appelait *une femme vieille et coquette.*

NOTE 54, *ibid.*

Athenas. Dans tout l'univers aujourd'hui, dit Juvénal, l'on cultive les lettres grecques et latines, à la grande satisfaction des Barbares et des Germains. *Nostras Athenas*, cette expression n'est-elle pas ironique?

NOTE 55, *ibid.*

Thule. Pline, liv. IV, chap. 16 : « La dernière île de « cet Océan est Thulé, où nous avons dit qu'il n'y avait « point de nuit, quand le soleil parcourt le signe du « cancer, et point de jour au solstice d'hiver : c'est ce qui « fait croire que les habitans jouissent de six mois d'un « jour continuel. » Cette description, dit Achaintre, ne peut convenir aux îles de Shetland; pas plus qu'à l'Islande, ajouterai-je. Voyez ma note sur le texte français.

NOTE 56, P. 164.

Saguntus. Sagonte. « Après neuf mois de siége, dit,

« Florus, pressés par la faim, les habitans de cette ville, « au désespoir, dressèrent sur la place publique un im- « mense bûcher, et s'y précipitèrent avec leurs richesses, « leurs femmes et leurs enfans. » Mais les Romains, après leur victoire, songèrent-ils aux malheureux Sagontins? relevèrent-ils les murs de leur ville? On a jeté les hauts cris contre Annibal; quel est le capitaine, de nos jours, qui, partant pour une expédition lointaine, laisserait sur ses derrières, sans s'en assurer, une ville forte, puissante, capable d'intercepter ses communications, et toute dévouée à l'ennemi qu'il va combattre? La conduite des Sagontins prouve, militairement parlant, toute la prudence du général carthaginois.

NOTE 57, P. 164.

Taurica inventrix. Ce culte effroyable (les sacrifices humains), dit le baron de Bock, était répandu dans toute la terre; les Tartares ou Scythes, les Celtes, les Germains, égorgeaient des hommes au pied de leurs divinités. Les Latins sacrifiaient des hommes à Saturne. Hercule, à son retour d'Espagne, leur conseilla de ne plus sacrifier que des effigies d'hommes, faites de paille, et ils suivirent ce conseil. (Voyez Sonnerat, t. 1, pag. 206 et 207.) Voilà l'origine des hommes de paille ou mannequins jetés à Rome dans le Tibre, du haut du pont Milvius.

NOTE 58, *ibid.*

Tam detestabile monstrum. Rien de plus méchant, dit Polybe, *que l'Égyptien quand il est en colère.*

NOTE 59, *ibid.*

Terrâ Memphitide siccâ. Cette phrase est difficile; aucun interprète n'a, je crois, encore bien saisi le sens du

substantif *invidiam :* Jouvency dit : *Si le Nil ne voulait point fertiliser la terre, et qu'il la laissât aride, les Égyptiens pourraient-ils commettre un crime plus capable de mériter la haine et l'indignation de ce Dieu?* Un autre commentateur explique ainsi ce passage : *Si le Nil,* etc., *les Égyptiens pourraient-ils, par un plus énorme crime, le rendre odieux et exécrable?* Il serait trop long de consigner ici tous les différens commentaires; nous nous bornerons au dernier : *Si le Nil ne voulait pas s'élever,* etc., *les Égyptiens pourraient-ils pour l'apaiser faire quelque chose de plus cruel que d'immoler un homme et de se nourrir de ses membres?* Toutes ces opinions ne sont pas capables d'éclaircir mes doutes. Il y a de la profondeur dans la note d'Achaintre sur le mot *invidia;* mais il n'a jamais eu en latin l'acception qu'il lui donne : la citation d'Ovide m'annonce bien que l'on sacrifiait au Nil des victimes humaines; mais dans les six vers je ne trouve point l'expression *invidia.* Pour moi, je pense qu'il faut entendre ainsi le texte : *Si la terre de Memphis n'était pas arrosée, pourraient-ils* (*les Égyptiens*) *en jeter tout l'odieux sur le Nil refusant le tribut de ses eaux, d'une manière plus horrible? Jeter de l'odieux sur quelqu'un, facere invidiam alicui,* dit Cicéron; et voici le développement de ma pensée : Le Nil refuse ses eaux; la famine règne en Égypte. Que fait l'Égyptien? il immole des hommes, il s'en nourrit, et rejette tout l'odieux de ce crime atroce sur le fleuve qui le réduit à cette triste nécessité. Je ne donne point mon explication comme la meilleure, mais comme la moins éloignée de la vraisemblance; et l'autorité de Cicéron ne doit pas être d'un poids léger dans la balance.

NOTE 60, P. 164.

Britones. Markland, dit Achaintre, voulant faire dis-

paraître cette tache imprimée sur les Bretons, a changé *Britones* en *Teutones*. Vaine puérilité!

NOTE 61, P. 164.

Imbelle et inutile vulgus. Ce peuple est encore le même; il n'a pu recouvrer son ancienne indépendance. Esclave des Perses, des Grecs, des Romains, des Arabes, des Turcs, des Mamelucks, le Cophte est de longue main habitué à porter ses chaînes; et c'est le plus misérable de tous les peuples de l'univers, dans le pays le plus fertile.

NOTE 62, *ibid.*

Pictæ remis. Virgile a dit aussi dans le quatrième livre de ses Géorgiques :

> Le peuple dont le Nil inonde les sillons,
> Qui, sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons,
> Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore.
>
> *Trad. de Delille.*

Vehitur circum pictis phaselis, porte le texte latin. Voyez aussi Apulée, l'Ane d'or, liv. XI.

NOTE 63, P. 166.

Ni quorum mente. Il est très-difficile de rendre en français la pensée de Juvénal, exprimée d'une manière si forte et si précise; *pares et similes.* « *Qui sont assez bornés,* « *assez stupides, pour ne faire aucune différence entre les* « *crimes que fait commettre la nécessité, et ceux commis* « *par la vengeance.* »

NOTE 64, *ibid.*

Natura fatetur. La pitié, la commisération, quel beau tableau à faire encore dans notre langue! L'abbé Delille a fait un poëme sur la Pitié; mais les vingt-sept vers de Juvénal valent presque tout son poëme.

NOTE 65, P. 166.

Optima sensûs. Ce sentiment sublime est quelquefois devenu chez nous une mode, et quelquefois un ridicule : un être sensible est un être ennuyeux, oui; mais aussi l'être impitoyable est l'opprobre de l'humanité. Je ne sais par quelle fatalité l'argent éteint en nous ce noble penchant à la pitié; cette vertu semble s'être réfugiée dans les rangs du peuple et de la médiocrité. Fort heureux si l'exemple des grands ne parvient pas à l'en chasser.

NOTE 66, *ibid.*

Causam dicentis amici, portent presque toutes les nouvelles éditions. Quelques anciens manuscrits ont *lugentis;* mais alors il faut *casum*, comme le fait judicieusement observer Achaintre. Cette dernière leçon nous a paru bien meilleure et nous l'avons adoptée.

NOTE 67, *ibid.*

Squaloremque rei. Avec la version précédente, *squaloremque rei* se rapporterait à un autre individu, et Juvénal ne reviendrait pas sur sa précédente pensée : manière d'écrire étrangère à la vivacité ordinaire de son style.

NOTE 68, *ibid.*

Cujus manantia. Quand le poëte veut rendre ses pensées avec élégance, l'expression semble se trouver sous sa plume; nulle recherche, nulle contention d'esprit. C'est ce que n'a pas voulu voir M. de La Harpe. Tant pis pour lui.

NOTE 69, *ibid.*

Et face dignus. Nous avons dit que pour être initié aux mystères de Cérès, il fallait surtout être honnête homme;

mais aussi celui qui divulguait les secrets de l'initiation était regardé comme dévoué aux dieux infernaux ; on le maudissait, on le fuyait, et Horace lui-même, qui certes n'était point superstitieux, assure qu'il ne voudrait pas se trouver avec un tel homme dans le même vaisseau.

NOTE 70, P. 168.

Sortiti ingenium. L'empire de l'homme sur les animaux, dit Buffon, est un empire légitime, qu'aucune révolution ne peut détruire ; c'est l'empire de l'esprit sur la matière.

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo,

dit Virgile dans son sixième livre de l'Énéide.

NOTE 71, *ibid.*

Exercendis capiendisque artibus. Ce que j'appelle l'instinct de l'homme est l'imitation et la curiosité, et en cela nous différons peu du singe ; mais à cet instinct se joignent dans nous la mémoire et la faculté de comparer, source de toutes nos inventions, de tous nos arts, de toutes nos sciences ; ces dernières facultés ne peuvent être inhérentes à la matière, quoi qu'en dise Fréret dans sa lettre à Leucipe. A qui donc les devons-nous ? Dans ce passage, la philosophie de Juvénal est même supérieure à celle des stoïciens. Il a suivi le précepte de Buffon, seize siècles avant que le célèbre naturaliste eût dit : « Que l'homme s'examine, s'analyse, se compare, il reconnaîtra bientôt la « noblesse de son être, il sentira l'existence de son âme, « il cessera de s'avilir, et verra d'un coup d'œil la distance « infinie que l'Être suprême a mise entre les bêtes et lui. »

NOTE 72, *ibid.*

Nobis animum. Dans ces vers le poëte indique la différence que les Latins mettaient entre *animus* et *anima*.

Anima correspondant à l'expression grecque ψυχη, signifie simplement la vie, l'existence végétale et sensitive; l'*animus* est le νους, le φρην des Grecs, l'intelligence, la pensée, la raison.

NOTE 73, P. 168.

Dispersos trahere in populum. Conte de poëte : l'homme a toujours vécu en société plus ou moins civilisée. Dans nos découvertes en Amérique, dans les îles de la mer Pacifique, dans le cinquième continent, nous avons trouvé l'homme dans un état sauvage, il est vrai, mais ces peuplades étaient réunies en corps de société; nous avons trouvé même chez quelques-uns de ces insulaires le droit de propriété établi; ce qui suppose un degré de civilisation assez élevé.

NOTE 74, P. 170.

Limine. Pithée, Rigaut et Rapheleng ont écrit *limite* d'après le vieux scholiaste; Jouvency a suivi cette leçon; mais nos modernes éditeurs ont préféré *limine*, leçon bien plus en harmonie avec ce qui précède et ce qui suit.

NOTE 75, *ibid.*

Defendier. Cet infinitif passif ne doit point surprendre les polyglottes habitués à lire Plaute, Lucrèce et les auteurs latins qui ont écrit avant le siècle d'Auguste.

NOTE 76, *ibid.*

Rabidâ cum tigride. « Si vous voyez deux chiens, dit « La Bruyère, qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mor- « dent et se déchirent, vous dites : voilà de sots ani- « maux, etc. » Lisez tout le paragraphe du moraliste, chap. *des Jugemens*, pag. 57, et vous trouverez la pensée de Juvnal développée avec une vérité telle que l'on sourit en frémissant d'indignation.

NOTE 77, P. 170.

Incude nefandâ. Dans notre vieux continent l'usage du fer et du glaive remonte à la plus haute antiquité. Il est impossible de déterminer l'époque à laquelle on forgea les instrumens aratoires et le glaive; pénètre-t-on chez une nation, elle est en armes; les Indiens, les Perses, les Grecs, les Aborigènes, les Gaulois, les Celtes, les Scandinaves, paraissent sur la scène du monde armés de fer. L'art de forger est le plus ancien que l'on connaisse; bien habile serait l'antiquaire qui pourrait nous désigner les premiers forgerons.

NOTE 78, P. 172.

Marris ac vomere. Lassi vomere et marris; bénévole supposition, supportable dans un poëte. Rien de positif à ce sujet, ni chez les poëtes, ni chez les historiens, ni dans les annales des Orientaux, plus surchargées de fables que les nôtres, et ce n'est pas peu dire.

NOTE 79, *ibid.*

Excudere. Trois verbes différens dans les divers manuscrits, *excudere, extundere, extudere;* lequel des trois choisir? Amar, Dussault et Jouvency ont écrit *excudere;* Achaintre, *extundere;* et le vieux scholiaste, *extudere.* Ce dernier verbe doit être rejeté comme n'étant pas latin; ensuite les deux autres ont presque la même signification : voyez le Dictionnaire de Facciolati. Mais *excudere,* dans le sens de forger, est plus usité que le verbe *extundere,* qui a une signification plus étendue.

NOTE 80, *ibid.*

Pythagora. Ce philosophe, qui vivait dans des temps reculés, n'a point écrit; il y avait près d'un siècle qu'il était mort, lorsqu'on recueillit ce que ses disciples avaient

laissé transpirer de ses principes, et ce que le peuple, toujours ami de la fable, débitait de sa vie. Comment discerner la vérité au milieu de ces ténèbres? Juvénal a toujours agi en homme judicieux et sage, en opposant aux anthropophages le chef de la secte italique.

SATIRE XVI.

NOTE 1, P. 176.

Nam si subeantur, porte l'édition de Jouvency; Dussault, Amar et autres ont suivi le texte de Farnabe, qui écrit *subeuntur*. Je pense que le subjonctif est ici nécessaire. J'ai conservé le *subeantur*.

NOTE 2, *ibid.*

Excipiet. Les éditions qui ont adopté *subeuntur* doivent écrire *excipiat;* mais les éditeurs qui ont laissé le *subeantur* du vieux scholiaste, doivent écrire *excipiet*. Les règles syntaxiques de la langue latine l'exigent ainsi.

NOTE 3, *ibid.*

Hora benigna. Encore l'astrologie ! la destinée ! Que ces misérables Chaldéens ont causé de maux à l'humanité ! Nous devons à cette funeste science deux mots qui sentent le thême : *bonheur, malheur*.

NOTE 4, *ibid.*

Si nos Veneris. Jamais Juvénal n'a écrit avec tant de mauvais goût. N'est-ce pas là le marivaudage de Dorat? Ces deux vers m'ont toujours confirmé dans l'idée conçue que ce fragment n'était pas de Juvénal, mais d'un écolier; ou peut-être de notre poëte, mais très-jeune encore, comme je l'ai dit dans ma note sur le texte français.

NOTE 5, *ibid.*

Excussos dentes. Faible imitation de ces vers de la troisième satire :

Pulsatus rogat, et pugnis concisus adorat,
Ut liceat paucis cum dentibus indè reverti.

NOTE 6, 178.

Offam. Encore une expression favorite de Juvénal; mais ce mot signifie *masse informe de chair*, gâteau pétri avec des viandes. Notre poëte n'a jamais pris cette expression que dans ces deux sens; et comment se fait-il qu'ici, il l'emploie dans le sens de grosseur provenant des contusions? C'est une extension que le poëte ne se serait pas permise. Encore une probabilité à ajouter à la masse.

NOTE 7, P. *ibid.*

Oculos relictos. Le vieux scholiaste a écrit *oculum relictum.* Le pluriel qu'ont adopté les éditions nouvelles, d'après Jouvency, me semble plus régulier et plus énergique.

NOTE 8, *ibid.*

Bardaïcus judex. Quelques manuscrits portent *Bardiacus, juge habillé à la gauloise: un vil étranger, un homme né dans la fange, dit Henninius, sera le juge dans une querelle élevée entre le citoyen et le soldat.* (Voyez la note sur le texte français.)

NOTE 9, P. *ibid.*

Suræ. Achaintre a mis une virgule après *volenti*, et une autre après *calceus*. Je ne pense pas qu'il faille séparer ainsi *calceus* de la phrase précédente. Tel est le sentiment d'Adrien Valois et d'une infinité de commentateurs: *calceus Bardaïcus datur judex... et suræ grandes ad magna subsellia ascendunt.* Jouvency est tombé dans la même erreur; mais les nouveaux éditeurs n'ont pas voulu suivre sa leçon, et ils ont bien fait.

NOTE 10, P. 178.

More Camilli. On sait tout ce qui se passa au siége de Veïes quand Camille voulut obliger les Romains à rester sous les drapeaux, même pendant l'hiver. Ce fut à cette époque que l'on commença à donner au soldat le *stipendium;* et pour l'empêcher de se rendre à Rome, on décida qu'il serait jugé par ses pairs dans le camp, s'il avait quelque procès. La loi de Camille ne s'étendait pas jusqu'au civil, mais aux délits portant peine afflictive ou infamante. Tant que l'armée fut nationale, cette mesure n'exposa les citoyens à aucun danger; mais quand on enrôla, dans les guerres civiles, les Illyriens, les Gaulois et les autres peuples barbares, cette loi devint funeste; car le citoyen romain était alors jugé par les Barbares; et le reproche que fait Juvénal, ou l'anonyme, au peuple romain, de souffrir une pareille ignominie, est bien mérité.

NOTE 11, *ibid.*

Justissima. Les lois sont telles, il faut s'y soumettre, réplique le malheureux battu. Les Centurions jugeaient les affaires de peu d'importance; ils étaient présidés par le tribun militaire : mais, dans les affaires majeures, l'Empereur lui-même présidait et avait pour assesseurs les tribuns des légions.

NOTES 12 et 13, *ibid.*

Curabilis. Trois leçons différentes; le vieux scholiaste écrit : *consensu magno efficiunt curabilis ut si vindicta*, etc. Amar a suivi cette leçon, préférable à celle d'Achaintre qui met un point après *efficiunt*, et commence une autre phrase par *curabilis*, que doit faire rejeter l'interprétation approbative de Charles Valois. Cependant ce dernier sa-

vant propose une autre version, et vous ne savez pas laquelle; la voici : *curabitis*; commentaire absurde, et qui rend la phrase si obscure qu'il est impossible de l'expliquer. Nous avons donc adopté la version du vieux scholiaste, sans cependant ajouter la conjonction *et* que l'on trouve dans Amar, conjonction qui choque le sens et détruit la simplicité de la comparaison. La dernière syllabe brève de *vindicta* l'a choqué sans doute; mais qui ne sait pas que la force de la césure peut rendre longue une syllabe brève de sa nature, surtout quand le mot suivant commence par deux consonnes, *gravior?*

NOTE 14, P. 178.

Vagelli. Qu'entend donc l'ancien scholiaste avec son *corde mulino? Ta conduite sera digne du cœur de mulet du déclamateur Vagellius.* Quand même l'auteur ou le poëte aurait voulu peindre l'entêtement de Vagellius à plaider malgré ses fréquens échecs, l'expression serait indigne de la noblesse que demande la satire des mœurs; et certes Juvénal n'aurait pas employé, dans cette circonstance, un terme, une épithète que l'on ne trouve point dans ses précédens ouvrages.

NOTE 15, *ibid.*

Quelques anciennes éditions portent *tot caligatos.* Valois, ensuite Jouvency, puis Achaintre et Amar ont corrigé cette leçon, et mis *tot caligas*, *tot millia*, bien meilleure que le *caligatos*, qui n'a pas un rapport aussi direct avec *millia clavorum*, que l'expression *caligas.*

NOTE 16, *ibid.*

Procul absit ab urbe. Quel est l'homme assez étranger à la ville, à qui l'insolence du soldat ne soit pas assez connue pour, etc.; ainsi l'ont compris tous les interprètes. Ruppert propose une autre explication : *Qui voudra donc*

aller loin de Rome dans les camps pour, etc. La première version me paraît davantage se rapprocher de la situation des deux acteurs. C'est dans Rome que se trouve le citoyen insulté ; c'est aux portes de Rome qu'est le camp du soldat ou prétorien.

NOTE 17, P. 180.

Da testem quem judex dixerit. Mauvaise leçon, quand même tous les manuscrits et toutes les anciennes éditions l'auraient écrite. Il faut *cùm dixerit*. Le *quem* rend la phrase obscure, et le sens que l'on pourrait donner au passage si l'on conservait *quem*, s'éloignerait trop de la simplicité nécessaire dans cette circonstance.

NOTE 18, *ibid.*

Dignum capillis. Les anciens Romains laissaient croître leur barbe et leurs cheveux ; aussi je vois avec peine dans nos tableaux modernes le consul Brutus sans barbe, les cheveux coupés comme sous le règne d'Auguste ; et Manlius, sur la scène, coiffé à la Titus.

NOTE 19, *ibid.*

Contraque pudorem. Pudor, remplaçant *fama vel honor*. Encore une probabilité ; ce style est vraiment le style d'un jeune homme ou d'un écolier.

NOTE 20, *ibid.*

Sacramentorum. Les Romains donnaient le nom de *sacramentum* au serment que faisaient les militaires entre les mains des consuls dans l'ancienne république, et aux chefs de l'Empire sous les dictateurs perpétuels. Ici, dit Achaintre, le mot *sacramentum* est pris dans l'acception de *soldats assermentés*. Jamais Juvénal ne se serait servi d'une pareille métonymie.

NOTE 21, P. 180.

Convallum ruris. On trouve *convallem* dans presque toutes les éditions; c'est ainsi que les Latins appelaient une petite vallée dominée de tous les côtés. Je préfère *convallum,* champ entouré d'une palissade. Quoique cette expression ne se trouve pas dans Facciolati, les deux mots dont elle se compose sont latins et rendent mieux la pensée que le *convallem,* qui n'aurait pas besoin du complément *ruris.*

NOTE 22, *ibid.*

Medio de limite saxum. Saxum sacrum; la pierre sacrée; le dieu Terme. (Voyez la note sur le texte français.)

NOTE 23, P. 182.

Patulo. Vetulo, dit Achaintre. Le dieu Terme était trop respecté pour qu'on vînt lui offrir de vieux gâteaux. *Patulo* convient mieux à ces espèces de gâteaux, que l'on nommait *libum* ou *libus,* faits avec du miel et de l'huile. Si la leçon d'Achaintre est bien meilleure avec son *vetulo*, certes le gâteau n'était pas meilleur; et le pauvre dieu Terme devait faire un mauvais repas.

NOTE 24, *ibid.*

Chirographa ligni. On lit ce vers dans la treizième satire; ce n'est pas une preuve que la seizième soit de Juvénal. Le plagiat est manifeste, ou peut-être notre poëte a pris ce vers dans les essais de sa jeunesse pour l'insérer dans la treizième.

NOTE 25, *ibid.*

Subsellia tantùm. Le Forum était à Rome le palais de justice; toutes les fois que le préteur devait donner audience on disposait les siéges, on préparait tout ce qui

était nécessaire, les tapis, les ornemens et l'urne des votes. Détails minutieux et dignes d'un enfant, qui ne sait pas donner à ses idées quelques développemens nobles et majestueux.

NOTE 26, P. 182.

Sternuntur, ont écrit tous les éditeurs depuis Jouvency; *sternentur* portent quelques anciens manuscrits. Le présent est à préférer; les vers suivans demandent absolument ce temps. Comment peut-on mettre en harmonie *sternentur* avec *ponente?* Les deux actions sont simultanées.

NOTE 27, *ibid.*

Lacernas. Quelques commentateurs ont mis *lucernas*, il faudrait alors *pascente;* mais quelle série d'idées accessoires il faut ajouter pour bien expliquer le mot *lucernas*. Dès lors cette explication doit être abandonnée.

NOTE 28, *ibid.*

Cœditio et fusco. Ces deux noms seraient-ils les véritables noms des préteurs juges? Le poëte n'a-t-il pas voulu désigner par le mot *cœditius* un juge toujours prêt à faire battre de verges; et par le mot *fuscus*, un juge noir, atrabilaire, croyant tous les accusés coupables? S'il en était ainsi, l'auteur de ce fragment, dans ce passage, n'aurait pas mal saisi l'esprit et la manière de Juvénal.

NOTE 29, *ibid.*

Digredimur lentâque. Expression métaphorique, pour dire que les plaideurs sont tous les jours obligés de sortir de l'audience sans voir jamais la fin de leurs interminables procès. Les préteurs connaissaient-ils aussi les épices?

NOTE 30, P. 182.

Sufflamine. Nous avons vu la même expression dans la huitième satire; mais ici la métaphore est dans le genre de celle d'un ancien rhéteur, qui appelait le Déluge, *la lescive du genre humain.*

NOTE 31, P. 184.

Non esse in corpore censûs. Le père de famille avait la propriété absolue de tout ce qui appartenait aux enfans, aux esclaves, aux épouses mêmes. Les legs que l'on faisait aux enfans tombaient encore dans *le corps du cens.*

NOTE 32, *ibid.*

Castrorumque æra merentem. Périphrase de rhéteur, à peu près dans le genre de celle d'un avocat du Mans qui appelait un verre, *le véhicule de la boisson.*

NOTE 33, *ibid.*

Captat pater. Voilà le seul trait de satire digne de Juvénal. Un père sur le bord de la tombe qui flatte et adule son fils pour devenir son héritier, est un tableau digne du pinceau de Molière; et l'avarice peut fournir au peintre des couleurs fortes, mais naturelles.

NOTE 34, *ibid.*

Sua dona labori. Dans presque tous les anciens manuscrits cette phrase avait été mal ponctuée, au point que le sens était inintelligible et absurde. Jouvency, d'après Britannicus, a corrigé cette vicieuse ponctuation, et tous les interprètes ont suivi son exemple.

NOTE 35, *ibid.*

Ut qui fortis erit. Dans quelques anciennes éditions on trouve *quis fortis erit*; mauvaise leçon. Achaintre pro-

pose une virgule après *ut*, elle me paraît absolument nécessaire, et je ne sais pourquoi Amar ne l'a pas mise.

NOTE 36, P. 184.

Phaleris. Ornemens militaires chez les Grecs. Les phalères étaient des plaques de métal attachées les unes aux autres par des anneaux, et formant une espèce de chaîne. La phalère était le collier du cheval; le *torquis* était le collier du chevalier. On vit cependant quelques chevaliers romains adopter la phalère et la suspendre à leur cou : il ne leur manquait plus que les mors et les caparaçons. Cependant au milieu de tout ce faste, de tout cet étalage de luxe, les chevaliers romains conservèrent toujours les mains libres; ils étaient les publicains de l'Empire.

FIN DES SATIRES DE JUVÉNAL.

SOUSCRIPTEURS.

MM.

Delanneau père, ancien directeur de l'Institution Sainte-Barbe.

Delanneau (Adolphe), directeur de l'Instit. Sainte-Barbe.

Delanneau (Eugène).

S. A. Royale Mgr. le duc d'Orléans.

Duval, docteur en médecine.

Darragon, chef d'institution.

Dupré, chef d'institution.

Fleury, préfet des études à Ste.-Barbe.

Thibault, homme de lettres.

Huguet, professeur à Sainte-Barbe.

Veny, professeur à Ste.-Barbe.

De Jussieu, homme de lettres.

Vilkin, professeur d'anglais à Ste.-Barbe.

Scribe, homme de lettres.

Perraid, avocat à Paris.

Bayard, homme de lettres.

Defresne, à Paris.

Grosjean, élève de Ste.-Barbe.

Le comte Fabre de l'Aude, pair de France.

Goubeau, chef d'institution.

MM.

Desalles, commissaire de police à Paris.

Cadet-Gassicourt, docteur en médecine.

Caillard, à Paris.

Paravey aîné.

Paravey jeune.

Larouye, anc. officier payeur.

Chefdebien, commissaire ordonnateur.

Jovenet, maître de pension.

Mandrou, négociant.

Duverger, imprimeur.

Aroux, avocat à Rouen.

Quesnot, avocat à Paris.

Saucede neveu.

Chaulet, agent de change.

Dailly, à Paris.

Touaillion, manufacturier.

Prevost (Agathon).

Jacquelin.

Partarrieu-Lafosse, avocat.

Jubé, chef d'institution.

Lemercier (Louis).

Le prince Louis d'Eckmulh.

Gordon, homme de lettres, gouverneur de S. A. le prince Louis d'Eckmulh.

SOUSCRIPTEURS.

MM.

Saujvage, homme de lettres.
Frochot, à Paris.
Gohin, à Paris.
Hibbon (Abel).
Hibbon (Prosper).
Casavant, propriétaire de la verrerie de Sèvres.
Ligeret, négociant.
Haudebault, architecte.
Duchesne, avocat.
Corcellet, négociant.
Godefroy, négociant.
Labrouste, avoué.
Corisset, avocat.
Le duc de Larochefoucault-Liancourt.
Rigault, avocat.
Maugras, professeur de philosophie.
Boizart (Auguste), négociant.
Laffon de La Debat, ancien député.
Roussel, avocat.
Auvity, médecin.
Quiclet (Abel).
Desrayes.
Duchesne, avoué.
Pinard, imprimeur.
Dumas (Christian).
Vigier (Achille).
Oudart fils.
Masson fils.
Devaux, député du Cher.
Dabrin.
Oudot.

MM.

Crapelet, imprimeur.
Vautiers, architecte.
Bonjour.
Delaunay.
André.
Pigalle (Edmond).
Lemoine.
Méchin, député.
Leconte.
Remy.
Maherauld.
Duval (Amaury).
Capuron, médecin.
Ruffin, avocat.
Louveau (Eugène).
David.
Champreux.
Cheronnet.
Desportes (Hippol.-Louis).
Henri (Jules).
Leroy-Mainville.
Fabre (Antoine), propriétaire.
Dalissan.
Herbaut.
Roussel.
D'Argent.
Germain-Petit.
Huet.
Massin, chef d'institution.
Froment.
Menager.
Brière de Montaudin.
Didiez, professeur de mathématiques.
Brissot-Thivars.

SOUSCRIPTEURS.

MM.

Bra, statuaire.
Lesoigne.
Rambourg.
Watier.
Martin, à Besançon.
Leclerc (Léon).
Nau (Honoré).
Guilleminet.
Petit-Jean.
Lachaise, architecte.
Tattet (Adolphe).
Huet (Édouard).
Delaunay.
Druetz.
Grégoire.
Delamotte, avocat.
Richard, courtier de commerce.
Miot (Édouard).
Bouillat.
Morisseau.
Leroi.
Boudet.
Marion.
Celle.
Adam, chef d'institution.
Hattin.
Denugon.
Lisfranc, chirurgien.
Bossange frères.
Clerisse, à Caen.
Reville, à Lille.
Dupont.
Breton-Cochinal, à Chartres.
Godart, à Alençon.
Pelletier, à Langres.

MM.

Chauvel, à Lisieux.
Cabanon, à Rouen.
Fleury, à Rouen.
Dubourg, à Rouen.
Dufour, à Bourg.
Sicard, à Nantes.
Bonnaud, à Fontenaye.
Deluzan, à Châtillon.
Guillaumin, à Paris.
Grand-Jean, à Paris.
Boiste, à Paris.
Thomas, de Sens.
Leroux, de Mons.
Bogaert-Dumortier, à Bruges.
Caille, docteur en médecine.
Mahon, à Paris.
Cournaud, à Paris.
Lecointre et Durey, à Paris.
Raymond, médecin à Semur.
Roube, avocat à Narbonne.
Fabre Vidal, avocat-avoué à Carcassone.
Troughe, à Libourne.
Vandekerekove fils, à Bruges.
Petit, de Morlaix.
Delavarde, avocat.
Ve. Baudouin, à Lorient.
Rebellé, de Vitré.
Hebert frères, de Brest.
Charrier, de Saintes.
Marx, chirurgien.
Marrot, d'Angoulême.
Léon, de Bordeaux.
Techenay, de Bordeaux.
Mondot, de Brest.

SOUSCRIPTEURS.

MM.

Allo, d'Amiens.
Tarlier, de Bruxelles.
Toutain, au Mans.
Rhetoré, à Montauban.
Burolleau, à Nantes.
Leroux, de Mons.
Papinot, à Paris.
Chapelle, au Hâvre.
Dolin, à Amiens.
Viret, à Marseille.

MM.

Reignier, à Aix.
Laurent, à Lyon.
Paschoud, à Genève.
Baron, à Lyon.
Faciot, à Dijon.
Lemaire, à Mons.
Dujardin, à Gand.
Dujardin-Sailly, à Bruxelles.
Poignant, à Chartres.

95
55.
5M

DEC 21 1965